LE

COMTE LUCANOR

APOLOGUES ET FABLIAUX DU XIVe SIÈCLE

Traduits pour la première fois de l'Espagnol

ET

PRÉCÉDÉS D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES ŒUVRES

DE

DON JUAN MANUEL

AINSI QUE D'UNE DISSERTATION

Sur l'introduction de l'Apologue d'Orient en Occident

PAR

M. ADOLPHE DE PUIBUSQUE

Membre corr. de l'Académie Royale d'histoire de Madrid, auteur de *l'Histoire comparée des Littératures Espagnole et Française*, etc.

PARIS

LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR

8, rue de la Paix.

1854.

LE COMTE LUCANOR

TRADUIT ET ANNOTÉ

PAR

M. Adolphe DE PUIBUSQUE.

LE

COMTE LUCANOR

APOLOGUES ET FABLIAUX DU XIVe SIÈCLE

Traduits pour la première fois de l'Espagnol

ET

PRÉCÉDÉS D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES ŒUVRES

DE

DON JUAN MANUEL

AINSI QUE D'UNE DISSERTATION

Sur l'introduction de l'Apologue d'Orient en Occident

PAR

M. ADOLPHE DE PUIBUSQUE

Membre corr. de l'Académie Royale d'histoire de Madrid, auteur
de *l'Histoire comparée
des Littératures Espagnole et Française*, etc.

PARIS
LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR
8, rue de la Paix.

1854.

A Messieurs les Membres de l'Académie royale d'histoire et de littérature de Madrid.

MESSIEURS,

Quand vous avez bien voulu m'associer à vos travaux, je me suis empressé de vous remercier de cet honneur inattendu ; c'était tout ce que je pouvais faire alors ; me sera-t-il permis de vous offrir aujourd'hui un gage de reconnaissance plus digne de vous et plus satisfaisant pour moi en vous présentant une étude dont le but principal a été de propager de ce côté des Pyrénées une gloire qui vous appartient ?

La place de don Juan Manuel, quoique marquée depuis quatre siècles dans la galerie de vos hommes illustres, était restée vide ; c'était comme ce cadre du palais Ducal de Venise qui porte le nom d'un Doge célèbre et qui attend toujours son portrait ; j'ai essayé d'ébaucher la grande figure vers laquelle m'attirait l'auréole du génie, et si cette esquisse vous paraît incomplète, vous retrouverez les traits qui m'ont échappé dans le *Comte Lucanor*, œuvre originale, doublement caractérisée par la pensée et par le style où l'homme se peint lui-même avec cette vérité de coloris qui donne la vie et achève la ressemblance.

J'ai tenté aussi de résoudre une question d'histoire littéraire que des prétentions rivales ont plus obscurcie peut-être que les ténèbres du moyen-âge ; il s'agissait de déterminer la marche que l'apologue Indien a suivie en passant d'Orient en Occident ; une investigation approfondie m'en a fait reconnaître la trace sur le sol de l'Espagne longtemps avant l'é-

poque où Jean de Capoue l'introduisit en Italie; mais, quoique ma conviction se soit formée sur des preuves scrupuleusement vérifiées, le suffrage de l'Académie peut seul assurer à mes paroles l'autorité qui leur est nécessaire pour vaincre tous les doutes ; j'appelle donc sur ce point de controverse le jugement de mes nouveaux confrères, en les priant d'agréer l'hommage de mes sentiments de respect et d'affection.

A. DE PUIBUSQUE.

Paris, 15 février 1854.

VIE
DE
DON JUAN MANUEL,
AUTEUR
DU
COMTE LUCANOR.

I.

VIE DE DON JUAN MANUEL, AUTEUR DU COMTE LUCANOR.

Moraliste, poète, historien, homme de guerre, homme d'Etat, don Juan Manuel est considéré en Espagne comme l'esprit le plus éclairé du XIVe siècle, et l'histoire de sa vie est encore à écrire. Gonçalo Argote de Molina, éditeur du *Comte Lucanor*, s'est borné à résumer en peu de pages, avec l'inexactitude

d'un panégyriste, les principaux faits relatés dans la chronique d'Alphonse XI, attribuée à Villazan : « Ceux, a-t-il dit, qui voudront en savoir davantage n'auront qu'à lire cette chronique. » C'est le parti que j'ai pris, et après avoir tout lu, il m'a été impossible de m'expliquer comment Argote de Molina avait pu recommander sans quelque réserve à la confiance publique une relation qu'il a dû trouver partiale, puisqu'il n'en a reproduit aucun jugement. Il est vrai que le savant paléographe a donné un soin particulier à la généalogie de la maison royale des Manuel, et que ce travail a servi de prélude à son important ouvrage sur la *noblesse de l'Andalousie ;* mais bien qu'il n'ait oublié aucune branche d'un arbre héraldique chargé de tant de rameaux, on chercherait inutilement dans tout ce qui est sorti de sa plume quelques détails sur l'homme ou quelque appréciation de l'écrivain ; on n'y trouve aucun de ces traits de physionomie qui caractérisent une figure historique ; bien plus, dans sa dissertation sur l'ancienne poésie Castillane, préface égarée d'un traité de prosodie resté à l'état de projet, il n'a pas cité un seul vers ni du *Livre des chants* ni des *Règles de l'art de trouver*, ouvrages composés par don Juan Manuel, et les manuscrits de ces deux recueils étaient en sa possession ! Que penser aussi des

biographes contemporains? leur silence n'est-il pas inconcevable dans un siècle surnommé le siècle des chroniques, et où il y en eut pourtant de personnages si dignes de l'obscurité qui les enveloppe encore? Peut-être ont-ils cru que leur secours n'était pas nécessaire à la renommée d'un prince qui léguait tant de souvenirs à l'histoire et aux lettres; mais en Espagne les traditions ne sont pas toujours conservées avec le soin qui les rend inaltérables; la négligence, parfois, y accélère les ravages du temps, et voilà pourquoi la chronique de Villazan est devenue la principale source de toutes les histoires[1]. Or, cette

[1] *Cronica del Rey don Alonso el onceno de este nombre, de los Reyes que reynaron en Castilla y en Leon, conforme a un antiguo MS. de la real biblioteca del Escorial, y otro de la Mayansiana: E ilustrada con apendices y varios documentos*, por don Francisco Cerda y Rico. Madrid. Ant. Sancha, 1787. 4°.

J'ai dit que cette chronique était attribuée à Villazan, parce qu'il n'est pas certain qu'il en soit l'auteur. On lit dans le manuscrit original que le roi Henry, fils naturel d'Alfonse XI, chargea Juan Nuñez de Villazan, grand-alguazil de sa maison, de la faire transcrire sur parchemin, pour être conservée dans son trésor; que celui-ci exécuta l'ordre du Roi, et que ce fut Ruy Martinez de Medina de Rioseco qui fit la copie commandée en 1373. Si le mot *transladar* ne prouve pas que Villazan n'a pas écrit la chronique, il prouve encore moins qu'il l'ait écrite, et le doute que j'ai exprimé a été partagé par tous les éditeurs espagnols.

Quel que soit, au surplus, le véritable auteur de la chro-

chronique officielle, écrite par ordre de Henry de Transtamare, héritier et fils naturel d'Alphonse XI, ne renferme que des éloges pour ce monarque ; elle dissimule ses faiblesses, elle excuse ses crimes, et frappe en revanche d'une réprobation systématique tous ceux qui ont joué un rôle actif dans les partis opposés aux favoris de la couronne.

Mariana et Ferreras, consciencieux jusqu'au scrupule sur certains points, ont admis sans examen le témoignage du livre qui avait fait autorité pour leurs prédécesseurs ; cela devait être : le premier écrivait

nique en question, il appartient certainement à l'époque dont il s'est fait l'historien, et sa narration, quoique trop favorable au roi, est généralement exacte et sincère. La première impression eut lieu à Valladolid, en 1541 ; la seconde à Tolède, en 1545. Ces deux éditions, faites sur des manuscrits fautifs, ne valent pas celle de Cerda y Rico, exécuté sur le manuscrit royal.

J'ai consulté la *Cronica del Rey don Alonso XI*, MS. anonyme, inscrit à la Bibliothêque de Paris sous le n° 1575 (Saint-Germain), il forme 426 pages in-fol., mais il m'a paru que ce n'était qu'une copie très-défectueuse de la chronique de Villazan. Il n'en est pas de même des *Discursos historicos de la Ciudad de Murcia*, ouvrage publié en 1775 par le licencié Cascalès et cité avec honneur par le comte Albert de Circourt dans son excellente *Histoire des Morisques*; si ce livre n'a pas la valeur d'une autorité contemporaine, il offre, du moins, à la critique de très-bons documents pour diriger ses appréciations.

sous Philippe II, le second sous Philippe V, et, à une époque comme à l'autre, il y avait des maximes d'Etat avec lesquelles un historiographe officiel ne pouvait transiger ; sa mission était de soutenir les prérogatives de la couronne, de combattre l'esprit d'opposition et de poursuivre dans le passé, même le plus éloigné, ce fédéralisme féodal qui avait retardé, avec l'affranchissement du territoire, l'unité politique de l'Espagne. Qu'on ne l'oublie pas, d'ailleurs : il y avait déjà plus d'un siècle que Ximénès avait brisé les dernières résistances des grands de Castille, lorsque la tête de Montmorency tombait sur un signe de Richelieu, et le trône, élevé presque au niveau de l'autel, était entouré d'une vénération idolâtre. Don Juan Manuel, accusé et convaincu d'avoir disputé par la voie des armes une régence à laquelle il avait au moins les mêmes droits que ses rivaux, coupable, en outre, de s'être mis en garde contre les embûches d'un roi félon qui avait assassiné son allié, insulté et emprisonné sa fille, ne pouvait donc être, aux yeux de Mariana et de Ferreras, qu'un insigne révolté contre toutes les lois divines et humaines; qu'on le juge, au contraire, selon les idées de son temps, avec les traditions d'indépendance des grands vassaux et sans autres témoignages que les actes même d'Alphonse, qui le disculpa par ses faveurs après l'avoir

provoqué par ses violences, et une réhabilitation n'est plus nécessaire. On ne reconnaît, dans l'auteur du *Comte Lucanor*, ni un connétable de Bourbon, ni un duc de Bourgogne ou de Guise; il se présente plutôt comme un prince de Condé, prompt à venger une injure et à châtier l'insolence d'un favori, mais au fond toujours dévoué à la royauté lors même qu'il lutte contre le roi. Prudent jusqu'à la méfiance, résolu jusqu'à l'audace, ferme, persévérant, opiniâtre, jamais il ne s'arme sans cause sérieuse, jamais il ne se désarme sans gages de sûreté. Cette attitude inquiète, cette vigilance de toutes les heures chez un guerrier blanchi sous le casque suffisent, ce me semble, pour faire remonter plus haut que lui les accusations de ses adversaires. « J'ai toujours été fidèle quand on m'a permis de l'être, » a-t-il dit lui-même à la fin de sa carrière[1], et dans cette récrimination il y a une excuse que la justice de la postérité doit admettre. A Dieu ne plaise, cependant, que, substituant une apologie sans mesure à des reproches exagérés, je prétende établir une harmonie parfaite entre les écrits et les actes de don Juan Manuel! Ce

[1] Extrait d'un MS. conservé à la Bibliothèque nationale de Madrid et cité par M. G. Ticknor. *Hist. of Spanish literature*, t. I, p. 62.

serait tomber d'un excès dans un autre, et, qu'on me permette de le dire ici, je cherche la vérité avec une sollicitude trop sincère pour accepter volontairement un mensonge, fût-ce le plus séduisant de tous, celui de l'indulgence. Non, Juan Manuel ne s'est montré ni moins jaloux de ses droits, ni moins altier, ni moins ambitieux peut-être que les autres infans de Castille; supérieur à son siècle par les lumières de sa raison, il a donné d'excellents préceptes et plus d'un mauvais exemple. La philosophie du moraliste a été démentie en diverses circonstances par l'intérêt politique du prince; mais, quelles que soient ses erreurs ou ses fautes, jamais du moins il n'a forfait à l'honneur. Ouvertement rebelle, il ne s'est souillé d'aucune trahison, il ne s'est dégradé par aucune lâcheté, par aucune perfidie. Les prétentions hautaines qu'on lui reproche étaient fondées à la fois sur l'élévation de sa naissance et sur le sentiment de sa valeur personnelle; il les a soutenues avec cet orgueil vraiment castillan qui couvre de plus de dignité ses revers que ses triomphes, et l'on verra bientôt qu'il y eut quelque mérite de sa part à succomber sans honte dans cette arène des guerres civiles, où tant de renommées se dégradèrent par leurs victoires.

Son père, l'infant don Juan Manuel, était le

septième fils de Ferdinand III, surnommé *ls Saint ;* il avait reçu ce nom de *Manuel*, étranger à l'Espagne, en commémoration de l'Empereur de Constantinople, Emmanuel, de la famille de sa grand'mère, de même qu'un de ses frères avait été appelé Frédéric, du nom de l'Empereur Frédéric, son bisaïeul. Un bras ailé ou bras d'ange tenant une épée nue en champ de gueule figurait sur son écusson ; l'épée nue comme symbole de vaillance et de commandement ; les ailes d'ange soit à cause du nom d'Angelo , héréditaire dans la famille de ses ancêtres, soit, comme on le disait, parce qu'un séraphin avait apparu en songe à sa mère lorsqu'elle était enceinte ; il y ajouta un lion de gueule sur champ d'argent aux armes de Castille et de Léon[1].

[1] L'origine des *ailes d'ange* qui figurent dans le blason des Manuel a été expliquée par D. Gonçalo Argote de Molina (*Nobleza de Andaluzia*), ainsi que par D. Ambrozio de Salasar (*Inventaire général des plus curieuses recherches des royaumes d'Espagne*. Paris, 1612, p. 133), mais ces deux commentaires ne sont pas exacts.

« Béatrix était fille de Philippe, Empereur d'Allemagne, et de Marie, que l'on appelle aussi Irène, fille d'Isacio Angelo, Roi de Constantinople, que les Espagnols nomment Coysat ; c'est ce dernier qui prit et tua Andronique Comnène, usurpateur de l'empire, et qui vengea sur lui le meurtre de l'Empereur de Constantinople, Alexis, son maître. »

Don Juan Manuel a fixé la véritable signification de ses ar-

Cet infant a trop peu vécu ou n'a pas assez marqué pour que l'attention de l'histoire se soit fixée sur lui; quelle conduite aurait-il tenue en présence des événements qui mirent à l'épreuve l'ambition de ses frères? On ne saurait le dire. Serviteur zélé de don Sanche *le Brave*, il l'accompagna dans toutes ses expéditions et le seconda dans sa révolte contre Alphonse *le Savant*. Le Roi déchu était son frère, l'usurpateur son neveu, et l'affection qu'il eut pour l'un, loin d'excuser son hostilité contre l'autre, permet d'augurer qu'il n'aurait pas concouru à diminuer les embarras de la régence. Uni à Béatrix de Savoie,

moiries dans le livre intitulé : *Sur les raisons qui ont fait donner à mon père l'infant don Manuel des armoiries portant des ailes et des lions, et pourquoi moi, mon fils légitime et ses héritiers pouvons faire des chevaliers sans l'être*; c'est dans ce livre, resté MS., mais cité par M. Georges Ticknor (*History of spanish literature*) et par Eug. de Ochoa (*Cancionero de Baena*. Madrid, 1851), qu'on trouve l'explication suivante : « Mon aïeule Béatrix, étant enceinte, rêva que l'enfant qu'elle portait dans son sein était destiné à venger la mort du Christ, ce qui détermina l'évêque de Ségovie, don Remon, à lui donner en baptême le nom d'Emmanuel. »

Voici les propres paroles de l'auteur du *Comte Lucanor* :

« D. Remon propuso que, si bien toviesen, era bien poner le tal nombre, que fiziesse à lo que daba à entender aquel sueño, et por ende quel pusiessen nombre *Manuel*, en que ha dos cosas, la una es uno de los nombres de Dios et la otra que *Manuel* quiere decir « Dios connuesco. »

fille du comte souverain de ce nom, il en eut deux enfants, don Juan Manuel, auteur du *Comte Lucanor*, et dona Yolante, qui devint femme de l'infant Alphonse de Portugal.

Don Juan Manuel, dissipant lui-même l'obscurité qui couvrait pour nous la première époque de sa vie, nous apprend, dans une lettre adressée à l'archevêque de Tolède, qu'il est né à Escalona, le 5 mai 1282; qu'à l'âge de deux ans il n'avait plus de père; qu'il fut élevé par les soins de son cousin, don Sanche *le Brave;* que tous deux vécurent dans une intimité fraternelle; que leurs maisons étaient réunies, et qu'il dut à la libéralité de son royal ami la construction du château de Peñafiel, qui devait être le lieu de sa résidence et de sa sépulture.

A don Sanche, enlevé par une mort prématurée, succéda un prince qui ne fut pour les membres même de sa famille qu'un maître ombrageux et dur. Ferdinand se croyait environné d'ennemis; il décourageait par ses méfiances le zèle de ses meilleurs vassaux, et, à force de tracasseries, il les contraignait à se déclarer contre lui, pour échapper aux coups aveugles de ses terreurs. Dona Constanza, sa femme, lui était suspecte. Il affectait de ne consulter que sa mère, l'ex-reine dona Maria de Molina, femme remplie de qualités éminentes et animée des intentions les plus

pures, mais prompte à s'alarmer et souvent opiniâtre dans ses préventions. Tous les infants ses frères lui inspiraient des craintes; il aurait pu veiller sur eux en silence; il eut la maladresse de les provoquer, et il en vint ainsi à organiser de ses propres mains une faction redoutable; le chef qu'il lui donna fut ce même infant qui défendit avec plus d'ardeur que tout autre les débris de l'autorité royale, quand le sort eut fait tomber la couronne sur un berceau. Conspirateur involontaire, don Pedro s'était réfugié dans Alcaudete; Ferdinand courut l'y assiéger; mais en traversant Martos, il voulut exercer un de ces actes de justice souveraine qui dans la même heure commençaient par une sentence et finissaient par un supplice. Les frères Carvajal étaient accusés d'avoir tué un de ses serviteurs, don Juan de Benavidès; il les fit arrêter et ordonna qu'ils fussent précipités du sommet d'une tour. Ils protestèrent de leur innocence sans pouvoir ni le fléchir ni le décider à les entendre; l'un d'eux, l'ajournant alors au tribunal de Dieu, s'écria qu'il y comparaîtrait dans trente jours, et le trentième jour, Ferdinand, atteint d'une maladie subite, rendait le dernier soupir[1]. L'histoire, écho trop fidèle peut-être d'une tradition populaire, a conservé

[1] 1309.

à ce prince le surnom d'*ajourné* (emplazado), et par une coïncidence singulière, un an après, une prédiction semblable s'accomplissait en France : condamné à mourir sur un bûcher, le grand-maître de l'ordre du Temple avait marqué la dernière heure d'un pape et d'un roi.

Ferdinand, que de fausses alarmes avaient trompé tant de fois dans un règne de quelques années, ne se méprit pas du moins sur le caractère de don Manuel ; c'est à lui qu'il s'adressa pour rompre la ligue formée autour de l'infant don Pedro ; il le nomma, de plus, grand sénéchal de sa maison et lui confia, sous le titre d'*adelantado-mayor*, le gouvernement du royaume de Murcie. A vingt-huit ans, don Juan Manuel était arrivé aux charges les plus importantes de l'État ; mais il était déjà vieux au service, car il avait fait ses premières armes à douze ans et justifié ainsi par sa valeur précoce l'héroïque privilége qui lui était échu de faire des chevaliers sans l'être.

Plût à Dieu qu'une minorité survenue à l'improviste n'eût pas ramené sur la Castille des orages à peine dissipés ! La vie de don Juan Manuel, moins troublée par les dissensions civiles, eût été plus glorieusement partagée entre les travaux des lettres et cette guerre deux fois sainte qui poursuivait depuis sept cents ans la délivrance du sol ; mais à peine le

roi a-t-il fermé les yeux, que les semences de discorde, jetées dans sa famille, fermentent et se développent. L'infant don Pedro fait alliance avec la reine-mère contre la jeune veuve de Ferdinand, que soutient l'infant don Juan. Sollicité par les deux partis, don Juan Manuel adopte le plus faible; il quitte sa résidence de Peñafiel et se dirige vers la ville, où l'attend la reine Constanza. L'infant don Pedro en est informé; il sort de Palencia à la faveur d'une nuit obscure et cherche à enlever son neveu, qui n'a que le temps de se jeter dans Valdecañas. Ainsi, dès l'origine des troubles, on se dispute don Juan Manuel; c'est à qui obtiendra l'appui de ses conseils et de son épée; seulement, tandis que d'un côté on n'emploie que des moyens de séduction, de l'autre on use de violence et l'on se donne imprudemment le tort d'une hostilité gratuite.

Un an s'écoule. La jeune reine meurt, et cet événement inattendu dégage la situation. Il y a désormais une difficulté de moins; la reine-mère fait entendre des paroles conciliantes: on se rapproche. Les infans don Pedro et don Juan, chefs des deux partis, sont proclamés tuteurs.

Don Juan Manuel n'avait pris aucune part à l'arrangement qui venait de constituer la tutelle en triumvirat. Un conflit d'intérêts privés le mit en lutte

avec l'infant don Pedro. Diverses places lui avaient été cédées par l'infante de Portugal, doña Blanca; mais, soit qu'il n'eût payé qu'une partie de la somme convenue, ou qu'on ne cherchât dans un prétendu retard qu'un prétexte de déchéance, l'infante lui reprocha de n'avoir pas rempli ses engagements, et fit une nouvelle cession en faveur de don Pedro. Un arbitrage, présidé par le grand-maître de Calatrava, créature du tuteur intéressé, détermina qu'il y aurait un partage égal de tous les domaines entre les deux cessionnaires. Cette sentence prouvait que le bon droit était du côté de don Juan Manuel, car on ne lui aurait pas accordé la restitution de la moitié si le tout ne lui avait pas appartenu. Indigné d'une spoliation qu'on voulait couvrir d'une apparence de justice, il envoya déclarer à don Pedro qu'il se considérait comme étranger au royaume et délié de toute obligation de service envers le roi [1]. Cela dit, il n'y avait plus d'hommage-lige; les obligations du vasselage disparaissaient entièrement, et l'on pouvait soutenir ses droits à force ouverte sans être réputé coupable de trahison. Don Juan Manuel prit les armes et

[1] *Se envio despedir del rey et desnaturar del reyno*. C'était la formule usitée en pareil cas par tout vassal qui voulait agir loyalement et légalement.

se mit à ravager les terres de son spoliateur. Ce genre d'appel, consacré par les mœurs barbares du moyen-âge, obtint un plein succès ; le plaignant, admis à présenter sa défense devant les trois tuteurs réunis, rentra dans l'entière jouissance de ses biens et reçut en dédommagement le titre de gouverneur-général du royaume de Murcie, qu'il avait perdu depuis la mort de Ferdinand IV.

Le conseil de régence, formé laborieusement et par une transaction sans franchise, était trop divisé pour mettre le pouvoir à l'abri des atteintes qui le menaçaient ; chaque tuteur gouvernait de son côté, et il n'y avait pas une assemblée de province ou de ville qui ne voulût s'immiscer dans la direction suprême des affaires. La reine-mère, espérant obtenir une diversion, excitait la noblesse à reprendre la guerre contre les Mores et sollicitait de tous les États un nouveau vote de subsides. Déjà l'infant don Pedro s'était fait accorder par le pape la dime, la tierce et l'impôt des croisades [1] ; mais l'infant don Juan, prince turbulent et jaloux, réclamait la moitié de ces diverses redevances ; les riches-hommes, les hidalgos et les seigneurs de moindre lignage, convoqués successivement à Burgos, à Carrion, à Valladolid, à Mé-

[1] Decimas, Tercias, Cruzada.

dina-del-Campo avaient failli plusieurs fois en venir aux mains. Les uns demandaient la déposition de don Pedro, les autres le renvoi de don Juan, et la reine dona Maria, quoique respectée des deux partis, ne pouvait exercer aucune influence sur les délibérations; le légat seul, qu'elle avait appelé à son aide, invoquant les intérêts sacrés que cet état de lutte compromettait, parvint à régler le partage des contributions décrétées par le saint siége et à enlever le vote des services de guerre. Les deux tuteurs ouvrirent alors la campagne[1]; mais à peine avaient-ils envahi le sol ennemi, qu'une catastrophe inexplicable les frappa l'un et l'autre : ils venaient d'opérer leur jonction dans les plaines de Grenade; don Pedro, qui commandait l'avant-garde, arrivait de Tiscar; don Juan, placé à l'arrière-garde, arrivait de Baëna. La chaleur était excessive, et l'armée, quoique ralentie dans sa marche par l'ardeur du soleil, soulevait des flots de poussière qui redoublaient la soif des hommes et des chevaux. Tout à coup, les Mores, qui n'étaient pas en force pour attaquer la tête de la colonne, se jettent sur les bagages; l'arrière-garde surprise se trouble; don Juan envoie demander des secours à don Pedro. Un mou-

[1] An 1319.

vement rétrograde s'opère en désordre; la confusion gagne tous les rangs. Don Pedro, l'épée au poing, le front couvert de sueur, haletant, épuisé, crie et s'agite sans pouvoir se faire entendre; il tombe enfin de cheval, et l'on ne ramasse qu'un cadavre. Cette mort subite achève la déroute de l'armée. Don Juan, pressé par l'ennemi et refoulé par l'avant-garde, éprouve à la nouvelle de la mort de son oncle un saisissement qui lui ôte la parole; il chancelle sur ses étriers, tombe à la renverse, et son agonie commence. On le relève, on le place en travers sur une mule, et la retraite se fait avec tant de précipitation, que l'on ne s'aperçoit ni de ses dernières convulsions, ni de la perte de son corps[1].

Voilà donc la reine-mère seule dans le conseil de régence. L'événement fatal qui a déconcerté toutes ses combinaisons rend aux Mores une confiance que leurs derniers revers avait détruite. Il faut, et sans le moindre délai, remplacer les deux chefs enlevés à l'armée. Don Juan Manuel était alors à son poste près de Murcie. Il venait de faire deux incursions sur

[1] 1319. — Don Jose Antonio Condé n'est pas d'accord avec les historiens espagnols sur cette fin tragique. « Les deux vaillants princes de Castille succombèrent, dit-il, en combattant comme des lions. (*Historia de la dominacion de los Arabes en España*. Troisième partie, chap. XVIII.)

les terres du roi de Grenade, et il avait harcelé avec vigueur les cavaliers musulmans. Appelé par la voix publique, il part pour Valladolid, demande une entrevue à dona Maria, et lui offre loyalement ses services en lui proposant de partager la régence avec elle. Comme membre de la famille royale, c'était son droit; comme Espagnol, c'était son devoir; et que d'agitations, que de malheurs la reine aurait épargnés au pays, si elle avait pu oublier son ressentiment contre l'ancien allié de sa belle-fille, ou surmonter sa partialité en faveur de ses enfants! Dissimulant, au lieu de s'expliquer avec sincérité, elle répondit à don Juan Manuel qu'elle accepterait volontiers son concours s'il ne s'élevait aucune opposition, et, sous main, elle écrivit à l'infant don Philippe, son fils, pour l'engager à s'emparer de la tutelle par tous les moyens possibles. Ségovie, Cuellar, Sepulvega, Madrid, Avila même s'étaient prononcés simultanément pour don Juan Manuel. L'infant don Philippe, sortant à l'improviste de Zamora, se flatta de couper court à des manifestations dont l'entraînement pouvait devenir contagieux. Il essaya d'abord d'enlever son adversaire; puis, le trouvant sur ses gardes et désespérant de le déloger de la position qu'il avait prise, il lui envoya un cartel. Don Juan Manuel, qui avait 800 cavaliers et 6,000 hommes de

pied, pouvait écraser sans effort les 1,300 hommes de don Philippe. Il eut la sagesse de n'en rien faire ; mais il ne voulut pas donner à son ennemi les chances de victoire que celui-ci n'avait point, en acceptant un combat, soit de un contre un ou de cent contre cent, et après quelques vaines fanfaronades, l'infant battit en retraite.

Cette agression, qui rappelait celle de don Pedro, était une faute dont les conséquences ne se firent pas attendre. Un second compétiteur, don Juan *le Borgne*, fils de l'infant du même nom, récemment mort, crut pouvoir entrer en ligne. La reine-mère n'était plus maîtresse de le repousser; par sa conduite hostile envers don Juan Manuel, elle s'était créé des embarras qui la mettaient à la discrétion de don Philippe et de son jeune allié. Villasan lui-même en fait la remarque : « *Ces deux hommes se réjouirent beaucoup*, dit-il, *en voyant que la reine ne pourrait plus se passer d'eux et quelle serait obligée de faire tout ce qu'ils voudraient.*[1] » Dominée par leurs conseils, elle enleva le titre de grand sénéchal à don Juan Manuel et elle en investit

[1] « Plogo le ende mucho, teniendo que la Reyna non avria otra ayuda sinon dellos et que la Reyna avria de facer quanto ellos quisiesen. »

don Ferdinand, son petit neveu. Cette princesse, jusque-là si prudente, ne s'apercevait pas qu'elle irritait sans nécessité absolue un homme plus puissant qu'elle et le seul dans toute l'Espagne qui fût de force à faire plier les partis sous l'autorité de la couronne; isolée bientôt entre les deux camps, elle cessa d'être reconnue comme tutrice, et les délégués des États de Burgos vinrent lui signifier qu'elle eût à se démettre de tout pouvoir. Le parti qui s'était déclaré indépendant de la régence était celui-là même qu'elle avait organisé; il ne lui resta d'autre ressource que de solliciter l'alliance qu'elle avait repoussée, dût-elle être exposée à l'humiliation d'un refus. L'infant, qui avait jeté le gant pour elle, fut chargé des propositions de paix; une amende honorable ainsi présentée devait effacer en même temps les torts du fils et de la mère, et, en effet, à quelques jours de là, don Juan Manuel et don Philippe, la main étendue sur l'Évangile, prononçaient ensemble ce serment : « Au nom de Dieu et de sainte Marie,
» je jure que je ne pourrai ni prendre les armes ni
» marcher à la frontière sans le consentement et le
» mandat exprès de la Reine, et si je manque à ma
» parole, je veux que Dieu me punisse sur mon corps
» dans ce monde et sur mon âme dans l'autre, et
» que je perde à la fois force, voix, monture, armes,

» éperons, vassaux. » Amen! répondit l'évêque de Siguenza, et tous les prélats et chevaliers présents à cette réconciliation si désirée, répétèrent : Amen! Il ne manquait plus que la sanction des États; une assemblé egénérale, convoquée à Palencia par le Cardinal-légat, allait s'ouvrir, et l'on ne doutait pas de son assentiment lorsqu'un nouveau malheur trompa tous les calculs; la Reine mourut.

Dona Maria de Molina, que l'on a surnommée la Grande, s'est distinguée par des œuvres et des fondations qui l'ont rendue chère à l'Église espagnole [1]; son tombeau, érigé dans le monastère de Las Huelgas, à Valladolid, était vénéré comme celui d'une sainte, et, assurément, les éloges prodigués tour à tour à la fille, à l'épouse et à la mère, ont été trop sincèrement confirmés par la postérité pour qu'il vienne aujourd'hui à la pensée d'aucun historien d'en rien retrancher [2]; mais si elle fut digne par ses vertus d'être comparée à Blanche de Castille, elle n'eut, par malheur, ni un Louis IX pour fils, ni un Suger pour ministre, et son habileté politique

[1] La reine Dona Maria avait fondé, outre le monastère de Las Huelgas, les couvents de Saint François et de Saint-Dominique, à Valladolid, et celui des Frères Prêcheurs, à Toro.

[2] Voy. *Memorias de Las Reynas catholicas,* par Henrique Florez. Madrid, 1790, t. II, p. 146.

fut souvent déconcertée par les circonstances difficiles qu'elle eut à traverser sous trois règnes et deux minorités. Son amour maternel avait toute l'ardeur d'une passion ; il l'égara plus d'une fois ; elle se conduisit, à l'égard de ses neveux, comme si elle les soupçonnait de nourrir des projets d'usurpation. Pleine des souvenirs de la chute d'Alphonse-le-Savant, elle put trop naturellement s'imaginer que la couronne ne serait en sûreté qu'entre ses mains, ou sous la garde d'un de ses fils ; et qu'arriva-t-il ? c'est qu'en écartant l'un après l'autre les plus proches appuis de la royauté, elle laissa la personne royale environnée de favoris obscurs, intéressés à perpétuer ses alarmes et à empoisonner de leurs ressentiments le jeune cœur du prince. Plus on étudie l'histoire d'Alphonse XI, plus on est porté, en plaignant une princesse si dévouée et si pure, à maudire la sourde cabale formée d'ambitieux et de traîtres qui fit les périls de la minorité et les troubles du règne. Dona Maria, que ce parti de cour fatiguait de ses tracasseries plus peut-être qu'elle ne le laissait voir, en avait commencé la ruine en traitant avec don Juan Manuel. Malheureusement sa mort inopinée releva ce qui tombait ; une nouvelle crise fit surgir de nouveaux conflits, et les hommes devenus inutiles retrouvèrent, dans la complication des intrigues, l'occasion de se rendre nécessaires.

Don Juan *le Borgne* qui, dans l'assemblée des États de Burgos avait opiné pour la déchéance de la Reine tutrice, n'était pas d'humeur à s'incliner devant l'autorité d'un infant, son égal ; il se fit élire par les villes dont le suffrage était à sa dévotion, et redoublant d'audace, il enleva des ôtages au parti de la cour pour tenir don Philippe en respect. Celui-ci aspirait à la prééminence que sa mère avait ressaisie ; il prit d'abord l'attitude d'un médiateur, et consentit à une tutelle à trois, mais à la condition que les deux don Juan, ses neveux, commenceraient par déposer les armes et par remettre les ôtages en liberté. — « Vous voulez nous avoir à merci, ré-
» pondit don Juan Manuel, il n'en sera rien ; je ne
» m'exposerai pas une seconde fois à être assassiné,
» le coup manqué à Villanoës m'a servi de leçon. »
— « Et moi, ajouta don Juan *le Borgne*, je sais que
» vous avez en tête une de ces deux choses : ou que
» nous nous égorgions, comme déjà nous avons été
» sur le point de le faire, ou que nous allions
» guerroyer contre les Mores pour vous laisser ici
» trôner à nos dépens ; eh bien ! je ne donnerai ni
» dans un piége ni dans l'autre ; je serai tuteur avec
» vous ou sans vous, mais comme vous entendez
» l'être ; sinon, je vous combattrai à outrance. »

A cette déclaration, tous les masques tombent, et

la guerre éclate. Une assemblée générale des États peut seule vider le litige ; chaque prétendant la demande, mais aucun n'attend une manifestation libre du vœu public ; on recueille les suffrages le fer à la main : les villes qui résistent sont impitoyablement saccagées. Don Philippe, le pacificateur, s'empare de Ségovie qu'il abandonne au pillage ; puis, il s'abat sur Séville, et fait mourir dans les plus cruels supplices les dix principaux habitants. De son côté, don Juan *le Borgne* déploie une activité non moins terrible : à Zamora, il signale son passage par la rapine et le viol ; à Burgos, il fait poignarder et jeter dans la rue deux partisans de son ennemi, Garcia de Villamayor et Rodriguez de Rojas. Les représailles se succèdent ; le sang venge le sang ; c'est une jacquerie de hauts seigneurs qui gagne de proche en proche tous les vassaux et qui désole jusqu'au moindre village. L'auteur de la chronique semble avoir désespéré de raconter en détail toutes les horreurs de cette longue anarchie, car il a franchi un espace de dix années et comblé cette lacune par un résumé général[1] : « Les riches-hommes et les che-

[1] De 1312 à 1322, cette lacune de dix ans n'a pas été signalée par l'éditeur D. Fran. Cerda y Rico : dix ans de moins dans l'histoire d'un peuple, cela mériterait pourtant d'être expliqué.

valiers, dit-il, ne vivaient que d'exactions et de vols. Les tuteurs les laissaient faire pour obtenir leur appui dans l'occasion; mais dès qu'un riche-homme ou un chevalier venait à quitter le parti de l'un d'eux, celui qui était abandonné dévastait les domaines et ruinait les vassaux du transfuge. C'était, à l'entendre, pour punir ce déserteur des excès qu'il avait commis avant de changer le drapeau; mais au fond le sévère justicier s'inquiétait fort peu de ces excès-là tant que leur auteur lui gardait amitié. Tout le pays était déchiré par des factions. Dans les villes où l'on avait reconnu un des trois tuteurs, les plus puissants opprimaient les plus faibles, en sorte que ceux-ci travaillaient sans relâche à secouer le joug qui les écrasait en faisant proclamer un autre tuteur; dans celles, au contraire, où l'on n'avait reconnu aucun des prétendants, les plus forts mettaient la main sur les revenus royaux et entretenaient des bandes de brigands qui les rendaient maîtres de tout. Par contre, des troupes d'artisans, soulevées et armées sous le prétexte de la défense commune, pillaient les maisons et les châtellenies de leurs oppresseurs. Les choses en étaient venues au point que, dans la crainte des voleurs, grands et petits ne circulaient sur les routes qu'armés jusqu'aux dents et par nombreuses compagnies. Personne n'osait

habiter les lieux ouverts, et dans les places fermées, on ne vivait plus que d'extorsions et de larcins. Beaucoup de gens, voyant que la justice n'était plus rendue selon le bon droit en aucune partie du royaume, avaient fui en Aragon, d'autres en Portugal; enfin il se commettait tant de crimes, qu'on ne s'étonnait plus de trouver des cadavres sur les grands chemins. »

Ce tableau, qu'on voudrait croire chargé, et qui n'est que trop vrai, inculpe don Juan Manuel, puisqu'il était un des trois tuteurs; mais sa part dans le mal qu'il a fait ou laissé faire n'est pas à comparer avec celle de ses rivaux. Villazan ne lui impute aucun crime, tandis qu'il en reproche plusieurs à don Juan *le Borgne*, et même à don Philippe, le champion du parti de la cour[1]. La majorité du roi devait mettre un terme aux abus de la force, en faisant cesser les tiraillements du pouvoir. Elle fut proclamée au mois d'août 1325, et les tuteurs, appelés à l'assemblée des États de Valladolid, s'empressèrent d'y résigner leur mandat. Don Juan Manuel, détenteur du sceau royal, qu'il n'avait voulu céder à au-

[1] Voir à l'*Appendix*, note I, pour l'éclaircissement des erreurs commises par Villazan et les autres historiens qui ont souvent confondu don Juan Manuel avec don Juan *le Borgne*.

cun de ses rivaux, le déposa respectueusement aux pieds du trône.

L'avenir de l'Espagne ne dépendait plus que d'un homme, et on faisait de cet homme, encore inéprouvé, un portrait qui donnait de grandes espérances. Alphonse XI, à peine entré dans sa quinzième année[1], possédait les qualités qu'on estimait le plus au moyen-âge : la vigueur, l'adresse, le courage, l'activité. Il était passionné pour l'exercice du cheval, pour le maniement des armes et pour la chasse. Simple dans ses vêtements, sobre, dur à la fatigue, il n'annonçait ni orgueil, ni faste. Il s'exprimait avec une facilité rare ; préférant les principes du droit romain aux règles du droit gothique, il avait étudié à fond les *siete partidas*, et il avait pris un tel goût pour la justice, dans un stage assidu à Valladolid, qu'il lui tardait de rétablir l'empire des lois dans tout le royaume ; le surnom de *Vengeur*, qui lui est resté, atteste qu'il procéda à cette réforme avec une rigueur inflexible. Il lui arriva plusieurs fois de faire exécuter sur l'heure, et en sa présence, les condamnations qu'il venait de prononcer. Mais ses apologistes ont remarqué, peut-être avec raison, que son extrême sévérité n'avait excité aucun blâme,

[1] Il était né en 1311.

parce qu'elle avait extirpé un mal profondément enraciné, que des remèdes plus doux n'auraient jamais arraché du sol. « Au commencement de son règne, disent-ils, le brigandage était sans frein ; rien n'était à l'abri de ses atteintes ; il ne respectait pas plus les personnes que les choses ; à la fin, on allait et venait librement de cité en cité, et les denrées pouvaient rester sur les marchés pendant la nuit, sans être exposées au moindre vol. »

Si un prince, doué de cette énergie de volonté à laquelle rien ne résiste, avait eu des conseillers dévoués et sages, le premier jour de son règne aurait dû être le dernier des partis. Mais outre les défauts graves qui neutralisaient en lui les plus heureux dons de la nature, il eut à subir l'influence d'un mauvais entourage. On n'avait placé près de lui que des courtisans dont l'unique pensée était de capter sa faveur, et d'en faire l'instrument de leur ambition ; les deux principaux étaient Alvar Nuñez Osorio et Garcilaso de la Vega. Alphonse n'attribuait le mal qu'ils avaient fait au pays qu'à l'excès de leur zèle pour sa cause[1] ; il s'était accoutumé, dès ses

[1] Alphonse n'ignorait pas le mal qu'eux et leurs bandes avaient fait aux pays ; c'est Villasan qui le dit : (*Sabia el Rey que ellos et sus compañas oviesen seidos malfetriosos en la tierra*), p. 82 et suiv.

plus jeunes années, à les considérer comme les meilleurs amis de sa maison. Un juif, homme aux expédiens financiers, Yusaf d'Ecija, fut nommé almojarif, ou intendant général, et compléta le conseil privé, où ne furent admis ni don Juan Manuel, ni don Juan *le Borgne;* on ne craignit pas de les repousser dédaigneusement pour flétrir la régence en attendant qu'on pût la punir.

En bonne justice, quels que fussent les torts de la première administration, il ne fallait pas les attribuer tous aux tuteurs; il en revenait de droit quelque chose à l'organisation vicieuse de la tutelle. Que signifiait ce triumvirat dont aucune attribution n'était ni réglée, ni même définie, pouvoir à la fois collectif et indépendant, sans unité, sans contrôle, sans responsabilité d'aucune sorte? Que représentait-il? trois vice-royautés dans un État sans roi. Ce qui manquait aux tuteurs, ils n'avaient pu se le donner, c'était une voix prépondérante qui, en subordonnant leurs concours, leur imprimât une direction commune. La reine-mère avait tendu avec persévérance à s'emparer de cette position régulatrice, et elle y avait réussi quelque temps avant sa mort. Pour Alphonse, c'était bien plus facile; indépendamment d'un titre incontesté et suprême, il avait en sa faveur cette disposition bienveillante qui sourit aux

espérances d'un nouveau règne ; il lui suffisait d'accepter les soumisssions qui s'offraient ; il n'avait, en un mot, qu'à commencer comme il a fini. Mais ses prétendus amis avaient d'autres intérêts que les siens ; on abusa de son inexpérience pour le jeter dans la voie des ruptures, sans même attendre qu'il fût de force à marcher seul ; on le condamna ainsi à passer alternativement de la violence à la ruse, et à disputer, au détriment de son caractère royal, une influence maladroitement aliénée.

Dans l'exclusion de deux fils d'infants qui se voyaient sacrifiés à leurs ennemis les plus acharnés, il y avait une injure et une menace. Tous deux se tinrent pour avertis ; ils quittèrent Valladolid et se retirèrent à Cigalès. Là, ils furent informés par des messages secrets que les favoris avaient juré leur perte. Don Juan Manuel n'avait qu'une médiocre confiance dans son neveu don Juan *le Borgne* ; il le savait ambitieux, étourdi, inconstant, et craignait d'être abandonné par lui aux premières avances que le parti de la cour s'aviserait de lui faire. Pour l'enchaîner à sa cause, il lui offrit la main de sa fille Constanza ; don Juan l'accepta avec joie, et l'on prit de part et d'autre les engagements d'usage. Les favoris, troublés à la nouvelle de cette alliance offensive et défensive établie sur la base d'un pacte de

famille, ne purent se dissimuler qu'ils avaient mis leur fortune en péril. Ils conseillèrent au roi de rompre cette union avant qu'elle fût scellée par l'Église, en demandant pour lui-même la main de la jeune princesse. Il était présumable qu'un vassal ne balancerait pas entre son égal et son roi, et que, pour le plus grand avantage de sa fille aussi bien que pour sa propre sûreté, il saisirait l'occasion de s'abriter sous la couronne. En effet, don Juan Manuel, convaincu de la sincérité d'Alphonse et heureux de recevoir un témoignage de son affection, donna dans le piége qui lui était tendu. Le premier projet de mariage fut abandonné; on célébra les fiançailles à Valladolid avec la plus grande pompe[1], après quoi Constanza, qui n'était encore qu'un enfant, fut remise à la gouvernante qui avait été chargée de son éducation. Don Juan Manuel, nommé gouverneur-général de la frontière, reçut en gage trois places du roi : Cuença, Huepte et Lorca. On n'épargna rien, enfin, pour qu'il pût ajouter foi à l'engagement solennel qu'Alphonse venait de contracter à la face de Dieu et de l'Espagne. Pleinement rassuré, comme il devait l'être, après tant de démonstrations, il n'eut rien de plus pressé que de donner des preuves de

[1] Novembre 1325.

son dévoûment; il se rendit à Cordoue, et, marchant dans la direction d'Antequera avec les chevaliers de Calatrava, d'Alcantara et de Saint-Jacques, il battit toute la cavalerie du roi de Grenade, sur les bords du Guadalforze. La déroute du fameux Ozmin, jusque là réputé invincible, fut complète[1].

Les favoris virent avec peine un succès qui augmentait la renommée de don Juan Manuel; ils sentirent qu'avec un homme de ce poids il fallait se résigner à ne faire jouer que les ressorts de l'intrigue, mais ils ne renoncèrent pas à se débarrasser de don Juan *le Borgne* par un coup hardi, surtout lorsqu'ils apprirent que le traité de Cigalès n'était pas rompu, malgré l'abandon du projet de mariage, et que leur ennemi, plus irrité, se tournant vers l'Aragon et la Navarre pour trouver d'autres appuis, avait réveillé jusqu'aux prétentions d'Alphonse de la Cerda sur la couronne de Castille. On fit d'abord des ouvertures amicales; elles furent repoussées. Alors, on imagina d'employer la même ruse qui avait rallié don Juan Manuel; le roi offrit en gage de réconciliation et de paix la main de sa sœur Eléonora :

« — Venez à Toro, écrivit Alphonse à son cousin, et je vous promets que tout sera conclu sur l'heure. »

[1] Août 1326.

— « Je n'irai pas tant que Garcilaso de la Vega sera près de vous, répondit don Juan *le Borgne*; je sais qu'il veut ma mort. » — « Ceux qui vous ont rapporté cela ont fait grande vilenie; mais n'importe : rendez-vous au château de Belver, et là, mes envoyés vous donneront toutes les garanties et sûretés qu'il vous plaira de requérir. »

La parole royale, appuyée de la double promesse d'une alliance et d'une sauve-garde, dissipe les doutes de don Juan. Il part pour Belver, où le conseiller le plus intime d'Alphonse, don Alvar Nuñez Osorio, ne tarde pas à le rejoindre.

— «Quoi! lui dit celui-ci, après l'avoir salué avec le respect dû à sa naissance, vous avez pu craindre Garcilaso de la Vega, un simple chevalier qui n'est rien de plus qu'un de vos vassaux; vous si haut et si puissant seigneur! vous, petit-fils du saint roi Ferdinand! vous, fils de l'infant don Juan et neveu du comte don Lope, seigneur de Biscaye! Soyez tranquille, je suis là pour vous prêter au besoin aide et service contre qui que ce soit. »

— « Je suis sans peur, réplique don Juan, mais non sans méfiance. Les intentions du roi me sont suspectes; j'ai avis qu'on l'excite traîtreusement contre moi. Au surplus, je vous livre ma vie; faites-en ce que vous voudrez. »

A ces mots, Alvar Nuñez incline le genou, baise la main de don Juan, se proclame son serviteur, et jure que si quelqu'un cherche à lui faire le moindre mal, il périra plutôt que de le souffrir.

Sur ces assurances plusieurs fois réitérées et la promesse la plus formelle d'un mariage avec la sœur du roi, don Juan, accompagné d'Alvar Nuñez, se détermine à sortir du château de Belver et à se rendre à Toro. Alphonse vient à sa rencontre à quelque distance de la ville avec une brillante chevauchée; il l'accueille d'un air joyeux, l'accompagne jusqu'à son gîte et l'invite à dîner pour le lendemain[1]. Don Juan accepte, et, à peine est-il assis à la table du festin, que des sicaires apostés dans la salle l'égorgent avec deux de ses vassaux. On jette aussitôt un drap noir sur une estrade. Le roi monte à cette espèce de tribune, et déclare don Juan coupable de trahison, pour avoir appelé en Castille Alphonse de la Cerda, et avec lui les Français qui lui ont donné asile. Puis on se partage les dépouilles de la victime. Le roi s'adjuge les seigneuries de Biscaye et de Molina, que ses prédécesseurs convoitaient. Alvar Nuñez, auteur du guet-apens, n'est pas oublié ; il reçoit en don ce château de Belver, témoin de ses

[1] 31 octobre 1326.

protestations perfides, et qui le verra bientôt expier son crime sous les coups d'un autre courtisan aussi traître que lui.

Villazan, qui rapporte toutes ces circonstances avec l'exactitude d'un chroniste bien informé, n'a pas trouvé une parole de blâme pour ce roi de quinze ans, profanateur cynique de la foi jurée, des droits du sang et de la majesté de la justice, qui assassine son cousin après l'avoir embrassé, et prononce froidement sa condamnation, les pieds posés sur son cadavre. Ferreras ne réprouve que la forme de la sentence. Une exécution sans jugement, ou, ce qui est plus dérisoire, un arrêt rendu après le supplice, cela lui paraît irrégulier et peu digne de l'autorité royale. Mais il soutient qu'en fait don Juan méritait de périr pour avoir voulu troubler le royaume, et que sa mort était une nécessité polititique. Un historien français a montré, Dieu merci, moins de complaisance pour ces doctrines abominables : « La nécessité, a-t-il dit, n'excuse point ce que la probité désavoue. Nul intérêt d'état ne doit prévaloir sur ce qui est commun à tous les hommes. Nulle raison ne peut prescrire contre les lois de la bonne foi, qui est l'âme de la société et la règle inviolable de toutes les conditions. De pareils coups, d'ailleurs, ont rarement les effets qu'on s'en promet : ceux qui les frappent

en deviennent plus hardis, et ceux qui en sont les spectateurs en deviennent plus méfiants. [1] »

Que dut penser, en effet, don Juan Manuel, lorsqu'il apprit le meurtre commis à Toro? Seul debout en face de ses ennemis triomphants et d'un prince qui venait de se vouer à leur vengeance, pouvait-il se croire en sûreté au milieu de leurs partisans et de leurs complices? Comment aurait-il pu s'asseoir à la même table ou dormir sous la même tente? Il quitte brusquement son armée victorieuse, et, s'éloignant à la hâte de la frontière où Nuñez allait arriver, il se rend dans le royaume de Murcie. « Pourquoi ce départ subit? s'écrie le roi, *que lui ai-je donc fait?* » Le mot était naïf. Don Juan Manuel, invité à reprendre son poste, se borne d'abord à une réponse évasive. Alphonse insiste. « Vous êtes mon vassal, lui mande-t-il, je vous ai confié la défense de la frontière et le gouvernement du royaume de Murcie; vous me devez obéissance et service. Or, je vais en guerre contre ceux de Grenade, ayez à me suivre sans plus de retard avec votre pennon et vos meilleures compagnies. » L'injonction était pressante; Alphonse, pour nouveaux ga-

[1] *Histoire des Révolutions d'Espagne,* par le P. J. d'Orléans. Paris, 1734. in-4°. tom. II, p. 121.

rants de sa parole, sévit avec fureur contre d'anciens partisans de don Juan Manuel qui pendant la régence ont osé combattre Garcilaso à Ségovie. Il ordonne d'arrêter tous ceux que son favori lui désigne comme coupables, fait pendre les uns, brûler les autres, décapiter ceux-ci, couper les pieds et les mains à ceux-là. Tel est le prélude de ses premières armes ; c'est ainsi qu'il marque les haltes de sa route en s'acheminant vers la frontière.

Assurément, s'il n'avait pas nourri au fond du cœur les desseins perfides que ses messages désavouaient, il avait un moyen bien simple de dissiper les alarmes de don Juan Manuel, c'était d'épouser sa fille. Que fit-il, au contraire? il accepta la main de l'infante de Portugal, dona Maria, dès qu'elle lui fut offerte, et il renvoya dona Constanza de Valladolid à Toro, avec ordre à l'alcade de la garder à vue dans la citadelle[1]. « Puisque vous m'avez refusé service, écrit-il à don Juan Manuel, je ne vous dois plus rien. » Singulière excuse ! Pourquoi don Juan Ma-

[1] 1327. La chonique manuscrite et latine de don Juan Manuel relate ainsi le fait : « Le roi fait enfermer la reine D. Constanza, son épouse, dans le château de Toro, et la prive de l'administration de ses biens. — Alors D. Juan Manuel se sépare ouvertement du roi, et la guerre commence entre eux.

nuel avait-il refusé de se ranger sous sa bannière? Parce qu'il appréhendait d'avoir le sort de son allié, et cette seconde violation de la foi promise ne venait-elle pas justifier pleinement sa défiance? N'était-il pas manifeste pour tous qu'Alphonse n'avait songé qu'à endormir ses soupçons en feignant de vouloir être son gendre, puisqu'en Portugal même on n'avait pas ajouté foi à l'engagement qu'il avait pris.

Cependant, les fiançailles annulées avaient été célébrées avec un éclat extraordinaire; les plus hauts prélats s'y étaient associés par leurs bénédictions, les riches-hommes et les chevaliers par des tournois, la nation entière par des fêtes, et depuis cette époque, dona Constanza, élevée dans le palais où elle voyait souvent son futur époux, avait pu ouvrir son cœur à un légitime attachement. Répudiée avant d'être mariée, elle ne perd pas seulement ce titre de fiancée royale qui lui promettait la couronne de Castille, elle est privée de sa liberté; Alphonse ne veut ni l'épouser ni souffrir qu'elle s'unisse à quelqu'autre prince que ce soit. Comment donc s'étonnerait-on des résolutions désespérées de don Juan Manuel! Qui serait surpris de voir un père si brutalement frappé dans ses affections les plus tendres, appeler au secours de son honneur le ciel, la terre, l'enfer, les chrétiens et les Mores : « Vous avez menti à votre parole, écrit-

il au roi de Castille; je ne suis plus à vous ni comme vassal, ni comme serviteur.» Une ligue se forme à sa voix; il y fait entrer son beau-frère, le roi d'Aragon, et le roi de Grenade qu'il combattait la veille. Don Jayme de Xerica et don Pedro, sortis du royaume de Valence, font irruption d'Alienza à Peñafiel en ravageant toutes les villes intermédiaires, Ayllon, Sepulvega et Fuente-Dueña. Les Mores de Grenade courent librement d'une extrémité de la frontière à l'autre, et don Juan, passant de Cuença à Siguenza, envahit avec rapidité Tolède et Escalona, d'où il semble provoquer Alphonse encore inactif dans les murs de Séville.

Plus les hostilités sont vives, plus la joie des favoris trahit leur pensée. Alvar Nuñez triomphe; il puise dans les conséquences du mal qu'il a fait un argument qui l'absout et qui condamne son ennemi. L'insurrection est venue à point trancher les doutes d'Alphonse; il faut punir les coupables et récompenser les fidèles; or, à l'entendre, transférer sur sa tête toutes les charges et toutes les dignités de don Juan Manuel, c'est le châtiment le plus dur qu'on puisse infliger au prince factieux; n'est-il pas vrai, d'ailleurs, qu'en rendant les amis du roi plus puissants, on ajoutera à leur force et aux chances de la lutte?

Il n'y a rien à répondre à cette logique de cour-

tisan ; Alphonse n'a plus le choix ni des moyens ni des hommes. En rompant, comme il l'a fait, avec tous les grands nés autour du trône, il s'est livré à des créatures tirées de bas lieu ; il ne lui reste d'autre ressource que de les élever aussi haut qu'il lui sera possible pour tenir tête à ses adversaires. Alvar Nuñez, assimilé à un prince de la maison royale, est nommé coup sur coup grand chambellan, grand sénéchal, grand protecteur de l'église de Saint-Jacques, il est fait en outre comte de Transtamare, de Lemos et de Sarria. Comme depuis longtemps il n'y avait plus de comte dans les royaumes de Castille et de Léon, cette dernière investiture offrait quelque embarras. On improvise un cérémonial bizarre. Le roi s'assied sous un dais avec son favori ; on place devant eux une coupe remplie d'un vin généreux et dans laquelle trempent trois tranches de pain ; le roi en prend une et dit : *mange, comte!* — *mange, roi!* — répond Alvar Nuñez, et les assistants crient en agitant leurs chaperons : *Vive le comte!* (*evad el conde!*) ; pour tout courtisan qui sait comprendre, c'était crier : *Meure don Juan Manuel!*

Un second défi, une seconde menace ne tardent pas à être jetés au prince disgracié. Don Juan Ponce, gouverneur de Cabra, a la tête tranchée. Les torts assez vagues qu'on lui impute remontent aux que-

relles de la régence. Il demeure bien avéré par là qu'on n'accordera jamais ni pardon ni oubli aux adversaires du parti de la cour. En même temps, Alphonse déploie sa bannière, et tous ceux de ses vassaux qui portent les armes sont tenus de s'y rallier sous peine de forfaiture. Après avoir concentré autour de lui ses principales forces, il ordonne à Garcilaso de la Véga, qui occupait Cordoue, de se jeter dans Soria où se trouvaient treize cents chevaliers qu'il importait de ranger sous l'étendard royal. Garcilaso était superstitieux : « Je pars, écrit-il à son » maître, et dès que j'aurai réuni quelques bandes à » la mienne, je marcherai sans hésiter contre don » Juan Manuel ; mais les astrologues m'annoncent, et » je les crois, que je succomberai avec beaucoup » d'autres dans cette expédition. Puisque ma mort » est écrite dans le ciel, je dois m'y résigner, et je » ferai en sorte du moins qu'elle soit digne du roi et » profitable à sa cause. » Alphonse s'efforce inutilement de dissiper des inquiétudes fondées sur les prédictions de quelque imposteur ; Garcilaso, plus troublé peut-être par ses remords que par ses pressentiments, ne peut écarter la fatale prophétie. Son arrivée inattendue et mystérieuse répand dans Soria les craintes qui l'agitent ; le bruit court qu'il est chargé de faire périr les principaux de la ville

comme complices des rebelles, et ceux-ci croient prévenir ses coups en l'attaquant à l'improviste. On saisit le môment où il est occupé à entendre la messe avec tous ses officiers dans le couvent de Saint-François pour le surprendre. Assassinat, sacrilége, rien n'arrête des hommes poussés par la peur, et qui tuent pour n'être pas tués ; vingt-deux gentilshommes périssent aux côtés de Garcilaso, qui tombe lui-même sur le corps d'un de ses fils ; aucun chevalier n'aurait échappé sans l'assistance des religieux qui les cachent dans leurs cellules et les déguisent sous l'habit de leur ordre.

A la nouvelle de ce massacre, Alphonse demeure atteré. Le coup a été concerté avec don Juan Manuel, lui dit-on, et il vous en prépare bien d'autres, si vous ne le réduisez pas à l'impossibilité de vous nuire. Deux plans sont proposés : ou ravager les terres du prince factieux, ou s'attacher sans relâche à sa poursuite. Le roi était arrivé à Tolède ; les habitants de cette ville craignant le voisinage d'Escalona, occupée par l'ennemi, l'engagent à en faire le siége pour s'ouvrir la route de Peñafiel. Alphonse adopte cet avis ; il marche sur Escalona et enlève en passant Cuença, Huepte et Lorca, places importantes qu'il avait données en gage à don Juan Manuel lors de ses fiançailles avec dona Constanza.

Cette guerre de chrétiens, qui se fait à la vue des Mores, afflige trop l'Eglise pour qu'elle ne s'efforce pas de l'arrêter. Le pape Jean XXII avait eu par l'Aragon des communications suivies avec don Juan Manuel; il le regardait comme l'homme le plus influent de la Castille, et convaincu avec raison que tant qu'il ne sera pas sur la frontière, aucune entreprise n'y réussira, il envoie trois légats pour négocier une réconciliation.

Alphonse veut bien faire la paix, mais sans concession d'aucun genre. Pour rendre même toute réparation impossible sur le point qui le touche le plus, il presse la conclusion de son mariage avec l'infante dona Maria. Le jour des noces est ouvertement fixé. Des complications imprévues l'obligent à suspendre ses préparatifs. La division éclate dans son propre camp. Alvar Nuñez, enivré de ses nouveaux titres, est devenu si intraitable, qu'il a exaspéré toutes les haines; on demande son renvoi à grands cris; trois villes dévouées, Zamora, Toro, Valladolid, se soulèvent à la fois; d'étranges choses se passent dans cette dernière place : la sœur du roi est arrêtée avec l'almojarif don Yusaph de Ecija[1], que le peuple veut

[1] Homme de grand talent, le juif D. Yusaph de Ecija était chargé de l'administration des finances de l'État; il fut l'ar-

immoler à sa fureur; et dans la confusion d'une émeute suscitée par des intérêts contraires, une certaine dona Sancha, intrigante vendue au favori, rêve de lui faire épouser la princesse prisonnière, et de placer sur sa tête la couronne de son maître. D'autres rappellent que don Juan Manuel est veuf, et sont d'avis qu'il faut l'unir à l'infante pour en finir avec une querelle de famille qui désole l'Espagne. Ces propositions si différentes s'entrechoquent sans étouffer l'insurrection qu'une habile main sait entretenir pour d'autres vues. Contraint de lever le siége d'Escalona, Alphonse se précipite sur Villadolid, mais il ne peut y pénétrer; on lui oppose une résistance opiniâtre. Les remparts se couvrent de fer, et le seul point accessible, le couvent de Olgis vulgairement *de las Huelgas* où repose son aïeule, est fermé par le feu; peu s'en faut que le corps de la pieuse reine ne devienne la proie de l'incendie. Un prêtre audacieux et adroit, partisan secret de don Juan Manuel, don Fer-

dent soutien de ses co-religionnaires si souvent opprimés, et Alphonse, qui le traitait en favori, ne put se décider à le faire périr après sa disgrâce; il l'épargna, sous le singulier prétexte qu'étantjuif il était indigne des honneurs de l'échafaud; mais il fut déclaré qu'à l'avenir il n'y aurait plus d'almojarif. Cette charge fut remplacée par celle de trésorier, qui ne devait jamais être occupée que par un chrétien. (*Estudios sobre los judios de España*, p. 50 et 52.)

dinand Rodriguez, ce prieur de Saint-Jean qui commanda la flotte de Castille après avoir longtemps guerroyé sur terre, entre en pourparlers avec les chefs de l'armée royale et les excite à se prononcer contre le favori. Un conciliabule tenu de nuit dans le camp provoque l'explosion de tous les mécontentements, de toutes les jalousies, de toutes les rancunes ; on arrête, sur la proposition de Juan Martinez de Leyva, que les assiégeants se réuniront aux assiégés pour demander le renvoi d'Alvar Nuñez. Celui-ci l'apprend et tente sans succès d'entraver l'exécution du complot. Martinez de Leyva, qu'il cherche partout l'épée à la main, lui échappe. A la pointe du jour, les conjurés s'emparent de la bannière royale et sortent du camp en bon ordre. Alphonse, surpris, veut avoir des explications ; une conférence lui est demandée, Alvar Nuñez s'y oppose avec force, mais sans succès ; elle a lieu malgré lui et se termine par sa disgrâce. Aussitôt des acclamations de joie retentissent de tous côtés. Les habitants de Valladolid descendent dans la campagne et volent au devant du roi. Zamora et Toro renoncent également à leurs projets de résistance, et toutes les voix n'en forment qu'une pour dire au jeune monarque : « Soyez roi, vous, et pas d'autre ; à cette condition vous n'aurez que des serviteurs fidèles. »

L'influence exercée par le favori était sans bornes; on en eut une preuve singulière en cette occasion; il avait insinué au prince qu'on ne voulait l'attirer à Valladolid que pour l'y retenir prisonnier jusqu'à l'âge de ving-cinq ans, qu'on l'empêcherait ainsi d'épouser l'infante de Portugal et qu'il serait à la merci de don Juan Manuel. L'impression que ces suppositions absurdes avaient faite sur l'esprit d'Alphonse était telle que son premier soin fut de visiter les remparts pour s'assurer de l'état des choses. Il ne se crut libre qu'en voyant toutes les portes ouvertes et tous les ponts-levis baissés.

Alvar Nuñez, étourdi d'une chute qu'il était loin d'avoir prévue, avait fait retraite avec ses vassaux, précédé de sa bannière, la tête haute et la menace sur les lèvres. Il était résolu à rentrer de gré ou de force en possession de la faveur du prince; aucun moyen ne lui semblait à dédaigner pour y parvenir; la première alliance qu'il rechercha fut celle de l'homme qu'il avait poursuivi de sa haine la plus implacable et dont la mort était peu de jours avant son plus ardent désir : «Liguons-nous contre Alphonse, écrit-il à don Juan Manuel, nous sommes les deux plus puissants seigneurs de son royaume; il faudra bien qu'il cède, et nous le forcerons ensuite à faire tout ce qu'il nous plaira»

Don Juan Manuel, que la prudence n'abandonnait jamais, réfléchit quelque temps avant de répondre. Il connaît la déloyauté d'Alvar Nuñez ; il sait que cet homme, inconsolable de sa chute, serait doublement heureux s'il pouvait faire de la tête de l'ancien ennemi qu'il redoute le prix d'une réconciliation avec le roi ; il est donc bien décidé à n'accepter son alliance qu'avec réserve et dans la stricte mesure de son propre intérêt : « J'oublierai volontiers tout ce qui nous a divisés, lui écrit-il, et je ferai une guerre qui secondera la vôtre ; mais je manque d'argent et vous en avez beaucoup ; prêtez-moi trois cents *cuentos*[1], et donnez-m'en deux ; je ne puis rien sans cela. »

Alvar Nuñez, refroidi par ce langage, n'avance qu'un seul *cuento*, et se borne pour le surplus à des promesses qu'il n'a pas le temps de réaliser. La dernière heure de sa vie approche. Son sort est d'être assassiné comme don Juan *le Borgne*, « par ordre du roi » et avec la même perfidie : un de ses anciens amis, Ramir Florès, fils de Juan Ramirez de Guzman, vient frapper de nuit à la porte du château de Belver ; il se dit poursuivi par la colère d'Alphonse et

[1] *Cuento*. C'est un million d'argent castillan ou quart de million de notre monnaie.

demande asile. La fable qu'il débite n'inspire aucun soupçon ; il reçoit un accueil hospitalier d'Alvar Nuñez, passe plusieurs jours avec lui dans l'abandon de l'intimité, et, dès que l'occasion qu'il épie se présente, il lui plonge un poignard dans le cœur. Sa récompense fut celle que le favori avait reçue pour le meurtre de don Juan *le Borgne*. Il eut le château de Belver ; le roi prit pour sa part tous les trésors qu'Alvar Nuñez avait amassés à Tordehumos[1].

Après avoir fait assassiner le plus cher de ses favoris, Alphonse n'avait plus qu'à suivre la pente sanglante sur laquelle il glissait. Juan Martinez de Leyva, qui avait supplanté Alvar Nuñez, lui peint ce qu'il vient de faire comme un acte de justice et de fermeté : « Achevez votre ouvrage, lui dit-il, exterminez tous les traîtres. » Le roi approuve le conseil et médite un coup décisif. Il est arrêté que, sous prétexte de traiter d'un accommodement, on tendra un piége à don Juan Manuel. Celui-ci est prévenu de se tenir sur ses gardes par un message du prieur de Saint-Jean, et, en vérité, ce message n'était pas nécessaire ; le meurtre commis au château de Belver

[1] Villazan dit simplement qu'il fut mis à mort par ordre du roi (*por mandado del rey*), et il ne réprouve pas plus cet assassinat que le meurtre de don Juan *le Borgne*.

était un avertissement qui devait suffire. — « J'accepte l'entrevue que vous me proposez, répond don Juan Manuel ; mais vous serez d'un côté d'une rivière et moi de l'autre, et la rivière sera assez profonde et assez large pour qu'aucun de nous ne puisse la passer. » Alphonse ne comprend pas ou feint de ne pas comprendre l'ironie de cette convention. — « Désignez la rivière, écrit-il, et je suis prêt à me rendre au point indiqué. » Un silence dédaigneux est la seule réponse de don Juan Manuel. Le roi devine alors qu'on a trahi sa pensée ; il soupçonne le prieur de Saint-Jean et le traite avec une froideur alarmante. Si le guet-à-pens projeté avait réussi, tout était fini ; du moins il le croyait ; maintenant, il faut qu'il prenne une autre route. Condamné à recourir invariablement à la force ouverte quand l'astuce a manqué son effet, il revient à ses alliances de guerre. En moins de huit jours, il célèbre ses noces avec l'infante dona Maria dans les murs d'Alfayates, et assiste à Fuente Aguinaldo aux fiançailles de sa cousine dona Blanca avec l'infant de Portugal, don Pedro. Il renoue en même temps avec le roi d'Aragon, et cherche ainsi à placer son ennemi dans un isolement absolu. Don Juan Manuel, embarrassé de trouver des alliés, épouse en secondes noces dona Blanca, fille de dona Fernand et sœur de don Juan Nuñez de

Lara[1]. Par cette union, il enlève ce dernier au parti du roi, et pour lui créer un intérêt qui l'engage sans retour, il lui fait épouser la fille de don Juan *le Borgne*, jeune orpheline qu'on avait cachée à Bayonne, et qui représentait les droits de son père au comté de Biscaye, usurpé par Alphonse[2].

On se lasse à compter les rapprochements et les ruptures qui se succèdent dans le cours des six années suivantes. Politique aguerri, don Juan Manuel se sert avec adresse de toutes les armes employées contre lui, moins celles que la courtoisie d'un vrai chevalier désavoue ; quelles que soient les chances de la lutte, il est déterminé à ne capituler que lorsqu'il pourra le faire avec honneur et sûreté. Une première fois, Alphonse promet de lui rendre sa fille s'il veut ouvrir une campagne avec lui contre Ozmin. On part ; la ville de Teba est prise, mais Constanza n'est pas délivrée ; don Juan Manuel s'arrête et refuse de faire la diversion convenue du côté de Murcie ; il n'est plus assez sûr du roi de Castille pour rompre avec le roi de Grenade. Il a, d'ailleurs,

[1] Don Juan Manuel était veuf depuis 1327.

[2] Bayonne appartenait alors à l'Angleterre; la gouvernante de la jeune princesse s'était empressée d'y chercher un asile, dès qu'elle avait appris l'assassinat du père.

un nouvel ennemi à craindre, c'est Eléonora de Guzman, cette beauté célèbre, cette femme si séduisante et si impérieuse qu'Alphonse vient de rencontrer à Séville ; déjà la maîtresse a remplacé dans le conseil tous les favoris, et se montre plus jalouse de l'autorité du roi que le roi lui-même. Cependant, les Mores s'agitent sur les deux rivages de la Méditerranée. Ceux de Maroc cernent Gibraltar, et la ville est aux abois ; il devient urgent de s'entendre. Alphonse s'engage de rechef à donner toutes les satisfactions qu'on lui demande. On se réunit à Villumbralès. Don Manuel et don Juan Nuñez de Lara reçoivent le roi à Bercil et font acte de soumission en le servant eux-mêmes ; mais le lendemain, quand la réconciliation paraît plus avancée que jamais, ils refusent d'aller souper à sa table et s'éloignent. Un message secret les a prévenus qu'ils doivent être égorgés, sinistre soupçon, reproche ineffaçable qui reparaît encore quelques jours après à Peñafiel, et contre lequel la parole discréditée d'Alphonse proteste vainement.

« — Vous êtes mauvais chevalier, dit-il avec dépit à Alvar Diaz, car vous avez rapporté à don Juan Manuel que je veux sa mort, et je ne veux que son service ; vous le savez bien ; si je n'étais pas roi, je vous forcerais à m'en faire raison à l'épée et à la

dague. » Cette méfiance qui l'humilie est son ouvrage ; un crime l'avait fait naître, un autre crime l'a fortifiée, et elle est devenue telle qu'il ne peut plus obtenir une seule entrevue. Il est réduit à se servir, et sans résultat, de l'entremise de Sanche Martinez, son fauconnier, qu'en sa qualité de grand chasseur don Juan Manuel affectionne particulièrement. Enfin, tant d'affronts l'exaspèrent; son impatience se change en fureur ; il sent qu'il faut renoncer à tout espoir de surprise et combattre visière levée ; plus il tardera, d'ailleurs, plus les dangers s'accumuleront; car voici Abdoul-Mélik qui commande l'avant-garde de l'armée d'invasion organisée sur le littoral africain, et qui déjà se fait appeler roi d'Algésiras. Son père Abil-Hassan, neuvième sultan de la dynastie des Mérinis, roi de Maroc et de Fez, et chef suprême des Musulmans, fait parler à son gré les mosquées des villes saintes; il n'a contre lui que le roi de Tremecen, et dès que la guerre mettra fin à leur querelle, ce qui peut arriver d'un moment à l'autre, toutes les forces réunies des Mores d'Afrique et d'Espagne agiront à la fois ; la Castille est incapable de résister à un pareil choc, si elle ne se présente point au combat unie et serrée sous un seul drapeau. S'acharner à défendre Gibraltar, et abandonner le royaume aux ennemis du

dedans, c'est tout compromettre pour un intérêt secondaire. Pénétré de cette idée, Alphonse conclut une trève de quatre ans avec Abdoul-Mélik. Ces trèves-là n'engageaient à rien; c'étaient des moyens de temporisation, qui n'avaient d'autre règle et d'autre mesure que la volonté des parties contractantes. Un traité a lieu sur le même pied avec Ismaël, roi de Grenade. Alphonse, pour garantie de la foi promise, fait asseoir ce prince à sa table et le comble de présents. Ces démonstrations imprudemment exagérées occasionnent un soulèvement parmi les Mores; on répand le bruit qu'Ismaël veut se faire chrétien; des fanatiques le massacrent, et le plus jeune de ses fils, Yuzaf, est proclamé roi. La conjuration cachée sous ce mouvement populaire avait été ourdie par Mohammed, neveu du ministre assassiné, et par les fils d'Ozmin. Des intrigues ténébreuses, des calomnies, des soupçons, des meurtres, voilà ce que l'histoire du XIVe siècle offre presque à chaque page, chez les chrétiens et les musulmans d'Espagne; car, des deux côtés, bien que les lois abondent, une seule est observée, une seule règne : la loi de la force, loi négative qui sanctionne la ruine de toutes les autres, loi capricieuse, qui ne respecte pas même ses œuvres et qui mine tout ce qu'elle édifie.

Tranquille sur la frontière, Alphonse se tourne

vers l'intérieur et s'apprête à y frapper un coup qui anéantisse les factions; il a trois ennemis en face de lui : don Juan Manuel, don Juan Nuñez de Lara et don Juan Alphonse de Haro; en outre, la Navarre et l'Aragon, récemment désunis, viennent de se liguer contre la Castille par un mariage entre l'héritier du royaume d'Aragon et la fille du roi de Navarre. L'amitié du roi de Portugal est aussi très-douteuse; l'infant don Pedro ne veut plus épouser l'infante de Castille qui est tombée en paralysie, et son choix s'est porté sur dona Constanza, fille de don Juan Manuel. Si ce vœu est réalisé, une alliance offensive en est la conséquence immédiate, et comment faire tête à des armées vomies par toutes les frontières?

Plus le danger est grand, plus Alphonse montre de sang-froid, de résolution et d'habileté; il attaque les trois princes coalisés avec tant de promptitude qu'il ne leur donne pas le temps de réunir leurs forces. Alphonse de Haro se gardait mal; ses lettres, facilement interceptées, indiquaient tous ses mouvements; le roi parvient à le surprendre dans Agunedello, près de Logrono, et le fait mettre à mort sans aucune forme de procès; il espère effrayer, par cet exemple, ses deux autres adversaires; mais ils sont résolus l'un et l'autre à combattre jusqu'à la dernière extrémité. Nuñez de Lara ne veut pas qu'il puisse en

douter un seul moment; il lui envoie un écuyer pour lui signifier qu'il a cessé d'être son vassal. C'était le jour de Pâques, Alphonse sortait de l'église où il venait de communier, lorsque le messager se présenta devant lui : « Il y a longtemps, répondit-il, que Nuñez aurait dû faire cette déclaration, car ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il a commencé la guerre; grâce à lui, tout le pays est en feu, et je le tiens pour aussi coupable qu'Alphonse de Haro; mais toi, qui m'apportes ses injures, qui es-tu? son homme de confiance? donc, son complice; eh bien! on va te couper les pieds et les mains, et ensuite tu seras décapité. » Et la sentence est exécutée sur l'heure. Désormais c'est une guerre d'extermination; quiconque se laissera prendre doit se résigner à mourir dans les supplices. Le commandant du château d'Iscar périt ainsi devant la citadelle qu'il a vaillamment défendue; Diego Gil de Fumado, forcé de rendre le château de Roxas près de Burgos, demande à se retirer librement avec la garnison; le roi y consent, les assiégés sortent de la place avec les honneurs de la guerre, et arrêtés aussitôt ils sont passés par les armes; Diego Gil meurt le premier.

Alphonse n'avait aucun obstacle à vaincre pour enlever les petites troupes disséminées dans la campagne et défendues par de faibles murailles; aucun

secours ne pouvait leur venir ni de don Juan Manuel, ni de Nuñez de Lara, séparés et contenus par des forces supérieures. Il était évident que ces deux alliés seraient dans l'impossibilité de prendre l'offensive tant qu'ils n'auraient pas réussi à se joindre. Tout leur plan consistait à marcher l'un vers l'autre et à se rapprocher par degrés. Don Juan Manuel, retranché d'abord dans le château de Garci-Muñoz avec son fils naturel, don Sanche, parvient à tromper la vigilance des maîtres de Calatrava et de Saint-Jacques qui le tiennent bloqué, et se jette dans Peñafiel.

Nuñez de Lara est assiégé dans Lerma par le roi en personne. Il fait si bonne contenance et inspire tant de résolution à ses gens, que sa position devient le point central vers lequel convergent tous les efforts de son ennemi et toutes les manœuvres de ses alliés. Le roi de Portugal, qui s'était décidé, non sans quelque hésitation à déclarer la guerre à son gendre, assiége Badajoz pour faire lever le siége de Lerma. Cette diversion heureusement conçue est si mal conduite qu'elle avorte. Alphonse de Souza, chargé de rallier les assiégeants, se laisse battre et refouler sur le territoire portugais, où il entraîne son maître qui l'attendait pour pénétrer au cœur de l'Espagne. De là un revirement subit qui déconcerte les opérations des deux alliés et qui rend au roi de Castille l'entière

disposition de ses forces. On voit alors ce prince, enhardi par le succès, grandir de jour en jour. Coup-d'œil, sangfroid, activité, élan, aucune qualité militaire ne lui manque. Sans cesse à cheval, courant d'une place à l'autre, excitant l'ardeur des assiégeants, multipliant les machines qui battent les remparts et faisant des constructions gigantesques pour murer toutes les issues, il ne donne pas une heure de répit à Nuñez de Lara. Un jour, ses espions l'informent que don Juan Manuel doit sortir du château de Peñafiel pour assister à une cérémonie religieuse au couvent de Saint-François, situé hors ville. L'occasion est saisie avec empressement; une embuscade est préparée, et don Juan Manuel ne doit son salut qu'à la vitesse de son cheval. Alphonse, qui croyait déjà le tenir, s'emporte contre les chefs de l'expédition : « Que n'ai-je pu mener la chose moi-même, s'écrie-t-il, j'aurais été plus diligent que vous. Après tout, ils auront beau faire, si don Juan Manuel m'échappe, j'aurai don Juan Nuñez. » Et dès lors couvant des yeux sa proie, il jure de ne prendre de repos que lorsque Lerma sera tombée en son pouvoir. On lui signale un projet d'évasion. Il existe un égout par lequel s'écoulent les eaux de la ville qui forment à leur sortie une mare stagnante : « C'est par là, lui mande un traître, que Nuñez de Lara doit fuir à la

faveur des ténèbres la nuit prochaine. » Un poste avait été étabil sur ce point; Alphonse, feignant une marche dans une direction opposée, revient par un détour sur ses pas, relève lui-même le garde, se glisse près de la mare et reste jusqu'au jour tapi dans la vase. « Il avait si grand désir de prendre don Juan Nuñez, dit Villazan, qu'il ne sentait ni peine ni fatigue [1], » mais l'avis qu'il avait reçu était faux; aucune tentative de sortie n'eut lieu.

Sur les entrefaites don Juan Manuel, privé de tout espoir de renfort, et jugeant que la chute de son dernier allié va bientôt le mettre à la merci du roi, se décide à quitter Peñafiel; il trompe la surveillance des assiégeants, et suivi d'une poignée de serviteurs intrépides, il arrive à Valence où il est reçu à bras ouverts. Son calcul n'est que trop juste, la ville de Lerma se trouve dans une situation désespérée; tous ses approvisionnements sont épuisés, elle n'a plus ni pain, ni bois, ni eau; Alphonse a fait entasser, dans l'unique ruisseau qui l'alimente, tous les cadavres d'hommes et d'animaux qu'on a pu réunir.

[1] Estaba el Rey et los que iban con el de pies en lodo fasta que queria amanescer; ca tan grand era el talante que el avia por tomar a don Joan Nuñez que non sintio ningun afan nin trabajo que alli tomasse. (*Chronique de Villazan*).

Les plus vaillants chevaliers sont couverts de blessures ; les maladies contagieuses, jointes aux horreurs de la famine, exercent chaque jour plus de ravage que le fer de l'ennemi, et pourtant quiconque peut encore lancer un trait ou une pierre demeure ferme sur les remparts. Nuñez de Lara ne songeait qu'à vendre chèrement sa vie ; désolé de n'avoir pu trouver la mort dans un combat de six mois, il se résigne enfin à composer dans l'espoir de sauver, s'il est possible, les glorieux débris qui l'entourent. Pour la première fois Alphonse pardonne, et il est juste de le dire, il est moins touché des prières de sa femme et des instances des riches-hommes que de l'héroïsme du vaincu. En voyant l'état de cette place couverte de décombres et peuplée de spectres livides, il admire l'opiniâtre énergie de la défense, et comprend enfin qu'il est temps de ne pas priver la Castille de ses meilleurs chevaliers ; non content d'appliquer à son cousin les lois les plus généreuses de la guerre, il le nomme son alferez, et lui restitue une partie des terres de Biscaye dont ce prince avait réclamé la propriété du chef de sa femme. Cette réconciliation en amène une autre plus importante et plus désirée ; après quelques négociations activement conduites par la reine et par dona Juana, mère de Nuñez de Lara, don Juan Manuel, rentré en grâce, quitte

volontairement l'Aragon, et vient mettre sa vieille expérience au service du roi [1].

De ce moment il n'y a plus de partis en Espagne ; toute la noblesse réunie autour du trône ne songe qu'au triomphe de la croix ; avec l'anarchie ont cessé les excès et les crimes. « Les mêmes chevaliers, dit la chronique de Villazan, qui pillaient, violaient, égorgeaient sans scrupule ni pitié, se comportent en bons chétiens. » Il était temps que la discorde cessât dans la Péninsule, car la paix venait d'être rétablie entre les Arabes d'outre-mer par la défaite et la mort du roi de Tlemecen. Abil-Hassan, après avoir arboré l'étendart de Mahomet pour appeler tous les Musulmans à la guerre sainte, avait détruit la flotte espagnole et fermé le passage du détroit. Du haut de Gibraltar, jetant ses prophéties fanatiques à l'Orient et à l'Occident, il annonçait une invasion plus formidable que celle d'Abdérame [2] ; toutes les terres d'Espagne et de France étaient promises aux vainqueurs, et déjà soixante-dix mille cavaliers et quatre cents mille fantassins couvraient les plaines de Tarifa.

Alphonse, dont le règne encore nouveau avait été obscurci par tant de fautes plus déplorables que des

[1] 1335.

[2] En arabe, *Abdoul-rahman*.

revers, était dans une de ces rares situations où la gloire peut tout purifier; sentinelle avancée du christianisme, il allait combattre pour l'Europe entière. A l'exemple de Philippe-Auguste, il assemble les chefs de son armée, et déposant sa couronne et son épée sur les degrés du trône : « Castillans, s'écrie-t-il, moi, votre roi, je ne mériterais pas de marcher à votre tête, si je ne savais faire rendre honneur à ma couronne et à mon épée; avec vous j'ai conquis Olivera, Ayamonte, Pruna, la tour d'Alhakem, Teba, Pliego, Canete, Ortexicar, et vous n'avez pas oublié ce que nous avons fait à Ronda où Abdoul-Mélik, qui se disait roi d'Algésiras, a été vaincu et tué; mais Abil-Hassan, son père, a juré de le venger, il a trouvé la mer libre et il est venu mettre le siége devant Tarifa; or, s'il prend cette ville, je vous le dis, rien ne l'arrêtera plus; le torrent que nous n'aurons pu contenir débordera sur l'Andalousie, sur la Castille, sur le Léon, et nous poussera peut-être comme nos ayeux jusqu'aux sierras de la Navarre. Le danger presse, voyez, délibérez; je ne suis qu'un homme et sans votre aide que puis-je? Ce que peut un homme réduit à ses seules forces, rien davantage. » Il se retire en achevant ces mots, et l'assemblée, que don Juan Manuel préside, acceptant avec acclamation les chances d'une lutte inégale, accorde à Alphonse

toutes les contributions de guerre que les circonstances exigent; et semble, par l'unanimité de ses suffrages, lui conférer une seconde fois la royauté. Martinez de Leyva avait été envoyé vers le pape pour chercher l'étendart des croisades; il arrive, et la vue de la bannière sacrée porte l'enthousiasme à son comble.

Il se fit beaucoup de grandes choses en Espagne à cette époque solennelle. Le patriotisme et la foi eurent leurs martyrs; je n'en citerai qu'un : l'amiral de Castille, Alphonse Jufre Tenorio; trop faible pour disputer le passage du détroit à la flotte ennemie, il s'était borné à la harceler; mais il apprend par dona Elvire, sa femme, que le roi l'accuse de n'avoir pas combattu. Aussitôt, il met toutes ses galères en ligne et provoque les Mores dont les vaisseaux étaient dix fois plus nombreux que les siens. Assailli de toutes parts, il repousse trois abordages, coule plusieurs navires et succombe enfin sans vouloir se rendre. On raconte que les chevaliers, renversés dans sa galère, mouraient contents s'ils pouvaient se traîner jusqu'à lui et baiser sa main; lui-même, inondé de sang, agitant tour à tour son pavillon et son épée, il ne paraissait songer qu'à mourir en héros. Une grêle de barres de fer lancées d'un vaisseau qui le dominait lui brisa la tête.

Après cet acte de dévoûment aussi beau que funeste, le détroit de Gibraltar était resté ouvert pendant six mois; une flotte lentement et péniblement formée s'avançait enfin sous les ordres du Prieur de Saint-Jean; elle était composée de quinze galères et de douze vaisseaux; une tempête la détruisit en quelques heures; l'Espagne n'avait plus de marine, et les Africains passaient toujours. Alphonse sollicita le secours de Gênes, de l'Aragon et du Portugal. Les Génois faisaieut métier de louer des galères à toutes les nations; ils exigèrent un prix exorbitant. L'Aragonais voulut aussi être chèrement payé; le Portugal seul consentit à fournir un contingent gratuit; mais il y mit deux conditions qu'Alphonse aurait dû prévenir : l'échange des prisonniers et la délivrance de dona Constanza, toujours détenue à Toro. L'un et l'autre point furent accordés; cependant, la chronique officielle convient, et l'aveu est triste, qu'Alphonse ne fit en cela que céder à la nécessité : *Il ne consentit*, dit-elle, *que parce qu'il avait besoin de l'aide du roi de Portugal et du service de don Juan*[1].

[1] Et este otorgamiento fizo el Rey porque viò que avia menester ayuda del rey de Portogal et servicio de D. Joan. (*Cron.*, p. 398.)

C'était en 1335; les fiançailles de dona Constanza avec le roi de Castille avaient été célébrées en 1325; dix années s'étaient donc écoulées dans l'intervalle. Un chroniqueur portugais de la fin du xv[e] siècle, Ruy de Pina[1], a raconté en détail tous les obstacles suscités par Alphonse pour empêcher le mariage de

[1] *Chronica de el Rey dom Alfonso o quarto do nome e settimo dos Reys de Portugal, assi com a deixou escrita, Ruy de Pina Guarda mor da torre de Tombo e Chronista mor do mesmo Reyno.* (Em. Lisboa, 1653. 1 vol. in-fol.)

M. Ferdinand Denis, dans ses Chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal, s'est particulièrement occupé de Ruy de Pina, qu'il a jugé avec son impartialité ordinaire : « Cet écrivain, dit-il, ne me semble pas mériter tout-à-fait autant de confiance que ses prédécesseurs; cependant, c'est un soigneux investigateur et un esprit curieux, il parle souvent des écritures anciennes (*letras antiguas*) consultées par lui, et l'on sait qu'à l'époque où il vivait, les archives du royaume renfermaient certains documents historiques que le temps en a fait disparaître. C'est, du moins, ce que fait observer son éditeur, Pedro de Mariz. Nul doute ne saurait donc être élevé sur la vérité du récit. J'avouerai, néanmoins, que l'authenticité de la lettre de Constanza Manuel pourrait être sujette à discussion. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a été reproduite et arrangée par Laclède, le plus pâle des historiens, qui l'avait empruntée sans doute à Ferreras. Dona Constanza, qui figure dans tant de nouvelles et dans tant de drames, a toujours été placée sur le second plan, et l'on ignore généralement les circonstances les plus simples de son histoire. La chronique de Ruy de Pina lui a restitué sa noble attitude et son caractère élevé. »

la fille de don Juan Manuel. Si ce récit est vrai, l'intérêt politique n'aurait pas été le seul mobile de l'opposition du monarque; un sentiment jaloux s'y serait mêlé, et comment qualifier une jalousie pareille, quand on sait que les soins d'Alphonse étaient partagés entre sa femme et sa maîtresse Éléonora de Guzman? Sa réponse à la première demande du roi de Portugal avait été un refus formel bien qu'exprimé en termes ambigus et cauteleux: « Vous me parlez, avait-il écrit, de l'alliance que vous désirez contracter pour votre fils l'infant don Pedro, avec la fille de don Juan Manuel. Si vous suivez mon avis, ce mariage n'aura pas lieu... Je puis vous jurer par ma foi royale que depuis qu'on m'a vu rompre avec elle, jamais je n'en ai eu repentance; toutefois, comme il y a des conditions diverses pour un mariage, selon la différence des caractères et des volontés, il se peut que ce qui m'était un déplaisir vous soit agréable à vous et à votre fils. Certainement, dona Constanza est belle et de grand lignage, ainsi que son nom le dit de reste; elle est de bonnes mœurs et mérite d'être reine de quelque pays que ce soit. Sous ce rapport je n'ai rien à opposer; quoique d'autres motifs me défendent de consentir, ayez assurance que c'est à regret. Oui, si don Juan Manuel n'avait pas manifesté des intentions contraires aux miennes; si l'amitié

n'était pas un peu altérée entre nous, à cause de Juan Nuñez et d'autres circonstances en lesquelles je n'ai nulle faute, je l'enverrais mander, et, pour l'amour de vous, j'ordonnerais qu'il eût à satisfaire votre désir. »

Pendant que cette lettre prenait le chemin de Lisbonne, une autre lettre était expédiée à Toro. « Alphonse protestait secrètement de son repentir avec de douces et amoureuses paroles ; à l'en croire, c'était à ses mauvais conseillers qu'il fallait attribuer ce qui était advenu touchant son mariage; ces gens-là n'avaient pas senti ses désirs intérieurs et n'avaient pas su deviner les souffrances de son âme. Si l'alliance convenue s'était faite, il en aurait reçu gloire et contentement; ceux qui avaient tout rompu l'avaient mis en grand trouble; il ne pouvait se consoler, et, en conséquence, il demandait une chose à dona Constanza, à savoir que puisqu'elle avait dû être à lui, elle ne fût pas à un autre. Un jour viendrait, ajoutait-il, où, grâce à tous les moyens qu'il mettrait en œuvre, le mariage qu'il avait contracté serait annulé, et où l'on verrait enfin s'accomplir ce qu'il avait tant de fois et si ardemment souhaité. »

Dona Constanza, toute émerveillée d'une telle conduite et certaine des mauvaises intentions du roi, lui répondit :

« Très-puissant et excellent prince, que Dieu a pourvu si honorablement de grandes vertus, et que la fortune a doté si largement de ses faveurs et de ses bienfaits, don Alphonse, roi de Castille et de Léon, la personne qui vous écrit est Constanza Manuel, celle que vos manques de foi ont si souvent rendue triste, tandis que vos offenses non méritées en ont mis d'autres en un périlleux désespoir. Quoique j'aie raison et désir de souhaiter vengeance, je n'oublie pas l'obéissance naturelle que je vous dois, et je me recommande à votre courtoisie. Très-haut et très-puissant seigneur, sachez une chose : Bien qu'il soit malheureux, le véritable amour garde en soi un tel attachement, que la nature avec tout son pouvoir ne le saurait effacer. Vous ne l'ignorez pas, seigneur, je ne connaissais pas vos anciennes tendresses, quand, avec des paroles pleines de tromperie et mille raisons feintes, la vérité qui m'était due fut par vous mise à dédain. Vous m'avez trompée en mon très jeune âge, me laissant vous aimer de cette pure affection que m'enseignait l'honnêteté; et parce que les choses qui arrivent en la première jeunesse durent toujours au fond de la mémoire, pour se faire sentir dans les autres temps de la vie, je garde et garderai jusqu'à ma dernière heure le souvenir de vos fausses paroles; et toutefois, je ne saurais le dire autrement, elles ont

été dommageables à votre gloire, réprouvées par Dieu, condamnées par la sainteté de l'Église ces paroles-là; car vous avez épousé une autre femme; vous avez demandé et révoqué les dispenses, et le malheur en est retombé sur moi, qui vous portais cet amour fidèle que je croyais un devoir. La haine est arrivée, l'amertume l'a suivie, et la vérité de tout ce que je dis ici s'est vue en vos œuvres. La source du mal était dans votre cœur, et pourtant vous me parlez d'amour. Non, la même âme ne saurait contenir ce qui est et ce que vous dites. Renoncez, la courtoisie le commande, à tenir un langage inutile à vos fins, qui fait tort à votre sincérité, et qui peut nuire à votre honneur royal, ce qu'en aucune circonstance vous ne devez souffrir. Votre lettre n'a eu pour effet que de me donner un soupçon que j'ai encore, c'est qu'il vous était désagréable de voir quelque chose d'heureux m'arriver; car vous ne vouliez pas sans doute qu'on pût dire que, malgré votre abandon, j'avais trouvé, pour s'unir à ma destinée, un prince de race royale et digne de porter la couronne.

» Il y en a qui m'assurent que ce n'est pas à moi que s'adressent vos rigueurs, mais à don Juan Manuel, et sur cela voilà ce que je réponds : c'est que mon père et seigneur est un ami plus loyal et un meilleur serviteur que tous ces gens qui sont riches

de vos deniers et qui possèdent sans foi vos forteresses. Tels que je les connais et qu'ils sont, ils ne méritent pas de vivre avec les moindres de son lignage, et cependant, vous avez suivi leurs conseils, vous avez parlé et agi comme il leur a convenu. Ce n'est pas en une seule occasion que vous avez été contre nous; vous l'avez été en mainte circonstance, et surtout en m'écrivant des choses que vous n'aviez pas l'intention de remplir. Donc, ne me blâmez pas si je refuse de vous croire, ma raison me le défend; je ne puis tenir pour vraies que les choses dont mes yeux sont témoins, car je sais les mauvais traitements qu'a reçus de vous la bonne princesse qui est votre femme; oui, je sais comment vous agissez avec la reine dona Maria. Et qui est cause de ces indignités? n'est-ce pas Éléonora Nuñez de Guzman, qui, sept ans avant que vous fussiez né, faisait déjà parler de ses charmes? Vous l'avez prise aux fêtes de Léon, à une époque où, dit-on, sa mère se plaignait amèrement de sa conduite; il n'était bruit que de Martin de Lara, le bâtard; encore n'était-ce pas, sans doute, le premier qui lui eût donné de l'amour. Personne n'avait oublié Fernand Gonzalez de Ayala. Quand je vins à connaître toutes ces choses, je ne ressentis aucune jalousie, mais je gardai une loyale confiance que vous n'avez jamais méritée; puis, je me sentis plus forte,

peut-être parce qu'il s'agissait des peines d'une autre, quand je sus que de plus grands serments et des promesses plus solennelles avaient été faites à la reine et que vous les aviez rompues. Je ne suis pas seule à souffrir.... nous allons deux de compagnie, nous sommes deux que vos paroles ont trompées. Dieu soit loué, néanmoins, puisqu'il n'a pas fait tomber sur moi le dur esclavage qui pèse sur l'innocence de la reine! La justice du Ciel, à laquelle rien n'échappe, sévira tôt ou tard; c'est elle qui nous donnera protection et vengeance. Qu'il ne soit donc plus mot de rien entre nous, et lors même, qu'au mépris de tout droit, vous prétendriez exercer quelque violence sur ma personne, sachez bien que mon âme restera toujours libre de votre sujétion.»

Le roi de Castille, après avoir lu cette lettre, devint fort rêveur. Il voyait alors clairement que ses ruses ne lui avaient guères profité. Toutefois, il écrivit encore au maître d'Alcantara et à un certain don Martin de Casilhas, pour qu'ils missent autant d'entraves qu'ils le pourraient à cette union royale; dona Constanza fut épousée par procuration à Castrilho; mais quand il fallut qu'elle se rendît en Portugal et qu'on eût à demander au roi de Castille d'octroyer passage, il fit voir que son consentement était seulement en parole. L'amour ou la jalousie cachés au

fond de son cœur le portèrent à user de tous les moyens qui pouvaient faire empêchement et retard. Les circonstances furent plus fortes que sa volonté, et quand il apprit avec quelle magnificence les noces s'étaient faites en la cité d'Evora, se résignant subitement aux choses accomplies, il félicita les envoyés Portugais et leur fit de riches présents [1].

Faiblesse, duplicité, violence, les mêmes traits que signale la chronique espagnole ressortent de la chronique portugaise; ce que Villazan est contraint de laisser entendre, malgré son excessive réserve, Ruy de Pina le dit et le prouve. La lettre de dona Constanza est tellement d'accord avec les indications de l'histoire que, fût-elle apocryphe, elle est d'une vraisemblance plus accablante que la vérité. Un historien portugais d'une autorité respectable, Faria y Souza, confirme pleinement les assertions de Ruy de Pina. Il n'hésite pas à imputer l'opposition d'Alphonse à un sentiment jaloux et à flétrir sa conduite à l'égard de la reine, qui ne pouvait, dit-il, ni le voir ni lui parler qu'en présence de sa rivale, Éléonore de Guzman [2]. Dona Maria, de peur d'entretenir la guerre

[1] Voir les *Chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal,* par M. Ferdinand Denis; tom. I, p. 85.

[2] « Terminadas las capitulaciones matrimoniales el Castil-

entre l'Espagne et le Portugal, se soumit sans murmurer à toutes les humiliations; mais son père ne manqua pas, quand on implora le secours du Portugal contre les Mores d'Afrique, d'y mettre pour première condition le renvoi d'Éléonore.

Courbé sous le poids de tant de charges, Alphonse ne se redresse aux yeux de l'histoire et ne redevient digne de commander à une nation généreuse, que lorsque le bruit de la trompette éveille en lui ce sens guerrier, unique source de tout ce qu'il a de vertus. Son cœur a besoin de battre sous l'acier d'une armure pour retrouver de nobles élans; on oublie alors les passions désordonnées du prince, pour

lano impidio la venida de la infanta dona Constanza a Portugal, no perdonado a ninguna diligencia de las que son decentes a un principe i de las que no lo son a quie no lo es, para estorvar este casimiento, que sentia estremadamente, embidiando zeloso que esta señora llegasse a ser de otro, como antes la huviesse amado mucho, i blamado ecposa.

» Fomentava mas tan agravio, con la poca modestia co que tratava su muger la reina dona Maria, hija del bravo Alonso, cediendo toda su voluntad i respeto benemerito de tan soberana princesa a las amorosas delicias de dona Leonor Nuñez de Guzman, no menos ciego porella que Antonio por Cleopatra. *Tal vez quiso hablar la reina a su marido i no lo pudo conseguir, meños que a los ojos, i con el consentimiento de la concubina.* » (Epitome de las Historias portuguesas; par. 3, cap. 3, p. 414; Madrid, 1628; in-8°; *por Manuel de Faria y Sousa.*)

admirer la brillante valeur et la fermeté héroïque du chevalier. Deux journées immortelles, la victoire de Tarifa et la prise d'Algésiras, lui ont fait une grande et belle place entre les rois de Castille qui ont le plus contribué à l'expulsion des Mores. Un vieillard disait à Ferdinand X, son prédécesseur : « Votre bisaïeul, don Ferdinand *le Saint*, m'a chassé de Séville ; le roi don Alphonse, votre aïeul, de Xérès de la Frontera ; le roi don Sanche, votre père, de la ville de Tarifa, et maintenant vous voici à Gibraltar ; il ne me reste plus qu'à passer la mer pour mourir dans un lieu où je n'aie plus rien à redouter des chrétiens. » Après la conquête d'Algésiras, la position des Mores était bien plus critique : ils n'avaient plus, avec Gibraltar qu'ils étaient parvenus à reprendre, que la ville de Grenade, dernier trophée réservé au XIVe siècle, et qui devait faire bénir éternellement la mémoire de Ferdinand et d'Isabelle, ces heureux fondateurs de l'unité nationale de l'Espagne.

Don Juan Manuel est inscrit le premier sur la liste des chefs castillans qui concoururent au double triomphe d'Alphonse. Après la victoire de Guadalforze, dont il n'avait eu à partager l'honneur avec personne, il ne pouvait rien ajouter à sa réputation militaire. Il ne lui restait qu'à prouver qu'il ne la devait pas à une faveur de la fortune, et il le prouva

si bien, qu'on invoquait encore son nom dans les armées de la Castille, cinquante ans après sa mort. Au siége d'Antequera, par exemple, l'infant don Ferdinand, ne sachant comment reprendre un défilé occupé par les Mores, s'écriait, après avoir inutilement consulté ses plus habiles tacticiens : « Pourquoi faut-il que mon bisaïeul don Juan Manuel ne soit pas ici ! ses conseils nous font grand défaut. » Cependant, si l'on n'a pu, en présence de ces hommages de la postérité, contester le génie de don Juan Manuel, on n'a cessé de mettre en doute sa loyauté. Villazan, et après lui tous les historiens qui ont copié sa chronique, ont prétendu qu'il avait compromis le succès de la bataille de Tarifa par une hésitation coupable. Cette accusation, la plus grave de toutes à mon avis, ne résiste pas mieux que les autres à l'examen. Un simple exposé des faits va le faire voir.

Don Juan Manuel commandait l'avant-garde de l'aile droite opposée au camp d'Abil-Hassan, roi de Maroc. Ce camp était assis sur une éminence un peu en avant de Tarifa, ville occupée par les Espagnols, et où ils étaient parvenus à jeter un renfort de mille cavaliers et de quatre mille fantassins à l'insu des généraux musulmans. Le plan de bataille consistait à combiner une sortie de cette place sur les derrières de l'ennemi, avec une attaque générale sur les ailes

et sur le front. C'est ce qui fut exécuté et ce qui détermina la panique. On ne peut appeler autrement une déroute précipitée qui donna pour résultat d'un côté quelques morts seulement, et de l'autre une multitude fabuleuse, vingt-cinq hommes seulement contre deux cent mille, selon les chroniqueurs, dont le rapport, évidemment exagéré, a été accepté sans discussion par les historiens. Don Juan Manuel, auteur présumable du plan adopté par le roi, devait penser qu'un mouvement trop hâté sur le centre, avec des forces inégales et contre un ennemi protégé sur tout le front de sa ligne par un cours d'eau, serait une témérité dangereuse, et vraisemblablement il attendait pour franchir le petit fleuve qui séparait les deux armées que la garnison de Tarifa eût opéré de concert avec la flotte qui avait ordre de serrer la côte et de débarquer des troupes. Il se garda donc bien de passer l'eau trop tôt et prit position sur une hauteur située vis-à-vis les tentes d'Abil-Hassan. De là, il pouvait tout observer et profiter du moment favorable pour placer les Mores entre deux obstacles ; aussi, lorsque plusieurs gentils-hommes impatients de combattre, vinrent lui dire de traverser le Rio-Salado, il refusa de bouger ; il ne daigna pas même répondre aux provocations insolentes du jeune Tenorio, et on le vit désarçonner d'un revers de masse d'armes son

alférez qui avait fait mine de se porter en avant avec sa bannière, trompé sans doute par l'ordre qu'on attribuait au roi. On comprend l'ardeur inquiète de ceux qui n'avaient pas le secret du plan de bataille ; mais Alphonse pouvait-il partager leur erreur, lui qui avait veillé pendant toute la nuit où la garnison de Tarifa avait été doublée, et qui avait attaché tant d'espérances au succès de cette combinaison? Le récit même de son chroniste nous apprend qu'il blâma les imprudents qui franchirent les premiers un petit pont établi sur la droite, et qu'il ne soutint cette pointe que dans l'appréhension d'un échec qui aurait arrêté l'élan de l'armée. Le passage du Rio-Salado sur le front de l'ennemi et au début de la journée était une faute capitale ; les Chrétiens auraient été infailliblement écrasés sans l'irruption imprévue que la garnison de Tarifa fit dans le camp des Marocains. Au moment où elle les prit à revers, Alphonse était en péril ; il avait été enveloppé par une nuée de cavaliers ; une grêle de traits tombait autour de lui, et déjà une flèche s'était plantée sur la selle de son cheval. Forcé de rétrograder, il courait risque d'être culbuté dans le Rio-Salado ou de ne trouver sur l'autre rive qu'une réserve insuffisante. Le roi de Portugal avait fait un grand circuit sur la gauche pour tourner l'aile droite de l'ennemi ; mais la diversion qu'on attendait de cette

manœuvre n'eut un effet sensible qu'après le mouvement du littoral, trop tard par conséquent pour dégager Alphonse. Dans quel but, d'ailleurs, don Juan Manuel, aurait-il pu à la face de toute la noblesse castillane, trahir son Dieu, son prince et son pays? Pourquoi, flétrissant à plaisir sa réputation et son caractère, serait-il descendu plus bas que le comte Julien? Il approchait de sa soixantième année; sa fille était mariée, et il avait obtenu d'Alphonse toutes les réparations que l'honneur exigeait. S'il eût conspiré, il n'aurait pas conspiré seul; le roi de Portugal et Nuñez de Lara, ses anciens alliés, auraient été ses complices; leur conduite, au contraire, fut admirable. Ils rivalisèrent de courage et d'ardeur; le monarque portugais, au chant de l'*exsurgat Deus* entonné par ses troupes, se jeta sur les Mores de Grenade, guerriers plus redoutables que tous les Mores d'Afrique, et les refoula devant lui comme un troupeau effrayé. Alphonse, dont l'esprit céda tant de fois aux insinuations de la malveillance, n'ouvrit pas l'oreille en cette dernière occasion aux bruits calomnieux que l'envie aurait voulu accréditer. Les faveurs qu'il répandit sur son oncle attestent que jamais sa confiance ne fut plus grande et plus sincère. La bataille de Tarifa avait été gagnée en 1340 ; après avoir reçu de don Juan Manuel les services de guerre votés par

les États de Zamora en 1341, il l'emmena à Valladolid pour célébrer en famille les fêtes de Pâques; en 1342, au siége d'Algésiras, il lui donna le poste d'honneur à la droite de son fils l'infant don Pedro; en 1343, don P. Fernandez de Castro étant venu à mourir, la principale des quatre charges qu'il laissait vacantes, la charge de gouverneur général des frontières, fut restituée à don Juan Manuel, qui en avait été dépouillé deux fois; elle équivalait à la dignité de connétable encore inconnue en Espagne, et que l'épée victorieuse de Bertrand du Guesclin devait y faire établir bientôt; enfin, sous Algésiras, au terme d'une lutte qui avait épuisé toute l'énergie des plus rudes guerriers, on vit Alphonse faire seul une marche de nuit avec son vieux conseiller pour surprendre l'ennemi, et quelques jours plus tard, dans l'ordre général de bataille, lui assigner le commandement des bandes chargées de défendre sa personne royale. En présence de témoignages si répétés et si concluants, que devient le reproche hasardé sur une assertion sans preuve? Il tombe de lui-même et jette plus que du doute sur les autres accusations, qui ont passé de la chronique de Villazan dans les histoires de Mariana et de Ferreras.

La victoire de Tarifa fut un de ces grands événements dont la nouvelle retentit au loin et remue

profondément les populations[1]. On avait calculé que, pendant cinq mois consécutifs, soixante-dix galères par jour avaient transporté des combattants d'Afrique en Espagne; il ne repassa que douze navires dans l'espace de quinze jours, et Abil-Hassan montait le premier. L'étendard des croisades, lent à se déployer, n'était arrivé de Rome qu'avec l'escorte du chevalier chargé de le recevoir. L'Europe avait d'abord suivi d'un œil indifférent ce signe de victoire,

[1] La bataille de Tarifa eut lieu le lundi 3 novembre 1340; Abil-Hassan fut trompé par ses lieutenants. Le poste placé sur le Rio-Salado, entre l'armée espagnole et la ville de Tarifa, se laissa surprendre. Les cinq mille hommes de renfort envoyés à la place traversèrent si rapidement la rivière et le camp ennemi à la faveur des ténèbres, que les Mores ne purent atteindre que l'arrière-garde. Ils tuèrent trois chevaliers et envoyèrent les têtes au sultan de Maroc, en lui faisant savoir que les chrétiens avaient voulu forcer le passage par une marche de nuit; mais qu'ils avaient été si mal reçus qu'ils avaient fui en désordre. Abil-Hassan n'attendait donc aucune sortie de Tarifa; la garnison, épuisée par un long siége, suffisait à peine à la défense des remparts. Autrement, il aurait étroitement serré la place avant de livrer bataille, et il n'aurait pas manqué d'assurer les derrières de son armée. Ses quatre cent mille hommes lui donnaient le moyen de faire face à l'ennemi sur tous les points. Le faux rapport de ses lieutenants le perdit. Deux de ses fils furent tués; sa femme, Fatima, fille du roi de Tunis, tomba au pouvoir de l'ennemi, et lui-même ne s'échappa que blessé.

qui, autrefois, emportait avec lui des villes et des royaumes; mais dès qu'on sut qu'un nouveau Charles-Martel venait de gagner une seconde bataille de Tours, la chrétienté tout entière s'émut, et de nombreuses levées se firent spontanément en Navarre, en Aragon, en France, en Angleterre, en Allemagne, pour achever la délivrance de l'Espagne. L'appât du butin ne fut pas étranger à ce mouvement général; on avait trouvé tant de choses précieuses dans le camp des infidèles que le prix de l'or avait baissé non-seulement en Castille, mais à Bayonne et jusqu'à Paris. Des captifs portant les drapeaux musulmans et l'*Alfanèque* ou tente de campagne du chef de l'Islamisme, firent une entrée solennelle dans les murs d'Avignon; le roi de Castille les avait envoyés au pape avec son cheval de bataille et les plus riches dépouilles des vaincus. Un cortége non moins imposant et plus nombreux s'était dirigé en même temps vers Lisbonne; le roi de Portugal, aussi désintéressé que brave, n'était venu au secours d'Alphonse que sur les instances de don Juan Manuel; satisfait de la gloire qu'il avait acquise en contribuant au salut de son allié, il refusa tous les présents qu'on lui offrit, et ne voulut emporter dans son royaume que les étendards enlevés à l'ennemi par ses compagnons d'armes.

Tandis que des renforts affluaient de toutes parts, plusieurs succès préparèrent les esprits à l'épreuve terrible qui allait avoir lieu. Alcala de Benzayde, Locovin, Pliego, Benamexil, Matrera et d'autres places fortes de second ordre, furent presqu'aussitôt prises qu'attaquées et déblayèrent le cercle des opérations. Les bornes d'une notice se refusent à la relation détaillée de cette campagne. Le long et beau siége d'Algésiras est un des plus sublimes chants de l'épopée nationale que les preux de l'Espagne commencèrent à Burgos et finirent à Grenade. L'Islamisme à demi vaincu combattait en désespéré un pied dans la mer africaine et l'autre sur le rivage chrétien. Ce fut au milieu des fureurs de cette lutte suprême qu'on vit jaillir le premier éclair des foudres inventées par l'homme. Des machines destructives, quoique d'une construction informe, se dressèrent sur les glacis de la place et annoncèrent au monde la révolution qui allait s'opérer dans le système général de la guerre. Les auxiliaires génois restèrent confondus; leurs plus habiles faiseurs d'engins avaient dirigé contre les remparts des espèces d'arbalètes ou arquebuses à double arc et d'environ un pied de longueur qui lançaient des pierres et des morceaux de fer avec tant de roideur qu'ils faisaient brèche dans les tours; mais les Mores ripostèrent

avec avantage à l'aide de machines qu'on ne savait comment définir et qui faisaient pleuvoir sur les chrétiens une *multitude de balles avec le bruit du tonnerre*[1]. Quoi qu'il en soit, l'artillerie, cette nouveauté qui nous fut si funeste trois ans plus tard à la bataille de Crécy, ne donna pas aux Arabes l'avantage qu'ils en attendaient; elle ne fit qu'ajouter aux ravages des maladies et des combats; les campements étaient si insalubres, les assauts et les sorties si fréquemment réitérées, les travaux de tranchée si pénibles dans un terrain sablonneux et humide que la plupart des croisés venus du Nord, désespérant de voir le terme du siége, reprirent le chemin de leur pays, où bien peu eurent la force

[1] Les machines employées par les Gênois sont appelées par le chroniste espagnol, *trabucos*, mot qui signifiait petit pierrier, au XV[e] et XVI[e] siècle, mais qui de nos jours veut dire espingole ou carabine, et qu'au temps d'Alphonse XI on aurait sans doute traduit, comme nous l'avons fait, par le mot *arbalète*, arme de jet qui avait une plus grande portée que l'arc et qui chassait plusieurs charges à la fois. Les engins dont les Mores se servirent, étaient, selon Villazan, des ballistes (*ballestas*), qui lançaient beaucoup de balles de fer avec le bruit de la foudre. (*Muchas pellas de fierro con los truenos.*) (Cronica de D. Alfonso el onceno, p. 514.) C'était en 1343, et la bataille de Crécy, où les Anglais firent pour la première fois usage de la poudre à canon contre les Français, n'eut lieu qu'en 1346 (le 26 août).

d'arriver. Alphonse, quoique jeune et robuste, y usa entièrement sa santé ; mais, du moins, il ne se laissa pas décourager une seule fois. Il avait sous les yeux l'exemple d'un vieillard qu'aucune fatigue ne pouvait abattre ; et lorsqu'en 1344 Algésiras se rendit, ce fut ce même don Juan Manuel qui entra dans la place pour en prendre possession au nom du Roi, pendant que l'ennemi, réduit à capituler, se retirait à Gibraltar.

N'est-il pas déplorable que ces deux hommes n'aient pu parvenir à s'entendre dix ans plus tôt ! Alphonse n'aurait rien laissé à faire à ses successeurs, et que de mauvaises pages seraient retranchées de son histoire ! Mais le temps ne rendit pas les jours qu'on aurait dû mieux employer ; le vassal n'avait plus que trois ans à vivre, et, en 1350, c'est-à-dire trois ans après la mort de don Juan Manuel, la mort subite d'Alphonse, replongeant l'Espagne dans les angoisses de la guerre civile, retardait d'un demi-siècle l'expulsion des infidèles.

Tout a été dit sur le règne du dernier Alphonse. Considéré isolément, ce règne se présente aux regards de l'histoire sous des couleurs assez sombres ; la perspective ne change qu'au moment où le sceptre, éclairé d'un rayon de gloire, va passer dans d'autres mains ; mais qu'on embrasse l'ordre général des évé-

nements qui ont précédé, rempli ou suivi cette première moitié du quatorzième siècle, tant au dehors qu'au dedans de l'Espagne, et les teintes du tableau seront adoucies par les ombres qui l'environnent. Où la discorde n'avait-elle pas soufflé? quel principe avait-elle épargné? quel pouvoir avait-elle laissé intact? Elle avait déplacé jusqu'au saint-siége! Le monde catholique n'avait plus de centre. L'autorité des papes s'était perdue sur la route de Rome à Avignon. Sans sortir de la Castille, on peut prendre indifféremment les prédécesseurs ou les successeurs d'Alphonse. Quels exemples lui avaient laissés les premiers? quels développements les seconds donnèrent-ils à la double pensée de son règne : la pacifiction du royaume et l'affranchissement du sol national? Il me répugne d'évoquer encore cette pâle figure de Ferdinand IV, qui s'est évanouie comme une ombre entre les orages de deux minorités. Sanche *le Brave*, à la bonne heure! celui-là, du moins, guerroya vaillamment; mais il avait porté une main impatiente sur la couronne de son père. En flétrissant l'autorité royale, il en avait détruit le prestige. L'insubordination murmurait incessamment autour de son trône usurpé; elle arma son propre favori, don Lope de Haro, qui tourna une épée contre sa poitrine. Sanche fit abattre le rebelle à ses pieds. D'autres exécutions, aussi

promptes, aussi terribles, inondèrent de sang les échafauds, et l'esprit de révolte survécut. Au lieu d'un usurpateur, la minorité suivante en compta cinq, et celle qui vint après en aurait compté dix, si tous les prétendants avaient pu se mettre d'accord. La bourgeoisie, aussi remuante que la noblesse, partageait avec elle les dépouilles du pouvoir royal; il y avait autant de fédérations de villes que de ligues de seigneurs pour conquérir des priviléges.

J'ai raconté les rigueurs d'Alphonse, elles sont atroces; on ne conçoit pas davantage l'émulation de sévérité qui, dans cette période, donne aux trois principaux trônes de la Péninsule l'aspect de tribunaux inexorables; eh bien! comparez les trois Alphonse qui en descendent aux trois Pèdre que le hasard y fait monter presqu'en même temps : il n'y a plus de justiciers, vous n'apercevez que des bourreaux; l'Aragon n'a jamais vu plus de supplices; le Portugal frémit à l'horrible spectacle que lui donne son roi arrachant de ses propres mains les entrailles et le cœur des meurtriers d'Inès de Castro, tandis qu'en Castille, celui qu'on appelle *le Cruel* assassine Éléonore de Guzman, que son père avait tant aimée, et meurt égorgé par son frère Henry de Transtamare, qui s'asseoit tranquillement à sa place.

Dans la vie des peuples, comme dans celle des individus, il y a des heures oisives ou mal occupées, que dissipe une agitation stérile. Après les croisades, la France de Saint-Louis marcha sans direction et sans but jusqu'à ce que la guerre anglaise, prise au sérieux sous Charles V, fit entrer la nation dans la noble carrière qu'elle devait parcourir pendant un siècle avant d'arriver avec Dunois et Jeanne-d'Arc au triomphe de son indépendance. Si cette lacune est moins large en Espagne, c'est parce qu'Alphonse a su, je le répète, se poser entre le conquérant de Séville et le conquérant de Grenade, comme le continuateur de l'un et le précurseur de l'autre; qu'il soit donc jugé avec ses bonnes et ses mauvaises œuvres, mais qu'on n'oublie pas de lui tenir compte du grand intérêt qu'il a servi; il aura droit alors à quelque indulgence. Pour don Juan Manuel, sa mémoire ne sollicite pas, à beaucoup près, une pareille amnistie; tout historien impartial reconnaîtra qu'il fut élevé par l'opinion au-dessus des plus illustres personnages de son époque; recherché successivement par les deux reines, par Ferdinand, par Alphonse, par les infants, par les favoris, par les barons, par les communes, par les Rois de Portugal, d'Aragon, de Naples et même de Grenade, il a eu le rare privilége de voir amis et ennemis s'incliner devant son

nom et rendre hommage à la supériorité de son mérite. Quelle activité, quelle puissance, quelle force, quel sangfroid chez l'homme qui, au milieu de tant d'agitations et de combats, a su composer jusqu'à douze ouvrages sur les matières les plus diverses, écrire des apologues comme La Fontaine en écrivait sous les paisibles ombrages de Grandvaux, et enseigner, avec une grâce que les écoles ignoraient, une philosophie si pure et si tempérée !

Don Juan Manuel fut inhumé à Peñafiel, dans la chapelle principale du couvent de Saint-Paul, de l'ordre des Prédicateurs ; on grava sur son tombeau l'inscription suivante :

« Ci-git l'illustre seigneur don Juan Manuel, fils du très-illustre infant don Manuel et de la très-illustre dame dona Béatrix de Savoie, duc de Peñafiel, marquis de Villena, aïeul du très-puissant roi et seigneur de Castille et de Léon, don Juan, premier du nom. Il mourut en la ville de Cordoue. L'an de la naissance de N. S., MCCCLXII. »

La date de 1362 indique l'époque où le monument fut érigé. La plupart des historiens pensent que don Juan Manuel a dû mourir en 1347 ; il avait alors soixante-cinq ans, et non soixante-dix comme l'a rapporté Argote de Molina. Selon le vœu qu'il avait exprimé, on plaça à ses pieds Diègue Alphonse,

l'honneur de la maison Tamayo, son intrépide Alférez, qui, surpris par les Mores dans les retranchements d'Algérisas, aima mieux être taillé en pièces que de fuir avec sa bannière.

J'ai dit que don Juan Manuel avait été marié deux fois. Il épousa d'abord dona Constanza, infante d'Aragon, fille de don Jayme, roi d'Aragon, et de dona Blanca, fille de Charles II, roi de Naples. Il n'eut de cette union qu'une seule fille, cette dona Constanza si étrangement persécutée, qui redevint infante après avoir été reine de Castille, et qui mourut en Portugal avant l'avénement de son mari, laissant un fils qui devait régner à Lisbonne sous le nom de Ferdinand IX. La mort prématurée de cette princesse fut un bonheur pour elle ; car déjà don Pèdre, son mari, aimait éperduement Inès de Castro, et bientôt sa passion ne devait plus s'envelopper de mystère. Le second mariage de don Juan Manuel eut lieu, comme on l'a vu, avec dona Blanca de la Cerda, fille de l'infant don Fernand de la Cerda et de dona Juana de Lara, et sœur de don Juan Nuñez de Lara, seigneur de Biscaye. De cette princesse naquirent don Fernand Manuel, qui fut gouverneur-général du royaume de Murcie et seigneur de Villena, appelé communément don Fernando de Villena, en raison de cette seigneurie, et dona Juana Manuel, qui épousa don

Henri, fils naturel du roi Alphonse XI et d'Eléonora de Guzman, et qui fut reine de Castille après la mort de Pèdre *le Cruel*.

Ainsi, don Juan Manuel, petit-fils lui-même et gendre d'un roi, devint par ses filles l'aïeul des rois de Castille et de Portugal. Sa descendance masculine, moins féconde, s'arrêta dès la seconde génération. Son fils don Fernand Manuel, qui avait épousé dona Juana d'Aragon, fille aînée de don Rémond Bérenger, infant d'Aragon, mourut peu après ce mariage, en 1350, ne laissant qu'une fille, dona Blanca, qui lui succéda dans la seigneurie de Villena et mourut elle-même sans postérité, ce qui fit réunir à la couronne la terre de don Juan, laquelle fut depuis érigée en marquisat.

La plus haute noblesse de l'Espagne s'est rattachée avec orgueil, non-seulement à la postérité légitime de don Juan Manuel, mais encore à sa postérité naturelle; il avait eu en effet, d'une noble dame appelée Inès [1] deux fils, Henry et Sanche, qui portèrent le nom de Manuel. L'aîné, comte de Sintra et investi de la seigneurie de Cascaës en Portugal, eut parmi ses quatre enfants une fille, Dona Léonor de Villena,

[1] *Nobiliario genealogico* de Alonzo Lopez de Haro, Madrid, 1622. Tom. I., p. 74.

qui devint reine d'Aragon; le second, seigneur de Montalègre et Ménesès, épousa dona Juana, fille du roi de Portugal; et don Alphonse en eut deux filles, qui, par leur nombreuse descendance, groupèrent autour des Manuel les plus beaux noms de la Péninsule [1].

Argote de Molina n'a pu épuiser en cent pages cette riche généalogie; force lui a été de renvoyer le lecteur à son grand travail sur la noblesse andalouse.

[1] Dans cette longue nomenclature donnée par Argote de Molina, on remarque les Suarez de Figueroa, premiers comtes de Feria, les Inigo Lopez de Mendoça, les ducs de Medina Sidonia, les Ponce de Léon, seigneurs de Villagarcia, les Hernan Gomez de Solis, seigneurs de Salvatierra, les don Juan de Soto-Mayor, seigneurs d'Alconchel, les Alonso de Cardeñas, seigneurs de La Puebla, les Alvarez de Tolède, comtes d'Oropesa, les Cordova y Aguilar, les Pliego, les Luna, les ducs d'Albe et d'Arcos, les Villafranca, les Pimentel et Benavente, les Manrique, les comtes d'Orgaz, les Mondejar et Tendilla, les Ribera, les Arellano, les Ramirès, comtes de Teba, les Puerto Carrero, comtes de Médellin, etc., etc.

II.

EXAMEN DES OEUVRES DE DON JUAN MANUEL. — INTRODUCTION DE L'APOLOGUE INDIEN D'ORIENT EN OCCIDENT. — ORIGINE ET CARACTÈRE DE L'APOLOGUE ESPAGNOL. — LE COMTE LUCANOR.

Au temps du roi Don Jaymes Ier, de Mayorque, il y avait à Perpignan un troubadour fameux, qui rimait à merveille ; il avait composé une chanson, qu'on avait mise en très-bonne musique, et qui passait pour un chef-d'œuvre ; toute la ville la savait par cœur, on n'en chantait pas d'autre ; qu'on juge donc de la joie de l'auteur, chaque fois qu'il l'entendait répéter. Un jour, pourtant, qu'il chevauchait par les rues, une voix grossière vint cruellement déchirer ses oreilles ; c'était celle d'un cordonnier ; il estropiait toutes les rimes et chantait si mal qu'on ne pouvait reconnaître ni l'air ni les paroles. Le troubadour descend aussitôt de cheval, s'assied près du chanteur et s'efforce de lui apprendre à mieux faire ; peine

perdue! Le cordonnier ne tient aucun compte de ses remontrances, et, chantant à tue-tête, il écorche impitoyablement l'œuvre chérie du poète. Indigné de voir ainsi mutiler ses vers, le troubadour saisit des souliers que le cordonnier venait d'achever, les met en pièces, et, sautant à cheval, il poursuit son chemin. De là, plainte et procès. Le cordonnier comparaît devant le Roi, qui fait appeler le troubadour; celui-ci, loin de nier le fait qu'on lui impute, répond qu'il a usé de justes représailles. « Est-il vrai, dit-il, que je sois l'auteur de la chanson à la mode, et que tout le monde dans la ville s'accorde à en louer les paroles et la musique? — Oui; — eh bien! voici un homme qui semble avoir pris à tâche de rendre cette chanson ridicule; pour preuve, je demande qu'il la chante ici, séance tenante; le Roi verra si je me plains à tort. » Le cordonnier reçoit l'ordre de chanter et chante. Tout l'auditoire de rire aux éclats, sans excepter le Roi, qui, par bonté, consent à faire payer au cordonnier le prix de sa marchandise, mais en lui faisant défense expresse de chanter à l'avenir les vers qu'il massacre. « La chanson du troubadour, dit-il, est le fruit de ses veilles; vous ne devez pas la gâter, si vous ne voulez pas qu'il gâte vos souliers, qui sont aussi le fruit de votre travail; laissez-le en paix, et je lui défends de vous troubler. »

Tel est l'apologue qui ouvre le recueil des œuvres de don Juan Manuel : « Comme il m'est impossible, ajoute l'auteur, d'empêcher que mes livres ne soient copiés plusieurs fois, et que dans chaque copie on ne fasse des changements, je crois à propos de les faire transcrire sous mes yeux, et de ne former, des douze ouvrages, qu'un seul volume. » Précaution inutile! Ce recueil a été scindé et les fragments ne sont pas uniformes.

Avant l'invention de l'imprimerie, rien n'était moins facile que d'assurer la conservation d'un livre; ignorants ou trop savants, les copistes offraient un égal danger, et combien d'autres causes d'altération ou de perte! Le plus grand seigneur n'avait pas trop de toute sa puissance et de toute sa richesse pour protéger la vie de ses œuvres. Don Juan Manuel prit deux autres mesures qui témoignent de ses appréhensions ; il fit déposer le volume manuscrit contenant ses œuvres complètes à Peñafiel, sa résidence favorite, dans le monastère même dont il était le fondateur, et il le confia aux soins des religieux qui devaient être les gardiens de son tombeau; en outre, il pria son oncle, archevêque de Tolède et chancelier de Castille, de faire traduire en latin tous les ouvrages qu'il laisserait, afin de les soustraire aux chances périlleuses qui menaçaient la langue vul-

gaire. Cette traduction eût-elle lieu en entier ou partiellement? On l'ignore; la conservation du manuscrit espagnol jusqu'à la fin du XVI[e] siècle est seule certaine. Argote de Molina affirme qu'il a vu ce volume dans le couvent des frères prêcheurs de Saint-Paul, à Peñafiel, et son témoignage mérite pleine confiance; car pour rassembler les matériaux de son travail sur la noblesse d'Andalousie, il fut autorisé par Philippe II à fouiller les archives des bibliothèques, des églises et des couvents. Mais le monastère même de Peñafiel a disparu, et avec ses ruines le recueil original des œuvres de don Juan Manuel. Madrid n'en possède que trois copies partielles plus ou moins tronquées. De ces trois manuscrits, le plus imcomplet est celui de l'Académie royale d'histoire, qui ne renferme que les exemples du *Comte Lucanor*[1]. Les deux autres manuscrits appartiennent à la Bibliothèque nationale; le moins important des deux est le dernier, qui paraît faire suite à un volume égaré. Le principal mérite de ce MS. est de reproduire, avec une continuation du *Comte Lucanor*, l'exemple XXVIII[e] qui manque dans les autres copies[2].

[1] Ce MS. est un grand in-4° d'une belle et large écriture du commencement du XV[e] siècle; plusieurs feuillets manquent.

[2] Le MS. de la Bibliothèque nationale de Madrid, inscrit sous le n° 100, est un petit in-4° en caractères du XV[e] siècle.

L'autre manuscrit est à la fois le plus beau et le plus précieux; certaines apparences donnent lieu de croire que, si ce n'est pas la première partie du recueil original déposé à Peñafiel, c'est une copie contemporaine; malheureusement, il y a des lacunes au commencement et à la fin, la liste même des œuvres de l'auteur est mutilée; cependant on y trouve six livres entiers sur douze[1].

Par un hasard inespéré, c'est en Amérique que l'existence de ce manuscrit inappréciable m'a été révélée pour la première fois; M. Georges Ticknor en devait un fragment à son savant ami don Gaspar

Outre la continuation du *Comte Lucanor*, il renferme le discours en espagnol prononcé dans le concile de Bâsles par l'évêque don Alonzo de Cartagène, relativement à la prééminence de l'Eglise d'Espagne sur celle d'Angleterre; la lettre et la réponse de Santillane et du même évêque sur la chevalerie, et un traité de peu d'intérêt concernant la Lithurgie.

[1] Ce MS. inscrit sous le n° 31 est un grand in-folio à deux colonnes sur vélin, en caractères du XV[e] siècle; malgré les lacunes déplorables qui ont été signalées, il contient, outre le *Comte Lucanor*, cinq ouvrages inédits de don Juan Manuel.— 1° *El Caballero y el escudero*. — 2° *El libro de la respuesta à las tres preguntas que le fizo don Juan Alonzo*. — 3° *El libro del Infante*. — 4° *El libro de los Estados*. — 5° *El libro de la Caça*. Si l'on réimprime de nouveau le *Comte Lucanor*, ce manuscrit sera le meilleur guide à suivre pour l'ordre des chapitres comme pour le texte qui diffère beaucoup de celui adopté par don Gonzalo Argote de Molina.

Gayangos, professeur d'arabe à Madrid ; il l'a mis à ma disposition avec le sentiment de fraternité littéraire qui distingue les écrivains de son pays ; j'ai pu en faire le résumé sur sa table de travail à Boston, au milieu d'une bibliothèque espagnole qui n'a été égalée en richesse par aucune autre. Plus tard, un des membres les plus distingués de l'Académie d'histoire, don Jose Amador de los Rios, m'a fait connaître avec la même obligeance le reste du manuscrit. Grâce à ce double secours, je puis présenter ici l'analyse de plusieurs traités dont les textes n'ont encore reçu aucune publicité. Qu'il me soit permis d'abord de rectifier la liste des œuvres de don Juan Manuel, qui a été imprimée deux fois de la manière suivante :

Chronique d'Espagne.
Livre des Savants.
Livre du Chevalier.
Livre de l'Ecuyer.
Livre de l'Infant.
Livre de la Chevalerie.
Livre de la Chasse.
Livre des Tromperies.
Livre des Chants.
Livre des Exemples.
Livre du comte Lucanor.

Cette nomenclature est inexacte :

Les livres du *Chevalier* et de l' *Écuyer* ne font qu'un seul et même ouvrage, ce qui efface la répétition que le *Livre de la Chevalerie* porterait à supposer ; le *Livre des Exemples* n'est autre que le *Comte Lucanor;* le *Livre de l'Infant* est le *Livre des Enseignements et Conseils donnés à mon fils don Fernand;* il y a deux livres de poésie ; l'un intitulé par l'auteur *Livre des Chants;* l'autre, *Livre des Règles de trouver;* enfin, l'éditeur, ou plus probablement l'imprimeur, a fait du *Livre des Engins* ou machines de guerre, le *Livre des Tromperies*, (*engaños* au lieu de *engeños*).

Après l'apologue du troubadour et du cordonnier, qui sert de préface au principal manuscrit, vient une lettre adressée par l'auteur à son oncle l'archevêque de Tolède, que, par affection, il appelle son frère. Il y expose les motifs qui ont fait donner à son père, l'infant don Manuel, des armes portant des aîles et des lions, et il explique pourquoi il a le droit, ainsi que ses descendants directs et légitimes, de faire des chevaliers sans l'être. Cette lettre se termine par la relation de l'entretien solennel qu'il eut avec le roi Don Sanche *le Brave*, à Madrid, lorsque ce prince étant au lit de mort lui dit avec tristesse : « Je voudrais vous donner ma bénédiction, mais j'en ai perdu

le droit par ma révolte contre mon père Alphonse *le Savant;* celui qui a encouru la malédiction paternelle ne peut bénir personne. »

Suit un traité en vingt-six chapitres, intitulé : *Livre des Enseignements ou Conseils à mon fils don Fernand.* Une philosophie bienveillante et douce tempère, dans ce guide moral, les conseils d'une expérience acquise dans le monde des cours. L'auteur commence par recommander à son fils de pratiquer la religion, qui est le salut de l'âme; la tempérance, qui est le salut du corps; l'étude, qui est le salut de l'esprit; il trace ensuite les règles de conduite que tout prince, pour être bon gentilhomme, doit observer envers le Roi, envers les grands, envers ses vassaux; il lui indique l'ordre à établir dans sa maison; comment il doit vivre avec sa femme, avec ses enfants, avec ses serviteurs; prendre conseil de ses amis, distribuer les emplois, choisir ses envoyés, rendre la justice, administrer ses revenus, faire la paix ou la guerre. Plusieurs fois, dans le cours de cette instruction, don Juan Manuel renvoie le lecteur à son livre sur les divers états ou conditions, traité plus spécial et plus développé. Le vingtième et dernier chapitre est intitulé : Le livre infini (*El libro infinido*); il a pour sujet l'amour, sujet inépuisable et toujours nouveau. Mais

ici rien d'érotique; quinze sortes d'amours sont définies, et dans ces variétés de sentiments, ou plutôt dans ces acceptions différentes du même mot, on passe de nuance en nuance jusqu'aux oppositions les plus tranchées; on descend de l'amour idéal et parfait à l'égoïsme des affections matérielles qui n'ont que leur intérêt pour règle; l'auteur avoue, par exemple, à l'article de l'amitié, qu'en cinquante ans il n'a trouvé qu'un ami véritable, et il se garde bien, dit-il, de le nommer, de peur de se brouiller avec tous les autres.

Le *Livre des États* (*Libro de los Estados*) porte aussi le titre de *Livre des Lois* (*Libro de las Leyes*); œuvre de moraliste et de jurisconsulte, il embrasse les lois civiles et ecclésiastiques, et pourrait éclairer l'intelligence des *siete partidas;* la première partie, divisée en cent chapitres, traite des obligations des laïques; la seconde, divisée en quarante-huit chapitres, règle les devoirs des religieux; c'est précisément à la suite de cette instruction générale, si précieuse pour l'histoire de la civilisation espagnole, que commencent dans le même recueil les apologues du *Comte Lucanor*.

Le *Livre du Chevalier et de l'Écuyer* est encore un livre de doctrine; mais la morale y est mise en action; l'intérêt augmente avec le mouvement.

Don Juan Manuel, peignant à la fois l'homme et la nature, l'intelligence et la matière, a jeté le tableau du monde dans le cadre d'une fable animée par un dialogue, *fabliella*, comme il l'appelle. Un jeune écuyer, qui se rend à Valladolid pour être armé chevalier, s'arrête dans un ermitage où réside un vieillard qui a quitté la société des hommes après y avoir longtemps brillé par ses talents et ses vertus. Avide de s'instruire, il lui adresse des questions multipliées sur les devoirs qu'il aura bientôt à remplir. Le vieux chevalier répond point par point, et ses enseignements portent de tels fruits, que le disciple est bientôt digne du maître. A peine le jeune écuyer s'est-il fait entendre à la cour, que tous les suffrages sont pour lui ; il obtient jusqu'aux éloges du Roi. Encouragé par ce succès, il revient chez l'ermite, dès qu'on l'a fait chevalier, et lui soumet de nouvelles questions pour achever de s'instruire. Il ne se borne plus aux devoirs de la chevalerie, il étudie le monde moral et physique sous tous les aspects ; il veut savoir ce que c'est que le ciel, la terre, la mer, les éléments, les astres, les animaux, les plantes, les minéraux, toute la création enfin, tout ce qui est animé et inanimé, humain et divin, tangible et imperceptible. Le champ est vaste ; l'ermite a besoin de temps. Il invite le jeune chevalier à s'établir sous son toit de feuillage,

et à y demeurer jusqu'à ce que la mort les sépare. Celui-ci y consent avec joie; chaque jour il reçoit une nouvelle instruction du vieux chevalier, et ce n'est qu'après avoir recueilli sa dernière leçon avec son dernier soupir qu'il se détermine à revenir à la cour, où il confond les plus savants par la variété et la solidité de ses connaissances; le Roi en est si ravi, qu'il lui confie la direction des affaires de l'État. Le livre entier forme cinquante chapitres; tous ne sont pas de même force; quelques-uns même expriment, comme axiômes, des opinions qui pouvaient être contestables alors, et qui seraient certainement contestées aujourd'hui, mais l'ensemble étonne. Dans aucune partie de l'Europe, le XIVe siècle n'a produit un livre plus substantiel, plus érudit, plus sensé. C'est le dernir mot de la science et de la philosophie de l'époque.

Parmi les ouvrages que récemment encore on supposait égarés, il faut mentionner le *Livre de la Chasse* (*Libro de la Caça*) et la *Chronique d'Espagne* (*Cronica de España*). L'un et l'autre sont réunis dans le même manuscrit.

Le *Libro de la Caça* a perdu ses premiers feuillets, ce qui a pu empêcher de le reconnaître; il resterait à le comparer avec le traité de venerie composé à la même époque et qui fut imprimé deux siècles

plus tard par les soins d'Argote de Molina[1]. Cet ouvrage rédigé, dit le titre, par l'ordre d'Alphonse XI, forme trois livres ou traités divisés en chapitres; il se termine par un supplément ou quatrième livre qui est en entier d'Argote de Molina.

Le premier livre renferme les règles de la chasse, c'est un manuel pratique de l'art du veneur.

Le second traite de l'éducation des chiens et de la manière de les guérir de leurs blessures et de leurs maladies; il est divisé en deux parties.

Le troisième indique les divers genres de chasse, province par province; c'est une statistique du gibier, et en même temps, comme Sarmiento le remarque, un travail précieux pour la géographie de la vieille Espagne. Ces trois livres, à en croire l'éditeur, seraient l'œuvre d'une véritable académie de chasseurs; Argote de Molina cite seize noms, et tous illustres. Le grand-veneur (*montero-mayor*) était alors Diego Bravo, qui fut tué au siége d'Algésiras. Le discours ou livre quatrième d'Argote de Molina n'est pas le moins intéressant; on y trouve, outre les règles de la grande chasse à la fin du XVI[e] siècle,

[1] Libro de la monteria que mando escrevir el muy alto y muy poderoso rey Don Alonso de Castilla y de Leon, ultimo deste nombre. Acrecentado por Gonzalo Argote de Molina. Sévilla, 1552; pet. in-fol.

l'histoire de la venerie en Espagne, les priviléges et franchises des veneurs de la maison du Roi et la curieuse origine des chasseurs royaux, connus sous le nom de *Monteros de Espinosa.* Au temps de Philippe II, ils étaient encore quarante-huit en activité de service, et depuis six cents ans on avait vu les Espinosa garder sans interruption la chambre du Roi avec la même fidélité; la tradition héréditaire de ce dévouement inébranlable, au milieu de tant d'agitations politiques, n'honorait pas moins la couronne de Castille, assurément, que cette famille ou plutôt cette tribu chevaleresque[1].

L'éditeur de la chronique d'Alphonse XI, don Francisco Cerda y Rico, attribue le livre de la *Monteria* à ce prince, et reproche à Argote de Molina

[1] Cette institution unique au monde a été l'objet d'un ouvrage spécial au commencement du dernier siècle : *Origen delos monteros de Espinosa, su calidad, exercicio, preeminencias y exempciones, por el lic. Don Pedro de la Escalera Guevara, de la noble y leal villa de Espinosa de los monteros,* Madrid, 1735, in-4°. — Imprimé aux frais du corps même des *monteros* de la chambre du Roi et dédié à Philippe V, ce livre peut être considéré comme le recueil le plus authentique des titres qui constituent les droits et priviléges de cette compagnie célèbre. Peut-être, lorsque la maison de Bourbon a succédé à la maison d'Autriche, a-t-il paru nécessaire de mettre de nouveau en relief un état de possession qui pouvait être attaqué.

de l'avoir rendu méconnaissable : « Je ne sais sur quoi il a travaillé, dit-il ; quant à moi, j'ai consulté trois manuscrits ; deux sont à l'Escurial : le premier en vélin, écrit avec beaucoup de corrections, orné d'initiales dorées ou coloriées et soigné de telle sorte dans ses moindres détails qu'on peut croire qu'il était à l'usage même du Roi ; le second, copié sur papier du temps des rois catholiques ; le troisième, qui ne le cède pas au premier en magnificence, embelli de figures d'une délicatesse surprenante pour la fin du XIV[e] siècle. Il vient de la bibliothèque du marquis de Tarifa et il appartient à la chartreuse royale de Séville. Aucun de ces manuscrits ne s'accorde avec l'édition d'Argote de Molina. »

Si je ne craignais à mon tour de me livrer à des conjectures hasardées, je m'appuyerais sur le témoignage même de Cerda y Rico pour revendiquer en l'honneur, non d'Alphonse XI, mais de don Juan Manuel, ce *Libro de la Monteria*, qui paraît ressembler si peu aux manuscrits cités et avoir tant d'analogie avec le *Libro de la Caça*. N'est-il pas singulier qu'Argote de Molina se soit abstenu d'inscrire le traité de don Juan Manuel dans le catalogue des livres de venerie antérieurs à 1582 ; l'ouvrage le plus célèbre sur cette matière était, selon lui, parmi les modernes, le poème en vers latins d'Angelo

Bargeo de Florence; les érudits citaient encore Xénophon et Oppien, que la plupart des chasseurs auraient été fort en peine de lire; on vantait aussi beaucoup et avec plus de fondement Gaston Phœbus, qui n'était vieux que d'un siècle (1496), mais l'ouvrage du bon comte de Foix était une sorte de relique trop respectée pour qu'on osât souvent y porter la main[1]. Si Argote de Molina n'a rien pris dans ces traités fameux, d'où vient son livre? n'est-ce pas le *Libro* même *de la Caça*, mentionné par lui dans le discours qui précède le *Comte Lucanor;* s'il n'a pas cité de nouveau don Juan Manuel en tête du livre *de la Monteria*, ne peut-on pas supposer que c'est pour éviter une répétition qu'il croyait superflue. Les moyens de vérification me manquent, mais l'Académie d'histoire est là, et je me borne à lui soumettre la question.

Un autre point mérite également d'être éclairci

[1] C'était un MS. peint et imaginé avec le plus grand art; il avait été dédié à Philippe de France, duc de Bourgogne, comte de Flandre et d'Artois, et il avait passé en Espagne avec l'héritage du roi Philippe Ier, de Bourgogne, aïeul de Philippe II, le fils de Charles-Quint; on l'avait placé dans la bibliothèque de l'Escurial, à côté d'un magnifique livre en langue et caractères turcs, avec figures grecques, que don Fernando Carrillo, comte de Priego, avait pris à la bataille de Lépante et donné au Roi.

dans l'intérêt de don Juan Manuel : Alphonse XI, qui avait entrepris de rétablir l'autorité des lois, a commencé par le recensement de tous les domaines seigneuriaux; il a fait composer un terrier général sous le titre de *Libro del Bezerro*. Or, ce livre, dont l'idée était renouvelée de Vespasien, fut coordonné à dater de 1340 par deux vassaux de don Juan Manuel, savoir : Gonçalo et Lorenzo Martinez, tous deux de la ville ducale de Peñafiel, et il n'est guère présumable que don Juan Manuel soit resté étranger à la direction de ce grand travail [1].

Quant à la *Chronique d'Espagne*, loin d'être égarée, elle existe en deux langues. La version latine a été publiée par Florez, et l'original espagnol se trouve à la Bibliothèque nationale de Madrid [2]. L'auteur annonce dans le préambule qu'il n'a fait que réduire la grande histoire mise au jour par Alphonse *le Savant* «attendu, dit-il, que pour nombre de raisons, je ne pouvais faire un ouvrage aussi étendu que celui de mon oncle, et que je n'aurais su comme lui retenir toutes les choses qu'il a recueillies dans son livre, je me suis contenté d'en reproduire les

[1] Le mot *bezerro* ou *becerro*, dit Sarmiento, répond au mot latin *vitulus* et montre que ce registre important était en vélin comme tous les recueils d'actes publics.

[2] Ce MS. porte le n° 81; il a 149 feuillets.

grands faits; » ce n'est donc que l'abrégé d'une histoire bien connue et beaucoup plus importante[1].

La perte du *Livre des Chants* et des *Règles de trouver* serait à jamais regrettable si la Bibliothèque de Madrid ne ressemblait pas comme celle de Paris à la boîte fabuleuse au fond de laquelle restait toujours l'espérance. Ce recueil et cette poétique, antérieurs d'un siècle au Cancionero de Baena, jetteraient une plus grande clarté sur les premiers essais de la poésie espagnole que la lettre du marquis de

[1] La première édition imprimée de l'histoire ou chronique générale d'Alphonse *le Savant* est ainsi intitulée : *Las quatro partes enteras de la Cronica de España que mando componer el Rey D. Alonso el Sabio. Donde se contienen los acontecimientos y hazanas mayores y mas señaladas que sucedieron en España : desde su-primera poblacion hasta casi los tiempos del dicho señor Rey. Por el maestro Florian d'Ocampo.* Zamora, 1541, petit in-8°.

Le résumé de don Juan Manuel, traduit en latin par Florez, est devenu très-rare; je possède la copie d'un MS. de la Bibliothèque de Paris qui semble être extrait de ce résumé; il a pour titre : *Chronicon Domini Joannus Emmanuelis,* et s'étend de 1312 à 1367 (vieux style). Une plume espagnole a tracé en marge une concordance de dates avec l'ère moderne qui commence en 1274 et finit en 1329 ; c'est moins une chronique qu'une chronologie; chaque article semble n'être que le sommaire d'un chapitre supprimé; le sujet principal est la Vie de don Juan Manuel; des faits et des dates mal connus y sont indiqués; mais tout s'arrête à l'époque de la première réconciliation de ce prince avec le Roi, et il avait encore dix-huit ans à vivre.

Santillane, résumé dont les nombreuses omissions ont été signalées par Sanchez, par Sarmiento et dernièrement encore par D. Jozé Amador de los Rios.

Argote de Molina, poète lui-même, et qui se proposait de composer un traité de prosodie, attachait tant de prix aux œuvres poétiques de don Juan Manuel, qu'il a dû être détourné de son projet par des causes supérieures à sa volonté; on le voit, en effet, dans le cours des treize années qui suivirent l'impression du *Comte Lucanor*, mettre au jour son *Nobiliaire* andaloux, le *Livre de la grande Chasse* et l'*Histoire de l'ambassade envoyée à Tamerlan par Henry III*[1]. Des publications de ce genre, entreprises selon toute apparence par ordre du Roi ou pour les familles intéressées, avaient sans doute une récompense mieux assurée que l'impression des manuscrits d'un prince mort depuis deux cent cinquante ans. Si le *Comte Lucanor* a ouvert la série

[1] *Historia del gran Tamerlan e itinerario y enarracion del viage y relacion de la embaxada que ruy Gonçalez del Clavijo le hizo, por mandado del muy poderoso señor Rey Don Henrique el tercero de Castilla y un breve discurso. Impresso en Sevilla*, 1582, in-fol. Tamerlan, qui occupait le trône de Samarcande, donna audience à la fois aux ambassadeurs de l'Egypte, de l'Arabie, de l'Inde, de la Tartarie, de la Russie et de l'Espagne. Ces derniers lui offrirent une suite de tapisseries qui l'emportaient en beauté sur toutes celles d'Orient (*Gibbon*, t. XII, p. 40).

des éditions projetées, c'est qu'il est tombé le premier sous la main de l'éditeur; encore est-il à observer qu'il a été dédié à un descendant de l'auteur, au *très-illustre* don Pedro Manuel, gentilhomme de la chambre du Roi et membre du conseil. Pour tout savant il y a présomption de pauvreté jusqu'à preuve contraire; Argote de Molina, érudit parmi les érudits, a-t-il échappé à cette condition trop commune qui ne permet pas à l'homme de lettres de suivre toutes les inspirations de son goût? Je n'ai pour décider le point qu'une induction; mais, je l'avoue, dans cette dédicace qui nous révèle une illustration si complétement inconnue, je crois voir une lettre de change tirée sur la vanité d'un grand de Castille, et je conclus sans trop d'invraisemblance que puisque Argote de Molina cherchait un Mécène, c'est qu'il en avait besoin.

« En 1574, dit-il, j'étais à la cour où m'appelait mon service de valet du Roi; le hasard me fit lire le *Comte Lucanor*, j'en fus si ravi que je le communiquai à plusieurs savants. Je m'étonnai avec eux qu'un ouvrage qui pouvait être regardé comme un monument de l'ancienne littérature castillane ne fût pas plus répandu. Le nom seul de l'auteur protestait contre un oubli semblable; je me déterminai à réparer cette longue ingratitude; mais le manuscrit de

l'Escurial avait été altéré par le copiste; je le collationnai avec deux autres, le premier appartenant à Jérôme de Zurita, le célèbre historien, et le second au docteur Oretano, ancien précepteur de don Juan d'Autriche; je parvins ainsi à rétablir le texte dans toute sa pureté. »

La première impression eut lieu à Séville, chez Hernando Diaz, en 1575; une seconde édition fut faite à Madrid en 1642. Vers la fin du siècle dernier, l'ouvrage se trouvait difficilement; il est introuvable de nos jours; il n'a été réimprimé ni en Espagne ni en France; une seule édition cruellement tronquée a paru à Stuttgart en 1839; on n'y a reproduit ni la généalogie de l'auteur ni le discours d'Argote de Molina sur l'ancienne poésie castillane ni le glossaire des mots tombés en désuétude.

Cette mutilation récente nous défend, en bonne justice, de reprocher à un éditeur du XVIe siècle de n'avoir pas fait plus et mieux pour don Juan Manuel; sachons-lui gré, au contraire, de ce commencement de résurrection sans lequel un écrivain d'un si rare mérite ne vivrait que dans l'histoire politique.

Don Juan Manuel a été doublement malheureux; les chronistes et les critiques semblent avoir conspiré contre lui, les uns par leur inexactitude, les

autres par leur silence; Gonzalo Fernandez de Oviedo, auteur des *Quinquagenas*, ouvrage dont la popularité n'a pas égalé le mérite, est peut-être le seul qui l'ait cité avec honneur; mais des écrivains plus connus n'en ont pas même parlé; il a été omis non-seulement par le marquis de Santillane qui dressa une sorte d'inventaire des antiquités littéraires de l'Espagne, mais par Perez de Guzman et Fernando de Pulgar[1], auteurs de beaucoup de biographies moins importantes; Nicolas Antonio et Mateo Velasquez[2] ne l'ont cité que pour mémoire et sans ajouter une seule notion à ce qu'on savait de lui d'après Argote de Molina. A l'étranger, même disgrâce; Sismondi n'a compris dans ses études aucun des livres de don Juan Manuel, et Bouterwek s'en est tenu à une appréciation rapide du *Comte Lucanor*. « N'est-il pas affligeant, écrivait en 1775 le bénédictin don Martin Sarmiento, qu'il ne se soit trouvé au-

[1] Fernan Perez de Guzman. *Generaciones, semblanzas e obras de los excelentes Reyes de España D. Enrique III y D. Juan el II y de los venerables perlados y notables caballeros que en los tiempos destes Reyes fueron*, 1517.

— Fernando de Pulgar. *Claros varones de Castilla*. Sevilla, por Stanislas Polono, 1500.

[2] Antonius Nicolaus. *Bibliotheca hispana vetus et nova*. Matritì. Ibarra, 1788, 4 vol. in-fol.

— D. Baltazar Mateo Velasquez. *Origines de la poesia Castellana*. Malaga, 1754, pet. in-4°.

cun Espagnol pour arracher un monument national à l'oubli en nous donnant une édition complète des œuvres de don Juan Manuel; sa prose servirait à l'histoire de la langue, ses vers à l'éclaircissement de toutes les questions encore obscures sur les divers genres de poésie qui étaient en vogue au commencement du XIV[e] siècle[1]. Quatre ans après, un des collecteurs les plus éclairés de l'Espagne, D. Thomas Antonio Sanchez, annonçait, en commençant son recueil de poésies antérieures au XV[e] siècle, qu'il y comprendrait les œuvres de don Juan Manuel, s'il pouvait se les procurer en temps utile; mais cette promesse n'a pas été remplie, et, comme Sanchez ne dit pas pourquoi, on doit croire que c'est parce qu'il a rencontré l'obstacle prévu par la clause conditionnelle de son engagement[2]; espérons mieux de notre

[1] Fray Martin Sarmiento. *Memorias para la historia de la poesia y de los poetas Españoles*. Madrid, 1775, pet. in-4°.

[2] *Coleccion de poesias Castellanas anteriores al siglo* XV...... *illustrada con notas por D. Thomas Antonio Sanchez*, bibliotecario de SM. Madrid. Sancha, 1779, 4 vol. in-8°. — Voici ce qu'on lit dans le prologue :

« Tambien entrarán en esta coleccion, si se descubrieren à tiempo oportuno, el poema de Alexandro, los Votos del Pavon *y las poesias de don Juan Manuel, autor del* Conde Lucanor. » On comprendra aussi dans cette collection, *si l'on parvient à les découvrir en temps opportun* : le poème d'Alexandre, les Vœux du Paon et les *poésies de don Juan Manuel, auteur du* Comte Lucanor.

siècle; le vœu de Sarmiento a été pieusement recueilli, et l'Espagne ne laissera à aucune presse étrangère le soin de l'accomplir; sans attendre cependant les publications qui détermineront avec certitude ce que l'art castillan doit à don Juan Manuel, on peut rejeter de sa succession ce qui ne lui appartient pas. Il y a dans le *Cancionero general* plusieurs pièces de vers qui lui ont été faussement attribuées; les méprises sont d'autant plus faciles que deux homonymes de notre auteur ont paru à peu d'années d'intervalle, écrivant l'un et l'autre sous des Rois de même nom en Portugal et en Espagne. Deux Juan Manuel ont occupé une position élevée à la cour des deux Juan II[1]. L'un et l'autre appartenaient à la famille de l'illustre prince; celui d'Espagne, majordome et favori du Roi de Castille Henri IV, se mêlait fréquemment aux joûtes du XIVe siècle, composait des devises, faisait des vers pour les chevaliers et les dames, et jouissait d'une certaine réputation dans le genre érotique. Le don Juan Manuel de Lisbonne, grand chambellan du Roi Emmanuel, avait dédié en 1495 des stances religieuses sur les sept péchés mortels au Roi Juan II, de Portugal, et en 1524, il con-

[1] Le XVe siècle a vu régner dans la Péninsule Ibérique trois Juan II. Le premier sur le trône de Castille, le second sur le trône de Navarre, le troisième sur le trône de Portugal.

tinuait encore à rimer en langue portugaise et castillane; on trouve bon nombre de ses vers dans le *Cancioneiro gerale* de Garcia Rresende. La plupart, imprimés dans les premiers Cancioneros espagnols, ont circulé de recueil en recueil, et en l'absence d'une dédicace qui détermine la nationalité de l'auteur, on a peine à démêler s'il s'agit du portugais ou du castillan. Sortis l'un et l'autre de l'école des troubadours, ces poètes se ressemblent encore par leur style; tour gracieux, sentiment délicat, allure vive, tout révèle en eux une similitude d'idées et de formes qui peut faire croire à une communauté d'origine. L'infant Don Juan Manuel rimait-il mieux ou plus mal? La question ne sera résolue avec certitude que lorsqu'on aura retrouvé son recueil; mais, en attendant, il est permis d'avancer qu'il devait avoir une autre manière, car il n'appartenait pas seulement à un autre âge, il s'était formé à une autre école; et s'il est vrai, comme on l'a observé, que sa prose soit plus vieille que celle d'Alphonse *le Savant*, son oncle, il est vraisemblable que sa poésie n'est pas plus jeune que celle de son arrière-petit-fils. L'ordre chronologique des Cancioneros suffit d'ailleurs pour démontrer qu'il n'a rien à revendiquer dans les pièces qui lui ont été attribuées, puisqu'il n'y en a aucune sous le nom de Juan Manuel

dans le Cancionero manuscrit de Baëna, composé vers 1449, c'est-à-dire cent ans environ après sa mort, et soixante ans avant le premier Cancionero imprimé, qui est de 1511[1]. Toute équivoque cesse, relativement à lui, dès qu'on rapproche ces dates décisives.

Le recueil d'apologues et de contes, intitulé : *el Conde Lucanor*, quoique d'une authenticité positive en ce qui concerne l'époque où il a été écrit et l'auteur qui l'a composé, soulève d'autres questions :

D'où vient d'abord ce nom de *Lucanor* qui n'est pas espagnol ? J'en avais inutilement cherché l'origine, lorsque je parvins à me procurer la première édition de la comédie de Caldéron qui porte le même nom. L'auteur de cette comédie plus que romanesque, au lieu de terminer sa pièce par l'excuse ordinaire : *Pardonnez les fautes de l'auteur*, réclame l'indulgence du public pour l'extravagance

[1] *Cancionero general* de Hernando de Castillo, imprimé à Valence en 1511 et à Tolède en 1527, réimprimé à Anvers en 1555.

Le Cancionero de Baëna n'a été imprimé qu'en 1851, grâce à la générosité du marquis de Pidal et aux soins réunis de trois savants zélés, MM. Ochoa, Gayangos et Duran. Cette belle publication, enrichie de notes et de commentaires, est précédée d'un travail sur la poésie castillane au XIV[e] et XV[e] siècles, tableau très remarquable, dû au marquis de Pidal.

d'un sujet tiré des livres de chevalerie. Or, le même sujet occupe le chapitre xxv du recueil de don Juan Manuel. Ce dernier a donc lu le livre de chevalerie dont parle Caldéron, et il a pu y prendre le nom de Lucanor; seulement, il a fait de ce nom le titre de son ouvrage, et il n'a conservé pour un de ses apologues que le fond du sujet emprunté au Livre de chevalerie[1].

La source une fois connue, la raison du choix peut s'expliquer; don Juan Manuel qui écrivait sous les yeux d'une cour ombrageuse, était obligé d'éviter jusqu'à l'apparence d'une allusion; il ne pouvait faire la leçon qu'à un personnage imaginaire, et naturellement il s'est tourné vers ce monde de la vieille chevalerie où il n'y avait de réel que la foi et l'honneur. En aucun cas, il ne désigne le pays auquel appartient le prince un peu simple, qu'il conseille par la bouche d'un ministre expérimenté. Sans cette précaution ne se serait-on pas souvenu que l'auteur était tuteur du Roi, et ne l'aurait-on pas accusé d'avoir fait étalage de sagesse aux dépens de son pupille? Quel texte précieux pour ses bons amis de cour! Il n'a laissé aucune prise à l'équivoque; les instructions même adressées à l'être de raison qu'il

[1] Voir plus loin les notes de l'Exemple xxv.

appelle comte Lucanor offrent un caractère soutenu de généralité.

Un des esprits les plus solides de l'Allemagne, Bouterwek, qui portait peu d'enthousiasme dans sa chaire de Goettingue, a signalé le recueil de Don Juan Manuel comme *le plus beau monument de la littérature espagnole au* XIVe *siècle*. « On ne s'attendait » pas, dit-il, à trouver à pareille époque tant de philosophie pratique et une noblesse de sentiments si » entièrement exempte d'ostentation ; tout cela revêtu d'un style simple, gracieux, spirituel. Pour » bien sentir tout le mérite de cet ouvrage, il ne faut » pas oublier que, lorsqu'il fut composé, les romans » de chevalerie commençaient à faire invasion ; le type » du genre, l'*Amadis de Gaule*, était dans toutes » les mains ; cependant, on ne remarque dans le » *Comte Lucanor* aucune trace d'exagération romanesque, on reconnaît partout les vertus du chevalier dans l'observateur mûri par l'expérience du » monde qui juge avec le calme de la raison les » hommes et les choses. Après avoir lu certains apologues, on est frappé de la ressemblance qui existe » entre la naïveté sans art de don Juan Manuel et la » naïveté ingénieuse de La Fontaine. »

Sauf l'hyperbole d'un parallèle que repousse l'originalité d'un talent inimitable, le docte professeur

n'a qu'un tort à mes yeux, c'est de n'avoir pas appliqué sa rare sagacité à l'étude approfondie du sujet. J'aurais voulu qu'il débrouillât le chaos des origines de l'apologue; qu'il éclairât l'histoire de son avénement en Espagne, et qu'il en décrivit la mystérieuse circulation dans toute l'Europe. Ce travail ne serait plus à faire; le génie investigateur et patient de l'Allemagne aurait frayé toute la route que j'ai maintenant à parcourir.

Le cadre adopté par don Juan Manuel est modelé sur les cadres orientaux; il ne diffère des plus célèbres que par une invariable unité; on n'y voit aucun de ces récits épisodiques enclavés les uns dans les autres, ou de ces digressions à perte de vue qui ont l'air d'immenses parenthèses; c'est toujours la même marche et le même ordre : Le comte Lucanor, prince animé des meilleures intentions, mais qui n'ose se fier à ses propres lumières, soumet une question à son conseiller Patronio, et celui-ci répond par un conte ou par une fable dont il résume le sens dans un distique. Il y a une harmonie constante et parfaite entre les exemples et les préceptes.

L'ouvrage est divisé en cinquante exemples; trente-cinq peuvent être classés parmi les contes ou fabliaux; quinze rentrent directement dans le genre de l'apologue. De ce dernier nombre, dix ont une

origine indienne facile à constater. Don Juan Manuel a rencontré Ésope et Phèdre dans trois autres, et il n'a imité ni le fabuliste grec, ni le fabuliste latin ; il a même fait sortir une moralité différente des mêmes exemples, ce qui m'autorise à penser qu'il avait d'autres modèles sous les yeux.

Mais à quelle source a-t-il puisé ? voilà le problème à résoudre.

Avait-il lu les traductions latines des XIIe et XIIIe siècles ? je ne le suppose pas ; je dirai plus, en admettant, sur des témoignages jusqu'ici respectés, que les fictions natives de l'Inde ont été transmises à l'Italie, à la France et à l'Allemagne par la version du juif converti, Jean de Capoue, qui a traduit Bidpaï, et par celle de Dam Jehans, moine de l'abbaye de Haute-Selve, qui a traduit le *Livre de Sendabad*, je n'hésite pas à croire que l'Espagne les a reçues d'autres mains, et à une époque antérieure.

Pour dissiper toute obscurité, suivons les principales migrations de ces vieux récits nés si près du berceau du monde ; nous le pouvons aujourd'hui, c'eût été bien difficile dans le siècle dernier. Si la plupart des découvertes qui honorent l'industrie de l'homme sont dues au hasard, il en a été de même plus d'une fois de celles qui intéressent son génie ; Latine ou Grecque, l'antiquité n'a été retrouvée que

membre par membre. Avant le jurisconsulte Pierre Pithou, les fables de Phèdre étaient couvertes du voile de l'anonyme. Récemment encore, on n'était pas sûr de connaître tout Ésope, et les œuvres de Babrius, perdues dans un coin du mont Athos, n'avaient pas été retrouvées. Qu'était-ce donc de l'Inde ? à peine distinguait-on l'ancienne de la moderne. On avait appris le nom de Sendabad ; pour quelques-uns c'était le nom de l'auteur, pour beaucoup d'autres, c'était le titre de l'ouvrage. Bidpaï était confondu avec l'Arabe Lokman ; ceux qui le croyaient Indien, et qui lui attribuaient une priorité immémoriale, ne raisonnaient que par hypothèse et sur induction ; personne n'avait vu l'original de ses œuvres ; on remontait, avec effort, d'idiôme en idiôme, par le latin, l'hébreu, le grec, le persan, et l'on s'arrêtait là, sans avoir saisi autre chose que des versions plus ou moins modifiées selon le génie des langues et le goût des littératures qu'elles avaient parcourues ; il fallait atteindre les sources du sanscrit, et le moyen ? Les établissements de commerce formés par la compagnie des Indes au XVIIIe siècle ont donné naissance à *la Société Asiatique*, et bientôt deux membres de cette académie laborieuse, Colebroke et Wilson, admis à fouiller les pagodes des Brahmes, en ont arraché l'original indien des

fables de Bidpaï. Cet original, écrit en langue sanscrite, et intitulé *Pantcha-Tantra* (les cinq sections) ou *Pantcha-Pâkyana* (les cinq collections de contes), paraît n'avoir reçu sa forme actuelle que vers la fin du ve siècle de notre ère[1]; il est donc bien postérieur à Ésope, et comme on y trouve plusieurs fables arrangées par l'esclave phrygien, il devient évident qu'Ésope et Bidpaï n'en ont pas été les inventeurs, et que tous deux ont récolté ces fruits de la sagesse sur un arbre dont les racines se perdent dans les débris de l'Inde antique. De là deux systèmes exclusifs; ne pouvant nier, d'une manière absolue, l'originalité de l'un ou de l'autre fabuliste, on a contesté jusqu'à leur existence. C'était nier la lumière du jour, la science a fait justice de ces représailles barbares.

[1] *Analytical account of the Pancha-Tantra* illustrated with occasional translations by Horace Wilson (*Transactions of the Royal Asiatic society of Great Britain and Ireland*; vol. 1, London, 1827, in-4°).

Un Français a publié, il y a environ vingt cinq ans, une traduction du *Pantcha-Tantra*, d'après trois versions appartenant aux langues vulgaires de la presqu'île de l'Inde, au Tamoul, au Telongou, au Kanadda; en voici le titre: le *Pantcha-Tantra, ou les cinq mille fables du brahme Vichnou Sarma, aventures de Paramanta et autres contes*; le tout traduit, pour la première fois, sur les originaux indiens, par M. l'abbé J.-A. Dubois, ci-devant missionnaire dans le Meissour. Paris, 1826, in-8°.

Ésope et Bidpaï sont revenus de l'état de mythe à leur nature réelle ; reste seulement à découvrir leur auteur commun, ou plutôt les divers originaux qu'ils ont imités, et je doute qu'on y arrive jamais. L'Inde elle-même a perdu le souvenir de ses aborigènes; les manuscrits des anciens brahmes sont devenus, pour les nouveaux, des hiéroglyphes dont ils n'ont pas pris la peine de chercher la clé. Je laisse à d'autres l'honneur de leur apprendre à déchiffrer leurs livres; mon seul but ici est de jeter, s'il m'est possible, quelque nouvelle clarté sur la route suivie par l'apologue dans son passage d'Orient en Occident. Je tente de descendre avec ses traducteurs le cours des âges et des langues; je n'oserais pas entreprendre de le remonter. Cependant il est utile, avant de signaler des travestissements qui peuvent causer des erreurs, de rappeler, avec les traits originels de l'apologue indien, les motifs sur lesquels est fondée sa prétention au droit d'aînesse.

Dans chaque recueil, une fiction principale sert de lien à toutes les autres; plusieurs personnages se succèdent comme sur un théâtre, et les récits amenés tour à tour par la situation constituent, dans leur ensemble, un véritable drame qui a son exposition, son action et son dénouement. Les fables sont en prose, mais entremêlées de vers; elles fourmillent

de sentences tirées des légendes, des lois et des poésies nationales. Considéré ainsi comme une forme populaire d'enseignement, l'apologue n'est pas seulement moral et politique, il embrasse les diverses conditions de la vie privée, et propose des règles de conduite d'une application simple.

Evidemment, l'idée de faire parler les animaux, et de leur prêter les sentiments, les intérêts, et jusqu'aux passions des hommes, n'a pu naître que dans un pays où le dogme de la métempsycose leur attribue une âme. Là seulement c'est le résultat logique d'une croyance religieuse; partout ailleurs ce ne serait qu'un caprice de l'imagination, et comment supposer que tant d'autres contrées aient eu simultanément la même fantaisie? A quelque point de vue qu'on se place, il faut admettre un ordre successsif de traditions, et la priorité appartient nécessairement au peuple le plus ancien et le moins imitateur. Or, l'Indien ne voyageait pas, il repoussait le contact de l'étranger comme une souillure; il vivait, ainsi que le Chinois de nos jours, dans la solitude et l'immobilité. Sa religion élevait un mur infranchissable autour de lui, tandis que dans les autres parties de l'Orient les esprits dégagés de ces pieux scrupules étaient maîtres de se livrer, et se livraient en toute liberté à des explorations littéraires, scientifiques et

morales. Si les textes primitifs avaient été respectés par les traducteurs, ils porteraient un cachet d'origine qui ne laisserait place à aucune méprise; mais dès que les trésors de la sagesse asiatique ont été découverts, on ne s'en est pas contenté, on a voulu les grossir; chaque littérature y a mis du sien, on a modifié le fond, altéré la forme, changé les noms, remplacé les titres, et la confusion, devenue générale, a suscité d'interminables disputes parmi les Orientalistes.

Les métamorphoses du *Pantcha-Tantra* avaient commencé dans son pays natal. Il n'est pas un seul des idiômes vulgaires de l'Inde qui n'en offre une traduction plus ou moins libre; on en cite deux imitations en sanscrit même; l'une est intitulée : *Kathâmita-Nidhi*, ou *Trésor de l'ambroisie des contes;* l'autre, plus célèbre et beaucoup plus répandue, a pour titre : *Hitopadesa*, ou *Instruction salutaire*[1]. Au VIe siècle de l'ère chrétienne, pre-

[1] Le texte de l'*Hitopodesa* a été déjà imprimé trois fois, et la dernière édition, due aux soins de MM. de Schlegel et Lassen, ne laisse rien à désirer. Deux savants indianistes, Charles Wilkins et Williams Jones, ont publié chacun une traduction anglaise. L'*Hitopadesa* a été traduit du sanscrit en persan, sous le titre de *Mofarrih-al-Coloub*, ou l'*Électuaire des cœurs*, et cette dernière version a été traduite en hindoustani, sous le titre de *Ekhlaki-Hindi*, ou *Ethique indienne*. Une autre

mière époque connue de sa sortie de l'Inde, il ne passa du sanscrit en pehlevi ou persan ancien, qu'en prenant un troisième nom; il s'appela *Livre de Calila et Dimna*[1]. Du pehlevi il fut traduit en arabe dans le VIIIe siècle, de l'arabe en persan moderne dans le Xe; du persan et de l'arabe en grec et en hébreu à la fin du XIe; de l'hébreu en latin dans la seconde moitié du XIIIe, et ensuite dans les principales langues de l'Europe.

Silvestre de Sacy a fait aboutir cette généalogie à

version hindoustanie, intitulée *Khired-Afrouze*, ou *l'Illuminateur de l'entendement*, a été composée en 1803, sur l'*Eyari-Danich*, c'est-à-dire sur la traduction persane d'Abou-Efazl. (*Essai sur les Fables indiennes*, p. 19).

[1] *Calila et Dimna*, ou *Fables de Bidpaï*, en arabe, précédées d'un *Mémoire sur l'origine de ce livre et sur les diverses traductions qui en ont eté faites en Orient*, par M. Sylvestre de Sacy. — Les principaux personnages de l'original sanscrit sont, le Roi lion, *pingalaca*, le Taureau, *sandjivaca*, son confident et deux chacals, courtisans du lion, nommés *carataca* et *damanaca*; ces derniers noms, altérés dans la version arabe, sont devenus *calila* et *dimna*. Un imitateur italien, Firenzuola, a changé les chacals en deux moutons, *carpigna et bellino*. (*Prose di M. A. Firenzuola, la Fiorenza*, 1548, in-8°, fol. 23 recto).

Loiseleur des Longchamps a relevé avec soin les différences qui existent entre l'original sanscrit et la version arabe; il a détaillé également les divers recueils dérivés de la même source dans toutes les langues de l'Europe. (*Essai sur les Fables indiennes*, première partie. Paris, Techner, 1838, un vol. de 186 p. in 8°).

la version latine de Jean de Capoue, intitulée : ***Directorium humane vite, alias Parabole antiquorum sapientium*** (*Guide de la vie humaine ou Paraboles des anciens sages*[1].) C'est là, dans son opinion, le grand anneau de la chaîne, celui qui relie la tradition venue d'Asie à la tradition propagée en Europe : « Le *Directorium*, dit-il, est la source de laquelle sont dérivées immédiatement ou médiatement plusieurs autres traductions ou imitations du livre de *Calila et Dimna*, écrites en espagnol, en allemand, en italien, en français, et c'est probablement par ce canal que se sont répandus les contes et apologues d'origine indienne qu'on rencontre dans les recueils de nouvelles des XIVe et XVe siècles. »

« L'œuvre de Jean de Capoue, ajoute Loiseleur des Longchamps, a été traduite en espagnol, l'an 1498, sous le titre de : *Exemplario contra los engaños y peligros del mundo* (*Livre d'exemples contre les tromperies et les dangers du monde*), et il est présumable que cette dernière

[1] *Directorium humane vite, alias Parabole antiquorum sapientium* (sic) ; petit in-folio gothique avec figures sur bois, sans date ni lieu d'impression. M. de la Serna Santander rapporte cette édition à l'an 1480 (*Dicti. bibliogr. choisi du XVe siècle*, tom. II, p. 378). Sylvestre de Sacy estime que l'ouvrage a dû être composé entre 1262 et 1278.

version n'est pas la seule qui ait été faite dans la langue castillane[1]. L'existence d'une autre traduction plus ancienne, traduction faite sur une version antérieure à celle de Jean de Capoue, et composée sur texte arabe, a été signalée par le Bénédictin Sarmiento et par Rodriguez de Castro ; d'après une conjecture assez plausible, cette version aurait été composée par ordre de l'infant Alphonse, depuis Alphonse X *le Savant* ; elle serait d'autant plus curieuse qu'elle révélerait une version latine composée vers le milieu du XIII[e] siècle, c'est-à-dire vingt ou trente ans avant le *Directorium.* »

Cette induction prouve que le judicieux auteur de l'*Essai sur les fables indiennes* ne s'était pas borné à suivre la trace de son devancier ; la voie de la vérité s'était ouverte pour lui ; il n'avait plus qu'un pas à y faire, et ses conjectures se seraient changées en certitudes.

Antonio Pellicer y Saforcada, dans son *Essai*

[1] *Exemplario contra los engaños y peligros del mundo.* On lit à la fin : *Acabose el excellente libro intitulado : Exemplario contra los engaños e peligros dei mundo. Emprentado en la muy noble e leal ciudad de Burgos, por maestro Fadrique aleman de Basilea, a XVI dias del mes de febrero. Año de nuestra saluacion MCCCCXCVIII.* (1498). *fol. Bib. Real.*

Il y a trois autres éditions de ce livre : deux publiées à Saragosse, en 1521 et 1547, et l'autre à Anvers, sans date.

d'une bibliothèque des traducteurs espagnols, a confirmé l'indication donnée par le Père Sarmiento. Je ne rappellerai pas les arguments qu'il appuie du témoignage des autorités les plus graves[1]; un seul document suffit, et ce document n'a été produit textuellement ni par Sarmiento, ni par Pellicer; c'est le manuscrit même signalé dans la bibliothèque rabbinique de Rodriguez de Castro. Ce manuscrit, conservé à la bibliothèque de l'Escurial, est en langue vulgaire ou vieux castillan[2]. Son titre est celui-ci: *Calila y Dina, son diversas fabulas moraliçadas* (*Calila et Dina, où sont diverses fables moralisées*). L'auteur, qui se dit fils d'un commerçant, et petit-fils d'un magistrat par sa mère, commence par rappeler la mission confiée à Barzyouyeh, qu'il appelle Bersebuey. On avait parlé, dit-il, à ce savant médecin, d'herbes merveilleuses qui croissaient sur certaines montagnes de l'Inde et qui ressuscitaient

[1] *Ensayo de una bibliotheca de traductores españoles*, etc., por D. Juan Antonio Pellicer y Saforcada; Madrid, Sancha, 1778, p. 156 et suiv.

Les auteurs cités à l'appui de son opinion, par Pellicer, sont: Fabricius, *Bibl. græc.*, t. VI, p. 460 et suiv., t. X, p. 319; Wolf, *Bibl. heb.*, t. I, p. 468; Assemani, *Bibl, orient.*, t. I, p. 429, et t. III, partie première, p. 219; d'Herbelot, *Bibl. orient.*, p. 118, 245, 399, 456 et 680.

[2] Il forme 94 pages in-folio en beaux caractères du XIII[e] siècle.

les morts. Il les chercha pendant plus d'une année, et les philosophes qu'il interrogeait sans cesse finirent par lui apprendre que ces plantes salutaires étaient la science et la sagesse, qui donnent aux hommes une nouvelle vie en les arrachant à l'ignorance et au vice ; que c'était là ce qu'il trouverait, non sur les montagnes, mais dans leurs écrits. Bersebuey ne se le fit pas répéter ; il prit avec empressement les écrits qu'on lui offrait, et, comme il avait appris la langue du pays, il les traduisit de l'Indien en Persan. De retour chez le Roi qui l'avait envoyé, il lui en donna connaissance. Comme ce prince, le fameux Chosroës, était grand ami des lettres et très éclairé, il recommanda à tous ses sujets de se nourrir de la lecture de ces livres de morale, et de demander au ciel la grâce d'en tirer profit ; il en donna même plusieurs à ses favoris, et de ce nombre était le livre de *Calila et Digna*, dans lequel Bersebuey avait traduit de l'Indien diverses questions qu'un roi de l'Inde, nommé *Dicelem*, avait soumises à son alguasil *Burduben*, philosophe qu'il préférait à tous les autres, en l'invitant à répondre point par point, avec une entière franchise, par des exemples et des moralités de nature à former un traité pour son instruction personnelle ; ce traité, après lui avoir servi de règle de conduite, devait être transmis à ses succes-

seurs. Le premier chapitre s'ouvrait par la fable du *Lion et du Bœuf*; on lisait après le dernier : Ici finit le *livre de Calila et Digna*, qui a été traduit de l'arabe en latin et romancé (mis en espagnol) par ordre de l'infant Don Alfonso, fils du très-noble roi Don Fernand, l'an 1229. Dieu soit loué[1]! »

Sarmiento a rectifié cette date, qui doit être reportée à 1251, pour concorder avec l'époque où Alphonse était infant. La *Chronique générale* que ce prince a fait composer ultérieurement, et qui existe aussi en manuscrit à la bibliothèque de l'Escurial, renferme cette note concluante :

« Le roi Behabut étant mort, le roi Dagolin, qui » était en paix, fit le livre qu'on nomme *Calila et* » *Digna*, et qui est un livre d'exemples et de sen- » tences. *Aben Mochafa* le traduisit de l'arabe en » latin; puis un savant nommé *Ceael* (Joël), fils de » Haron (Aaron), en composa un autre livre pour un » roi auquel il tenait le même langage; c'étaient aussi » des exemples et des sentences, ainsi que dans *Calila* » *et Digna*. Cependant, comme il offrait quelques » différences, il l'appela *Taula huefra.* »

[1] *Chronique générale*, fol. 63 de la troisième partie, chapitre intitulé : De las maneras de las exedreses, y de sus juegos y de la Semejança a que fueron fechos.

Le traducteur du *Livre de Calila et Dimna* et le rédacteur de la *Chronique générale* ont écrit les noms orientaux et hébreux comme on les écrivait en Espagne ; mais à travers ces inexactitudes, faciles à corriger, ce qui n'était que présomption s'est converti en preuve. Voici la filiation que l'on cherchait clairement établie par l'autorité d'un ouvrage historique ; deux traductions antérieures au *Directorium* de Jean de Capoue sont bien constatées : l'une latine, l'autre espagnole, et toutes deux composées sur texte Arabe : la première, par *Mochafa* (Abdallah-Ibn-Almocaffa) ; la seconde, par l'anonyme qui se dit fils d'un commerçant et d'une femme noble. Voici, en outre, une imitation Hébraïque, due encore à un Espagnol, au juif Joël, fils d'Aaron, et tout annonce que c'est le texte sur lequel a travaillé Jean de Capoue, traduit lui-même, à la fin du XVe siècle, par l'auteur de l'*Exemplario contra los engaños y peligros del mundo*, qui, vraisemblablement, ignorait l'existence de la première traduction Espagnole, déjà vieille de cent cinquante ans[1].

[1] La version hébraïque de Calila et Dimna, attribuée au *rabin Joël*, est de la plus grande rareté ; on n'en connaît jusqu'ici qu'un manuscrit incomplet dont M. de Sacy a donné l'analyse. (*Notes et extr. des MS.*, t. IX, p. 399 *et suiv.*). C'est sur cette version qu'a été composé le *Directorium* de Jean de

Après la filiation du *Pantcha-Tantra*, qu'on établisse celle du *Livre de Sendabad*, et l'on aboutira encore à l'Espagne, avant de toucher à aucune autre partie de l'Europe. Ce livre, entouré d'une popularité universelle, n'a pas moins circulé que le *Pantcha-Tantra;* on l'a traduit en persan, en arabe, en syriaque, en grec, en hébreu, en latin, en français, en italien, en espagnol, en anglais et en allemand ; et que de titres différents ne lui a-t-on pas donnés en l'accommodant au goût de chaque pays ! *Syntipas*, *Paraboles de Sendabar*, *Historia septem sapientium*, *les Sept Sages de Rome*, *Dolopathos*, *Histoire du prince Erastus*, *Histoire des sept vizirs*, que sais-je ? On ferait un volume de ces travestissements auxquels une pensée de plagiat n'a pas été toujours étrangère.

Traducteur désintéressé, Dam Jehans, moine de l'abbaye de Haute-Selve, n'a pas enlevé la marque de son modèle ; il a travaillé sur un texte hébreu, dans la seconde moitié du XIIe siècle, et sa version

Capoue. Wolf a confirmé sur ce point le témoignage de Sarmiento ; il a même ajouté que sur la traduction hébraïque de Rabbi Joël avait été faite une traduction latine par Mathurin Weyssière Lacroze, imprimée in-4°, sans indication ni de lieu ni d'année. *Wolfius. Bibl. heb. Hamburgi et Lepsiæ*, 1713, t. III, p. 350.

latine, mise en français dans le siècle suivant, nous a été transmise sous la forme d'un grand poème par le trouvère Herbers. Mais le bon moine de Haute-Selve ne s'est pas emparé le premier de tous les apologues, de tous les contes et de toutes les maximes compilés dans le *Livre de Sendabad;* avant lui, un Juif aragonais avait découvert ce champ fertile et y avait moissonné à sa guise. On l'appelait, parmi ses co-religionnaires, Mose Sephardi ; baptisé en 1106 à Huesca, sa ville natale, le jour de la fête de Saint-Pierre, il prit le nom de Pierre, auquel il ajouta celui d'Alphonse, que portait son parrain, le roi Alphonse IV [1]. L'ouvrage qu'il a publié, sous le titre de *Disciplina clericalis*, et qui est devenu, en français du XVe siècle, ***Discipline de Clergie*** ou ***Castoiement d'un Père à son Fils***, a cela de particulier qu'il offre plusieurs imitations et du *Livre de Sendabad* et du *Pantcha-Tantra*. Il prouve ainsi, une fois de plus, qu'en l'absence des originaux indiens, généralement oubliés ou inconnus, on ne consultait que les copies arabes, et que toutes les traditions primitives s'étaient mélangées dans ces copies altérées à plaisir. « Son livre, dit-il lui-même, n'est

[1] *Pierre-Alphonse*. Voyez la notice spéciale qui le concerne. Appendix, n° 2.

» qu'une compilation en partie de proverbes des
» philosophes arabes, en partie de fables et de vers,
» en partie de fictions d'animaux. » Telle qu'elle
est, cette compilation ne semble ni plus ni moins indigeste que celle de Jean de Capoue. Elle commence
par une multitude d'aphorismes sur l'amitié. Vient
ensuite l'amour avec toutes ses ruses; les femmes
sont attaquées et défendues; on blâme et l'on vante
les ressources de leur esprit subtil; puis, on passe à
des considérations philosophiques sur la vie, la
mort, la richesse, la pauvreté, et le livre se termine
par une admonition assez semblable à un sermon. Le
style de Pierre-Alphonse est inégal; souvent il s'énerve et languit; souvent au contraire, il a du mouvement, du nerf et un certain éclat poétique, malgré
les néologismes barbares de l'époque. Jean de Capoue, plus avancé sur la pente du moyen-âge, devait naturellement écrire un peu plus mal en latin,
et il n'y a pas manqué; mais l'un n'a pas été plus
sévère que l'autre dans le choix des exemples; ils
ont moralisé avec une liberté qu'on ne saurait comprendre sans attribuer aux hommes de leur époque
une naïveté d'enfant. Boccace (n'est-ce pas tout dire?)
en a fait largement son profit dans le *Décameron*.

A part une imperfection de langage et une absence de goût que l'on remarque, d'ailleurs, chez

presque tous les écrivains de la même époque, Pierre-Alphonse et Jean de Capoue ont droit à la reconnaissance des littératures modernes, et il est juste d'ajouter que ce ne sont pas les seuls Juifs qui méritent d'être cités avec distinction. Les services rendus par d'autres Israélites sont inappréciables. Ces hommes sans patrie ont rempli l'office d'agents de communication entre toutes les nations de l'ancien monde ; ils ont suppléé par leur activité à l'inertie des populations musulmanes et devancé le mouvement propagateur de l'imprimerie ; après avoir fait circuler de proche en proche les traditions antiques dans les littératures orientales, ils les ont introduites en Occident par des versions soit en latin soit en langue vulgaire.

Qu'on ne le perde pas de vue : l'irruption des Goths qui mit en poudre les débris de l'empire romain, avait anéanti les arts et les sciences en Occident tandis qu'en Orient la même œuvre de destruction avait été accomplie par les Sarrazins ; la barbarie fut universelle jusqu'à l'époque où le calife Almamoun, ce Charlemagne musulman, fit traduire en arabe les auteurs les plus classiques de la Grèce et initia son vaste empire à tous les genres d'étude ; arts, lettres, sciences, tout ce qui était originaire de l'Inde, arriva par ce côté. Jusqu'à la chute des Con-

stantins, les principales notions de l'Europe venaient des rapports établis par les Juifs entre les Arabes et les Chrétiens; les écoles fondées en Espagne sous ce double concours tenaient le premier rang. Cet état de possession est établi sur des titres incontestables, et quelles conséquences n'est-on pas en droit d'en tirer! Si l'on faisait avec une exactitude rigoureuse l'historique de chaque importation intellectuelle, le résultat général de l'inventaire modifierait peut-être bien des opinions admises de confiance; peut-être serait-on conduit à penser que Jean de Lascaris n'a pas eu tant de choses à retirer des ruines de Byzance, et que, tout compte fait, ce qui nous est venu par cette porte de l'Andalousie, confiée à la garde des Mores, balance avec avantage ce qui est entré par l'Italie de Laurent de Médicis. Je n'exprime ici qu'un doute, mais c'est assez pour éveiller l'attention. Il faut que la perspective ouverte sur ce point de l'horizon littéraire s'éclaircisse tôt ou tard, et la lumière ne se fera pas attendre, je l'espère, si nos philologues, qui pénètrent chaque jour le secret des origines les plus obscures, apportent autant d'ardeur à connaître ce que la France a reçu du Midi qu'ils en ont mis à savoir ce qu'elle a reçu du Nord.

La bibliothèque rabbinique de Rodriguez de Castro nomme trois Juifs espagnols qui ont écrit en

arabe ; elle en énumère près de cent qui ont traité des matières philosophiques. Trente habitaient le midi de la Péninsule, et se trouvaient, ou mêlés à la population More, ou placés sous la domination Musulmane. « Au xe siècle, les Juifs étaient si bien vus » du roi de Cordoue, qu'au dire de David Ganz, il » y en avait plus de sept cents qui menaient un grand » train dans la ville. Leur école était fréquentée par » sept mille étudiants. Elle comptait sept professeurs » de grammaire, qui donnaient leçon chaque jour ; » cinq de logique, trois de sciences naturelles, deux » d'astrologie, une de géométrie, trois de physique, » deux de musique, deux de nécromancie, de pyro- » mancie et de géomancie. » Je ne veux pas intercaler dans cette notice une nomenclature trop aride ; mais puisque j'ai présenté les titres des Joël, des Pierre-Alphonse et des Jean de Capoue, je ne puis laisser dans la foule Rabbi Santo, moraliste austère et facétieux, qui composa une *Danse des Morts* et un livre de conseils pour le roi Don Pedre *le Cruel*. N'est-ce pas ce précurseur de Rabelais qui a dit : « Un faucon ne vaut pas moins pour être né dans un » trou, ni les bons exemples pour sortir de la bouche » d'un Juif ? » Plus on se rapproche de l'époque de la Renaissance, plus les productions juives se multiplient en Espagne. La cour de Jean II offre, au xve

siècle, une pléïade de troubadours, dont la plus brillante étoile est Alphonse de Baëna, d'origine israélite. Un autre Juif converti, Daniel Levi de Barrios, appelé Michel parmi les chrétiens, a écrit en vers l'histoire de tous les auteurs espagnols appartenant à son ancienne croyance[1]. C'est un jalon de plus sur cette route de la poésie castillane, qui semble à chaque pas s'élargir davantage.

Environné de tels interprètes, don Juan Manuel n'aurait pas manqué de secours s'il en avait eu besoin pour comprendre les modèles orientaux; mais pourquoi lui aussi n'aurait-il pas fait comme les Juifs? Pourquoi n'aurait-il pas puisé directement aux sources qui leur étaient ouvertes? Gouverneur-général de la frontière, n'a-t-il point passé la plus grande partie de sa vie en contact journalier avec les Mores de Grenade, et n'est-il pas constant que la moitié de la population placée sous ses ordres à Murcie était d'origine arabe? « Il fut un temps, dit Bernardo Al-

[1] Voir surtout le savant ouvrage publié en 1848, par D. José Amador de los Rios, membre de l'Académie d'histoire de Madrid : *Estudios historicos, politicos y literarios sobre los Judios de España*.

Thomas Sanchez s'est occupé aussi de l'histoire de Daniel Levi de Barrios, dont l'existence lui avait été révélée par Wolf. (*Poesias anteriores al siglo* XV, p. 185.)

drete[1] où les chrétiens qui habitaient Cordoue et les pays voisins avaient pris tant de goût pour la littérature orientale et en particulier pour la poésie arabe, qu'oubliant leur langue et dédaignant le latin, ils n'aspiraient qu'à faire de bons vers arabes et qu'ils y réussissaient en se servant des rhytmes de leurs anciens dominateurs; à peine entre mille chrétiens aurait-on pu en trouver un seul qui fût en état d'écrire une lettre en latin, et l'on en citait qui en littérature arabe l'emportaient sur les Arabes même. » Cette tendance générale avait entraîné beaucoup d'apostasies; le roi de Cordoue Icen avait à sa cour trois mille chrétiens renégats. Il reste un monument authentique de cette dénaturalisation singulière. C'est l'histoire des poètes arabes d'origine espagnole, écrite au xe siècle, sous le titre de *Thabacat-al-Sehoâra*, par deux Espagnols, l'un sous le nom de Abuvalid Ebn *Al-Korthobi* (le Cordouan), l'autre de Otman Ben Rabiah *Al-Andalussi* (l'Andaloux). Quatre cents ans s'étaient écoulés depuis lors, il est vrai, et sans nul doute la réaction nationale, soutenue avec tant de persévérance, avait bien changé la direction des esprits; l'Espagne était redevenue de plus

[1] ALDRETE (*Bernardo*), origen de la lengua castellana. Roma, 1606, in-4°, p. 140 et 171.

en plus Espagnole à chaque victoire remportée par ses rois; mais l'empreinte africaine, encore vive sur Murcie, n'avait pu disparaître entièrement des provinces voisines où se perpétuaient des habitudes de langage, habitudes, on le sait, plus tenaces que toutes les autres.

Don Juan Manuel parlait-il la langue de son allié le Roi de Grenade? On peut, sinon l'affirmer, du moins le présumer, puisqu'on trouve dans le *Comte Lucanor* plusieurs citations arabes et jusqu'à huit exemples tirés de l'histoire des Mores. Une autre observation donne plus de fondement à la conjecture. Notre auteur, qui a pu connaître la traduction de Jean de Capoue, ne lui a rien emprunté dans ses apologues orientaux; il a traité aussi plusieurs sujets d'origine indienne qu'on retrouve dans la *Doctrine cléricale*, et il n'a rien pris à Pierre-Alphonse; on est donc amené forcément à cette double conclusion : qu'il a eu connaissance d'autres recueils arabes, et qu'il en a fait usage sans l'assistance d'un interprète latin. Je n'insisterai pas plus longtemps sur une preuve d'initiative; il en est de cela comme de ces preuves de noblesse qui suppléent vainement par l'ancienneté des dates à l'éclat des actions. Quel que soit le mérite des questions de priorité, la question d'art sera toujours, je le sais, d'un intérêt supérieur;

aussi, en inscrivant don Juan Manuel sur la liste des Espagnols qui ont ouvert les portes de l'Occident à l'apologue oriental, je me hâte de répéter qu'il a fait autrement et mieux que tous les traducteurs et compilateurs qui l'ont précédé ou suivi.

Les imitations qu'on relève dans le *Comte Lucanor* sont peu nombreuses, puisqu'elles n'excèdent pas le tiers des chapitres, et aucune ne se présente sous l'apparence d'une calque servile.

Si le fond du sujet n'appartient pas à don Juan Manuel, le tour du récit et l'application morale sont bien à lui. Traditions indiennes, persanes, grecques, arabes, bibliques, chevaleresques, tout porte le même cachet; il a séparé l'or de son alliage, et lui a donné une marque qui n'est celle d'aucun autre; son originalité, comme celle de La Fontaine, tient principalement à sa forme. Naïf sans bassesse, ingénieux sans subtilité, grave sans pédanterie, il a le bon sens que Cervantès a illustré dans son histoire de *Don Quichotte* et cette philosophie qui inspira les poésies évangéliques de Luis de Léon. Par une exception remarquable, aucun des types latins falsifiés par le moyen-âge n'a porté sur lui; la seule empreinte étrangère qu'il ait conservée est l'empreinte arabe; il a déployé le premier, aux regards de l'Europe moderne, cet appareil sentencieux dont l'imagination

castillane aime encore à s'entourer, et qui n'a rien de commun avec l'enveloppe scholastique qu'affectionnaient les moralistes si lourdement subtils des universités et des cloîtres. On peut choisir qui l'on voudra parmi les philosophes du XIVe siècle; tout parallèle ne produira qu'opposition et contraste. Malgré les prétentions de chaque docteur à une orthodoxie infaillible, les principes les plus simples perdaient leur sens naturel dans l'obscurité des commentaires; on invoquait impérieusement l'autorité d'Aristote, et aucune maxime du maître n'était respectée; troublée par des arguties souvent incompréhensibles, la conscience hésitait entre le vrai et le faux; il n'y avait de paix pour elle que dans une soumission aveugle aux casuistes érudits qui savaient le mieux l'intimider par leurs décisions hautaines ou l'embarrasser par leurs controverses insidieuses.

On ne distingue dans cette foule d'esclaves de l'école qu'un seul affranchi, et c'est un poète, Juan Ruiz, le facétieux archiprêtre de Hita, satirique hardi, capricieux, bizarre que l'Espagne oublia comme don Juan Manuel, et qu'elle nomme aujourd'hui son Pétrone. Eh bien! quoique cet esprit d'élite ait reçu de la nature trop d'originalité pour devenir jamais vulgaire, on ne peut le comparer à l'auteur du *Comte Lucanor* sans reconnaître aussitôt les

traces d'une éducation différente. Une littérature dégénérée a surpris son goût. Il cherchait Ovide dans les ruines de la poésie antique, et il ne rencontra qu'un moine licencieux qui parlait une langue corrompue. Son *Endrina*, imitée de *la Vetula* de Pamphile Mauritianus, défie l'analyse; ce n'est ni un poème, ni un roman, ni un drame, encore moins un traité de morale, et c'est un peu de tout cela : « Mon livre, dit-il, s'adresse à tout le monde, le sage n'y verra que sagesse, le fou n'y verra que folie; à qui la faute? Si l'on désire y voir ce que j'ai voulu y mettre, et rien de plus ni de moins, que chacun abandonne ses idées pour suivre les miennes. » Mais où va-t-il? Le lecteur affriandé par l'amorce du prologue, s'avance de page en page et arrive à la dernière sans avoir découvert le but de l'auteur. Des apologues et des contes narrés avec malice, abrègent la longueur du chemin; on parcourt sans trop en sentir les disparates une suite de petits poëmes entrecoupés d'exemples et d'aphorismes; cependant, quoiqu'on soit surpris de toutes les bonnes choses que l'on entend çà et là sur les péchés d'orgueil, de vaine gloire, d'avarice, de luxure, d'envie, de gourmandise, il est impossible de saisir la moralité des amours de l'archiprêtre, et l'on est médiocrement édifié de rencontrer les dieux les plus mal famés du

paganisme, dans les saintes retraites habitées par les épouses-vierges du Christ; aucun amalgame pareil, je dis plus, aucune incohérence de quelque genre que ce soit n'altère l'harmonie du *Comte Lucanor;* quand le Christianisme s'y montre, c'est avec toute son autorité, et ce qui est plus surprenant pour l'époque, avec toute sa philosophie. Quatre sujets traités par don Juan Manuel ont passé sous la plume de Juan Ruiz, et les dissemblances qu'on remarque et dans la forme des raisonnements et dans l'esprit des conclusions, indiquent plus nettement encore deux origines et deux manières distinctes.

Le répertoire poétique de Juan Ruiz ne renferme pas moins de vingt-sept fables, qui ont échappé aux recherches des historiens littéraires. Sans parler de Sylvestre de Sacy, de l'abbé Guillon[1], de Solvet[2], un investigateur minutieux qui a pris à tâche de rap-

[1] L'abbé N. S. Guillon est auteur de l'ouvrage suivant : *La Fontaine et tous les fabulistes,* ou La Fontaine comparé avec ses modèles et ses imitateurs, avec des observations critiques, grammaticales, littéraires, et des notes d'histoire naturelle. Paris 1803; 2 vol. in-8°.

[2] M. Solvet a publié, en 1812, sous le titre d'*Etudes sur La Fontaine,* le commentaire de Chamfort sur les fables; cet ouvrage a été suivi, en 1822, de celui de M. Guillaume, intitulé : *Recherches sur les auteurs dans lesquels La Fontaine a pu trouver les sujets de ses fables.* Besançon, in-8° de 58 pages.

procher les fables de La Fontaine de celles de tous les fabulistes antérieurs, A. C. M. Robert n'a eu connaissance ni de Juan Ruiz, ni de Juan Manuel : « Relativement au genre de l'apologue, dit-il, je n'ai rien trouvé dans la langue espagnole jusqu'au XVe siècle[1]. » Loiseleur des Longchamps n'a pas été mieux informé; les imitations indiennes qu'il aurait pu recueillir dans ces deux auteurs contemporains se sont dérobées à ses recherches; il a complètement ignoré le poème de l'archiprêtre de Hita, et il a fait équivoque sur le *Comte Lucanor* qu'il a pris non pour un recueil, mais pour une seule histoire[2].

La plupart des fables de Juan Ruiz sont de Phèdre; elles ont la brièveté du fabuliste romain sans en avoir la sécheresse; quelques variantes dénotent un esprit ingénieux qui sait moins imiter qu'embellir son modèle. Le *Rat de ville* et le *Rat des champs* deviennent pour lui le rat de *Monferrado* et le rat de

[1] *Fables inédites des* XIIe, XIIIe *et* XIVe *siècles et Fables de La Fontaine,* rapprochées de celles de tous les fabulistes, par A. C. M. Robert. Paris 1825, 2 vol. in-8°, p. CCVI.

[2] L'histoire du chéickh Chehabeddin, dit Loiseleur des Longchamps, se retrouve dans le conte espagnol intitulé : *El conde Lucanor,* d'où l'abbé Blanchet a tiré son *Doyen de Badajoz.* (*Essai sur les fables indiennes,* p. 173.)

Guadalaxara, sa ville natale ; le loup ne plaide pas contre le renard par devant *le singe*, mais par devant *don singe, alcalde de Buxia*. La moralité du *Coq et de la perle* ne se résume point dans la préférence donnée par le roi des basse-cours à un grain de millet qui peut le nourrir, sur une perle dont il ne sait que faire ; une seconde explication ajoute un nouveau sens à l'apologue : le coq, c'est l'ignorance qui dédaigne les choses dont elle ne peut apprécier la valeur. Juan Ruiz conclut par un trait satirique contre ceux qui ne savent ni lire, ni comprendre ce qu'il y a dans les livres. Les autres fables venues d'Esope ou de Bidpaï sont modifiées avec la même liberté. L'archiprêtre de Hita s'en est approprié la substance, en prêtant ses vives allures aux récits, et la sagacité de ses interprétations aux commentaires [1].

Tel qu'il avait été conçu par don Juan Manuel et Juan Ruiz, l'apologue souriait trop au génie espagnol pour être exposé à tomber dans un abandon subit ; il serait donc impossible de comprendre l'immense lacune supposée par Loiseleur des Longchamps, ni même un silence beaucoup moins long ; et, en effet, les choses ne se sont point passées de la

[1] Voir à l'appendix n° 3 la liste des apologues et des contes de Juan Ruiz de Hita.

sorte ; la mine une fois ouverte a été fouillée sans relâche.

Outre l'*Exemplario contrà los engaños y peligros del mundo*, publié en 1498, un recueil de fables Esopiques a été composé en Espagne dans les dernières années du xv[e] siècle, sous le titre d'*Ysopo*[1].

Au commencement du siècle suivant, Antonio de Guevara, prédicateur de Charles-Quint, a jeté l'admirable apologue du *Paysan du Danube* dans son livre de *Marc-Aurèle*[2].

Sous le règne de Pilippe II, Esope, qui n'avait en-

[1] *Ysopo*, c'est le titre donné à une collection de fables latines, que Julien Marchant avait déjà publiées en français. L'auteur a gardé l'anonyme ; il déclare dans un avant-propos qu'il n'a entrepris cette traduction qu'à la demande d'un prince de la maison d'Aragon, alors vice-roi de Catalogne, et il assure qu'il a plutôt imité que traduit.

[2] *Antonio de Guevara*. Voir pour la biographie et la critique de cet écrivain, l'*Histoire comparée des littératures espagnole et française*, t. I., 166 ; t. II, 48, 380. — Son *Marc-Aurèle* fut traduit en français par Remi-Bernard de la Grise, qui avait été détenu en Espagne après la bataille de Pavie. Cette traduction eût une telle vogue, qu'elle fut reproduite sous tous les formats. Elle fut revue, corrigée et complétée par Herberay des Essarts, qui la publia sous le titre suivant : *Histoire de Marc-Aurèle, vray miroir et horloge des princes*, traduite premièrement du castillan en français par R. B. de la Grise, et par feu N. de Herberay seigneur des Essarts. Paris 1565, in-fol. C'est à cette dernière traduction que La Fontaine a emprunté le sujet de sa fable 211[e], le *Paysan du Danube*.

core été traduit que d'une version latine, a été traduit directement du grec, par le savant et zélé Simon Abril[1]. Cette publication importante, multipliée par l'impression, s'est opposée pendant quelques années à tout essai de concurrence; et l'époque appelée l'âge d'or de la littérature espagnole n'a vu naître aucun recueil de fables digne de devenir classique; à peine peut-on relever un petit nombre d'apologues épars dans les poésies de Lope de Vega et de ses plus célèbres contemporains.

Puis, à Melchior de Santa-Cruz a succédé Sébastien Mey. La *Floresta Española* du premier contient quelques jolies fables mêlées à une foule d'anecdotes, d'apophtegmes et de bons mots[2], le *Fabulario* du second renferme cinquante-neuf

[1] *Simon Abril.* Voir à l'appendix n° 4 la liste des auteurs de l'antiquité traduits pour la première fois en espagnol par Simon Abril et d'autres écrivains castillans.

[2] *Floresta Española de apotegmas o sentencias sabie y graciosamente dichas de algunos Españoles* : recogidas por Melchior de Santa-Cruz. 1600.

Bien qu'il y ait quelques fables dans ce recueil, c'est plutôt un livre d'Agudesas ou d'Ana. Il a été traduit en français avec le texte espagnol en regard sous ce titre singulier: FLORESTA SPAGNOLA *ou le* PLAISANT BOCAGE, contenant plusieurs comptes (*sic*), gosseries, brocards, cassades et graves sentences de personnes de tous estats. A Bruxelles, par Rutger Velpius, 1614, in-8°.

fables, apologues ou contes. Presque toutes les fables sont littéralement traduites de *Phèdre*, en vers faciles et purs. Les contes moins nombreux exhalent une forte odeur de terroir ; ils sont gais, spirituels, et ne manquent pas de portée philosophique[1].

On rencontre encore dans le XVII[e] siècle Gomez Tejada, chapelain des Bernardines de Talaveira la Reyna. Son *Lion merveilleux* est une de ces fictions romanesques de forme orientale qui servent de cadre à des fables tirées de toutes sources ; avec moins d'érudition et de bizarrerie, le livre offrirait un intérêt plus conforme à la nature du genre[2].

[1] *Fabulario en que se contienen fabulas y cuentos differentes, algunos nuevos y parte sacados de orros autores*, por Sebastian Mey. En Valencia, 1614, petit in-4° esp., avec fig. sur bois, de 184 pages. Un distique termine chaque fable ou conte.

[2] Le *Lion merveilleux* de Gomez Tejada est de 1634. L'auteur l'a intitulé : *Apologue moral composé.* Ce titre n'est pas clair, et la bizarrerie du cadre recommande peu le fond du livre. On va en juger : De toutes les lionnes de Numidie, la jeune Chrysaura était la plus belle : sacrifiée par ses parents, elle allait épouser un vieux tigre, aussi riche qu'avare, lorsque son amant Auriceino, le plus brave des lions du voisinage, parvint à l'enlever ; ils s'embarquent ; un naufrage les sépare : chacun de ces amants court les aventures de son côté, ce qui fournit des sujets d'apologues assez étendus ; le héros du roman finit par retrouver son amante dans le temple de la vertu, et l'hymen les conduit aux autels de la fidélité. Une érudition indiscrète défigure jusqu'aux traditions d'Esope ; ce-

Jusqu'à Thomas Iriarte, on ne compte que des imitateurs, et tous sont loin d'avoir la sagacité de don Juan Manuel ou de l'archiprêtre de Hita; ce n'est qu'au déclin du XVIIIe siècle et dans l'affaissement de tous les genres qu'on voit naître la fable littéraire, création délicate qui tempère l'acreté de la critique et qui semble demander pour les maîtres de la pensée dont le règne approche, les ménagements et les détours qu'on n'accordera bientôt plus aux souverains de la terre. L'écueil de cette innovation c'était la pédanterie; l'inventeur a eu l'art d'y échapper. Pénétré de l'esprit des *romanceros*, il en a rajeuni la langue sans en vieillir les idées; il a parlé avec la naïveté d'un enfant et la raison d'un sage. Thomas Iriarte, ne l'oublions pas, avait fait ses études à Paris au collége Louis-le-Grand. Il était un des meilleurs élèves de ce fameux père Porée, qui en eut de si bons. Ses fables littéraires ont été naturalisées en France par Florian, tandis que son poème de la musique, chef-d'œuvre du genre didactique, trouvait un autre traducteur dans l'école de Delille, éprise de la pureté et de l'harmonie de son vers[1].

pendant plusieurs récits offrent de l'intérêt, et la satire des caractères et des mœurs est souvent ingénieuse.

[1] Thomas Iriarte était né en 1750; ses fables littéraires pa-

A la même époque Samaniego rendit avec usure à son pays ce que les traducteurs d'Iriarte venaient de lui emprunter[1]. Il lui fit connaître La Fontaine qu'il imita parfois avec le bonheur de l'inspiration, tandis que Gonzalez de Valdès, directeur de l'Académie

rurent en 1782, deux ans après son poème de la musique. Il mourut en 1791. Son poème de la musique fut traduit en vers italiens, par l'abbé Ant. Garzia. Venezia, 1789. Et en vers anglais, par John Belfour. London, 1807. Quant à ses *Fables littéraires*, elles ont été traduites en vers français, par J. B. La Nos (Paris an IX) [1801], qui, malgré, ou peut-être à cause de son exactitude, est resté bien au-dessous de Florian.

[1] La première partie des fables de D. Felix Maria Samaniego parut en 1781 et la seconde en 1784; les fables d'Iriarte n'ayant été publiées qu'en 1782, comme Samaniego en avait eu le manuscrit entre les mains, il fut accusé de plagiat. Une polémique fâcheuse, une guerre de libelles révéla au public la jalousie des deux poètes; Navarrete, qui a écrit la Vie de Samaniego (*Coleccion de Quintana*, t. IV), prit parti contre Iriarte dont la réplique ne s'est pas fait attendre (Voir ses *Œuvres complètes*, vol. VI). Samaniego, riche et noble Biscayen, était né en 1745; il mourut en 1801. Membre de la Société des amis du peuple, il s'appliqua surtout aux œuvres populaires; ses fables furent composées pour le séminaire royal de Biscaye. Sans avoir l'élégante pureté de celles d'Iriarte, elles sont plus accessibles à l'intelligence des enfants; sur cent cinquante-sept, néanmoins, il n'y a guère que les dix-neuf dernières qui soient originales; quelquesunes sont empruntées à Esope, à Phèdre et aux fabulistes orientaux, mais le plus grand nombre à La Fontaine et à Gay; les plus courtes sont les meilleures.

latine de Madrid, traduisait en vers pour ses élèves les fables de Phèdre et d'Horace.

On ne pourrait compléter la liste des fabulistes de l'Espagne, sans la charger d'une multitude de noms qui n'offrent aucun intérêt pour l'histoire des importations et des perfectionnements. J'ai cité les plus connus; leurs ouvrages suffiront, je le pense, pour établir l'ordre des traditions et des progrès. Au début, tout se confondait; l'apologue n'était qu'un mode d'enseignement qui s'unissait à d'autres modes plus ou moins sérieux; jamais il ne marchait seul; les moralités, les contes, les proverbes qui l'escortaient s'en sont séparés, et ont reçu, de leur côté, des règles spéciales. Instruire en amusant, tel était le plan primitif. Les uns ont mieux aimé instruire sans amuser, et les autres amuser sans instruire. De là, les traités purement religieux ou philosophiques, les leçons sans exemples et les exemples sans leçons. Par ici les *Proverbes rimés* du marquis de Santillane[1], les *Lettres sentencieuses* de Blasco de Garay[2], les *Quatre mille trois cents Adages* de

[1] Imprimés en 1508, réimprimés en 1852, avec un commentaire de D. José Amador de Los Rios. Voir à l'appendix n° 5, une note spéciale sur les recueils de proverbes espagnols et autres.

[2] Imprimées à Venise en 1553.

Pedro Valles l'Aragonais[1], les *Six mille Sentences commentées* du docte professeur de Salamanque, Hernan Nuñez de Guzman[2], la *Philosophie vulgaire* de Mal-Lara[3], les *Traités* d'Antonio de Guevara, les *Décrets des sages*, la *Perle des gloses*, le *Doctrinal*, le *Curial*, le *Guide des Princes;* par là les *Colloques agrestes* de Rodrigo de Cota, la *Célestine* de Roxas, le *Don Quichotte* de Cervantès, les *Visions* de Quévedo, les *Romans picaresques* de Hurtado de Mendoza, de Matteo Aleman, de Velez de Guevara, de Vicente Espinel; enfin, à une extrémité de la route, les églises et les cloîtres avec leurs chaires rigides, et, au bout opposé, les théâtres avec leurs trétaux licencieux. En France, même amalgame d'abord, et même classification ensuite : Rabelais, Montaigne, Charron, Mathurin Régnier, La Fontaine, Molière, Boileau, moralistes à leur façon, ont-ils la moindre analogie avec les naïfs auteurs du *Miroir de la Vérité*, du *Trésor de Sapience*, du *Chapelet des Vertus*, du *Guidon et gouvernement du monde*, des *Sentiers de prudence*, de la *Grand' Nef des Folz du Monde*, de la *Mer des Histoires*, de la *Satire des Loups ravis-*

[1] 1549.
[2] 1555.
[3] 1568.

sants, et d'une infinité d'autres moralités allégoriques ou simples, théologiques ou spiritualistes, facétieuses ou dévotes? Non, assurément; mais ceux qui ont enrichi la littérature d'un genre ignoré ou perdu ne doivent pas être victimes du progrès qu'ils ont commencé. Au lieu de les traiter avec dédain comme de pauvres apprentis, il est juste de considérer que, sans leurs modestes essais, les chefs-d'œuvre des maîtres seraient encore à venir, ou, du moins, seraient venus plus tardivement. Je ne plaide pas ici dans un seul intérêt : je défends la cause de tous. Avec don Juan Manuel ou Juan Ruiz, je défends nos fabliers et nos conteurs, nos trouvères et nos troubadours. Je défends aussi les premiers traducteurs de Bidpaï : les Raymond de Béziers, les Gabriel Cottier, les Pierre de la Rivey [1]. La France, en s'appliquant plus qu'aucune autre nation à l'étude des origines, a consacré le respect des premières œuvres; elle peut louer tous les efforts sans avoir rien à craindre pour sa gloire. Riche de ses fabliaux

[1] Raymond de Béziers a traduit, en 1313, *Calila* et *Dimna*, d'un manuscrit espagnol; la biliothèque du Roi possède le manuscrit qui fut offert par l'auteur à Philippe-le-Bel. Gabriel Cottier a publié en 1556, et Pierre de la Rivey en 1579, une imitation libre du même recueil, d'après Ange Firenzuola et Le Doni, auteurs florentins du XVI[e] siècle, qui s'étaient inspirés l'un et l'autre de la version latine de Jean de Capoue.

des XIIe et XIIIe siècles, qui portent tant de traces des conquêtes faites sur le génie Asiatique par ceux de nos poètes qui prirent part aux croisades, n'a-t-elle pas fourni des pages charmantes au *Décaméron* de Boccace et aux *Contes* de Cantorbery de Chaucer? N'est-ce pas elle, encore, qui a tiré de l'oubli le *Roman du Renard* et sa nombreuse postérité; les apologues satiriques de Rutebeuf et de Jacquemard Gieslée; les fables Ésopiques de Marie de France, de Jean de Condé et de Jean de Boves; les métamorphoses imitées d'Ovide, par Philippe de Vitry; les légendes sacrées de Gauthier de Coinsy, et toute cette mine de poésies Bretonnes et Galliques, que l'imprimerie avait négligée dans ses premiers jours et qu'elle a oubliée plus tard? Avec quelle ardeur nos savants se succèdent dans ce travail d'exploration! les Barbazan, les Caylus, les Paulmy, les Legrand d'Aussi, les Cardonne n'ont pas plus tôt quitté la tranchée qu'ils y sont remplacés par les Walkenaër, les Delarue, les Méon, les Roquefort, les Robert, les Montmerqué, et tant d'autres que je nommerais avec bonheur, s'il dépendait de moi d'ajouter un nouveau lustre à leur réputation. Ce n'est pas assez pour la France de débrouiller le chaos du moyen-âge; elle perce les ténèbres de l'antiquité. Après avoir déchiffré les hiéroglyphes de l'Égypte,

elle s'empare de l'Assyrie, et malgré les ravages de la flamme et du temps, elle reconnaît, elle exhume Ninive, avec ses inscriptions cunéiformes, nouvelle énigme dont quelqu'autre Champollion nous donnera bientôt la clé.

Dans le domaine de la science, toute découverte profite au monde entier. Que la lumière jaillisse du midi ou du nord, dès qu'elle est aperçue d'un point de l'horizon, elle rayonne sur toutes les routes. Continuons donc à labourer chacun notre sillon, assurés que nous sommes de nous retrouver au jour de la récolte. L'histoire de l'apologue est celle de la sagesse des nations; elle forme un des chapitres les plus variés et les plus instructifs de l'histoire universelle des lettres; d'autres l'ont étudiée au point de vue français; je viens d'examiner le côté espagnol, et le sujet est loin d'être épuisé. Que serait-ce donc si l'on voulait déterminer avec quelque précision tout ce que l'Occident doit à l'Orient! Le travail d'une vie entière n'y suffirait pas; les efforts combinés de plusieurs esprits exercés et patients peuvent seuls triompher des obstacles; il faudrait qu'une association de philologues mît ses connaissances en faisceau pour suivre chaque migration d'idée dans les détours obscurs du moyen-âge. Dira-t-on qu'il est impossible d'organiser un atelier pareil; mais

pourquoi l'Institut, qui s'est déjà donné tant de belles et utiles missions, ne se donnerait-il point encore cette mission-là? pourquoi le collége de France, qui enseigne toutes les langues, ne demanderait-il pas à ses professeurs un travail analogue à celui que l'Académie française impose à ses membres? pourquoi enfin les érudits chargés de la conservation de nos grandes bibliothèques ne concourraient-ils pas à la rédaction d'un de ces catalogues raisonnés qui réunissent comme sur un chantier tous les matériaux nécessaires à la construction d'un vaste édifice? N'existe-t-il pas aussi nombre de sociétés volontaires pour des investigations de tout genre? Histoire de l'art, histoire des monuments de la pensée, histoire des races humaines, histoire des révolutions du globe, est-il un fait caché dans la nuit des temps ou dans les entrailles de la terre qu'une association intelligente ne tente pas d'arracher aux ténèbres! Paris n'est pas seulement l'axe universel sur lequel tournent les idées, c'est le centre général des recherches; eh bien! que nos orientalistes si enviés de l'Europe savante rivalisent de zèle et de courage avec nos archéologues et nos antiquaires; les richesses enfouies dans les dépôts de l'Escurial et de Simancas appellent plus que jamais leur attention. Le catalogue dressé par Casiri en dit assez pour les engager à se

mettre à l'œuvre. La plupart des manuscrits proviennent des Arabes, non d'Espagne, mais d'Afrique; ce sont les archives du califat qui ont été prises avec les galères qui les transportaient d'une ville du littoral à une autre; il y a donc là de précieuses découvertes à faire pour nous; aux directions données par les maîtres que possède la métropole, joignons l'actif concours des jeunes élèves qui apprennent dans les écoles de l'Algérie à parler l'arabe comme on parle une langue maternelle, que ne sera-t-il pas permis d'espérer!

Une dernière observation : La traduction de don Juan Manuel présentait à un Français les mêmes difficultés qu'offrirait à un Espagnol Froissard ou Alain Chartier. Fallait-il chercher à rendre un texte suranné par une version du même âge? je ne l'ai pas pensé; ces mosaïques de vieux mots sont comme les ruines artificielles; elles coûtent beaucoup de travail et produisent peu d'illusion. Il m'a paru qu'avant tout il fallait être intelligible, et que, puisque je traduisais pour mes contemporains, je ne devais pas leur parler le langage de Gilles Corrozet, de Nicolas Collin ou de d'Herberay des Essarts. On a nommé *Belles infidèles* les traductions de Perrot d'Ablancourt; l'éloge de l'écrivain adoucit, sans l'affaiblir, la critique du traducteur. L'exactitude (ceci

ne fait doute pour personne) est la première obligation de quiconque entreprend de reproduire un modèle; mais à quelle condition est-on exact? Les avis sont partagés : une traduction, proprement dite, diffère autant d'une imitation libre que d'un calque servile; dans le premier cas, c'est un autre ouvrage; dans le second, c'est le même ouvrage à l'envers, le canevas d'une broderie, la trame d'une étoffe. Entre ces deux systèmes il y a un milieu qu'il est plus facile de définir que de saisir. Forcé fréquemment d'opter entre la forme et l'idée, j'ai préféré à la reproduction bizarrement littérale des mots la traduction moins obscure du sens. Faire connaître l'auteur, en rendant, le plus souvent possible, son langage et toujours sa pensée, n'omettre aucune de ses intentions, conserver à ses récits leur tour naïf, et à ses moralités leurs applications ingénieuses, telle a été mon étude constante, et si le but que je poursuivais s'est dérobé à mes efforts, j'ai la conscience, du moins, de n'avoir rien négligé pour l'atteindre.

Je ne terminerai pas sans offrir mes remerciements les plus sincères à MM. Albert de Circourt, Amador de Los Rios, George Ticknor et Ferdinand Denis, pour les encouragements qu'ils m'ont prodigués avec tant de bienveillance et de zèle; inspirée par un même intérêt, l'amour des chefs-d'œuvres

de l'Espagne, leur vive sympathie a concouru plus que je ne saurais le dire à me donner cette persévérance de résolution qui manque trop souvent aux entreprises littéraires.

PROLOGUE.

Parmi les innombrables merveilles de la création, il en est une que Dieu, notre Seigneur, s'est plu à rendre bien frappante : c'est la diversité des visages. Dans cette multitude d'hommes qui peuplent la terre, il n'y en a pas deux dont la ressemblance soit parfaite. Toutes les figures sont composées des mêmes parties, et ces parties diffèrent les unes des autres. Or, puisque le visage seul, qui occupe si peu de place dans notre être, offre tant de variété, on ne doit pas s'étonner que les esprits et les cœurs ne se ressemblent point. Il n'y a pas d'hommes, en effet, qui aient exactement les mêmes volontés et les mêmes affections.

Pour que vous me compreniez mieux, je citerai quelques exemples :

Ceux qui ont la volonté de servir Dieu, veulent tous la même chose; eh bien! ils ne le veulent pas

de la même manière ; car ceux-ci servent Dieu d'une façon et ceux-là d'une autre. Chacun agit également pour son Seigneur ; tous le servent, mais tous ne le servent pas de la même manière. Les laboureurs, les artisans, les chasseurs, et tous ceux enfin qui se livrent à la même industrie, l'entendent et l'exercent différemment. D'après ces exemples et beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'indiquer, on peut conclure que, bien que tous les hommes soient hommes, et que, comme tels, ils aient un esprit et un cœur, ils ne se ressemblent pas plus par leur manière de voir et de sentir que par les traits de leur figure ; il est pourtant un point de conformité entre eux ; c'est que tous ont plus de goût, d'intelligence et d'aptitude pour ce qui leur plaît que pour ce qui ne leur plaît pas. Ceci reconnu, quiconque veut enseigner une chose, doit l'enseigner comme il convient le mieux à celui qui veut l'apprendre. Beaucoup de gens n'entendent pas ce qui est abstrait ou difficile ; ils ne peuvent donc aimer certains livres ni prendre goût à les lire ; et par suite, il n'en tirent aucune utilité. Voilà pourquoi, moi, don Juan, fils de l'infant don Manuel, gouverneur-général de la frontière et du royaume de Murcie, j'entreprends de faire ce livre dans lequel je mêlerai de mon mieux quelques moralités aux choses les plus intéressantes

que je pourrai trouver. J'imiterai en cela les médecins, qui ne manquent pas, lorsqu'ils ont une maladie de foie à traiter, de mêler à leur remède du miel ou du sucre, ou quelque autre chose de doux, non-seulement parce que les choses douces conviennent au foie, mais parce qu'en les absorbant, il absorbe aussi le remède. On observe la même règle pour toutes les autres parties du corps, quand elles sont malades; on ne leur applique jamais que les remèdes qui leur sont spécialement propres. Dieu aidant, ce livre sera composé ainsi; les lecteurs qui aiment les moralités, le trouveront de leur goût et s'en infuseront la substance; ceux, au contraire, dont elles excèdent la portée, rencontreront d'autres choses qui pourront les amuser; les récits feront passer les préceptes. Qu'on soit ou non disposé à prendre les uns sans les autres, il sera impossible de les séparer; ils arriveront à l'esprit comme le remède dont j'ai parlé arrive au foie ou aux autres parties du corps à l'aide d'un mélange agréable.

Dieu, dont la bonté et la miséricorde sont la source de tout ce qui est et sera bon, fera, je l'espère, que ceux qui liront ce livre en profitent pour son service, pour leur avantage dans ce monde et leur salut dans l'autre; il sait que je n'ai pas d'autre but. Quant à ceux qui trouveraient quelque sujet de

blâme dans mes discours, je les prie de ne pas accuser mes intentions ; les erreurs que je pourrai commettre ne viendront jamais que de mon ignorance. Mais si l'on estime que j'ai dit quelque chose de bon et d'utile, c'est Dieu qu'il en faudra remercier, car c'est grâce à lui seul qu'on peut dire et faire de bonnes choses.

Ici va commencer le livre en forme de dialogue entre un grand seigneur, nommé le comte Lucanor, et son conseiller, appelé Patronio.

EXEMPLE I.

DE CE QUI ADVINT A UN ROI AVEC SON FAVORI.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec Patronio, son conseiller : « Patronio, lui dit-il, un très-haut et très-puissant seigneur, qui se donne pour mon ami, est venu, il y a peu de jours, me faire confidence d'un projet étrange ; quelques désagréments qui me sont inconnus lui auraient inspiré un si profoud dégoût pour ce pays, qu'il serait déterminé à l'abandonner sans retour, et à me laisser, comme gage d'affection, toutes les terres qu'il possède à titre d'acquisition ou de legs. Puique telle est sa volonté, je ne vois pas pourquoi je m'y opposerais ; il n'y a là pour moi, ce me semble, qu'honneur et profit à recueillir ; cependant, avant de rien accepter, je désire savoir votre opinion, et je viens vous demander conseil.

— » Seigneur comte, reprit Patronio, vous agissez avec tant de sagesse, qu'assurément vous n'avez

besoin d'être conseillé par personne ; mais puisque vous me demandez ce que je pense, je ne le tairai pas : ou je me trompe fort, ou c'est un piége que l'on vous tend ; on couvre du voile de l'amitié une épreuve perfide. Ce qui vous arrive me rappelle certaine aventure d'un roi avec son frère qu'il ne serait peut-être pas hors de propos de vous conter, si vous vouliez le permettre. »

Le comte Lucanor fit un signe d'assentiment, et Patronio poursuivit en ces termes : « Un roi avait un favori qui jouissait de toute sa confiance ; or, comme il est impossible d'avoir quelque bonheur que ce soit dans ce monde sans exciter la jalousie, les autres courtisans étaient envieux de ce favori, et ne cessaient de cabaler pour le brouiller avec leur maître ; mais leurs insinuations malveillantes restèrent sans effet ; ils ne purent le faire tomber en disgrâce ni même jeter dans l'esprit du roi le moindre soupçon. Désespérant d'arriver à leurs fins par de vagues attaques, ils prêtèrent au favori un plan de complot où le meurtre était combiné avec la trahison ; il devait commencer, suivant eux, par faire mourir le roi, qui ne laisserait qu'un enfant en bas âge dont il lui serait facile de se débarrasser, et alors tout le royaume serait en son pouvoir. Tant de perversité et d'audace n'était pas croyable ; le roi y crut, néan-

moins, et comme le danger paraissait imminent, il résolut d'aviser au plus tôt. Ne sachant quelle mesure prendre sur de simples soupçons, il consulta les ennemis de son favori, et ceux-ci lui suggérèrent un moyen détourné d'arriver à la preuve du crime ; ils lui donnèrent à entendre, comme vous allez le voir, que le coupable se dénoncerait lui-même. Le Roi consentit à suivre leur avis. Ayant donc mandé son favori peu de jours après, il laissa échapper dans un entretien intime qu'il se sentait un profond dégoût du monde, et que tout n'était que vanité à ses yeux. Il n'en dit pas davantage pour cette fois ; mais bientôt la conversation retomba comme par hasard sur le même sujet, et le Roi insista de nouveau et avec plus de tristesse sur les amertumes de la vie. Il en parla tant de fois pendant plusieurs jours, que le favori finit par croire que son maître était entièrement désenchanté du monde, et qu'il n'avait plus goût ni aux honneurs, ni aux richesses, ni même aux plaisirs. Dès que le roi s'aperçut que cette idée était entrée dans la tête de son favori, il lui confia très-secrètement qu'il était décidé à quitter le trône, à se retirer dans quelque pays où il serait inconnu, et à y chercher une solitude où il pourrait faire pénitence de ses péchés afin d'obtenir le pardon de Dieu et de gagner le paradis. En recevant cette confidence, le

favori manifesta une surprise extrême, et fit tout ce qu'il put pour combattre le dessein de son maître.

— « Abandonner vos sujets, lui dit-il, ce n'est pas servir Dieu ; car, soyez-en certain, à peine serez-vous parti, que tous ceux qui doivent à votre présence paix et justice seront exposés à toutes sortes de maux ; ce seront des conflits et des bouleversements qui reviendront sans cesse affliger le pays et offenser le ciel. D'ailleurs, quelle sera la condition de la reine, votre femme ? que deviendra votre fils, si jeune encore ? pouvez-vous, de gaîté de cœur, livrer leurs personnes et leurs biens aux dangers qui ne manqueront pas de les assaillir.

— « Soyez tranquille, répondit le Roi, je saurai pourvoir à tout ; ni le pays, ni ma femme, ni mon fils n'auront à souffrir de ma retraite. Voici ce que j'entends faire : comme vous me devez tout ce que vous êtes, et qu'en retour des bienfaits dont je vous ai comblé vous m'avez témoigné une fidélité à toute épreuve, je veux vous montrer de nouveau la confiance sans bornes que vous m'avez inspirée, en déposant entre vos mains tout ce que j'ai de pouvoir. Ma femme et mon enfant resteront sous votre garde ; en outre, vous aurez les clefs de toutes les forteresses et de toutes les villes du royaume, afin d'en assurer la défense et de protéger les droits de mon

fils. De cette manière, si je reviens, je trouverai les choses telles que je les aurai laissées, et si, au contraire, je meurs dans la retraite, ma succession ira droit à mon héritier légitime ; le royaume n'aura pas cessé un moment d'être bien gouverné. »

Le favori, qui avait loyalement essayé de changer la résolution du Roi, n'ayant pu y réussir, réfléchit qu'après tout, si on lui confiait l'administration du royaume et la tutelle du jeune prince, il aurait un pouvoir illimité, et cette perspective lui sourit si bien, qu'il rentra chez lui l'âme joyeuse. Or, il avait dans sa maison un captif, grand savant et très-philosophe, qu'il était habitué à consulter sur toute chose ; il le fit appeler et lui raconta ce qui venait de se passer, en ne lui dissimulant pas combien il serait heureux de tenir tout ce que le Roi voulait remettre entre ses mains. Le captif se prit à réfléchir et lui demanda s'il s'était montré disposé à accepter la proposition qui lui avait été faite.

— « Sans doute, répondit le favori.

— » Alors, vous avez commis une faute énorme, et, croyez-moi, vous en porterez la peine, si vous n'y prenez garde. Le Roi ne veut rien faire de ce qu'il vous a dit ; son seul but est de vous éprouver pour vérifier les soupçons que vos détracteurs ont jetés dans son esprit ; en laissant voir que vous seriez

satisfait d'occuper sa place, vous avez justifié à votre insu les propos de vos ennemis, et maintenant, je vous le répète, il n'y a plus de sûreté pour vous. »

Le favori, frappé de ces paroles dont il était forcé de reconnaître la vraisemblance, devint inquiet et soucieux; il demanda conseil au philosophe qu'il avait dans sa maison, et celui-ci lui indiqua un moyen d'échapper au danger suspendu sur sa tête. Voici comment il s'y prit d'après l'avis de ce sage conseiller : la nuit même, car il n'y avait pas un moment à perdre, il se fit couper les cheveux et la barbe, se couvrit d'un vêtement misérable et tout en lambeaux, tel qu'en portent d'ordinaire les pélerins mendiants, s'arma d'un bourdon, chaussa des souliers ferrés qui étaient éculés et troués, et glissa une grande quantité de pièces d'or dans la doublure de ses haillons. A peine fit-il jour, qu'il se rendit au palais et dit au gardien d'aller annoncer très-secrètement au Roi qu'il l'attendait à la porte pour partir avec lui avant que personne pût en être averti; le gardien, qui ne savait ce que cela voulait dire, fit sa commission en toute diligence; le Roi, non moins étonné, ordonna d'introduire son favori et lui demanda, dès qu'il l'aperçut, pourquoi il était déguisé de la sorte : « Seigneur, lui répondit celui-ci, vous ez pas renoncé, je le pense, au projet que vous

m'avez confié. J'ai cherché à combattre votre résolution et je n'ai pu y réussir; maintenant, je n'ai plus qu'une chose à faire, c'est de vous accompagner dans votre exil; je vous dois tout ce que j'ai et tout ce que je suis; comment donc, après avoir été associé par vous aux honneurs du pouvoir, ne partagerais-je pas également les rigueurs de la retraite? Vous allez laisser votre femme et votre fils, et je n'aurais pas le courage d'abandonner mes affections et mes biens! Ah! ce serait le comble de l'ingratitude! je rougirais de honte si vous aviez pu un seul instant m'en croire capable! non, rien ne saurait me séparer de vous; je veux vous servir jusqu'à ma dernière heure sans qu'on puisse deviner ni qui vous êtes, ni qui je suis; et voyez, j'ai caché sous ces haillons tout l'argent nécessaire pour subvenir à nos besoins. Partons donc sans plus tarder, et je vous réponds que personne ne pénétrera le mystère de notre voyage. »

Le Roi, touché de ce discours, crut que son favori pensait tout ce qu'il disait. Dans son ravissement, il lui avoua qu'il n'avait eu en vue que de l'éprouver, et que s'il avait eu le malheur de céder à sa tentation, il lui en aurait coûté cher.

Le favori remercia Dieu de l'avoir préservé d'un si grand péril, et demeura convaincu de deux choses :

la première, qu'il fallait se méfier des épreuves; la seconde, qu'il était utile d'avoir un philosophe dans sa maison.

« Et vous, seigneur comte Lucanor, ne vous laissez pas tromper par les offres faites au nom d'une amitié qui n'existe point. Votre voisin a peur de vous et cherche à vous éprouver; parlez-lui de manière à dissiper ses craintes; faites-lui entendre que, loin de convoiter ses terres, vous ne songez pas plus à les accepter qu'à vous en emparer, et que vous ne souhaitez enfin que son bien et son honneur, deux choses qui doivent être mutuellement ménagées pour que l'amitié soit durable. »

Le comte goûta beaucoup le conseil de Patronio, il le suivit et s'en trouva bien. Don Juan Manuel, estimant aussi que l'exemple était bon à retenir, le fit écrire dans ce livre, et composa des vers qui disent ceci :

« DANS TOUS LES GENS DE BIEN TU PEUX METTRE TA FOI,
» MAIS N'ATTENDS PAS QU'UN SEUL SE DÉPOUILLE POUR TOI.»

Et encore :

« AVEC UN BON CONSEIL ET L'AIDE DU SEIGNEUR,
» DES PLUS GRANDS EMBARRAS ON SORT AVEC HONNEUR. »

Le moraliste et l'homme de cour réunis en la personne de don Juan Manuel ont tiré deux leçons différentes de cet apo-

logue; mais le principal enseignement est à l'adresse des favoris; la règle de conduite que l'auteur leur propose a tout l'air d'être une suggestion de sa propre expérience; on a vu, en effet, qu'il passa la plus grande partie de ses jours sur le *qui vive*. Alphonse XI, alarmé par des confidences perfides, ne cessa de lui tendre des piéges; mais il fut aussi fin que son maître et sut éventer toutes ses ruses. Néanmoins, avant de s'attacher à aucune hypothèse, il faut reconnaître que les livres Arabes imités des livres Indiens abondent en exemples analogues. Le *Pantcha-Tantra* a ouvert la source des épreuves, et lorsqu'on songe à la peur que devaient se faire réciproquement rois et favoris dans des Etats où le despotisme et l'ambition soutenaient sans cesse une lutte ténébreuse, on ne s'étonne pas plus de la fécondité des stratagèmes que de la multiplicité des complots; la méfiance Asiatique a laissé peu de chose à dire sur ce sujet, elle aurait pu en remontrer aux esprits les plus subtils de l'Italie et de l'Espagne, sans en excepter Machiavel et Antonio Pérez.

EXEMPLE II.

DE CE QUI ADVINT A UN HOMME DE BIEN AVEC SON FILS.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, je suis dans un grand embarras au sujet d'une certaine chose que je désire et n'ose faire ; je sais que si je la fais, il ne manquera pas de gens pour me critiquer, et si je ne la fais point, on me blâmera plus sûrement encore. » Après cette ouverture, il lui confia l'objet de son indécision et lui demanda conseil.

— « Seigneur comte, répondit Patronio, il vous serait facile, assurément, de trouver de meilleurs conseillers que moi ; Dieu vous a, d'ailleurs, accordé assez de jugement pour que vous puissiez vous passer de mon secours ; mais puisque vous désirez connaître ce que je pense, c'est un devoir pour moi de vous le dire. Permettez-moi donc de vous raconter ce qui advint à un homme de bien avec son fils. Cet exemple fera cesser, je l'espère, votre irrésolution.

— » Volontiers, dit le comte, et Patronio poursuivit ainsi :

» Un homme de bien avait un fils qui avait reçu du ciel plus d'esprit que de bon sens ; il le consultait sans cesse, et c'étaient toujours de nouvelles objections qui entravaient tous ses projets et l'empêchaient de faire les choses les plus avantageuses. Sur quoi, en effet, ne peut-on pas élever des doutes et faire naître des difficultés? plus les jeunes gens ont d'esprit, plus ils sont exposés à commettre des fautes ; car ils ont tout ce qu'il faut pour entreprendre et rien de ce qui est nécessaire pour achever, et s'ils n'ont pas un guide expérimenté qui les conduise au but, ils se perdent en route. Tel était le jeune garçon dont je viens de vous parler ; il formait mille desseins et n'en exécutait pas un seul. Dès que son père voulait faire un pas en avant, il lui criait, prenez garde ! et le jetait ainsi dans une irrésolution qui lui était toujours funeste. Le bon homme se laissa longtemps arrêter de la sorte ; mais fatigué à la fin de tant de contrariétés, il résolut de donner à son fils une leçon qui put le guérir de ses tergiversations et lui apprendre à suivre ses idées jusqu'au bout. Un jour de marché, l'un et l'autre ayant quitté les champs, s'acheminaient vers la ville pour y faire quelques emplettes ; une bête de somme les précé-

dait; elle ne portait que son bât. Les premiers passants qu'ils rencontrèrent en firent la remarque et trouvèrent qu'il était étrange d'aller à pied derrière une bête sans charge. Le bon homme qui les entendit demanda à son fils ce qu'il en pensait; celui-ci répondit qu'à son avis l'observation était juste, et que puisque la bête n'avait rien à porter, il n'était pas nécessaire d'épargner son dos.

— » Monte donc dessus, s'écria le père, et le fils monta. Peu après, seconde rencontre : Il faut, se dirent entre eux les nouveaux venus, que cet homme ait perdu la raison; car, vieux comme il l'est et déjà fatigué, il reste sur ses jambes, tandis que son fils, qui est jeune et vigoureux, se sert des quatre pieds du baudet.

— » Qu'en penses-tu? demanda le père à son fils.

— » Je pense, répondit le garçon, qu'on n'a pas tort.

— » Descends donc, puisque c'est ton avis, et je vais monter à ta place. »

Ce changement était à peine terminé, qu'arrivent d'autres passants.

— « N'est-ce pas une honte, se disent-ils, de laisser ainsi marcher un enfant, pendant qu'un homme endurci à la fatigue se tient tranquillement assis sur sa bête!

— » Qu'en penses-tu? demanda le père à son fils.

— » Je pense, répondit le fils, qu'on pourrait bien avoir raison.

— » Alors, monte en croupe; de cette manière il n'y aura plus rien à dire, puisque ni l'un ni l'autre ne restera à pied. »

D'autres passants arrivèrent bientôt, et se mirent à ricaner.

— « La pauvre bête! dirent-ils, elle est si efflanquée qu'elle n'arrivera jamais à la ville avec sa double charge.

— » Qu'en penses-tu, demanda le père à son fils?

— » Je pense, répondit le garçon qu'ils disent la vérité.

— » Tu es donc de l'avis de tout le monde, s'écria le père. Quand nous sommes partis, la bête ne portait que son bât, et tu disais c'est bien; puis, nous avons rencontré quelques gens qui ont dit que c'était mal, et tu as pensé comme eux; tu t'es mis en selle pendant que je continuais à marcher; puis, d'autres sont venus qui nous ont désapprouvés, et tu as partagé leur opinion; alors j'ai grimpé sur la bête, et tu as suivi. Nouveau blâme de la part des passants, nouvelle approbation de la tienne, et tu as monté en croupe derrière moi; enfin, on vient encore de nous blâmer et tu prétends qu'on a raison; fais-moi donc

le plaisir de me dire ce que nous pourrons faire pour que personne n'ait un mot à souffler ; observe qu'on a trouvé à redire à tous nos arrangemens : l'un et l'autre à pied, c'était faire trop beau jeu à la bête ; le plus vieux dessus et le plus jeune derrière, c'était sacrifier le moins fort au plus endurci ; le père à pied et le fils à cheval, c'était renverser les lois de la nature qui donnent à la jeunesse plus de vigueur qu'à la vieillesse ; tous deux en selle maintenant, c'est écraser la bête ; cependant, il n'y a pas d'autre manière d'aller, et puisque nous avons tout essayé et qu'on a tout blâmé, il est clair qu'on a eu tort au moins une fois. J'ai voulu faire cette épreuve, mon fils, pour t'apprendre à te décider d'après ton propre sentiment ; car mets-toi bien dans la tête que tu ne réussiras en quoi que ce soit à obtenir l'approbation de tout le monde. Ou la chose que l'on fait est bonne ou elle est mauvaise : si elle est bonne, les méchants la désapprouvent, par cela seul qu'elle est bonne ou qu'ils n'ont rien à y gagner ; si elle est mauvaise, les bons ne peuvent que la blâmer, et ils la blâment à juste titre ; ne t'inquiète donc pas des opinions d'autrui ; mais pèse mûrement tes projets, et s'ils sont honnêtes et sages, poursuis-les avec persévérance, sans prendre souci d'une critique plus souvent légère ou malveillante, que sérieuse et désintéressée. »

— « Et vous, seigneur comte Lucanor, quelque parti que vous preniez ou que vous ne preniez pas, attendez-vous à rencontrer des censeurs; mais, puisque vous me demandez mon conseil, le voici : Avant de commencer une chose, examinez-la en tous sens, calculez-en tous les résultats; si vous craignez de vous tromper, consultez les hommes dont la prudence et la loyauté vous inspirent le plus de confiance; autrement, à défaut d'un conseiller sûr, laissez passer un jour et une nuit, si les circonstances le permettent, et évitez également soit d'agir avec trop de précipitation, soit de vous régler avec trop de faiblesse sur l'opinion du monde. »

Le comte Lucanor goûta beaucoup ce conseil; il le suivit et s'en trouva bien. Don Juan, estimant aussi que l'exemple était utile à retenir, le fit écrire dans ce livre avec deux vers qui disent ceci :

« TU VEUX, AVANT D'AGIR, SAVOIR CE QU'ON DIRA;
» FAIS CE QUE TU DOIS FAIRE, ET GLOSE QUI VOUDRA. »

Cet apologue a fait le tour du monde. Partout il a trouvé des imitateurs, et certes don Juan Manuel n'a pas été le moins heureux. Cependant, rien n'est à comparer à la fable de La Fontaine, intitulée : *le Meunier, son Fils et l'Ane.* Cette fable, la première du troisième livre, est précédée d'un prologue qui prouve que La Fontaine en avait emprunté le sujet à la *Vie de Malherbe,* par Racan :

L'invention des arts étant un droit d'aînesse,
Nous devons l'apologue à l'*ancienne Grèce* *:
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte est un pays plein de terres désertes :
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé :
Autrefois à Racan Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins,
(Comme ils se confiaient leurs pensers et leurs soins)
Racan commence ainsi : « Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez savoir les choses de la vie,
Qui par tous ses degrés avez déjà passé,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé;
A quoi me résoudrai-je? Il est temps que j'y pense.
Vous connaissez mon bien, mon talent, ma naissance.
Dois-je dans la province établir mon séjour?
Prendre emploi dans l'armée ou bien charge à la cour?
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes.
La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
Si je suivais mon goût, je saurais où buter;
Mais j'ai les miens, la cour, le peuple à contenter. »
Malherbe, là-dessus : « Contenter tout le monde !
Ecoutez ce récit avant que je réponde. »

A. C. M. Robert, si infatigable dans ses recherches et si exact dans ses citations, n'a pas indiqué l'apologue de don Juan Manuel, ce qu'il n'aurait pas manqué de faire s'il l'avait connu; car la marche est la même, et Patronio applique au comte Lucanor tout ce que Malherbe conseille à Racan. Il n'y a qu'une seule différence, et dans la conclusion. La Fontaine termine ainsi sa fable :

Quant à vous, suivez Mars ou l'Amour ou le prince;
Allez, venez, courez, demeurez en province;
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement,
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

* Cette erreur du bonhomme ne doit pas surprendre. Il était trop poëte pour être savant; la première traduction venue lui suffisait.

Le moraliste Espagnol ne s'arrête pas là : il veut que l'on réfléchisse avant d'agir; que, s'il est possible, on prenne conseil de personnes prudentes et sincères; qu'on diffère d'un jour et d'une nuit, si l'on ne peut être conseillé; et qu'enfin on évite également les coups de tête en mettant trop de confiance en soi-même, et les faiblesses en tenant trop de compte de l'opinion du monde

Don Juan Manuel s'est donc plus éloigné que La Fontaine de la fable d'Esope, et peut-être serait-il facile de prouver que ni l'un ni l'autre ne l'avaient prise pour modèle. La donnée première de cette fable se retrouve sous le titre du *Jardinier, son Fils et l'Ane*, dans le roman turc des *Quarante Vizirs*. Or, ce roman, qui n'est que du XV[e] siècle, est tiré, d'après l'aveu de l'auteur, d'un roman Arabe de Chéikh-Zadé, beaucoup plus ancien, intitulé : *Livre des Quarante Matinées et des Quarante Soirées* (Hikaiat Arbaïn Sebah wamesa) qui dérive lui-même en partie du *Livre de Sendabah*, originaire de l'Inde.

Ce dernier recueil, traduit du Sanscrit en Persan, du Persan en Arabe, de l'Arabe en Syriaque, du Syriaque en Hébreu, ainsi que je l'ai dit plus haut, a servi de type au livre latin composé dans les dernières années du XII[e] siècle ou au commencement du XIII[e], sous le titre de : *Historia septem sapientium Romæ*, par don Jehans, moine de l'abbaye de Haute-Selve. De là quatre traductions modernes, au nombre desquelles se trouve la traduction française de 1492, qui a fait arriver le sujet primitif à Malherbe.

EXEMPLE III.

DU BOND QUE LE ROI RICHARD D'ANGLETERRE FIT DANS LA MER POUR COMBATTRE LES MORES.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, ma confiance en votre jugement est sans bornes ; je sais qu'il n'y a personne qui puisse comprendre ce que vous ne comprenez pas, ni donner un conseil là où vous ne trouvez rien à conseiller. Je vous prie donc de m'indiquer ce qu'il y a de mieux à faire dans le cas que je vais vous dire. Il est inutile de vous rappeler que je ne suis plus jeune, et que ma vie entière s'est passée à guerroyer tantôt contre les Chrétiens ou contre les Mores, tantôt contre les rois dont je suis le vassal ou contre les seigneurs dont les terres touchent les miennes ; je ne vous apprendrai également rien en vous avouant que dans mes luttes contre les Chrétiens, quoique je n'aie jamais été l'agresseur, il ne m'a pas toujours été pos-

sible d'épargner les innocents; par suite de cela, et d'autres péchés commis envers Dieu notre Seigneur, je ne pense pas sans inquiétude à mon heure dernière; si je ne puis connaître le jour où je mourrai, mon âge m'assure que je ne vivrai pas longtemps, et le juge devant lequel j'aurai à comparaître d'un moment à l'autre n'excuse, je le sais, ni les mauvaises paroles ni les mauvaises actions. Que deviendrais-je donc si par malheur il me trouvait en faute? Je ne pourrais éviter les peines de l'enfer, et je serais condamné à y brûler éternellement. Si, au contraire, Dieu me trouvait en état de grâce, quel serait mon bonheur! Il m'admettrait parmi ses élus, et j'irais en paradis, gloire et félicité au-dessus desquelles il n'y a rien. Or, puisqu'il y a tant de bien d'un côté et tant de mal de l'autre, et que ce sont les œuvres seules qui font pencher la balance, je désire que, prenant en considération ma vie passée et ma résolution actuelle, vous me disiez comment, selon vous, il faudrait que je fisse pénitence de mes péchés pour obtenir le pardon céleste.

— » Seigneur comte Lucanor, répondit Patronio, je suis ravi de tout ce que vous venez de me dire, surtout de la disposition de votre âme; car si vous ne m'aviez interrogé que pour le plaisir de parler, j'aurais cru que vous vouliez m'éprouver, comme ce roi

dont je vous ai entretenu voulut éprouver son favori. J'aime à voir que vous êtes résolu à faire pénitence des péchés que vous avez commis envers Dieu, sans renoncer à vos devoirs envers les hommes, ni sacrifier les intérêts de votre honneur. Si, en effet, vous aviez eu l'intention d'embrasser la vie monastique ou de vous séquestrer dans quelque lieu solitaire, vous n'auriez pu manquer d'encourir le blâme, soit qu'on vous eût vu prendre le goût du cloître, ou qu'il vous eût été impossible de vous y accoutumer. Dans le premier cas, on aurait dit : Il a manqué de cœur et n'a pu soutenir au sein du monde l'épreuve que soutiennent les hommes de bien; dans le second cas, c'eût été bien pire : on vous aurait reproché de n'avoir pu vous plier à la règle ni supporter aucune rigueur, et vous ne seriez sorti du monastère que perdu de corps et d'âme, sans pouvoir remettre jamais votre nom en honneur; mais puisque vous êtes si bien disposé, je voudrais qu'il me fût permis de vous raconter ce qu'un saint ermite apprit de Dieu, touchant ce qui devait arriver tant à lui qu'au roi Richard d'Angleterre. »

Le comte Lucanor invita Patronio à lui raconter cette histoire.

— « Seigneur comte, poursuivit celui-ci, un ermite menait une sainte vie, faisait beaucoup de bonnes

œuvres et souffrait les plus rudes austérités pour gagner le ciel; Dieu l'en récompensa en lui promettant la gloire des élus. L'ermite, après avoir témoigné sa reconnaissance et sa joie comme il le devait, sollicita de Dieu une autre grâce; il le pria de lui faire connaître celui qui devait être son compagnon dans le paradis. Dieu refusa d'abord de répondre, et lui fit dire par un ange qu'il ne devait pas lui adresser de pareilles questions; mais l'ermite insista avec de si ferventes prières, que son vœu fut exaucé. Le Seigneur envoya le même ange lui annoncer qu'il aurait pour compagnon dans le ciel le roi Richard d'Angleterre. A cette nouvelle, le saint homme fut aussi joyeux qu'étonné; il connaissait le roi Richard, il savait que c'était un prince très-batailleur, qui avait commis toutes sortes de violences, tué, pillé, dévasté, incendié; et, en songeant combien la vie qu'ils avaient menée était différente, il ne pouvait s'expliquer comment Dieu les réunirait dans la voie du salut.

» Le Seigneur voyant combien il était soucieux, envoya de nouveau l'ange pour lui dire d'être certain que le roi Richard avait servi le ciel, et qu'il avait autant mérité par un bond courageux que lui ermite par toutes les bonnes œuvres de sa vie. La surprise de l'anachorète ne fit qu'augmenter; il demanda

comment cela pouvait être : « Le voici, répondit l'ange : le Roi de France, le Roi de Navarre et le Roi d'Angleterre étaient allés en croisade outre-mer. Le jour où ils espéraient entrer au port, tous étant déjà sous les armes et prêts à débarquer, on aperçut le long du rivage une armée de Mores si nombreuse qu'on douta qu'il fût possible de prendre terre. Le Roi de France, ne sachant que résoudre, fit dire au Roi Richard que s'il voulait venir le trouver sur son vaisseau, ils arrêteraient ensemble le parti qu'il y avait à prendre. Richard était à cheval : Allez dire de ma part au Roi de France, répondit-il, que mon parti est pris. J'ai beaucoup péché contre Dieu, mais je lui ai toujours demandé le temps de faire pénitence, et il me l'a accordé avant mon départ d'Angleterre. Or, comme je suis en état de grâce, je vois arriver avec plaisir le moment que j'ai souhaité ; si je meurs, Dieu me pardonnera ; si je survis, ce sera mieux encore, les infidèles seront punis et les chrétiens triompheront. » En achevant ces mots, il recommanda son corps et son âme à Dieu, invoqua sa protection, fit le signe de la croix, ordonna aux siens de le suivre, et enfonçant les éperons dans les flancs de son cheval, il fit un bond au milieu des flots ; bien que le rivage ne fût pas éloigné, la marée était encore si haute que le Roi et son cheval furent entièrement submer-

gés ; mais Dieu, plein de miséricorde, se souvint de ce qu'il a dit dans son Evangile, savoir qu'il veut la conversion du pécheur et non sa mort ; il vint en aide à Richard, et assura ainsi en même temps sa conservation dans ce monde et son salut dans l'autre. Richard ne sortit de la mer que pour courir sus aux Mores ; les Navarrais et les Français, en le voyant donner le signal du combat, pensèrent que ce serait une honte pour eux de rester en arrière (ce qu'ils n'ont jamais eu l'habitude de souffrir), et ils s'élancèrent tous dans les flots. Les infidèles, effrayés de leur nombre et de leur audace, n'osèrent pas les attendre de pied ferme ; ils abandonnèrent le port et se mirent à fuir ; ceux qui purent être atteints reçurent la mort ; en telle sorte que la victoire des chrétiens fut complète, et tout cela à cause du bond qu'avait fait le roi Richard d'Angleterre. »

L'ermite fut charmé de ce récit ; il sentit que Dieu lui accordait une insigne faveur, et le remercia mille fois d'avoir choisi pour son compagnon dans le ciel un homme qui s'était si noblement dévoué au service de Dieu et au triomphe de la foi catholique.

— « Et vous, seigneur Lucanor, si vous tenez aussi à servir Dieu et à obtenir l'absolution de vos péchés, comme je le crois, occupez-vous, avant de quitter la terre, de réparer vos torts et de faire pénitence sans

prendre souci des choses de ce monde, qui ne sont que vanité. Ne croyez jamais ceux qui vous diront qu'il faut faire force prouesses pour accroître votre puissance. Ces gens-là ne veulent que vous jeter dans des entreprises sans issue, qui les rendent nécessaires ou importants. D'ailleurs, où conduit l'ambition ? Quels moyens odieux n'emploie-t-elle pas pour faire des conquêtes! Loin de suivre cette voie orgueilleuse et toute semée de périls, vous qui n'aspirez qu'à la vie éternelle, souvenez-vous que vous êtes assez puissant pour combattre les infidèles et par terre et par mer; c'est ainsi qu'il faut servir Dieu : si vous succombez les armes à la main, votre mort sera celle d'un martyr; si vous terminez vos jours dans le calme de la paix, vous serez encore au nombre des bienheureux, car vos bonnes œuvres vaudront des victoires; et s'il arrive qu'on veuille mal parler de vous, on ne pourra pas le faire justement, puisqu'il sera bien connu que vous aurez fait tout ce que l'honneur de la chevalerie exigeait de vous, c'est-à-dire que vous aurez été le chevalier de Dieu et non du démon, et que vous aurez mis sous vos pieds l'orgueil, la vaine gloire et toutes les choses périssables.

» Je viens, seigneur comte Lucanor, de vous conseiller de mon mieux, comme vous me l'aviez de-

mandé ; suivez maintenant votre inspiration, faites ce que vous voulez faire ; ce sera le bond du roi Richard et vous aurez le même sort que ce grand Roi. »

Le comte goûta beaucoup le conseil de Patronio, et pria Dieu de lui offrir une occasion de le servir comme Patronio le lui avait indiqué et selon son propre vœu. Don Juan estimant aussi que l'exemple était utile à retenir, le fit écrire dans ce livre avec deux vers qui disent ceci :

« SI L'HOMME, MOINS ÉPRIS DE CE MONDE MORTEL,
« NE PENSAIT QU'AU SALUT, IL IRAIT DROIT AU CIEL. »

Don Juan Manuel emprunte ses exemples à tous les temps et à tous les pays : *Histoire des Mores, Histoire d'Espagne, Histoire des Croisades*, il ne néglige aucune source. Richard Cœur-de-Lion, tant de fois célébré par les poètes du Nord, n'a pas été oublié par ceux du Midi, et l'Espagne s'est montrée aussi reconnaissante que la patrie du Tasse, des services rendus à la cause de la foi par le héros de l'Angleterre catholique. Don Juan Manuel a fidèlement exprimé le sentiment général qui se manifestait encore au XIVe siècle. Son apologue a, en outre, je ne sais quelle teinte évangélique ; on pourrait y voir une réminiscence de la parabole du Christ sur l'ouvrier de la dernière heure.

EXEMPLE IV.

DE CE QU'UN GÉNOIS DISAIT A SON AME AU MOMENT DE MOURIR.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : «Patronio, lui dit-il, grâce à Dieu, mes affaires sont en assez bon état; je suis d'accord sur tout point important avec mes voisins, mes égaux et d'autres encore. C'est pourquoi on me conseille de divers côtés de tenter quelque grande entreprise qui soit bien extraordinaire, bien aventureuse, et je me sens très-disposé à suivre cet avis, mais j'ai trop de confiance en vous pour rien commencer avant de vous avoir consulté.

— » Seigneur comte Lucanor, répondit Patronio, pour que vous preniez le parti qui convient le mieux à votre intérêt, laissez-moi vous conter ce qui advint à un Génois qui parlait à son âme. »

Le comte pria Patronio de lui conter la chose, et Patronio le fit ainsi :

— « Seigneur comte Lucanor, un Génois qui était très-puissant et qui vivait en bonne intelligence avec tous ses voisins, fut atteint d'une maladie mortelle. Dès qu'il sut qu'il ne pouvait être sauvé, il envoya chercher ses parents, ses amis, sa femme et ses fils, et quand ils furent tous réunis autour de lui, il se fit porter dans un palais superbe, d'où l'on apercevait à la fois la terre et la mer, et là, il ordonna qu'on étalât sous ses yeux tout son trésor et tous ses joyaux. Lorsque tout fut ainsi rassemblé, il se mit à parler de la sorte à son âme : « O mon âme, je vois que tu veux me quitter, et vraiment j'ignore pourquoi, car rien ne te manque. Te faut-il une femme et des enfants ? Les voici, et certes tu dois en être fière. Te faut-il des parents et des amis? Tu en as devant toi, qui sont tous gens de dévouement et d'honneur. Te faut-il des monceaux d'or et d'argent et des pierres précieuses, et des joyaux, et de belles étoffes, et des parures de tout genre ? Il y en a tant ici que tu ne saurais former un seul désir qui ne puisse être satisfait. Te faut-il des vaisseaux et des galères, qui combattent pour toi et qui te rapportent gloire et richesse? Cette mer en est couverte ; tu les aperçois de ton palais. Te faut-il de vastes domaines et des jardins délicieux? Tu peux, de ces fenêtres même, en voir de magnifiques. Te faut-il des che-

vaux, des mules, des chiens pour la chasse et pour ton amusement, des jongleurs pour te divertir, un bon logis abondamment garni de lits, de siéges et de tous les autres meubles nécessaires[1]? Rien ne te manque; mais puisqu'avec tant de biens tu ne te tiens pas pour satisfaite; puisque tu ne peux supporter ton bonheur même; puisque rien de ce que tu as ne saurait te fixer, et que tu n'aspires qu'à poursuivre ce que tu ne connais pas, va-t-en, je t'abandonne à la grâce de Dieu. »

—» Et vous, seigneur comte Lucanor, qui, Dieu merci, avez tout ce que vous pouvez souhaiter, tranquillité, considération, puissance, vous n'agiriez pas prudemment, à mon avis, si vous alliez compromettre tout cela pour suivre le conseil qu'on vous donne. Ceux qui vous excitent ainsi n'ont peut-être d'autre pensée que de vous mettre sous leur dépendance; car une fois engagé dans l'entreprise qu'ils vous proposent, vous aurez besoin d'eux et vous serez contraint de faire leur volonté, tandis qu'à présent ils font la vôtre. Peut-être espèrent-ils rétablir leurs affaires à vos dépens, ce qui leur serait impossible si vous res-

[1] Les meubles appelés alors lits et siéges sont évidemment les meubles de luxe que nous connaissons sous les noms modernes de sophas, divans, fauteuils, etc.

tiez tranquille et si vous profitiez de la leçon que le Génois fit à son âme. Pour moi, je n'ai qu'un conseil à vous donner, c'est que tant que vous pourrez garder la paix avec honneur et avantage, vous ne devez pas vous embarquer dans une aventure qui mettrait tout en péril. »

Le comte goûta beaucoup le conseil de Patronio ; il le suivit et s'en trouva bien. Don Juan crut aussi que l'exemple était utile à retenir ; mais il ne voulut y joindre aucun vers ; il se contenta de ce proverbe, que disent les vieilles femmes de Castille :

QUE CELUI QUI EST BIEN ASSIS NE SOIT PAS PRESSÉ DE SE LEVER.

D'où vient cet apologue? Aucune source que je sache ne l'indique; je dois donc, jusqu'à meilleur informé, laisser à don Juan Manuel tout le mérite de l'invention et de la mise en œuvre; il y a dans le tour du récit une originalité qui semble le trahir.

EXEMPLE V.

DE CE QUI ADVINT A UN RENARD AVEC UN CORBEAU QUI TENAIT UN FROMAGE DANS SON BEC.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, un homme, qui se prétend mon ami, m'a donné à entendre qu'il me trouvait accompli de tout point, et que je n'avais à envier ni le renom ni la puissance d'aucun seigneur ; puis, après m'avoir ainsi débité les plus beaux compliments, il m'a fait une proposition qui, à première vue, autant du moins que j'ai pu en juger, semble devoir être entièrement à mon avantage. »

Patronio, ayant ouï la proposition qui en effet paraissait très-avantageuse, engagea le comte à se tenir sur ses gardes. « Les flatteries cachent souvent des piéges, ajouta-t-il ; si vous en voulez un exemple, permettez-moi de vous raconter ce qui advint à un corbeau avec un renard. »

— Volontiers, dit le comte Lucanor, et Patronio poursuivit de la sorte : «Un corbeau, ayant trouvé par aventure un grand morceau de fromage, l'emporta sur un arbre pour le manger tout à son aise. Il s'en régalait joyeusement, lorsqu'un renard, venant à passer, flaira le fromage, et chercha aussitôt quelque ruse pour en faire sa proie : « Don corbeau, s'écria-t-il, laissez-moi me féliciter de cette rencontre inattendue ; que de fois n'a-t-on pas vanté en ma présence et votre noblesse, et votre beauté et votre grâce ! mais malgré le vif désir que j'avais de vous voir, Dieu ne m'avait pas accordé cette faveur jusqu'ici ; maintenant que j'ai le bonheur de pouvoir vous contempler, j'avouerai franchement que vous êtes mieux encore qu'on ne vous avait dépeint, et pour que vous n'alliez pas supposer que c'est pure flatterie de ma part, je ne tairai pas plus les défauts qu'on vous attribue que les qualités qu'on vous reconnaît. On dit, par exemple, que vous êtes noir depuis le bout du bec jusqu'au bout de la queue, et que cette couleur nuit à votre beauté ; ceux qui parlent de la sorte tombent dans une erreur grossière ; car si vos plumes sont noires, il en est de même de celles du paon de l'Inde, qui est le plus bel oiseau du monde. Si vos yeux sont noirs en valent-ils moins pour cela ? au

contraire, les yeux noirs ont toujours passé pour les plus brillants et les meilleurs; ils ont l'avantage de distinguer ce qui est sombre aussi bien que ce qui est clair; on estime particulièrement les yeux de la gazelle, qui sont plus noirs que ceux des autres animaux. Bien que votre bec, vos pattes et vos serres surpassent en grosseur ce que l'on voit chez les oiseaux de votre taille, quelle légéreté dans votre vol! seul vous pouvez lutter contre les vents et suivre de vive force tous les chemins. Or, puisque Dieu vous a si bien traité en toute chose, je ne puis supposer, que voulant que vous fussiez accompli, il ait oublié de vous donner une voix supérieure à celle de tous les oiseaux; au bonheur que j'ai eu de vous rencontrer, il dépend de vous d'en ajouter un autre non moins doux, et que je sollicite avec instance, c'est d'entendre votre ramage. »

« Remarquez en passant, seigneur comte, que le renard, pour mieux tromper le corbeau, mêlait adroitement des vérités aux mensonges; ce mélange est le poison le plus subtil et le plus dangereux. Le corbeau croyant le renard sincère, parce qu'il lui disait également le mal et le bien, ne conçut aucun soupçon; il ouvrit le bec pour chanter et laissa tomber le fromage; le renard s'en saisit à l'instant et prit la fuite, laissant l'oiseau tout confus

d'avoir cru avoir ce qu'il n'avait pas et d'avoir lâché ce qu'il avait.

— « Et vous, seigneur comte Lucanor, qui avez reçu du ciel tant de dons véritables, méfiez-vous de l'homme qui en exagère la valeur; il ne vous attribue tant de renommée et de puissance qu'afin de vous attirer dans un piége; agissez en homme prudent et veillez sur lui. »

Le comte Lucanor goûta beaucoup le conseil de Patronio, il le suivit et s'en trouva bien. Don Juan estimant aussi que l'exemple était utile à retenir, le fit écrire dans ce livre et composa deux vers qui disent ceci :

« TEL VANTE TES DÉFAUTS POUR ATTRAPER TON BIEN
» QUI SERA MOINS FLATTEUR QUAND TU N'AURAS PLUS RIEN. »

Cette fable est un des chefs-d'œuvre de La Fontaine, qui a su en seize vers tout dire mieux que ses nombreux devanciers. Voy. liv. I.

On la trouve chez les Grecs, dans Esope; chez les Latins, dans Phèdre, et tous les fabulistes du moyen-âge; chez les Français, dans le roman du Renard; dans Marie de France; dans la *Mer des histoires*, et dans tous les fabulistes antérieurs au XVII[e] siècle; chez les Italiens, dans le recueil d'Accio Zuccho, imprimé à Rome en 1483, et dans tous les recueils ultérieurs; chez les Allemands, dans Minne-Singer. Zur. 1757, in-8°; chez les Orientaux, dans l'*Anthologia Persica* de Mola Dehami Beharistan. Vienne 1778, in-fol.

A. C. M. Robert, qui a donné une liste étendue de ces divers auteurs, a ignoré l'existence de l'imitation faite par don Juan Manuel et par Juan Ruiz de Hita. Il ne cite pour l'Espagne que le recueil intitulé *Ysopo*, imprimé à Burgos en 1496.

Dans le *Roman du Renard*, le corbeau est appelé messire Tiercelin; on est surpris que La Fontaine, qui aimait beaucoup à donner des sobriquets à ses personnages, ait négligé celui-là. Il y a aussi un trait assez plaisant dans le discours du renard : Dieux! s'écria le rusé matois, en entendant chanter le corbeau, que votre voix est claire! si vous ne mangiez pas de noix, vous chanteriez le mieux du monde.

> Diex, dist renart, com or est claire,
> Et com espurge vostre vois.
> Se vos vos gardies de nois
> Au mieux del monde chantisés.

Juan Ruiz de Hita a renfermé son récit et sa moralité en vingt-huit vers d'une allure vive et piquante; seulement l'éloge de la voix du corbeau est poussée jusqu'à l'exagération la plus forte, et la morale est recousue tant bien que mal au sujet du poème, par ce quatrain final :

> Non es cosa segura creer dulce lisonja,
> De aqueste dulzor suene venir amarga lonja,
> Pecar en tal manera non conviene a monja,
> Religiosa non casta est perdida toronja.

> Il est dangereux de croire aux propos flatteurs;
> Plus ce poison est doux, plus les effets en sont amers;
> Malheur à la none qui commet un péché semblable.
> Une religieuse qui n'est pas chaste est une orange gâtée.

Les amateurs d'harmonie imitative ont beaucoup admiré ce vers de La Fontaine :

« OUVRE UN LARGE BEC ET LAISSE TOMBER SA PROIE. »

Je leur recommande celui de Juan Ruiz :

« EL QUESO DE LA BOCA HOBO SE LE A CAER. »

EXEMPLE VI.

DE CE QUI ADVINT A UNE HIRONDELLE AVEC D'AUTRES OISEAUX EN VOYANT SEMER DU LIN.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, on est venu me donner avis que plusieurs de mes voisins beaucoup plus puissants que moi conspirent secrètement ma ruine et ne songent qu'à me tendre des embûches ; j'ai peine à le croire, car je n'ai rien vu qui autorise un tel soupçon ; cependant, je me demande si dans le doute je ne dois pas prendre quelque mesure de sûreté ; conseillez-moi, je vous prie, sur ce point délicat ; j'ai toute confiance en votre bon jugement.

— « Seigneur comte Lucanor, répondit Patronio, permettez-moi de vous raconter ce qui advint à une hirondelle avec d'autres oiseaux, et il ne vous sera pas difficile ensuite, je le pense, de faire ce qui conviendra le mieux.

—» Volontiers, dit le comte, et Patronio poursuivit ainsi :

—» Seigneur comte, une hirondelle vit un homme semer du lin; elle eut assez de bon sens pour comprendre que lorsque ce lin aurait germé et mûri, on pourrait en faire des lacs et des filets avec lesquels on prendrait les oiseaux. Elle fut trouver ceux-ci, les assembla, les avertit du danger qui les menaçait, et leur conseilla d'arracher le lin avant qu'il eût levé, car autant il est aisé de remédier au mal en l'attaquant dès qu'il commence, autant il est difficile d'en venir à bout plus tard. Les oiseaux dédaignèrent son conseil et ne voulurent rien faire; l'hirondelle eut beau insister, ce fut peine perdue. Le lin poussa tant et tant, que bientôt ni aile ni bec ne put en détruire un brin; alors, on se repentit; mais à quoi bon! l'hirondelle voyant qu'on ne l'écoutait pas, avait pris le parti d'aller trouver le maître du champ; elle était entrée en pourparlers avec lui, et avait gagné sa confiance; elle obtint qu'il l'épargnât ainsi que toutes ses sœurs. Depuis lors, ce traité subsiste. Les hirondelles vivent sous le toît des hommes dans une entière sécurité, tandis que l'on ne cesse de tendre des piéges aux autres oiseaux qui n'ont pas voulu s'en garantir.

» Et vous, seigneur comte Lucanor, n'attendez

pas pour vous mettre à l'abri que l'orage ait éclaté. Un savant dit qu'il faut mettre le pied sur le germe du mal pour l'écraser avant qu'il se développe ; la prudence consiste moins à s'en préserver quand il est éclos, qu'à l'empêcher d'éclore. »

Le comte Lucanor goûta beaucoup le conseil de Patronio, il le suivit et s'en trouva bien. Don Juan, estimant aussi que la leçon était utile à retenir, la fit écrire dans ce livre, et fit deux vers qui disent ceci :

« POUR ARRÊTER LE MAL PRENDS-LE DÈS L'ORIGINE ;
» QUI NE VEUT PAS DU FRUIT DOIT COUPER LA RACINE. »

Cet apologue se retrouve chez Ésope, Romulus, Marie de France.

La Fontaine en a fait une de ses meilleures fables. (T. I, liv. I, fol. 8.)

A. C. M. Robert n'a connu, à ce qu'il paraît, ni l'apologue en prose de don Juan Manuel, ni l'apologue en vers de son contemporain Juan Ruiz de Hita. (Stances 720 à 730.) Il y a dans les deux récits Espagnols un dénouement que La Fontaine n'a pas reproduit et qui n'est pas sans intention ; c'est le parti que prend l'hirondelle d'aller se mettre sous la protection du chasseur en suspendant son nid au toit de celui-ci. N'est-il pas prudent, en effet, de se tourner du côté du plus fort, lorsque le plus faible repousse tout conseil et court obstinément à sa perte ?

EXEMPLE VII.

DE CE QUI ADVINT A UNE FEMME QUI SE NOMMAIT DONA TRUHANA.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, un homme m'a confié un projet et m'a montré comment il pouvait le mener à bien, et, en vérité, ce projet offre tant d'avantages que si Dieu veut qu'il réussisse, ainsi que l'on me l'a fait voir, il me donnera un profit considérable ; car il y a tant de choses qui naissent les unes des autres, que le résultat final est immense. » Et il raconta à Patronio comment cela devait se faire, et dès que Patronio eut entendu les moyens proposés, il répondit de la manière suivante :

— « Seigneur comte Lucanor, j'ai toujours ouï-dire qu'un homme sensé doit s'attacher au certain et non à ce qui est imaginaire ou chanceux, car bien des

fois il arrive à ceux qui poursuivent des chimères ce qui est arrivé à dona Truhana.

— » Et qu'est-ce que c'est ? demanda le comte.

— » Seigneur comte Lucanor, dit Patronio, il y avait une femme nommée dona Truhana qui était plus pauvre que riche ; un jour elle allait au marché portant un pot de miel sur sa tête ; chemin faisant elle se mit à penser qu'elle vendrait son pot de miel et qu'elle achèterait une quantité d'œufs, et que de ces œufs naîtraient des poules, et qu'elle les vendrait, et que du produit de la vente de ses poules elle acheterait des brebis qui lui donneraient des agneaux, et en supputant de la sorte tous les bénéfices qu'elle allait faire, elle en vint à se trouver plus riche qu'aucune de ses voisines, et avec cette richesse qu'elle croyait avoir, elle rêva comme quoi elle marierait ses fils et ses filles, comme quoi elle irait par les rues entourée de ses gendres et de ses brus ; comme quoi, enfin, on dirait d'elle qu'elle avait été très-heureuse d'amasser tant de bien ayant été connue si pauvre ; et en songeant à tout cela, elle se prit à rire de la joie que lui causait sa bonne fortune, et en riant, elle porta la main à sa tête et à son front, et le pot de miel tomba à terre et se cassa ; et quand le pot de miel fut cassé, elle commença à pleurer à chaudes larmes pensant qu'elle avait perdu

tout ce qu'elle aurait possédé si le pot ne s'était pas brisé ; et pour avoir ainsi fondé toutes ses espérances sur une chimère, elle finit par n'avoir rien de ce qu'elle avait rêvé.

» Et vous, seigneur comte Lucanor, si vous voulez que les promesses qu'on vous fait, et dont vous souhaitez l'accomplissement, ne s'en aillent pas en fumée, attachez-vous toujours à des choses qui soient sûres et non à de vaines illusions, et s'il vous prend envie de faire des épreuves, gardez-vous de risquer rien de ce que vous possédez pour courir après un avantage douteux. »

Le comte goûta beaucoup les paroles de Patronio, il suivit son conseil et s'en trouva bien ; don Juan, approuvant aussi la leçon, ordonna qu'elle fut écrite dans ce livre, et fit deux vers qui disent ceci :

« DE GARDER CE QU'IL A LE SAGE SE CONTENTE,
» LE FOU POUR L'INCERTAIN S'AGITE ET SE TOURMENTE. »

Où le sujet de cette fable ne se retrouve-t-il pas ? le *Pantcha-Tantra* en réclame la première donnée connue ; voici ce qu'on lit dans la cinquième partie de ce livre, intitulée : *Aparickchita-Kâritwa*, ou la *Conduite inconsidérée*, qui a pour but de montrer le danger de la précipitation, et qui correspond au dixième chapitre de *Calila et Dimna*, où les douze fables de l'original sont réduites à deux.

« Un brahmane avare, nommé Soma-Sarma, avait recueilli en aumônes, pendant le jour, une jarre pleine de farine ; en

rentrant, il pendit cette jarre à un clou, immédiatement au pied de son lit, afin de ne pas la perdre de vue. Pendant la nuit il s'éveilla et se livra aux réflexions suivantes : Cette jarre est pleine de farine; s'il survient une disette, je la vendrai au moins cent pièces de monnaie; avec cette somme j'achèterai un bouc et une chèvre, ils feront des petits, et je gagnerai assez en les vendant pour me procurer une couple de vaches; je vendrai leurs veaux, et j'achèterai des buffles; avec le produit de mon troupeau je finirai par avoir un haras dont je tirerai des sommes considérables, et je ferai bâtir une belle maison. Je deviendrai alors un homme d'importance, et quelque personne opulente viendra m'offrir sa fille en mariage avec une riche dot; j'en aurai un fils que j'appellerai de mon nom, Soma-Sarma. Lorsqu'il commencera à se traîner, je le prendrai sur mon cheval en le plaçant devant moi; aussi, lorsqu'il m'apercevra, il ne manquera pas de quitter le giron de sa mère et de venir à moi. J'appellerai sa mère pour qu'elle vienne le reprendre, et comme elle ne m'obéira pas occupée des soins du ménage, je lui donnerai un coup de pied. » En disant cela il allongea le pied avec tant de violence, qu'il cassa la jarre, et la farine, s'étant répandue, se remplit de terre et de poussière, de sorte qu'elle fut complètement perdue. Toutes les espérances de Soma-Sarma s'évanouirent au même instant. (Loiseleur des Longchamps, *Essai sur les fables indiennes*, 56).

Alnaschar, le frère du barbier dans les *Mille et une nuits*, offre une variante du même sujet; mais la dona Truhana de Juan Manuel est plus digne d'être placée auprès de la laitière de La Fontaine. J'ai signalé ailleurs* une jolie scène de Lope de Rueda sur des espérances trompées, et Colin d'Harleville a complété le développement de l'idée dans ses *Châteaux en Espagne*.

Le nom de Truhana ou Truhanda répond au nom de Gertrude.

* *Histoire comparée des litt. esp. et franç.*, t. I, 220.

CHAPITRE VIII.

DE CE QUI ADVINT A UN HOMME DONT ON VOULUT LAVER LE FOIE.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, malgré tous les bienfaits que j'ai reçus, de Dieu, je me trouve maintenant dans une grande pénurie d'argent, et quoiqu'il m'en coûte autant que de mourir, je serai forcé de vendre un de mes domaines que j'aime le plus, ou de recourir à quelque autre moyen aussi ruineux que celui-là si je veux me tirer de la gêne qui me tourmente. Eh bien, au milieu de mon embarras, des gens qui pourraient me rendre service viennent encore me demander cet argent que je dois acheter si cher ! Vous qui avez reçu du ciel un si bon jugement, dites-moi, je vous prie, quel parti je dois prendre ?

—» Seigneur comte, répondit Patronio, un homme

était très-malade ; les médecins lui déclarèrent qu'il était impossible de le guérir, à moins de lui ouvrir le côté et d'en tirer le foie pour le nettoyer avec certaines drogues qui le débarrasseraient de son mal ; le patient souffrit beaucoup de cette opération, et tandis qu'un des médecins tenait dans sa main le foie tout sanglant, un homme qui était là en demanda un morceau pour son chat.

» Et vous, seigneur comte Lucanor, vous êtes libre, si tel est votre bon plaisir, de vous procurer à tout prix de l'argent pour le donner à des gens qui n'en ont pas besoin ; mais ce n'est pas moi qui vous dirai jamais d'agir ainsi. »

Le comte goûta le conseil de Patronio, il le suivit et s'en trouva bien. Don Juan, estimant aussi que l'exemple était bon à retenir, le fit écrire dans ce livre, et fit deux vers qui disent ceci :

« APPRENDS, SI TU NE VEUX BIENTOT TE RUINER,
» CE QU'A TOUT DEMANDEUR TU PEUX ET DOIS DONNER. »

L'exemple qui fait le sujet de ce chapitre est un des plus curieux du recueil.

Des chicaneurs viendront nous manger jusqu'à l'âme,

s'écrie le vieux plaideur mis en scène par Racine ; c'est la même pensée appliquée aux emprunteurs ; seulement don Juan Manuel traduit en action et montre dans toute sa naïveté

l'indiscret abus contre lequel il cherche à nous prémunir. Il y a des gens d'un égoïsme tellement naïf qu'ils vous demanderaient un morceau de vos entrailles pour nourrir leur chat; étonnez-vous donc, après cela, qu'ils ne se fassent aucun scrupule de vous arracher votre dernier écu; vous n'avez qu'à les laisser faire, et vous verrez où ils s'arrêteront.

Si l'opération chirurgicale dont il s'agit ici était prise au sérieux, elle aurait lieu, assurément, de surprendre beaucoup toutes les Facultés de notre siècle; mais nous croyons juste de ne la mettre à la charge ni des Mores, ni des Castillans.

EXEMPLE IX.

DE CE QUI ADVINT A DEUX CHEVAUX QUI COMBATTIRENT UN LION.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, depuis longtemps j'ai un ennemi qui m'a nui autant qu'il l'a pu, et auquel de mon côté j'ai fait tout le mal possible, en telle sorte que, d'intention comme de fait, nous sommes en guerre ouverte ; mais voici qu'un seigneur, plus puissant que nous deux, commence à nous montrer des dispositions hostiles et menace de nous écraser ; mon voisin, alarmé comme moi, vient de me mander qu'il conviendrait de faire alliance pour être en mesure de nous défendre. Si, en effet, nous sommes unis, il est certain que nous pourrons tenir tête, tandis qu'étant séparés, nous serons facilement battus l'un après l'autre. Tout cela me met

dans un embarras extrême ; car d'une part je crains beaucoup que mon ancien ennemi ne veuille me tromper ; une fois que je serai sous sa main, il n'y aura, je le sais, aucune sûreté pour moi ; il faudrait, pour que je me livre volontiers à lui, une confiance que je n'ai point ; d'autre part, je sens que si nous ne nous rapprochons pas, ainsi qu'il me l'a proposé, notre division nous exposera aux plus fâcheuses conséquences ; dites-moi donc, je vous prie, à quel parti je dois m'arrêter ; vous savez quel cas je fais de vos conseils ; votre opinion sera la mienne.

— » Seigneur comte, répondit Patronio, ceci est une affaire grave. J'y vois, comme vous, beaucoup de danger, et pour que vous sachiez ce que vous devez faire, je voudrais qu'il me fût permis de vous raconter ce qui advint, à Tunis, à deux gentilshommes de la suite de l'infant don Henry. »

Le comte voulut savoir quelle était cette aventure : — « Seigneur comte Lucanor, reprit Patronio, deux gentilshommes de la suite de l'infant don Henry étaient intimement liés ; ils habitaient la même maison et n'avaient l'un et l'autre qu'un cheval ; mais autant les deux maîtres s'aimaient, autant les deux bêtes se détestaient. Or, ces gentilshommes n'étaient pas assez riches pour pouvoir vivre chacun dans une maison différente, et par suite

de l'aversion mutuelle de leurs chevaux, il leur devenait impossible de rester dans le même logis, ce qui les contrariait plus que je ne puis dire ; ils patientèrent pourtant, mais ce fut peine perdue ; ils durent en référer à don Henry, et finalement, ils lui offrirent leurs chevaux pour qu'il les fit jeter à un lion que le roi de Tunis possédait, si tel était son bon plaisir. Don Henry accepta la proposition, paya largement les deux mauvaises bêtes et obtint du roi de Tunis qu'elles seraient livrées au lion. Dès que ces deux implacables ennemis se trouvèrent en présence l'un de l'autre, ils s'attaquèrent avec fureur ; on ouvrit alors la cage du lion et, en le voyant bondir dans l'arène, les chevaux épouvantés se mirent à trembler de tous leurs membres et se rapprochèrent peu à peu; ils finirent par se rapprocher tellement qu'ils semblaient ne faire qu'un, et alors ils lancèrent tant de ruades et firent tant de morsures au lion, qu'ils le contraignirent à rentrer dans sa cage ; ils devinrent si bons camarades depuis lors qu'ils mangeaient dans la même auge et se trouvaient à l'aise dans une écurie très-étroite. La peur d'un ennemi plus fort qu'eux les avait rendus amis.

» Et vous, seigneur comte Lucanor, s'il est vrai que votre ennemi partage vos alarmes, et sente assez le besoin de votre secours pour l'acheter au prix

d'un oubli complet du passé, croyez que le parti le plus sage à prendre, c'est de vous rapprocher peu à peu en vous assurant toutefois de ses intentions réelles, comme l'ont fait les deux chevaux dont je viens de vous raconter l'histoire : si vous voyez qu'il agit avec une loyauté soutenue, et que les gages de sa foi ne vous laissent plus craindre aucun abus de sa part; ne tenez pas compte de l'avantage qui peut lui revenir de votre alliance, ne considérez, au contraire, que le bien qui résultera pour vous de son secours, et acceptez de grand cœur une réconciliation qui doit sauver votre État et votre personne des griffes d'un ennemi plus fort que vous; car, voyez-vous bien, la pire chose, c'est d'être exposé aux coups des ennemis du dehors; mieux vaut mille fois tout souffrir de ses voisins et de ses proches; il n'y a qu'un seul cas où vous devriez suivre une autre conduite, c'est celui où vous viendriez à acquérir la certitude qu'il n'y a aucun fonds à faire sur la parole de votre ancien adversaire; certes, vous auriez tort de lui venir en aide, s'il ne devait vous remercier de son salut qu'en travaillant à votre perte; alors défendez-vous comme vous le pourrez, mais ne vous embarrassez pas de son péril. »

Le comte goûta beaucoup le conseil de Patronio, et promit de le suivre. Don Juan, estimant aussi

que l'exemple était bon à retenir, le fit écrire dans ce livre et composa deux vers qui disent ceci :

« TES PLUS SURS ALLIÉS, LES SEULS DIGNES DE FOI,
» SONT CEUX QUE LEUR SALUT FORCE A S'UNIR A TOI. »

L'infant cité dans cette histoire est don Henry, fils du roi Saint-Ferdinand et de la reine Béatrix. Les événements de la guerre civile allumée dans son pays l'ayant forcé à chercher un refuge à Tunis, il y eut aussi une assez rude épreuve à soutenir contre les lions du Roi ; voici ce qui se passa : Informé en 1259 que son frère le roi de Castille, Alphonse X, *le savant*, avait chargé don Nuño Gonzalez de Lara de s'emparer de sa personne, il marcha rapidement à la rencontre de ce seigneur, lui livra combat à Lebrixa et le tua de sa main; mais il eut bientôt affaire à des forces supérieures, il ne put tenir la campagne et s'embarqua à Cadix pour Valence; don Jayme, roi d'Aragon, qui était beau-père d'Alphonse, refusa de lui donner asile. Henry, obligé de reprendre la mer, se dirigea sur Tunis où il fut bien accueilli; le Roi, qui connaissait sa valeur, lui confia le commandement de ses troupes, et pendant quatre ans il ne fit que batailler contre tous ses voisins. Beaucoup de Castillans, attachés à sa cause ou qui cherchaient fortune, vinrent pendant ce temps se ranger sous ses drapeaux; de ce nombre furent les deux cavaliers qui figurent dans l'apologue de don Juan Manuel; les Mores ne tardèrent pas à manifester leur jalousie; ils résolurent de perdre don Henry et supposèrent une conspiration dont le but était de massacrer le roi de Tunis et d'usurper son trône; ce Roi, persuadé que tous les moyens étaient bons pour échapper au danger dont il se croyait menacé, fit venir don Henry, sous prétexte d'un entretien secret dans un lieu où deux lions étaient enfermés. L'infant fut exact au rendez-vous et se trouva seul en face de ses terribles adversaires lâchés contre

lui; il mit aussitôt l'épée à la main et les attendit de pied ferme; heureusement les lions ne bougèrent pas, et il put faire retraite sain et sauf. Le roi de Tunis, honteux d'avoir manqué sa vengeance, ordonna au prince castillan de quitter sur l'heure ses Etats avec tous les chrétiens qui l'accompagnaient; la résistance était impossible. Don Henry ramassa tout le butin de ses victoires, et fit voile vers la Sicile où il était assuré d'être bien reçu par Charles d'Anjou, son allié, par Blanche de Castille, mère de saint Louis et sœur de dona Berenguela, mère de saint Ferdinand. Peu après, ayant embrassé le parti de Conradin, il fut forcé, après la bataille de Tagliacozzo, de se cacher dans un couvent dont l'abbé le livra à Charles d'Anjou, qui le retint en prison jusqu'en 1286. La vie de cet illustre aventurier finit où elle avait commencé; après avoir agité l'Afrique et l'Italie, il revint troubler l'Espagne. Il y rentra au moment où don Sanche, *le brave*, son neveu, venait de mourir, et se fit remettre de vive force la tutelle de Ferdinand IV. Il mourut en 1304.

On ne peut embrasser toute son histoire qu'en consultant les ouvrages suivants : *Cronica del Rey don Alonso el sabio*, cap. 8 (*Pandulpho Colenucio*), *historia del reyno de Napoles*, cap. 21, del lib. 4. — *Cronica del Conde D. Pedro*, tit. 34 et 72. — *Cronica del Rey D. Sancho el bravo*, cap. 12.

Le distique qui termine l'apologue en résume le sens général; une traduction littérale n'aurait indiqué qu'une des significations, et la moindre peut-être de la moralité :

Tâche d'être avant tout en sûreté chez toi,
Et jamais l'étranger ne te fera la loi.

En m'écartant de l'original, j'ai balancé entre plusieurs variantes du sens préféré; en voici deux que je livre au choix de la critique.

Accepte un allié s'il est digne de foi,
Mais en comptant sur lui, compte d'abord sur toi.

Le plus sûr garant d'un fidèle traité
N'est pas toujours la foi, c'est la nécessité.

L'union fait la force, dit un proverbe universel; cet axiôme a été mis en action chez les Grecs, les Latins et les fabliers du moyen-âge. (Voir *A. C. M. Robert*, tom. I, p. 288.) Dans une fable, ce sont quatre taureaux que le lion parvient à séparer et qu'il tue l'un après l'autre, *Ysopet-Avionnet*, fable X; dans une autre fable, un monstre dévore tous les animaux qui paissent dans un pré, parce qu'ils fuient chacun de leur côté au lieu de s'unir pour la défense commune, et la dernière victime s'écrie :

A bon droit nous as mors,
Trestout foibles et fors;
Car nul n'y eut aidie;
S'au premier d'un accort
Fuissions et d'un ressort,
Ne fuisse mie en vie
. . . .
. . . .
L'un doit l'autrui garder
Et deffendre et tenser
Aussi comme soi-miesme;
Qui ainsi le feroit,
Par tout seur serait;
Mais ici fault la rime.

(*Ysopet*, II, fab. XXIX.)

Plus rapproché de la version d'Ésope, l'apologue de La Fontaine, intitulé : *le Vieillard et ses enfants* (liv. IV, fab. XVIII), l'emporte sur tout ce qui a précédé ou suivi. Je n'en rappellerai que les premiers vers :

Toute puissance est faible à moins que d'être unie.
Ecoutez là-dessus l'esclave de Phrygie.
. . . .
Un vieillard près d'aller où la mort l'appelait,
Mes chers enfants, dit-il, à ses fils il parlait,
Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble :
Je vous expliquerai le nœud qui les assemble.
L'aîné les ayant pris et fait tous ses efforts,
Les rendit en disant : je le donne aux plus forts.

Un second lui succède, et se met en posture;
Mais en vain, un cadet tente aussi l'aventure,
Tous perdirent leur temps, le faisceau résista :
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
Faibles gens! dit le père : il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre;
On crut qu'il se moquait, on sourit, mais à tort;
Il sépare les dards et les rompt sans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde;
Soyez joints, mes enfants; que l'amour vous accorde.

EXEMPLE X.

DE CE QUI ADVINT A UN HOMME QUE LA PAUVRETÉ AVAIT RÉDUIT A MANGER DES COSSES DE POIS.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, je ne suis point ingrat envers Dieu ; je reconnais qu'il m'a traité mieux que je ne saurais le servir ; mes affaires vont assez bien et sont en posture honnête ; mais il m'arrive parfois d'être en si grande gêne, faute d'argent, qu'en vérité j'aimerais mieux mourir que de vivre ainsi. Quel reconfort savez-vous à cela?

— » Seigneur comte, répondit Patronio, pour vous reconforter, quand pareille mésaventure vous afflige, il serait bon d'apprendre ce qui advint à deux hommes qui avaient été très-riches.

— » Et qu'est-ce que c'est? demanda le comte Lucanor.

— » Seigneur comte, reprit Patronio, l'un de ces hommes tomba dans une misère si profonde que, n'ayant plus un denier vaillant, il se vit exposé à mourir de faim ; il eut beau aller de porte en porte, il ne put se procurer qu'une poignée de ces gros pois qu'on appelle lupins. Le souvenir de son ancienne opulence lui revint alors à l'esprit, et en se voyant réduit à manger des pois si grossiers et si rebutants, il ne put s'empêcher de pleurer à chaudes larmes; cependant, tout en pleurant, il se mit à manger, et à mesure qu'il détachait les pois, il jetait les cosses derrière lui. Il continuait ainsi son repas et ses lamentations, lorsqu'il crut entendre quelqu'un; il tourna la tête et vit un homme occupé à ramasser les cosses des lupins et à les dévorer. — Que faites-vous là? lui demanda-t-il. — Hélas! répondit l'homme affamé, vous le voyez, je mange les cosses que vous jetez, et je suis trop heureux quand je puis en trouver, moi que pourtant vous avez connu plus riche que vous.

» Lorsque celui qui mangeait les pois vit qu'un autre se contentait des cosses, il essuya ses pleurs. L'idée qu'il y avait un homme tombé de plus haut que lui dans une misère plus profonde et moins méritée, adoucit son chagrin et lui rendit du courage. Il fit tant et si bien pour se tirer d'embarras, qu'avec

l'aide de Dieu il y parvint, et depuis lors tout prospéra pour lui.

— » Et vous, seigneur comte Lucanor, rappelez-vous qu'il n'y a pas d'homme sur terre qui ait tout à loisir et désir. Telle est la volonté de Dieu, notre maître suprême ; rendez-lui grâce d'être puissant et honoré, c'est à lui que vous le devez. L'embarras que vous éprouvez de temps en temps à l'endroit de l'escarcelle n'est pas chose qui doive vous jeter dans le désespoir ; car, soyez-en sûr, il y a d'autres seigneurs de plus grand Etat que vous qui se tiendraient heureux de pouvoir payer leurs gens moins encore que vous ne payez les vôtres. »

Le comte Lucanor goûta beaucoup le conseil de Patronio ; il reprit courage, s'aida de son mieux, et bientôt, avec l'assistance du ciel, sortit de la gêne qui l'affligeait. Don Juan estimant que l'exemple était bon à retenir, le fit écrire dans ce livre et composa deux vers qui disent ceci :

« GARDE AU SEIN DU MALHEUR L'ESPÉRANCE ET LA FOI :
» TOUT PAUVRE PEUT TROUVER UN PLUS PAUVRE QUE SOI. »

Voilà une vérité qui n'a guère besoin d'être répétée tant elle est triviale ; aussi don Juan Manuel ne s'est-il pas borné à la reproduire ; il en a fait sortir cette utile moralité que, lorsqu'on est tombé dans le malheur, il faut regarder au-dessous de soi

plutôt qu'au-dessus, et tirer du spectacle des misères d'autrui sinon une consolation, ce qui serait odieux, du moins un encouragement. Tel était abattu par le désespoir, parce qu'il se croyait au dernier terme de l'adversité, qui se ranime à l'aspect d'une infortune plus grande que la sienne et prend aussitôt la résolution de lutter énergiquement contre le sort.

Sans rien enlever à cet apologue de son originalité, on peut le rapprocher du Gulistan de Sadi, *Chap. de l'Excellence du contentement*, histoire XIX. Il réveille aussi le souvenir d'un excellent aphorisme venu d'Italie :

On n'est jamais si bien, qu'on ne puisse être mieux; ni si mal, qu'on ne puisse être pis.

Le mot *altramuces*, employé par don Juan Manuel, désigne cette espèce de pois que nous appelons *lupins*.

EXEMPLE XI.

DE CE QUI ADVINT A UN DOYEN DE SAINT-JACQUES AVEC DON ILLAN, LE GRAND-MAITRE DE TOLÈDE.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, un homme est venu me prier de lui rendre un service en me jurant qu'il ferait de son côté tout ce qui pourrait m'être utile ; je l'aidai de mon mieux, et lorsqu'il n'était pas encore tiré d'embarras, mais qu'il croyait l'être, je me trouvai à mon tour dans le cas d'invoquer son assistance ; or, il prit un prétexte pour s'excuser ; une nouvelle occasion survint, il s'excusa encore, et finalement, en aucune circonstance je ne pus rien arracher de lui ; mais, par bonheur, je le tiens ; car l'affaire dans laquelle je l'ai servi n'est pas terminée à l'heure qu'il est, et ne peut même arriver à point qu'autant que je le voudrai ; dites-moi donc, je vous prie, ce qu'à votre sens il convient de faire à l'égard

de cet homme; vous savez la confiance que j'ai dans votre jugement; ce que vous déciderez sera ma règle de conduite.

— » Seigneur comte Lucanor, répondit Patronio, pour que vous puissiez vous déterminer en pleine connaissance de cause et prendre le parti le plus sage, je désirerais qu'il me fût permis de vous conter ce qui advint à un doyen de Saint-Jacques avec don Illan, fameux magicien de Tolède?

— » Volontiers, dit le comte, je ne serais pas fâché d'entendre cette histoire.

— » Seigneur comte, reprit Patronio, il y avait à Saint-Jacques un doyen qui brûlait d'être initié aux secrets de la nécromancie; informé que don Illan, de Tolède, possédait cette science occulte mieux qu'aucune autre personne vivante, il se rendit au lieu de sa résidence pour le consulter; le jour même de son arrivée à Tolède, il alla frapper à la porte du magicien et le trouva occupé à lire dans une salle très-retirée; celui-ci lui fit un bon accueil et le pria de partager son repas, lui déclarant qu'il ne voulait rien savoir de ce qu'il venait lui demander, avant de l'avoir vu assis à sa table; en outre, il le fit loger très-convenablement et lui donna tout ce qui lui était nécessaire, comme à un hôte bien venu. Lorsque le repas fut achevé, le doyen prit le magicien à part, et

lui ayant confié le motif de son voyage, il le pria instamment de lui enseigner la science qu'il possédait si bien.

— » Vous êtes doyen du chapitre de Saint-Jacques de Compostelle, lui répondit don Illan, je vous regarde comme un personnage déjà éminent et qui peut arriver aux plus hautes dignités ; or, quand les hommes parviennent au but de leur ambition, ils sont prompts à oublier ce que les autres ont fait pour eux, et à ne vous rien céler, je crains que votre reconnaissance ne soit pas telle que vous le promettez, lorsque vous saurez ce que vous désirez savoir.

— » Rassurez-vous, répliqua le doyen, à quelque rang que je parvienne, vous pouvez compter que je serai toujours et entièrement à votre disposition.

» Après un long entretien, il fut convenu que, dès qu'il ferait nuit, don Illan conduirait le doyen dans le lieu solitaire où il devait l'instruire ; le magicien congédia tout le monde, et ayant appelé une servante, il dit à cette femme d'apprêter des perdrix pour le souper, mais de ne pas les faire rôtir avant d'en avoir reçu l'ordre de sa bouche. Cela fait, il invita le doyen à le suivre, et descendit un escalier de pierre d'un très-beau travail ; les degrés étaient si nombreux, qu'on aurait pu se croire au-dessous du Tage. En arrivant au bas, ils se trouvèrent dans

un appartement pourvu de toutes choses et où étaient réunis les livres nécessaires à l'étude de la nécromancie; ils s'assirent, et ils étaient encore à se demander par où ils commenceraient, lorsque deux messagers se présentèrent chargés d'une lettre pour le doyen; cette lettre était de son oncle l'archevèque; il lui mandait qu'il était dangereusement malade, et le priait de se rendre sans retard auprès de lui, s'il voulait le voir encore vivant; le doyen fut très-affligé de cette nouvelle; mais il ne put se résoudre à partir avant d'avoir été initié à l'art de don Illan, et il se contenta d'écrire au moribond. Quatre jours après, de nouveaux messagers, porteurs d'autres lettres, arrivèrent à pied; on informait le doyen que son oncle était mort, que le chapitre s'était assemblé pour élire un successeur, et que, Dieu aidant, il avait été arrêté que les suffrages se réuniraient sur lui; que, cependant, il ne devait pas se hâter de revenir, car son élection n'en irait que mieux, s'il était absent de l'église. Au bout de sept ou huit jours, deux écuyers richement vêtus vinrent saluer le doyen, et après lui avoir baisé la main, ils lui remirent des lettres qui lui apprenaient qu'il avait été élu archevêque. Don Illan félicita le nouveau prélat et lui dit qu'il remerciait Dieu d'avoir fait tomber chez lui de si bonnes nouvelles.

— » Puisque vous avez reçu du ciel une si grande faveur, ajouta-t-il, je vous supplie d'accorder à un de mes enfants la place de doyen que vous laissez vacante.

— » De grâce, lui répondit l'élu, veuillez permettre que je dispose de cette place pour un de mes frères ; je vous promets de donner à votre fils, dans mon église, un autre emploi dont il sera content ; nous allons partir pour Saint-Jacques si vous le voulez bien, et nous l'emmènerons avec nous.

» Là-dessus, on se mit en route. La réception de l'archevêque fut brillante ; le chapitre alla à sa rencontre et déploya une grande pompe. On était à peine installé à Saint-Jacques, lorsque des envoyés du Pape apportèrent à l'archevêque des lettres qui lui conféraient l'évêché souverain de Tolosa, en le laissant libre de nommer au siége de Saint-Jacques celui qu'il voudrait. A cette nouvelle, don Illan s'empressa de rappeler au prélat ce qu'il lui avait promis, et lui demanda pour son fils l'archevèché vacant.

— » De grâce, répondit celui-ci, veuillez permettre encore que je dispose de cette place pour un de mes oncles paternels. C'est une obligation sacrée.

» Don Illan eut beau insister et murmurer, il fallut consentir, à condition toutefois qu'on le dédommagerait amplement à la première occasion; et sur

ce, le père et le fils se mirent en route pour Tolosa à la suite de l'évêque souverain. Leur arrivée dans cette ville fut signalée par de grandes réjouissances. Les comtes et les principaux habitants du pays accoururent de toutes parts pour complimenter leur évêque : après un séjour de deux ans dans cette résidence, on annonça la venue d'autres envoyés du Pape ; ils apportaient des lettres qui conféraient à l'évêque la dignité de cardinal et qui l'autorisaient à placer sur le siége de Tolosa qui bon lui semblerait. Pour le coup don Illan crut toucher au but.

—» Vous m'avez fait nombre de promesses, dit-il à l'évêque, et vous n'en avez tenu aucune ; maintenant vous n'avez plus d'excuse, vous voici maître d'en finir ?

— » De grâce, répondit celui-ci, veuillez permettre que je dispose encore de cette place en faveur d'un oncle maternel. C'est un bon vieillard que je désire beaucoup obliger ; mais puisque je suis cardinal, vous allez m'accompagner à Rome avec votre fils, et là, nous n'aurons que l'embarras du choix pour le pourvoir à son gré.

» Il n'y avait pas un mot à répliquer ; c'eût été peine perdue. On séjourna longtemps à Rome au milieu des fêtes, et don Illan eut beau presser incessamment le cardinal de donner quelque charge à

on fils, il ne put rien en tirer. Sur les entrefaites, le pape mourut, et l'ancien évêque de Tolosa fut élu à sa place. Il ne pouvait pas monter plus haut ; don Illan, après l'avoir complimenté, remit sa vieille requête sur le tapis : — Mon Dieu, que vous êtes pressant, s'écria le nouveau pape ; laissez-moi donc le loisir de chercher ce qui convient pour votre fils ; certes, j'ai sous la main de quoi trouver aisément à le satisfaire.

» Don Illan était à bout ; il ne put contenir son dépit : — Je m'étais bien douté, répliqua-t-il, et cela dès le premier jour, que vous me payeriez d'ingratitude. Toutes vos promesses ont eu le même résultat, et vous supposez bonnement que j'ajouterai plus de foi à celle que vous me faites aujourd'hui ! détrompez-vous, je ne crois plus à votre parole.

— » C'en est trop, s'écria le pape ; si vous continuez à me parler sur ce ton, je vous ferai jeter dans un cachot. Vous oubliez que vous êtes un hérétique et un sorcier, mais je m'en souviens, moi ; je sais que vous n'aviez pas d'autre moyen d'existence à Tolède que votre infernale nécromancie ; malheur donc à vous si vous me fatiguez encore les oreilles !

» Il ne restait plus à don Illan d'autre parti à prendre que celui de la retraite ; il annonça sa résolution au pape, qui refusa même de lui donner de

quoi se nourrir pendant le voyage de Rome à Tolède.

— » Ainsi, lui dit le magicien, pour me récompenser de mes services, vous me condamnez à mourir de faim sur la route. Dieu soit loué! il me reste encore de quoi mettre quelque chose sous la dent, et je n'aurai pas le sort que vous me destinez. Femme, poursuivit-il en élevant la voix, faites rôtir les perdrix que je vous ai ordonné d'apprêter. »

» A peine eût-il proféré ces mots, que la scène changea; le pape se retrouva doyen de Saint-Jacques de Compostelle comme devant, non à Rome, mais à Tolède, et si attrapé, si confus, qu'il resta muet.

— » Sortez de chez moi, lui dit don Illan, sortez sur l'heure, je sais maintenant ce que valent vos promesses, et si j'avais eu la simplicité de vous laisser manger mes perdrix, je ne me le pardonnerais jamais!

» Et vous, seigneur comte Lucanor, méditez bien ceci : vous avez obligé un ingrat; si vous l'obligez encore, et surtout si vous prenez la peine de l'élever à vos dépens, vous ne manquerez pas de recevoir la récompense que don Illan reçut du doyen de Tolède. »

Le comte, qui avait écouté attentivement cette histoire, en goûta beaucoup la moralité; il suivit le conseil de Patronio et s'en trouva bien. Don Juan Manuel, jugeant aussi que la leçon était bonne à

garder, la fit écrire dans ce livre et composa deux vers qui disent ceci :

« N'ATTENDS RIEN D'UN INGRAT; PLUS IL SE VOIT GRANDIR,
» MOINS DES BIENFAITS REÇUS IL GARDE SOUVENIR. »

Sous le titre du *Doyen de Badajoz,* Herder et après lui l'abbé Blanchet, ont donné une autre version qui a fourni à Andrieux le sujet d'un de ses contes en vers. Une note de l'éditeur des œuvres de l'abbé Blanchet est ainsi conçue : « Ce conte n'est pas oriental; M. l'abbé Blanchet l'a tiré d'un livre fort estimé en Espagne, lequel a pour titre : *El Conde Lucanor.* Le prince don Manuel est auteur de la fiction qui se réduit à peu de chose, mais le reste appartient à l'abbé. » Ce reste double en effet la longueur du conte, et l'abbé Blanchet y a semé l'esprit avec la prodigalité qui lui était propre ; cependant il n'a rien ajouté ni à la fiction, comme on le reconnait, ni aux incidents du récit, ni à la moralité du dénouement, comme on aurait dû le reconnaître. Ce qui est plus fâcheux, c'est qu'il a enlevé la couleur du temps, du lieu et de la nation pour composer une sorte de conte philosophique à la façon du dix-huitième siècle, triple anachronisme qui dépasse les bornes de la licence permise. Il lance çà et là contre la simonie et les désordres du haut clergé des traits de satire qui sentent fort l'humeur des abbés de cour, quoi qu'en réalité il n'eut rien de commun ni par son caractère, ni par ses mœurs avec cette espèce de prêtres équivoques; mais c'était le ton à la mode et il l'a pris sans penser à mal; il ne songeait qu'à plaire. « L'ancien doyen de Badajoz devenu évêque, dit-il, fit des progrès rapides dans les sciences secrètes : il s'y livra même dans les commencements avec une ardeur qui pouvait paraître excessive ; mais il modéra peu à peu cette espèce d'intempérance, et il fit si bien que les études magiques ne nuisirent point aux devoirs de l'épiscopat. Il s'était intimement convaincu d'une manière très-importante aux ecclésiastiques

sorciers, ou simplement philosophes et gens de lettres, que ce n'est pas assez pour eux d'aller au sabbat et d'orner leur esprit de ce que les sciences humaines ont de plus curieux; qu'ils doivent encore enseigner aux autres le chemin du ciel et faire fleurir dans l'âme des fidèles la saine doctrine et les bonnes mœurs.

Plus loin, qnand le chapeau de cardinal a remplacé la mître de l'évèque, voici ce qui se passa selon l'abbé Blanchet :

« Le prélat courut au devant du magicien les bras ouverts : Mon cher maître, lui dit-il, je vous annonce deux bonnes nouvelles au lieu d'une ; votre disciple est cardinal, et votre fils va bientôt l'être, ou je n'aurai point de crédit à Rome. Je voulais en attendant, le faire archevèque de Compostelle; mais admirez son malheur ou plutôt le mien : ma mère, que nous avons laissée à Badajoz, m'a écrit une cruelle lettre qui rompt toutes mes mesures. Elle veut à toute force me donner pour successeur l'archidiacre de mon ancienne église, le licencié don Pablos de Salazar, dont elle est l'intime amie et la pénitente. Elle me menace de mourir de douleur, si elle ne peut rien obtenir pour ce cher père en Dieu et je ne doute pas un moment qu'elle ne tienne parole. Mettez-vous à ma place, tuerai-je ma mère? Don Torribio n'était pas homme à conseiller un parricide; il applaudit à la nomination de don Pablos, et ne se permit pas le moindre ressentiment contre la mère du prélat. Cette mère, si on veut le savoir, était une bonne femme presque imbécille qui vivait avec son chat et sa femme de chambre, et savait à peine le nom de son confesseur. Etait-ce bien elle qui faisait donner l'archevêché à don Pablos? N'était-ce pas plutôt une dame galicienne, parente de cet archidiacre, une jeune veuve fort dévote et fort jolie, chez laquelle Monseigneur allait s'édifier assiduement depuis qu'il demeurait à Compostelle. »

Certes don Juan Manuel aurait eu peine à reconnaître son apologue enjolivé de la sorte, mais pour Andrieux, ça lui allait à merveille, il s'en est emparé comme de son bien; et il n'a pas manqué de donner plus de relief aux traits caustiques du modèle par l'habile ciselure de son vers.

EXEMPLE XII.

DE CE QUI ADVINT A UN RENARD AVEC UN COQ.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, vous connaissez l'État que j'ai reçu du Ciel; quoique vaste, il n'est pas d'un seul tenant; j'ai des villes très-fortes, d'autres qui le sont moins, et il en est plusieurs où je croirais n'avoir rien à redouter de personne si elles n'étaient pas trop éloignées les unes des autres; or, quand j'ai maille à partir avec les seigneurs mes vassaux ou avec mes voisins, ceux qui se disent mes amis ou qui veulent passer pour mes conseillers me font grand peur de cet isolement. A leur avis, je ne dois ni m'écarter du centre de mon domaine, ni sortir des meilleures forteresses; comme votre loyauté ne m'est pas moins connue que votre expérience en pareille matière, veuillez m'indiquer, je

vous prie, la conduite que je dois tenir le cas échéant.

—» Seigneur comte, répondit Patronio, on l'a souvent dit, et je le répète aujourd'hui avec une conviction profonde, rien n'est plus dangereux que de donner des conseils dans les affaires graves et douteuses. Pour bien conseiller, il faudrait être certain du résultat; et que de fois l'événement ne trompe-t-il pas notre calcul ! ce qu'on avait jugé mauvais produit du bien, ce que l'on croyait bon produit du mal; en outre, l'homme loyal et sincère a plus à perdre qu'à gagner en conseillant de son mieux : si, en effet, le conseil qu'il donne a d'heureuses suites, son unique récompense est d'avoir fait son devoir; tandis que si la chance vient à tourner, on fait retomber sur lui tout le tort de la déconvenue; croyez donc que je m'abstiendrais volontiers en cette circonstance, car j'entrevois plus d'un doute et d'un danger; mais votre prière est un ordre pour moi, et il ne me reste qu'à vous demander la permission de vous conter, avant tout, ce qui advint au coq avec le renard.

— » Volontiers, dit le comte Lucanor; et Patronio poursuivit ainsi :

— » Seigneur comte, un laboureur qui habitait une montagne élevait des poules et des coqs;

un jour il arriva qu'un de ces coqs s'éloigna du logis et se mit à trotter vers la plaine. Un renard l'ayant aperçu, se glissa en tapinois pour le saisir; le coq n'eut que le temps de sauter sur un arbre isolé; le renard, d'abord confus d'avoir manqué son coup, réfléchit au moyen qu'il pourrait employer pour déloger le coq de son refuge et en faire sa proie. Il commença par le saluer amicalement, lui adressa de douces paroles, et le pria avec instance de continuer sa promenade, lui jurant qu'il n'avait rien à craindre. Le coq refusa net; alors le renard, changeant de ton, passa de la flatterie à la menace : « Puisque tu te méfies de moi, s'écria-t-il, je saurai bien t'approcher de gré ou de force. » Le coq, qui se sentait en sûreté, se moqua de sa colère; le renard, après avoir tenté de l'intimider par ses discours, se mit à ronger l'arbre avec ses dents et à le frapper avec sa queue; le coq aurait dû en rire, il s'effraya, prit son vol, et alla, non sans peine, se percher sur un autre arbre. Le renard voyant son trouble ne lui laisse pas le temps de se remettre, il le poursuivit à outrance, et l'ayant ainsi débusqué d'arbre en arbre, il parvint à l'éloigner de la montagne, l'attrapa et le mangea.

» Et vous, seigneur comte Lucanor, dont la condition est de subir tant d'épreuves, évitez avec

un égal soin de prendre l'alarme au premier signal d'un danger imaginaire, et de ne pas tenir assez de compte d'un danger réel. Quoi qu'il arrive, n'abandonnez pas plus la défense de vos petites villes que celle de vos grandes ; il serait insensé d'admettre qu'un homme tel que vous, avec des troupes et des vivres, ne peut tenir que derrière les murailles les plus épaisses. Si jamais, entraîné par de fausses alarmes, vous désertiez une de vos places, soyez certain qu'on vous chasserait ainsi de ville en ville, et qu'il n'y aurait plus aucun rempart assez solide pour vous, car plus vos gens se décourageraient à votre exemple, plus vos ennemis deviendraient audacieux, ils ne poseraient les armes qu'après vous avoir tout enlevé ; si, au contraire, inébranlable dès le commencement, vous tenez ferme partout, comme le coq sur le premier arbre, ou plutôt comme l'assiégé qu'on cherche à épouvanter, soit par des tranchées, soit par des échelles ou toute autre machine, vous ne courrez aucun péril sérieux. Après tout, il n'y a que deux manières de prendre les places, en escaladant les remparts ou en les renversant. Dans le premier cas, les échelles n'atteignant pas les glacis, il est clair qu'on peut les repousser si on le veut bien ; dans le second cas, il faut beaucoup de temps pour faire brèche, et la résistance est plus facile que

l'attaque ; donc, quand des villes tombent au pouvoir de l'ennemi, c'est toujours parce que les assiégés ont été vaincus par quelque besoin, ou parce qu'ils se sont manqué à eux-mêmes en s'effrayant sans motif. Petit ou grand, puissant ou faible, on doit ne rien entreprendre qu'après mûre réflexion, mais ne pas reculer d'un seul pas quand on s'est porté en avant ; il est moins périlleux de regarder le danger en face que de lui tourner le dos, et la preuve, c'est que dans une déroute il meurt plus de fuyards que de combattants : voyez ce qui se passe entre un petit chien et un gros ; si le petit ne bouge pas et montre les dents, il parvient souvent à contenir son adversaire, mais s'il fuit, c'en est fait de lui, il est étranglé, et il n'échapperait point lors même qu'il serait plus grand et plus fort. »

Le comte Lucanor goûta beaucoup ce conseil, il le suivit et s'en trouva bien. Don Juan estimant aussi que la leçon était bonne à retenir, la fit écrire dans ce livre, et composa deux vers qui disent ceci :

« TIENS FERME ET DÉFENDS-TOI COMME UN HOMME DE CŒUR !
» LE DANGER LE PLUS GRAND EST CELUI DE LA PEUR. »

Cet apologue, un des meilleurs du recueil, n'a rien de commun avec la fable de La Fontaine qui porte le même titre ; dans l'une, le coq n'est pas dupe de la ruse du renard, dans

l'autre, au contraire, il en est victime. De là, deux leçons entièrement différentes; une première indication du sujet se trouve dans le livre de *Calila et Dimna,* mais depuis Esope, tous les imitateurs n'ont fait que reproduire, avec de légères variantes, les copies hébraïques ou latines de l'original qui leur était inconnu. Qu'on examine les divers *Romans du Renard* : Renard le contrefait, Renard retourné, Renard couronné, le petit ou le nouveau Renard, ces compilations démesurément amplifiées des livres indiens, on ne verra nulle part le sujet traité par don Juan Manuel. Quel que puisse être, au surplus, le mérite d'invention de la fable espagnole, elle tire sa principale valeur des réflexions qui la précèdent et qui la suivent. Aucun moraliste n'a mieux fait sentir l'inconvénient des conseils, aucun tacticien n'a mieux démontré qu'à la guerre

Le danger le plus grand est celui de la peur.

EXEMPLE XIII.

DE CE QUI ADVINT A UN HOMME QUI PRENAIT DES PERDRIX.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, plusieurs gens de qualité et d'autres de moindre condition font souvent tort, soit à moi, soit aux miens; puis, lorsqu'ils sont en ma présence, ils donnent à entendre qu'ils sont très-fâchés de ce qu'ils ont fait, et s'excusent sur la nécessité qui les a contraints d'agir contre leur propre gré. Or, comme je voudrais savoir le parti que je dois prendre quand pareille chose arrive, je vous prie de me donner votre avis.

— » Seigneur comte, répondit Patronio, le point sur lequel vous désirez connaître mon sentiment ressemble beaucoup au fait d'un homme qui prenait des perdrix. »

Le comte voulut savoir quel était le fait de cet homme.

— « Seigneur comte, reprit Patronio, un homme avait tendu des filets pour prendre des perdrix, et lorsqu'il en fut tombé dedans, il les saisit l'une après l'autre et se mit à les tuer. Tandis qu'il était ainsi occupé, le vent soufflait si fort dans ses yeux qu'il en faisait couler des pleurs. Or, une des captives s'en aperçut et dit aux autres : Voyez donc, mes sœurs, ce que fait cet homme et avec quel regret il nous égorge ; certes, il en a grand chagrin, le digne homme, puisqu'il ne peut nous tuer sans répandre des larmes. Une autre perdrix, mieux avisée et que sa prudence avait préservée des piéges du chasseur, répondit en s'éloignant : Amie, je remercie Dieu de m'avoir empêchée d'être prise comme toi, et je le prie de me garder, moi et tous ceux que j'aime, de quiconque veut me tuer ou me nuire, en m'assurant que c'est à contre-cœur et qu'il en est bien fâché.

» Et vous, seigneur comte Lucanor, sachez aussi vous garder toujours de celui qui vous porte préjudice, sauf à vous dire qu'il en est désolé ; mais si quelqu'un vient par hasard à vous nuire sans avoir l'intention de vous faire tort ou injure ; si le dommage est peu grave ; si celui qui en est l'auteur vous a prêté aide et rendu service ; et s'il vous assure qu'il

n'a agi que par nécessité et involontairement, je vous conseille de fermer les yeux là-dessus, à moins qu'il n'y ait récidive et qu'on n'abuse contre vous de votre propre bonté; dans ce dernier cas, vous devez défendre comme il convient votre fortune et votre honneur. »

Le comte approuva le conseil; il le suivit et s'en trouva bien. Don Juan estimant aussi que c'était un exemple utile à retenir, ordonna qu'il fût écrit dans ce livre, et fit deux vers qui disent ceci :

« A QUOI BON T'OCCUPER DE CE QUE FONT LES YEUX ?
» VOIS CE QUE FONT LES MAINS; CELA VAUDRA BIEN MIEUX. »

La donnée première de cette fable appartient aux recueils de l'Inde. On peut citer Lockman, fable XXXI; Syntipas Fabulæ : Canis et Lupus; Œsopi Fabulæ. Mais don Juan Manuel s'est fait un nouveau fond et une nouvelle forme; la conclusion ou moralité est essentiellement espagnole; les conseils donnés au comte Lucanor ont tout l'air d'être adressés à l'ombrageux Alphonse XI.

Les larmes involontaires de l'oiseleur ressemblent aux pleurs du crocodile; bien stupides sont les bonnes âmes qu'elles attendrissent.

EXEMPLE XIV.

DU MIRACLE QUE FIT SAINT DOMINIQUE SUR LE CORPS D'UN USURIER.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, quelques personnes me conseillent d'amasser le plus grand trésor possible, afin d'être en mesure de parer à tout événement fâcheux ; qu'en pensez-vous ?

— » Seigneur comte, répondit Patronio, il est utile, assurément, aux grands seigneurs tels que vous d'avoir un trésor, et cela pour divers objets, notamment pour avoir le moyen de faire tout ce qui est nécessaire et convenable ; mais ce serait une erreur de croire que vous ne devez amasser ce trésor que pour le plaisir de l'amasser, et au préjudice de vos

vous n'aviez rien de mieux en vue, vous pourriez avoir le sort d'un certain Lombard qui vivait à Bologne. »

Le comte fut curieux de savoir ce qui était advenu à ce Lombard, et Patronio poursuivit ainsi :

— « Il y avait à Bologne un Lombard qui possédait un grand trésor, sans s'inquiéter de savoir s'il était bien ou mal acquis. Son unique pensée était de le grossir de quelque manière que ce fût. Tout-à-coup il tomba malade ; son état empira rapidement, et un de ses amis, le voyant en danger de mort, lui conseilla de se confesser à saint Dominique, qui prêchait alors à Bologne. Le Lombard y consentit et envoya chercher saint Dominique, qui, ne pouvant venir, chargea un moine de le remplacer auprès du malade. A cette nouvelle, les enfants de ce dernier prirent l'alarme ; ils craignirent que l'envoyé de saint Dominique n'obtînt de leur père la donation de tous ses biens pour le salut de son âme, et qu'il ne leur restât pas un denier. Aussi, lorsque le moine se présenta, ils ne manquèrent pas de lui dire que leur père était dans une crise, et que, dès qu'on pourrait le voir, il en serait averti. Sur les entrefaites, le malade perdit l'usage de la parole et mourut sans avoir pu prendre aucune disposition pour le salut de son âme. Le lendemain, on s'occupa de l'enterrer, et,

sur la demande d'un de ses fils, saint Dominique consentit à faire son oraison funèbre. Après avoir cité ces paroles de l'Évangile : *Ubi est thesaurus tuus, ibi est cor tuum*, c'est-à-dire, où est ton trésor, là est ton cœur, il ajouta, en s'adressant à ceux qui l'écoutaient : « Mes amis, pour vous convaincre de la vérité des paroles de l'Évangile, faites chercher le cœur de cet homme, et vous verrez qu'on ne le trouvera pas à sa place. Il ne peut être que dans le coffre-fort où son argent était enfermé. En effet, on ouvrit le corps et le cœur n'y était plus ; on le trouva dans le coffre-fort, comme saint Dominique l'avait annoncé, et si rongé de vers, si corrompu, si pourri qu'il exhalait l'odeur la plus infecte.

» Et vous, seigneur comte Lucanor, prenez-y garde ; si votre intention est, comme vous me l'avez dit tout-à-l'heure, d'amasser un trésor, il faut observer deux choses : d'abord, que ce trésor soit puisé à une source pure ; ensuite, qu'il n'ait pas à vos yeux assez de prix pour vous condamner, soit à faire ce que vous ne devez pas faire, soit à négliger les devoirs que vous avez à remplir. Faites-vous, en un mot, un trésor de bonnes œuvres, pour mériter la grâce de Dieu et l'estime des hommes. »

Le comte goûta fort ce conseil ; il le suivit et s'en trouva bien ; et Don Juan jugeant aussi que la leçon

était utile à retenir, la fit écrire dans ce livre, avec deux vers qui disent ceci :

» **LA-HAUT EST LE SEUL BIEN, LE TRÉSOR VÉRITABLE;**
» **TACHE DE LE GAGNER; TOUT AUTRE EST PÉRISSABLE.** »

Cette légende est bien vieille, et il n'est pas de pays où elle n'ait été résumée en proverbe. Où n'a-t-on pas dit : *l'avare n'a pas de cœur*, ou, *le cœur de l'avare est un lingot*, ou bien encore, *le cœur de l'avare est au fond de sa cassette.* Ce qui distingue la version de don Juan Manuel, c'est le commentaire moral qui la termine.

EXEMPLE XV.

DE CE QUI ADVINT A DON LORENZO SUAREZ GALLINATO A LA PORTE DE SÉVILLE.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, j'ai eu le malheur de mettre contre moi un roi très-puissant, et comme cette inimitié durait déjà depuis bien des années, nous finîmes, de guerre lasse, par nous accommoder ensemble. Eh bien, malgré cette réconciliation et les rapports pacifiques qui existent aujourd'hui entre nous, il nous est impossible de nous fier l'un à l'autre ; nous sommes toujours en éveil, et des gens tantôt de son parti, tantôt du mien, m'envoient sans cesse des émissaires secrets qui me donnent l'alarme, en m'avertissant qu'on ne cherche qu'un prétexte pour m'attaquer. Certes, j'ai mis bon ordre à mes affaires, et il sera mal aisé de me surprendre ; mais, quoi qu'il en soit, comme votre grande prudence

m'est connue, je voudrais savoir ce qu'à votre avis il y a de mieux à faire en pareille situation.

— » Seigneur comte Lucanor, répondit Patronio, le conseil que vous me demandez est chose épineuse, et pour plusieurs raisons : il est difficile de vous engager à vous méfier de votre voisin sans vous exciter à prendre des précautions qui amèneront infailliblement une rupture. Comment vous dire qu'on ne veut que votre bien, qu'on redoute le péril qui vous menace, et qu'on serait désolé qu'il vous arrivât malheur, sans avoir l'air de vous pousser à commencer la querelle, quelque juste qu'elle puisse être? Comment vous dire de ne pas vous inquiéter et de ne prendre aucune mesure de sûreté, sans se montrer indifférent? Comment, au contraire, vous engager à élever des forteresses et à les munir de toutes choses, sans paraître abandonner à des murailles le soin de vous défendre? Si, enfin, on vous dit qu'il est inutile d'avoir tant d'amis et de vassaux, et de faire des sacrifices pour s'attacher les uns et conserver les autres, ne semblera-t-on pas vous donner à entendre qu'on ne veut ni votre gloire ni votre salut? Cependant, vous pouvez vous mettre en grand péril si vous ne prenez aucune de ces mesures-là, et d'un autre côté, si vous les prenez, vous êtes exposé à faire éclater le conflit. Permettez-moi donc, puisque vous me

demandez mon sentiment, de vous raconter l'aventure d'un brave chevalier :

» Le saint et bienheureux roi don Fernand assiégeait Séville. Parmi les plus braves chevaliers de son armée, on en citait trois sans pareils au monde : le premier s'appelait don Lorenzo Suarez Gallinato ; le second, don Garci Perez de Vargas ; j'ai oublié le nom du troisième. Ces trois guerriers se disputèrent un jour le prix de la vaillance ; aucun n'entendant le céder, il fut convenu entre eux qu'ils s'armeraient de toutes pièces et pousseraient jusqu'aux portes de Séville, qu'ils toucheraient du fer de leurs lances ; le lendemain, ils se mirent en campagne de grand matin et coururent droit à la ville assiégée ; les Mores qui gardaient les remparts, voyant qu'ils n'étaient que trois, les prirent pour des envoyés et ne bougèrent point. Les trois chevaliers, après avoir franchi le fossé et le parapet, arrivèrent aux portes qu'ils frappèrent de leurs lances. Cela fait, ils tournèrent bride et se dirigèrent vers le camp. Lorsque les Mores s'aperçurent que tous trois s'éloignaient sans laisser aucun message, ils comprirent que c'était une insulte qui venait de leur être faite, et résolurent d'en tirer vengeance ; mais avant que les portes fussent ouvertes, les chevaliers avaient pu prendre du champ. Quinze cents chevaux et plus de vingt mille

hommes de pied se mirent à leur poursuite. Les trois chevaliers s'arrêtèrent alors, et, faisant tête à l'ennemi, l'attendirent tranquillement. Dès que les Mores ne furent plus qu'à une courte distance, celui des trois hommes d'armes dont j'ai oublié le nom fondit sur eux. Don Lorenzo Suarez et Garci Perez restèrent immobiles. Les Mores s'approchèrent encore, et don Garci Perez les chargea à son tour. Don Lorenzo Suarez ne se mit en mouvement que lorsque l'ennemi arrivait sur lui ; alors seulement il donna à travers les rangs et se mit à faire mille prouesses. L'armée du roi, à la vue de cette mêlée, s'ébranla pour porter secours aux trois chevaliers. Elle parvint à les dégager, et malgré leurs blessures, aucun d'eux, Dieu merci, ne mourut ; le combat devint si opiniâtre entre les Mores et les Chrétiens, que le roi don Fernand fut obligé d'y prendre part. Les Chrétiens firent ce jour-là rude besogne et remportèrent la victoire. Le Roi, dès qu'il fut de retour dans sa tente, fit arrêter les trois chevaliers et les déclara dignes du dernier supplice, d'abord pour avoir follement engagé l'armée sans son ordre, et ensuite pour avoir causé la mort de beaucoup de braves gens. Tous les chefs ayant intercédé en leur faveur, ils furent mis en liberté, et lorsque le Roi eût appris qu'ils avaient agi de la sorte par suite

d'un défi, il assembla les plus vaillants de l'armée pour décider lequel des trois s'était le mieux comporté. Le débat fut long et vif. Selon les uns, celui qui avait le premier chargé les Mores avait montré le plus grand courage ; ceux-ci donnaient la préférence au second, ceux-là au troisième ; chacun soutenait son avis par de bonnes raisons, mais voici le jugement qui fut rendu : Si les Mores n'étaient pas sortis de la place avec tant de monde, et s'il eût été possible de les vaincre par la force ou par l'adresse, le premier des trois chevaliers aurait fait la plus belle action en fondant sur eux, puisqu'il aurait entrepris une chose qui pouvait être menée à bien ; mais puisque les Mores étaient si nombreux qu'on ne pouvait songer à les battre, le même chevalier ne les avait pas attaqués avec l'espoir d'en venir à bout ; il n'avait voulu qu'échapper à la honte d'une fuite ; or, comme il ne devait pas fuir, il était certain qu'il ne s'était élancé en avant que parce qu'il n'avait pas su attendre le danger aussi longtemps qu'il aurait dû le faire, et qu'il avait été comme entraîné par le trouble de son cœur. Le second chevalier s'était mieux conduit, puisqu'il avait résisté plus longtemps à son émoi ; mais don Lorenzo Suarez Gallinato, qui avait su se contenir et attendre, devait être proclamé le plus vaillant.

» Et vous, seigneur comte Lucanor, tant qu'on ne vous montrera qu'alarmes et soupçons, et qu'il vous sera prouvé d'autre part que si vous engagez la lutte vous n'êtes pas de force à la terminer, sachez que plus vous soutiendrez avec calme tous ces assauts de la peur, plus vous serez réputé homme de courage et de sens. D'ailleurs, vous faites si bonne garde chez vous, qu'on ne peut vous prendre au dépourvu; attendez donc qu'on vienne vous provoquer sur votre terrain, et soyez sûr qu'on renoncera bientôt à avoir raison de vous par la peur. Ceux qui vous font tous ces rapports alarmants ne sont guidés que par leur intérêt; leur but est de tirer profit du mal qu'ils peuvent occasionner; de pareils gens, croyez-le bien, qu'ils soient de votre parti ou du parti opposé, ne se soucient pas plus de combattre que de rester en repos; car ils ne valent pas mieux pour la guerre que pour la paix; ce qu'il leur faut, ce sont des troubles à la faveur desquels ils puissent satisfaire leurs passions malfaisantes, vous tenir en échec, vous et votre ennemi, et enlever avec impunité ce que vous possédez et ne possédez pas. Comme le mal qu'ils peuvent faire aujourd'hui est impuissant, et qu'il vaut mieux, d'ailleurs, que le tort vienne d'un autre côté que du vôtre, patientez, et tout tournera à votre avantage, d'abord parce que Dieu sera avec

vous, ce qui n'est pas un médiocre appui en pareille affaire ; ensuite, parce qu'il sera connu de tous que vous n'agissez que selon votre droit ; finalement, en ne faisant que ce que vous devez faire, vous empêcherez votre ennemi de se déclarer contre vous, et vous pourrez tout à la fois conserver la paix, être agréable à Dieu et utile aux gens de bien. »

Le comte Lucanor trouva ce conseil plein de sagesse ; il le suivit et s'en trouva bien. Don Juan Manuel estimant aussi que l'exemple était bon à retenir, le fit écrire dans ce livre, avec deux vers qui disent ceci :

« JUSQU'AU MOMENT DU CHOC SACHEZ VOUS CONTENIR ;
» LA VICTOIRE EST TOUJOURS A QUI SAIT VOIR VENIR. »

Les héros de cette histoire appartiennent au XIII[e] siècle. Plusieurs écrivains ont recherché quel était le troisième chevalier dont le nom avait été oublié par don Juan Manuel ; la place qu'il occupait dans l'histoire était assez belle pour être enviée. Ferran Perez de Guzman a prétendu que c'était Payo de Correa, adelantado ou gouverneur de Cazorla. (*Claros varones de España. MS. Bib. de Paris, n° 7,822.*) Mais Lope Garcia de Salazar, auteur du livre des *Buenas Andanzas*, a soutenu de son côté que c'était Alonso Tello, criado (valet) du Roi. Décide qui pourra.

Don Lorenzo Suarez Gallinato, malgré sa noble origine, a été un peu négligé par les chroniqueurs, et bien à tort, sans doute, puisqu'il est cité deux fois avec tant de distinction par don Juan Manuel. (Voir plus loin l'exemple XXVIII.) Garci

Perez de Vargas, au contraire, est devenu un des héros favoris des vieux romanciers. Don Juan Manuel l'a mentionné avec de grands éloges dans le résumé de l'histoire d'Espagne que Florès a publié. Il figure aussi d'une manière non moins brillante dans la Chronique générale, dans le Nobiliaire du comte don Pedro, et dans l'Histoire de la bibliothèque de l'église de Séville. Enfin, sa généalogie a été soigneusement retracée par Argote de Molina. (*Nobleza de Andaluzia, fol.* 96, 122.)

Les deux plus belles prouesses de Garci Perez de Vargas eurent lieu au siège de Séville et à la bataille de Xérès. C'est après cette dernière bataille qu'il fut armé chevalier de la main de don Alvar Perèz de Castro, pour avoir tué le roi des Ganzuls. Au-dessus de la porte de Séville appelée porte de Xérès, qui a été rebâtie en 1561, on lit cette inscription, gravée sur un marbre blanc :

HERCULES ME EDIFICO
JULIO CESAR ME CERCO
DE MUROS Y TORRES ALTOS;
EL SANTO REY ME GANO
CON GARCI PEREZ DE VARGAS.

« Hercule m'a bâtie; Jules César m'a environnée de murs et de hautes tours; Le saint Roi m'a conquise avec l'aide de Garci Perez de Vargas. »

EXEMPLE XVI.

DE LA RÉPONSE QUE LE COMTE FERNAN GONZALEZ FIT A NUNO LAINEZ, SON PARENT.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec Patronio, son conseiller : « Patronio, lui dit-il, vous savez que je ne suis plus très-jeune et que j'ai eu beaucoup de soucis et de peines dans ma vie ; eh bien! je voudrais maintenant me donner du bon temps, chasser à loisir et me débarrasser enfin de tout le fardeau des affaires ; comme vous ne pouvez me conseiller que pour le mieux, dites-moi, je vous prie, ce que vous pensez de cette résolution.

— » Seigneur comte, répondit Patronio, puisque vous demandez un avis raisonnable, je voudrais qu'il vous plût d'apprendre ce que le comte Fernan Gonzalez dit un jour à Nuño Laïnez.

— » Volontiers, dit le comte. »

Et Patronio poursuivit ainsi :

— « Le comte Fernan Gonzalez, qui résidait à Burgos, avait eu fort à faire pour défendre ses domaines; il arriva un moment de tranquillité qui lui permit de respirer un peu plus librement; alors Nuño Laïnez, pensant que tout irait au mieux désormais, l'engagea à se donner quelque répit et à ménager ses pauvres gens.

— » Certes, lui répliqua le comte, personne ne désire plus que moi se donner congé et liesse, mais j'ai guerre avec les Mores, avec les Léonais, avec les Navarrais, et si je me croise les bras, mes ennemis ne manqueront pas d'en profiter pour fondre sur mes terres; je sais que s'il me plaît de chasser avec de bons faucons et de chevaucher sur de bonnes mules dans tout le pays d'Arlanza, j'en suis bien le maître; mais il pourra m'arriver ce que dit le proverbe : *L'homme mourut et sa renommée avec lui;* tandis que si je n'ai souci que d'échapper à l'oisiveté, de tout faire pour me défendre et de laisser bonne mémoire, on retournera le proverbe en disant : *L'homme mourut, mais non sa renommée.* Puisqu'un jour nous devons tous trépasser, bons ou mauvais, il ne conviendrait pas, ce me semble, de sacrifier à l'amour du plaisir des devoirs dont l'accomplissement peut faire vivre notre nom en ce monde longtemps après que nous n'y serons plus. »

— « Et vous, seigneur comte Lucanor, qui savez aussi qu'il vous faudra mourir, occupez-vous toujours de votre réputation, et n'immolez rien à l'amour du repos ou du plaisir, si vous tenez à ce que votre nom vous survive. »

Le comte goûta beaucoup ce conseil, il le suivit et s'en trouva bien. Don Juan Manuel, estimant aussi que la leçon était utile à retenir, la fit écrire dans ce livre et composa deux vers qui disent ceci :

« NOS JOURS SONT PEU NOMBREUX; QUI VEUT ÊTRE CITÉ
» NE DOIT SE REPOSER QUE DANS L'ÉTERNITÉ. »

La belle réponse qui sert d'exemple à don Juan Manuel n'est pas une invention de la poésie; elle est rapportée par l'histoire. On la trouvera dans la *Chronique générale,* rédigée par ordre d'Alphonse *le Savant*. Cette observation n'est pas inutile lorsqu'il s'agit du comte Fernan Gonzalez; les romanciers l'ont chanté avec autant d'enthousiasme que Bernard de Carpio, le Cid, saint Ferdinand; ils en ont fait le type du prince. Dès le XIIe siècle un poème en grands vers lui était consacré. Argote de Molina qui l'a lu, en cite quelques vers; voici les trois derniers* :

Nunca ovo en el mundo à tal caballero,
Fue este para Moros mortal ōmizero,
Decienle por las lides, el buytre carnicero.

LE MONDE N'EUT JAMAIS SI RUDE CHEVALIER;
LES MORES L'ONT NOMMÉ LE VAUTOUR CARNASSIER.

* Voir pour plus amples détails sur ce poème narratif l'appendice, n° 6.

La chronique imprimée dès le commencement du XVI[e] siècle sous le titre suivant est une des raretés de la bibliothèque de lord Grandville : *La Cronica del noble cavallero el conde Fernan Gonzalez. Con la muerte de los siete infantes de Lara.* Burgos. Maestre Fadrique, Aleman de Basilea. 1516. 20 feuillets.

Don Gonzale d'Arredondo, abbé d'Arlança, Pierre d'Abarca chroniste d'Aragon, don Luis de Salazar y Castro, auteur de l'*Histoire généalogique de la maison de Lara,* don Gonçalo Argote de Molina, auteur de la noblesse d'Andalousie, et en un mot tous les biographes espagnols se sont associés sans restriction aux éloges que le comte Fernan Gonzalez avait reçus des rimeurs de son temps. Cette admiration traditionnelle a paru contestable à Ferreras; il n'a pas craint d'en donner les motifs de ses contradictions, et tel a été le cri qui s'est élevé de toutes parts que force lui a été de protester à la fin de son *Histoire générale* du profond respect qu'il portait à la mémoire du comte. Un Castillan de la vieille roche fit paraître un *Anti-Ferreras,* dont le second titre était : *Défense du comte Ferdinand Gonzalez comme souverain de Castille.* Cette petite guerre qui éclatait huit cents ans après la mort du héros n'est-elle pas le plus significatif de tous les hommages que la poésie et la chronique lui ont décernés!

Ferran Gonzalez était un de ces comtes souverains de Castille qui retardèrent si longtemps par leur indépendance l'unité de l'Espagne et dont la vie s'écoula comme celle des grands vassaux de la couronne de France dans des luttes perpétuelles. — Il avait commencé à régner en 933, il mourut en 968, selon Mariana; en 970, selon Ferreras. L'acte politique le plus marquant de son règne est son affranchissement de la suzeraineté du roi des Asturies et de Léon. Certes, la chose était périlleuse, car peu d'années avant, en 922, don Ordoño II, roi des Asturies et de Léon, avait fait jeter dans un cachot et étrangler, sur le simple soupçon de rebellion, les quatre comtes de Castille, Nuño Fernandez, Abolmandar Blanco avec son fils don Diego et don Fernan Ansurez. Mesure que Sampire, don Roderic, don Luc et beaucoup d'autres vieux historiens trouvent aussi nécessaire que juste.

Fernan Gonzalez eut la gloire d'arrêter la marche conquérante d'Abd-el-Rhaman et d'aider Ramire à remporter la victoire d'Osma. Devenu suspect à ce prince, peu de temps après il fut attiré et retenu dans le château de Gordon, tandis que Diego Nuñez, autre comte de Castille, était enfermé dans le château de Luna; mais une prompte réconciliation le rendit à la liberté, et sa fille dona Urraque épousa le fils du Roi. Don Ramire étant mort en 950, après dix-neuf ans de règne, eut pour successeur son fils don Ordoño III, qui mourut en 955 et fut remplacé par don Sanche-le-Gros qui perdit et recouvra la couronne. Ce prince atteint d'hydropysie avait été forcé de recourir aux médecins de Cordoue, et pendant ce temps don Ordoño IV avait usurpé son trône avec le concours du comte Fernan Gonzalez. C'est pour ce fait que Ferreras a qualifié de traître le comte de Castille et qu'il a mis à sa charge l'empoisonnement prétendu de don Sanche. Une obscurité impénétrable couvre aujourd'hui le mystère de palais incriminé par Ferreras; je me bornerai donc à rappeler ici pour ceux qui ne voudraient pas prendre la peine de consulter l'histoire, que le comte Fernan Gonzalez, vainqueur d'Abd-el-Rhaman à Saint-Étienne de Gormaz en 954, eut encore la gloire de vaincre Almanzour en 965, et les Normands débarqués sur les côtes de la Galice en 969; on ne signale dans sa brillante carrière qu'un seul échec; ce fut en 961; il tomba au pouvoir de don Garcie, roi de Navarre, qui le retint à Pampelune pendant une année entière.

Fondateur du monastère de Saint-Pierre d'Arlanza, il y a été inhumé dans une chapelle qui est devenue la sépulture de sa famille. Lors de cette bataille de trois jours, livrée près de Piedra Hita, où il vainquit avec des forces inégales le lieutenant du roi de Cordoue, Al-Hakem II, on prétendit que saint Jacques, fils de Zébédée, monté sur un cheval blanc et suivi d'une légion d'anges, avait chargé à la tête des troupes espagnoles; c'était l'ermite Pélage, protecteur de Fernan Gonzalez, qui lui avait promis en songe l'intervention du ciel; d'autres traditions, que Mariana n'a pas craint de sceller du cachet de l'histoire, se sont attachées à la dépouille mortelle

du héros qui, suivant l'opinion du peuple, avait obtenu des miracles pendant sa vie. On suppose qu'une ardeur guerrière l'anime encore sous le marbre glacé de son tombeau. Dès que la voix de l'Espagne crie aux armes, ses ossements s'agitent et font entendre un cliquetis qui semble répondre au signal des batailles. (*Voir plus loin l'exemple* XXXVII.)

EXEMPLE XVII.

DE CE QUI ADVINT A UN HOMME QUI AVAIT FAIM, ET QU'ON N'AVAIT INVITÉ A DINER QUE PAR FORME DE COURTOISIE.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, un homme est venu me proposer de me rendre un service ; mais il m'a fait cette offre d'une manière si peu pressante, que je le soupçonne de n'avoir pas grande envie d'être pris au mot; il s'agit d'une chose importante et à laquelle j'attache un véritable prix ; j'accepterais donc très volontiers ; mais il me répugne de profiter d'une offre si froide et peut-être si peu franche. Qu'en pensez-vous? Je suis bien aise d'avoir votre avis là-dessus.

— » Seigneur comte, répondit Patronio, je ne puis mieux faire que de vous raconter ce que fit un homme qui avait été invité à dîner.

— » Et qu'est-ce que c'est? demanda le comte Lucanor.

— » Voici, dit Patronio : Un homme de bien qui avait été très riche, tomba dans la dernière indigence. Il était réduit à vivre de secours, et il en était si honteux, que souvent il aimait mieux souffrir les tourments de la faim que d'aller demander à manger chez ses anciens amis. Un jour qu'il n'avait rien à mettre sous la dent et qu'il était en proie aux plus vives douleurs, il passa devant la maison d'une personne de sa connaissance qui était alors à table; celle-ci, en le voyant devant sa porte dans un pareil moment, ne put se dispenser de l'inviter à dîner; mais elle le fit sans insistance et aussi froidement que possible. Le pauvre affamé, néanmoins, n'attendit pas une seconde invitation; il se mit aussitôt à se laver les mains et prenant place à table : « Soit, seigneur un tel, dit-il, vous me conviez de si bonne grâce, qu'il serait malséant de vous refuser; à Dieu ne plaise que je vous fasse cette injure ! » Après cela, vous devez penser qu'il ne négligea rien pour réparer ses forces; ce qu'il y eut de plus heureux, c'est qu'avec sa faim il perdit sa mauvaise honte; depuis lors, Dieu lui vint en aide et lui inspira les moyens de sortir de la misère.

» Et vous, seigneur comte Lucanor, puisque le

service qu'on propose de vous rendre vous semble important, n'hésitez pas à l'accepter. Qu'il vous suffise de dire à celui qui vous l'offre que vous n'agissez ainsi que pour l'obliger ; mais ne prenez pas garde à la forme de la proposition, et n'attendez pas surtout qu'on la réitère ; car après tout, mieux vaut accepter une offre quelle qu'elle soit, que d'avoir à faire une demande. »

Le comte approuva ce conseil, il le suivit et s'en trouva bien. Don Juan, estimant aussi que la leçon était utile à retenir, la fit écrire dans ce livre avec deux vers qui disent ceci :

« BOUDER CONTRE SON VENTRE EST UNE SOTTE AFFAIRE;
» ACCEPTE, S'IL LE FAUT, L'OFFRE LA MOINS SINCÈRE. »

Il vaut mieux accepter une offre quelle qu'elle soit, hypocrite ou froide, que d'avoir à faire une demande; tel est le conseil que résume cet apologue; plusieurs proverbes espagnols et français disent la même chose, mais autrement.

EXEMPLE XVIII.

DE CE QUI ADVINT A DON PÉRO MELENDEZ LORSQU'IL SE CASSA LA JAMBE.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, vous savez que je suis en rivalité avec un de mes voisins, seigneur très-puissant et de grand renom. Eh bien ! j'ai avis qu'il a les mêmes vues que moi sur certaine ville dont je voudrais m'emparer ; ce sera au premier occupant ; celui qui entrera dans la place avant l'autre lui en fermera pour jamais la porte. Déjà tous mes gens sont prêts à marcher, et je crois être sûr qu'avec l'aide de Dieu, si je partais aujourd'hui, je recueillerais les fruits d'une victoire complète ; par malheur, ma santé ne me permet pas d'ouvrir la campagne, et je me vois menacé de manquer une occasion que je ne retrouverai plus. Or, quelque fâcheuse que puisse

être la perte d'une ville, j'y serai moins sensible, je vous l'avoue, qu'au triomphe de mon voisin; dites-moi donc ce qu'il y aurait à faire; j'ai toute confiance, vous ne l'ignorez pas, en votre bon jugement.

— » Seigneur comte Lucanor, répondit Patronio, je conçois le tourment que vous éprouvez; mais pour vous dire ce qu'il conviendrait de faire en pareil cas, il faudrait vous apprendre ce qui advint à don Péro Mélendez. »

Le comte pria Patronio de lui raconter cette histoire, et Patronio le fit ainsi :

— « Don Péro Mélendez était un des plus dignes hommes du royaume de Léon; chaque fois qu'il lui arrivait quelque mauvaise aventure, il avait l'habitude de s'écrier : Dieu soit loué! puisqu'il l'a voulu, c'est apparemment pour le mieux. Or, ce don Péro Mélendez était ministre et favori du Roi; ses envieux le calomnièrent tant et tant que le prince leur permit de le mettre à mort. Il reçut l'ordre de se rendre au palais, et ceux qui devaient le tuer s'embusquèrent à une petite distance de sa maison; mais, en descendant un escalier pour monter à cheval, il glissa et se cassa une jambe. Les amis qui devaient l'accompagner ne purent, tout en le plaignant, s'empêcher de lui dire : « Vous qui répétez sans cesse que Dieu fait tout pour le mieux, pensez-vous que ce soit pour

votre plus grand bien qu'il vous a cassé la jambe?

» Patience, amis, leur répondit don Péro Mélendez, l'avenir dira ce qu'il faut penser de cet accident, et peut-être reconnaîtrez-vous aussi que, puisque Dieu l'a permis, c'est pour mon bien. » Ses amis eurent beau faire, ils ne purent lui ôter cette idée de la tête. Ceux qui l'attendaient pour l'égorger, ne le voyant pas paraître, s'informèrent de la cause de son retard, et ayant appris ce qui lui était arrivé, ils allèrent en donner avis au Roi. Don Péro Mélendez fit une longue maladie, et pendant ce temps, le Roi finit par apprendre qu'on l'avait trompé sur son compte, il fit arrêter les calomniateurs, se rendit lui-même chez son ancien favori, lui raconta tout ce qu'on avait inventé pour le noircir, et lui demanda pardon de l'ordre de mort qu'on lui avait surpris. Il ne s'en tint pas là; il le combla d'honneurs pour le dédommager, et infligea un châtiment exemplaire à ceux qui avaient voulu le perdre. Voilà comme le ciel sauva don Péro Mélendez, et comment il fut prouvé que cet homme de bien avait raison de répéter continuellement que tout ce que Dieu fait est pour le mieux.

» Et vous, seigneur comte Lucanor, loin de vous plaindre de l'obstacle qui contrarie vos projets, persuadez-vous, aussi, que Dieu ne fait rien sans dessein,

et, croyez fermement que si vous avez pleine foi en lui, il vous tirera toujours d'embarras. En tout ce qui arrive de fâcheux, néanmoins, deux points sont à considérer : s'il y a remède au mal ou s'il n'y en a pas ; dans le premier cas, l'homme doit faire tout ce qui dépend de lui pour sortir de la difficulté ; il serait coupable d'abandonner le mal à son cours en se bornant à dire que le pouvoir de Dieu peut remédier à tout ; car agir ainsi, ce serait tenter Dieu. D'ailleurs, nous avons reçu l'intelligence et la raison pour en faire usage, et notre devoir est de combattre le mal autant que nos facultés nous le permettent ; mais lorsqu'il s'agit de choses qui ne sont susceptibles d'aucun remède, il faut se résigner et reconnaître que puisqu'elles sont arrivées par la volonté de Dieu, ce doit être pour le mieux ; je conclus pour ce qui vous concerne que l'entrave mise à vos projets n'étant pas du nombre des choses que la volonté humaine maîtrise à son gré, il est clair qu'elle vient d'une volonté plus haute, et que par conséquent c'est pour le mieux. Pénétrez-vous bien de cette vérité-là, et laissez à Dieu le soin d'amener des résultats conformes à vos désirs. »

Le comte ne douta pas de la sagesse de ces paroles ; il suivit le conseil de Patronio, et s'en trouva bien. Don Juan, jugeant aussi que la leçon était digne

d'être retenue, la fit écrire dans ce livre, et composa deux vers qui disent ceci :

« DIEU FAIT TOUT POUR LE MIEUX ; NE L'ACCUSE DE RIEN ;
» IL PEUT, QUAND IL VOUDRA, CHANGER TON MAL EN BIEN. »

Voici encore une preuve de la haute sagesse de don Juan Manuel ; en conseillant la foi, il demande qu'elle soit active ; la lecture des livres arabes ne l'entraîne pas vers le fatalisme, et d'un autre côté, il comprend trop bien la philosophie chrétienne pour admettre, sous l'apparence de la résignation, cette inertie coupable qui, suivant une locution moderne, passe procuration à la Providence.

Le nom du héros de cet exemple n'a pas été écrit dans le livre publié par Argote de Molina, comme dans les deux manuscrits de la bibliothèque nationale de Madrid ; dans l'un et l'autre manuscrit c'est don Péro Mélendez ; dans les deux éditions imprimées, au contraire, c'est don Rodrigo Mélendez de Valdès. Il ne m'appartient pas de contester l'autorité d'un généalogiste tel qu'Argote de Molina ; je me borne à constater une différence qu'il n'a pas expliquée.

EXEMPLE XIX.

DE CE QUI ADVINT AUX CORBEAUX AVEC LES HIBOUX.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, un de mes ennemis, seigneur très-puissant, a chez lui un parent et serviteur qu'il a comblé de bienfaits, mais auquel il a fait aussi beaucoup de mal à la suite d'un différend qui les a brouillés. Ce serviteur, excité par son ressentiment et voulant se venger, est venu s'offrir à moi ; il me semble que je puis en tirer grand avantage, car personne n'est plus propre à m'indiquer les moyens de nuire à mon adversaire ; mais avant d'accepter ses services, je désire savoir ce que vous en pensez.

— » Seigneur comte, répondit Patronio, je n'hésite pas à le dire, cet homme n'est venu vous faire ses offres que pour mieux vous tromper ; si vous voulez savoir sur quoi je fonde mes soupçons, per-

mettez-moi de vous raconter ce qui advint aux hiboux avec les corbeaux.

—» Volontiers, dit le comte, et Patronio poursuivit ainsi :

—» Seigneur comte, il y avait guerre à mort entre les hiboux et les corbeaux, et ces derniers étaient les plus maltraités, car leurs adversaires ayant l'habitude de rester cachés tout le jour et de ne se mettre en campagne que la nuit, il était impossible de les trouver, tandis que, protégés par l'obscurité, ils envahissaient la retraite des corbeaux, les surprenaient dans leur sommeil et les massacraient à plaisir. La désolation était devenue générale, lorsqu'un vieux corbeau, très-docte et très-expert, assembla sa famille et s'avisa du stratagème que vous allez voir : il se fit plumer le corps et une partie des aîles ; il ne garda que les plumes nécessaires pour voler tant bien que mal, et en cet état, il se rendit chez les hiboux : « Voyez, s'écria-t-il, le cruel traitement que mes frères m'ont fait subir ; mon seul crime est de leur avoir conseillé de faire la paix avec vous ; mais, puisque leur barbarie n'a gardé aucune mesure, je veux à mon tour en tirer vengeance avec éclat, et vous apprendre, si vous y consentez, plusieurs moyens de les vaincre et de les exterminer. » Les hiboux furent charmés de la proposition ; ils célébrèrent la

bien venue du vieux corbeau et lui firent fête ; leur confiance en lui ne connut pas de bornes ; ils l'instruisirent de toutes leurs affaires, et ne lui cachèrent aucun de leurs secrets ; cependant, un d'entre eux qui était chargé d'ans et qui avait beaucoup vu, loin de partager le sentiment commun, eut des soupçons ; il alla trouver le chef des hiboux et lui dit : « Tenez pour certain que ce corbeau si bien accueilli n'est qu'un hypocrite ; il n'est venu ici que pour nous leurrer et nous perdre ; c'est un traître qu'il faut chasser au plus vite. » On ne tint aucun compte de cet avertissement ; le vieux hibou désolé n'eut d'autre parti à prendre que de pourvoir à sa propre sûreté ; il partit donc, et se retira dans une contrée éloignée où il n'avait pas à craindre la poursuite de l'ennemi. Ses compagnons persévérèrent dans leur aveuglement jusqu'au jour où le corbeau se trouvant assez de plumes pour soutenir un long vol, les prévint qu'il allait reconnaître le camp de ses frères, afin qu'on pût les surprendre et les occir tout à l'aise. Il partit aux acclamations des hiboux et ne reparut point. Les corbeaux instruits par lui des moindres cachettes de leurs adversaires les attaquèrent à l'improviste et à la clarté du jour, de telle sorte que ceux-ci, ne pouvant pas même fuir, tombèrent sans défense sous leurs coups. Voilà le fruit qu'ils recueil-

lirent de leur sotte confiance dans un corbeau qui ne pouvait être naturellement que leur ennemi.

» Et vous, seigneur comte Lucanor, pourriez-vous aussi vous livrer à la foi d'un homme que des liens de parenté et de service unissent de corps et d'âme à votre ennemi? Comment supposer qu'il vous soit plus dévoué qu'à son sang et à sa race? N'en doutez pas, la trahison qu'il vous propose pour vous allécher sera tournée contre vous; cependant, si vous désirez faire l'épreuve du traître, vous le pouvez; mais à la condition de le tenir assez loin de vous pour qu'il ne puisse pénétrer vos secrets ni vous porter le moindre préjudice; alors, s'il vous donne des gages de sa sincérité en faisant trop de mal à ses anciens maîtres pour qu'une réconciliation soit jamais possible, vous serez libre de lui accorder votre confiance, sauf à le mettre hors d'état d'en abuser; car qui a trahi peut trahir. »

Le comte approuva beaucoup ce conseil; il le suivit et s'en trouva bien. Don Juan, estimant aussi que l'exemple était excellent à retenir, le fit écrire dans ce livre, et composa deux vers qui disent ceci :

« POINT D'AVEUGLE ABANDON; N'ÉCOUTE QU'A DEMI
» CELUI QUE LA NATURE A FAIT TON ENNEMI. »

Cet apologue ouvre le troisième chapitre du *Pantcha-Tantra*; il porte pour titre : *Kàkoloûkika* ou l'*Inimitié des corbeaux et*

des hiboux. Il correspond au huitième chapitre du *Calila et Dimna* arabe, et au quatrième de la version persane d'Hocéin Vaëz et de la version turque (*Kal. et Dim.*, 216-258. — *Livre des lumières*, ch. IV, p. 233-286. — *Fables indiennes*, ch. IV, t. II, p. 316 et suiv.). Loiseleur des Longchamps en présente ainsi l'analyse : « Le but moral de cet apologue est de faire connaître le danger de se fier à des inconnus ou à des ennemis qui se couvrent du masque de l'amitié. Le roi des corbeaux, jaloux de celui des hiboux, forme le projet de détruire ses ennemis, et pour y réussir plus sûrement, il charge un de ses conseillers intimes de s'introduire parmi les hiboux. Le corbeau y parvint au moyen d'une ruse qui rappelle l'histoire de Zopire. Dépouillé de ses plumes, couvert de sang, il est trouvé au pied d'un arbre par des hiboux qui le conduisent à leur roi. Le nouveau venu gagne la confiance du roi des hiboux en dépit des efforts de ses ministres, et il fait connaître aux corbeaux les moyens de détruire leurs ennemis, qui finissent par être étouffés dans la caverne qui leur sert de demeure. » (*Essai sur les fables indiennes*, p. 16).

L'étouffement général appliqué aux hiboux dans l'apologue indien est loin d'être aussi simple que l'extermination à coups de bec de l'apologue espagnol ; l'astucieux Carchenas tient le discours suivant au roi son maître : « Dans la montagne il y a une caverne où tous les hiboux s'assemblent chaque jour; elle est environnée de bois, votre majesté n'a qu'à commander à toute son armée de porter une grande quantité de ce bois à la porte de la caverne. Pour moi, je me tiendrai auprès et avec du feu que j'aurai pris aux cabanes des bergers voisins, j'allumerai le bois ; alors tous les corbeaux battront des ailes à l'entour, afin de l'allumer davantage; ainsi, les hiboux qui sortiront seront brûlés des flammes et la fumée étouffera ceux qui demeureront. Ce conseil plut au roi des corbeaux. Il ordonna à tout son monde de partir ; enfin on fit ce qu'avait dit Carchenas et tous les hiboux périrent. » (*Contes et fables indiennes*, traduites d'Ali Tchelabi-ben-Saléh, auteur turc, par Galland et Cardonne ; Paris 1778, t. II, p. 389).

EXEMPLE XX.

DE CE QUI ADVINT A UN ROI PAR LE FAIT D'UN HOMME QUI S'ÉTAIT PRÉSENTÉ A LUI COMME ALCHIMISTE.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, un homme est venu à moi et il m'a dit qu'il était en son pouvoir de me faire acquérir de grandes richesses, si je consentais seulement à faire quelques avances pour commencer l'entreprise ; car une fois menée à terme, elle me rendrait dix pour un. Or, sachant que Dieu vous a doué d'un grand sens, je vous prie de me dire quel est, à votre avis, le parti le plus sage à prendre dans cette circonstance.

— » Seigneur comte, dit Patronio, pour vous donner le conseil le plus conforme à votre intérêt, je trouve bon de vous raconter ce qui advint à un roi, par le fait d'un homme qui s'était présenté à lui comme alchimiste. »

Le comte invita Patronio à lui raconter cette aventure, et celui-ci le fit aussitôt de la manière suivante :

— « Seigneur comte Lucanor, il y avait un homme, effronté charlatan, qui ne pensait qu'à sortir par un coup de fortune de la vie misérable qu'il menait; cet homme eut connaissance qu'il existait un certain roi dont l'esprit manquait de prudence et qui se tourmentait à faire de l'alchimie. Il prit cent doublons, les réduisit en menues parcelles avec la lime, et de cette limaille cachée sous d'autres matières il composa cent lingots; chaque lingot pesait un doublon, plus, le poids des autres ingrédients. Alors cet homme alla dans la ville qu'habitait le roi, et là, après s'être vêtu d'une façon honnête, comme un cavalier de bon air, il entra dans la boutique d'un droguiste pour lui vendre ses lingots. Le marchand lui ayant demandé à quoi servait cette matière : « à bien des choses, répondit-il; mais surtout, je vous dirai qu'on ne pourrait s'en passer pour faire de l'alchimie. » Et il donna les cent lingots pour deux ou trois doublons.

— » Quel est le nom de ce métal ? demanda encore le marchand.

— » On l'appelle *tabardit*, répliqua l'aventurier.

» Cela fait, il séjourna quelque temps dans la ville comme un homme insouciant et bien en point, et il allait disant aux uns et aux autres, d'un air mystérieux, qu'il savait le secret de l'alchimie. Le bruit en vint jusqu'au roi, qui n'eut rien de plus pressé que d'appeler l'étranger et de lui demander s'il était bien vrai qu'il eût trouvé le grand secret. Le charlatan se troubla comme s'il avait peur d'être découvert et répondit : « Je ne sais rien. » Pressé plus vivement, il finit par avouer.

— « Au moins, seigneur, dit-il au roi, ne vous fiez jamais pour une telle œuvre à qui que ce soit au monde, et gardez-vous surtout d'aventurer des sommes ; j'opérerai devant vous, si vous le désirez, et je ne vous cacherai rien de ce que je sais faire.

— » Bon, pensa le roi ; voici qui va parfaitement ; il me semble qu'avec un homme qui parle de la sorte, je ne cours aucun risque. Il envoya alors acheter les choses demandées par l'étranger, et qu'on pouvait se procurer aisément ; elles ne coûtèrent que deux ou trois deniers, y compris un lingot de tabardit. Or, dès qu'on les eut fondues en présence du roi, il sortit un doublon pesant d'or fin ; ce que voyant, le roi fut ravi qu'un objet de si peu de valeur produisît un doublon ; il ne se tenait pas de joie et s'estimait l'homme le plus heureux de la terre. Il dit

à l'auteur de cette merveille qu'il était un bien honnête homme ; puis, il le pria de recommencer et de faire encore mieux ; et le charlatan répondit, comme ayant montré tout son savoir : «Seigneur, autant j'en sais, autant je viens de vous en apprendre ; désormais vous serez en état d'opérer tout aussi bien que moi. Il faut, cependant, que je vous avertisse d'une chose : c'est que s'il manquait un seul de ces ingrédients, vous ne pourriez venir à bout de produire l'or que vous voyez. »

» Après cela, il prit congé du roi, et s'en retourna chez lui.

» Le roi ne fut pas plus tôt seul, qu'il voulut essayer de faire de l'or ; il doubla la quantité et obtint deux doublons ; il doubla encore, et en obtint quatre ; et ainsi de suite en augmentant toujours. Quand il vit qu'il pourrait faire tout l'or qu'il voudrait, il envoya chercher une quantité de matière suffisante pour produire mille doublons ; on apporta tout ce qu'il fallait, excepté le tabardit ; on n'en trouva plus. Le roi en instruisit aussitôt celui qui lui avait donné la recette, et se plaignit de n'avoir plus le pouvoir de faire de l'or comme de coutume.

— » Je vous avais prévenu, répondit l'étranger, que si un seul des objets indiqués vous manquait, il vous serait impossible de réussir.

» Le roi ayant alors demandé où se trouvait le tabardit, et voyant que l'étranger le savait, lui écrivit : « Puisque vous le savez, allez-y pour moi, et rapportez-en assez pour que je puisse faire autant d'or qu'il me plaira. »

— » C'est bien, répondit le charlatan ; mais le premier venu peut s'acquitter de cette commission aussi bien que moi ; pourtant, seigneur, si vous jugez bon de m'employer à votre service, je suis prêt à marcher, d'autant mieux que je trouverai certainement une quantité suffisante de tabardit dans les terres de mon pays.

» Le roi se mit à calculer à combien pouvait monter l'achat du tabardit joint aux autres dépenses, et cela formait une grosse somme qu'il fit remettre au charlatan ; mais dès que celui-ci tint l'argent en son pouvoir, il partit et ne revint plus.

» Ainsi le roi fut puni de son manque de prudence. Quand il vit, cependant, que l'alchimiste tardait un peu trop, il envoya des messagers à sa maison, pour s'enquérir si l'on avait quelque nouvelle de lui ; mais on ne trouva rien dans le logis, si ce n'est un coffre fermé à clé, et l'on en retira un papier contenant ces mots : « Je crois fort qu'il n'y a pas au monde de tabardit ; sachez que je vous ai pris pour dupe, et apprenez que lorsque je suis venu me vanter d'être

homme à vous enrichir, vous auriez dû me répondre : Commencez par vous enrichir vous-même, et je vous croirai ensuite »

» Quelques jours après, plusieurs hommes, qui riaient et devisaient ensemble, s'étaient amusés à écrire les noms de tous ceux qu'ils connaissaient, en indiquant ce que chacun était ; ils disaient : Un tel est un habile homme, un tel est un sot, et, ainsi de suite, bien et mal ; lorsqu'ils en vinrent aux gens imprudents, ils écrivirent le nom du roi. Celui-ci, dès qu'il le sut, les envoya chercher ; et, après leur avoir promis qu'il ne leur arriverait rien de fâcheux, il leur demanda pourquoi ils l'avaient inscrit parmi les gens imprudents ; ils répondirent que c'était parce qu'il avait confié, sans la moindre garantie, une somme si considérable à un étranger. Le roi leur dit qu'ils s'étaient trompés ; que si cet étranger revenait, il rapporterait l'argent ; ils répliquèrent à leur tour que si, en effet, il revenait, rien ne serait perdu de leur encre, qu'ils se contenteraient d'effacer le nom du roi et de mettre à sa place celui de l'inconnu.

« Et vous, seigneur comte Lucanor, si vous ne voulez pas qu'on vous tienne pour un prince mal avisé, ne vous exposez jamais au repentir d'avoir lâché le certain pour l'incertain. »

Le comte goûta beaucoup ce conseil, il le suivit et s'en trouva bien; don Juan Manuel, jugeant aussi que l'exemple était bon à retenir, le fit écrire dans ce livre avec deux vers qui disent ceci :

« NE VAS PAS FOLLEMENT AVENTURER TON BIEN
» SUR LES DISCOURS DORÉS D'UN HOMME QUI N'A RIEN. »

Malcolm rapporte le sujet de cette histoire et dit qu'il est traditionnel en Perse; M. Dubeux l'a cité aussi dans l'*Univers pittoresque;* mais tout semble indiquer une origine arabe; le roi dont il s'agit devait être quelque roi de Grenade ou de Cordoue; don Juan Manuel a substitué aux besans ou aux sequins les doublons, qui sont une monnaie espagnole.

Il y a un trait à la fin du récit que Triboulet, le fou de François Ier, a rendu célèbre, et dont il n'était, sans le savoir, que le second éditeur. On se rappelle que lorsque le bruit se répandit à la cour que Charles-Quint avait demandé passage par la France, Triboulet riant aux éclats tira ses tablettes et y traça quelques mots; François Ier lui ayant demandé ce qu'il écrivait. — J'écris, répondit-il, que l'empereur est le plus grand fou du monde. — Et si je le laisse passer librement, que diras-tu ? — J'effacerai son nom et j'écrirai le vôtre.

Alphonse, le savant oncle de don Juan Manuel, donnait, on le sait, dans les folies de l'alchimie ; on a pu supposer, d'après cela, que don Juan Manuel avait voulu le tourner en ridicule dans cet apologue ; mais cette supposition, quoique adoptée par M. Ticknor, ne repose sur aucune preuve; la seule chose certaine, c'est que la foi dans les sciences occultes était une maladie presque universelle au moyen-âge.

EXEMPLE XXI.

DE CE QUI ADVINT A UN GRAND PHILOSOPHE AVEC UN JEUNE ROI, SON ÉLÈVE.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller. « Patronio, lui dit-il, j'avais un parent qui m'était très-cher ; il mourut et laissa un fils en bas âge ; je me suis chargé d'élever cet enfant, que j'aime, Dieu le sait, comme s'il m'appartenait. Ma vive affection pour son père, les services importants que j'en ai reçus, ceux même que je puis attendre de mon jeune pupille, tout m'en faisait une loi. C'est, au surplus, un garçon plein d'esprit et qui donne de grandes espérances ; mais quand on est jeune on se fait aisément illusion, et j'ai peur que mon élève ne se laisse emporter par la fougue de son âge ; dites-moi donc, je vous prie, vous qui êtes de si bon conseil, ce qu'il faut que je fasse pour le préserver de tous les dangers qui menacent à la fois son corps, son âme et sa fortune ?

— » Seigneur comte Lucanor, répondit Patronio, pour que vous puissiez prendre le parti le plus convenable, je voudrais qu'il me fût permis de vous raconter ce qui advint à un grand philosophe avec un jeune Roi son élève.

— » Volontiers, dit le comte, je suis curieux de savoir cela.

— » Seigneur comte, poursuivit Patronio, un Roi avait un fils ; il l'envoya chez un philosophe qui avait toute sa confiance. Ce Roi étant mort peu après, son enfant hérita du trône, et le philosophe continua à diriger son éducation ; mais dès que le petit monarque eut atteint sa quinzième année, il dédaigna les avis de son précepteur et ne prit conseil que des jeunes gens ou de ceux qui, n'ayant aucun intérêt à ce qu'il fit bien, pouvaient se montrer complaisants pour toutes ses volontés. Cette conduite eut les résultats qu'on devait en attendre. Tout alla de mal en pire, et ce ne fut pas seulement l'administration des affaires du nouveau Roi qui s'en ressentit, le désordre de ses mœurs influa sur toutes les habitudes de sa vie. On s'en plaignait hautement, et chacun déplorait le triste état du royaume ; plus que personne, le philosophe gémissait de ce scandale ; mais il avait essayé tant de remèdes en pure perte qu'il ne savait plus à quel moyen recourir : prières, caresses, pa-

roles sévères, tout avait été inutile. La jeunesse avec son ardeur et sa légèreté lui opposait un obstacle insurmontable. En désespoir de cause, il eut recours au stratagème que voici : Il fit courir le bruit qu'il possédait au suprême degré l'art des devins ; cela se disait à l'oreille dans le palais, et, grâce à ce mystère, on en parla tant que le Roi en fut informé. Aussitôt, il questionna son précepteur, qui, après avoir fait mine de s'en défendre, avoua qu'en effet il excellait à deviner les choses les plus secrètes ; mais que personne au monde ne devait le savoir. Le propre des jeunes gens, c'est d'être impatients de tout connaître et de tout éprouver ; le Roi brûlait donc de voir son maître à l'œuvre ; plus celui-ci différait l'épreuve désirée, plus il le pressait avec instance ; il fut convenu enfin qu'ils sortiraient de très-grand matin, de manière à n'être pas remarqués. Au jour dit, ils se dirigèrent vers une vallée remplie de villages déserts, et, lorsqu'ils en eurent traversé plusieurs, ils aperçurent au sommet d'un arbre une corneille qui croassait. Le Roi la fit remarquer au philosophe, et celui-ci l'engagea par un signe à garder le silence, pour qu'il pût écouter ce qu'elle disait comme s'il eût compris son langage. Une autre corneille, perchée sur un arbre voisin, se mit aussi à croasser, et leurs cris se succédèrent alternativement en manière

de réponses. Le philosophe eut l'air de prêter une oreille attentive ; puis il prit l'attitude d'un homme consterné, versa des larmes abondantes, déchira ses vêtements et donna toutes les marques du plus violent désespoir. Le prince surpris, effrayé, demanda quelle était la cause d'une douleur si furieuse, et son maître ne consentit à le dire qu'après s'être fait longtemps prier : « Hélas ! s'écria-t-il enfin, j'aimerais mieux vous voir mort que vivant, car vous êtes mon élève, et ce ne sont plus seulement les hommes qui parlent mal de vous, les oiseaux même vous condamnent ; à les entendre, vous ne savez ni diriger les affaires de l'État, ni régler votre propre conduite.

— » Qu'est-ce que cela signifie ? dit le Roi. A quel propos ces corneilles s'avisent-elles de me dénigrer ?

— » Vous allez le savoir, répliqua le philosophe. Ces deux oiseaux étaient convenus de faire épouser le fils de l'un à la fille de l'autre ; or, la corneille que vous avez entendue parler la première a dit à sa voisine qu'il fallait conclure le mariage puisqu'il avait été arrêté depuis si longtemps ; et celle-ci lui a répondu qu'à la vérité les accords avaient eu lieu, mais que depuis cette époque leur fortune avait changé : « Dieu merci, a-t-elle ajouté, il n'y a pas un village dans cette vallée qui ne soit désert depuis l'avènement du nouveau Roi ; je me promène à mon gré de

maison en maison, et j'y fais bombance de couleuvres, de crapauds et de lézards, devenus pour mon plus grand bien les seuls habitants du pays. Vous voyez donc, ma sœur, que nous ne pouvons plus traiter d'égale à égale. »

» A ce discours, l'autre corneille s'est mise à rire aux éclats : « Ma chère, a-t-elle répondu, si vous n'avez pas de meilleures raisons à me donner, nous procéderons à la cérémonie sans plus de délai. Vous pouvez être parfaitement tranquille, je serai bientôt plus riche que vous, pour peu que Dieu prête vie au nouveau Roi ; car dans la vallée que j'habite il y a plus de villages que dans la vôtre, et tous deviendront également déserts. » Cette explication a ramené la bonne intelligence entre les deux corneilles, et il a été décidé que le mariage serait célébré sans retard.

» Le prince ne put se défendre d'une affliction profonde ; il sentit qu'il était cause du dépeuplement de ses États et résolut de réformer sa conduite. Le philosophe, qui l'observait, saisit avec empressement ce retour pour l'engager dans une meilleure voie ; il le dirigea si habilement que bientôt il lui fit rétablir à la fois ses propres affaires et celles du royaume.

— « Et vous, seigneur comte Lucanor, puisque vous avez aussi un élève dont vous tenez à régler la conduite, attachez-vous à lui faire entendre raison

par de sages préceptes, par de bons exemples, et en un mot par les moyens de persuasion les plus doux et les plus agréables; mais, pour rien au monde, n'allez pas le rudoyer; les jeunes gens finissent toujours par haïr ceux qui prétendent les corriger ainsi, surtout s'ils sont de haute naissance, car ils se figurent alors qu'on veut les ravaler; ils ne s'avouent jamais qu'ils ont tort, et que leur ami le plus sincère est celui qui a le moins d'indulgence pour leurs fautes; tout châtiment est pris en mauvaise part. Songez-y donc, tant pour l'avenir de votre élève que pour le vôtre. »

Le comte Lucanor goûta beaucoup le conseil de Patronio; il le suivit et s'en trouva bien. Don Juan, estimant aussi que l'exemple était bon à conserver, le fit écrire dans ce livre et composa deux vers qui disent ceci :

« A L'ENFANT QUI FAIT MAL QU'ON APPRENNE A BIEN FAIRE;
» DOUCE LEÇON VAUT MIEUX QUE BLAME TROP SÉVÈRE. »

Sauf les acteurs, qui sont ici des corneilles, et qui, ailleurs, sont des hiboux ou d'autres oiseaux de proie, cet ingénieux apologue se retrouve dans la plupart des recueils orientaux. Son origine n'a pas besoin d'être constatée par des preuves authentiques; c'est un type du vieux genre indien. L'idée première, mal saisie ou mal rendue par plusieurs imitateurs, a été développée avec autant de sagacité que de goût dans le *Comte Lucanor*. L'auteur de Gil Blas en a fait son profit sans en déterminer l'origine : « J'ai lu cela, dit-il, dans Pilpaï ou quelque autre fabuliste. » (Liv. VIII, ch. VI.)

EXEMPLE XXII.

DE CE QUI ADVINT AU LION ET AU TAUREAU.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, un seigneur très-puissant et très-respecté est mon ami ; jamais, jusqu'à présent, je n'ai eu à me plaindre de sa conduite à mon égard ; cependant, il vient de me donner à entendre que je ne devais plus compter sur lui comme avant, et je soupçonne fort qu'il cherche quelque prétexte pour se déclarer contre moi. De là, deux sujets d'inquiétude ; le premier, c'est qu'une rupture soudaine soit suivie de grands maux ; le second, c'est que mes soupçons ne transpirent, et que mon ancien allié, me rendant méfiance pour méfiance, ne m'oblige à éclater moi-même ; conseillez-moi donc, je vous prie, ce que vous croirez le plus propre à me tirer d'embarras ; je m'en remets à votre bon jugement.

— » Seigneur, répondit Patronio, s'il m'était permis de vous faire connaître ce qui advint au lion et au taureau, vous éviteriez peut-être la fâcheuse extrémité qui vous alarme.

— » Racontez-moi cela, dit le comte, et Patronio poursuivit ainsi :

— » Seigneur comte Lucanor, le lion et le taureau étaient liés de l'amitié la plus étroite, et comme tous deux sont des animaux d'une force supérieure, ils n'étaient jamais embarrassés que du choix de leur proie. Le lion aidé du taureau s'emparait des bêtes carnassières, et le taureau soutenu par le lion de celles qui broutent l'herbe. Cette alliance causait tant de ravages, que les animaux, craignant de devenir tous les victimes du lion ou les esclaves du taureau, se concertèrent pour savoir comment il serait possible de la rompre. « Il n'y aura de sûreté pour nous, se dirent-ils entre eux, que lorsque nous aurons divisé nos deux oppresseurs; il faut que leurs favoris le renard et le mouton mettent tout en œuvre pour les brouiller. » Cette mission fut acceptée; sur l'avis du renard, l'ours, comme le plus fort et le plus courageux des animaux carnassiers, alla trouver le lion et lui insinua que le taureau cherchait à lui jouer quelque mauvais tour; il assura qu'il le tenait du taureau même, et ne négligea rien

pour le faire croire; le cheval, en sa qualité de chef des bêtes qui paissent, fut chargé par le mouton d'une confidence semblable pour le taureau; ces dénonciations ne furent d'abord écoutées qu'à demi; le lion et le taureau, considérant que les délateurs étaient après chacun d'eux les premiers de leur espèce, les soupçonnèrent d'avoir cherché à les désunir; cependant, la calomnie avait laissé un germe qui ne tarda pas à se développer; les deux amis devinrent plus circonspects et s'observèrent mutuellement; l'un et l'autre consultèrent en secret leurs favoris, le renard et le mouton, qui leur répondirent que, sans doute, le langage de l'ours et du cheval manquait de sincérité, mais qu'il était prudent, néanmoins, de se tenir en éveil et d'être attentif à toutes choses. Ce conseil augmenta leur méfiance; les animaux qui s'en aperçurent se servirent encore des deux favoris pour faire remarquer au lion et au taureau que l'un était en garde contre l'autre, et que cela ne pouvait venir que des mauvais desseins qu'il couvait dans son cœur. Un tel langage n'était pas loyal, assurément; le renard et le mouton sacrifiaient à leur intérêt la fidélité qu'ils devaient à leurs maîtres et seigneurs; mais il y allait du salut de leur race; aussi, travaillèrent-ils tant et si bien, que l'amitié qui unissait le lion au taureau se changea en

haine. Cette aversion réciproque fut excitée avec le même soin qu'on avait mis à la faire naître, tandis qu'une ligue se formait entre tous les animaux. Bref, grâce à leur isolement, le lion et le taureau perdirent la puissance qui les rendait si redoutables et furent exposés aux insultes de leurs ennemis; ils n'avaient pas su deviner qu'on ne les poussait l'un contre l'autre que pour se délivrer de leurs griffes et de leurs cornes; les animaux qu'ils ne pouvaient plus prendre depuis leur rupture étaient devenus si forts en s'unissant, qu'ils s'emparèrent d'eux et les mirent à mort.

— » Et vous, seigneur comte Lucanor, que cet exemple vous éclaire! examinez bien si les gens qui cherchent à rendre votre ami suspect à vos yeux agissent dans le même but que les animaux à l'égard du taureau et du lion. Cela vérifié, si vous reconnaissez que votre ami est un homme loyal et que sa conduite est toujours droite, fiez-vous à lui comme à un bon fils ou à un bon frère. Non seulement vous ne devez ouvrir l'oreille à aucune parole qui l'accuse mais il faut encore lui dire tout ce qu'on vous rapporte contre lui et donner aux calomniateurs une si rude leçon, que personne n'ait envie de les imiter. Dans le cas contraire, je veux dire s'il vous est prouvé que vous n'avez pour ami qu'un de ces

hommes dont la fidélité dépend des circonstances, de la fortune et de l'intérêt, contentez-vous de le ménager avec soin; ne faites, ne dites rien qui puisse lui porter ombrage; fermez plutôt les yeux sur les torts qu'il pourrait avoir; car vous devez être assuré qu'il ne cherchera pas à vous nuire d'une manière grave sans vous en avertir par quelque signe, tandis qu'une rupture soudaine et complète vous exposerait à tous les dangers qui suivent l'isolement. Ce qu'il faut faire entendre à un ami de ce genre, c'est que votre condition étant la même, l'harmonie qui existe entre vous offre les mêmes avantages pour l'un que pour l'autre, et que vous avez par conséquent le même intérêt à la conserver nette et franche. En tenant cette conduite, vous rendrez votre alliance durable, et vous échapperez au piége où tombèrent le lion et le taureau. »

Le comte Lucanor goûta beaucoup ce conseil, il le suivit et s'en trouva bien. Don Juan, estimant aussi que l'exemple était bon à retenir, le fit écrire dans ce livre et composa deux vers qui disent ceci :

« REPOUSSE LES SOUPÇONS QUI TE VIENNENT D'UN TRAITRE,
» BIEN PLUS QUE L'AMITIÉ LA HAINE EST PROMPTE A NAITRE.»

Cet apologue se retrouve en partie dans le *Pantcha-Tantra*; le premier et le plus étendu des cinq chapitres du livre sans-

crit est intitulé : *Mitra-Bhèda,* ou *la Rupture de l'amitié,* et répond au cinquième chapitre du *Calila et Dimna.* Il a pour but de mettre en garde les rois contre les manœuvres perfides qui tendent à semer la division entre eux et leurs amis les plus sincères. Les personnages de l'apologue indien sont le roi lion *Pingalaca,* le taureau S*andjivaca,* son confident et deux chacals courtisans du lion, nommés *Carataca* et *Damanaca,* et dont les noms ont été altérés dans la version arabe en ceux de *Calila et Dimna.* Jaloux de la faveur de Sandjivaca, ces deux chacals réussissent, par leurs rapports calomnieux, à persuader au lion que le taureau conspire contre lui, et au taureau que le lion en veut à sa vie. La mort du malheureux favori tué par son maître est la conséquence de cette trahison.

Le dénouement diffère de celui de l'apologue espagnol : les chacals remplacent le cheval et le renard ; c'est un prince et son favori, au lieu de deux alliés ; mais le moyen employé pour semer la méfiance est le même ; les variantes attestent seulement que la fable a passé par les mains des Arabes avant d'arriver à celles de don Juan Manuel, et celui-ci lui a donné une physionomie nouvelle par la manière ingénieuse dont il l'a moralisée. On pourrait croire qu'il racontait l'histoire de la rupture d'Alfonse XI et de son favori don Alvar Nuñez Osorio, histoire qu'il connaissait mieux que personne.

EXEMPLE XXIII.

DE CE QUE FONT LES FOURMIS POUR VIVRE.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, grâce à Dieu je suis passablement riche; aussi, de plusieurs côtés on m'invite à me donner du bon temps. « Puisque vous le pouvez, me répète-t-on sans cesse, ne pensez qu'à mener joyeuse vie, buvez, mangez, dormez, amusez-vous tout à votre aise; qu'avez-vous à craindre? n'êtes-vous pas toujours sûr de laisser à vos enfants un assez bel héritage? » En vérité, cela me sourit beaucoup; avant, toutefois, de suivre le conseil qu'on me donne, je veux avoir votre avis.

— » Seigneur comte, répondit Patronio, c'est une douce chose très-certainement que l'oisiveté et le plaisir, mais souffrez que je vous fasse connaître toutes les peines que prend la fourmi pour assurer

sa subsistance, et vous saurez ensuite ce que vous devez faire.

— » Volontiers, dit le comte, et Patronio poursuivit ainsi :

— » Quand on considère combien la fourmi est chétive, on ne se douterait pas qu'il pût loger une grande prévoyance dans une si petite tête, et pourtant voyez : dès que le temps de la moisson arrive, cette ménagère diligente se rend aux aires, en rapporte autant de grains qu'elle peut en traîner et les emmagasine. Ce n'est pas tout : la première fois qu'il pleut le blé est mis dehors ; on dit que c'est pour qu'il sèche, mais c'est là une erreur que repousse le bon sens ; s'il fallait exposer ainsi le froment chaque fois qu'il est mouillé, le pauvre insecte aurait une rude besogne, et d'ailleurs où pourrait-il le faire sécher ? le soleil luit rarement pendant l'hiver. Un autre motif explique la conduite de la fourmi : après avoir déposé dans ses greniers tout le blé qu'elle a ramassé, et avoir grossi ses approvisionnements autant qu'il lui est possible, elle profite de la première pluie pour sortir une partie de son blé, parce que s'il germait dans l'intérieur de la fourmillière, il se gâterait, et pourrait même l'étouffer au lieu de la nourrir ; les grains mis dehors ne sont pas perdus, la fourmi mange ceux qui sont sains, et at-

tend, pour faire usage des autres, qu'ils aient cessé de germer, car cette fermentation n'a qu'un temps limité, et il n'y a plus rien à craindre ensuite. La fourmi pousse la prévoyance encore plus loin; lors même qu'elle a des provisions suffisantes, elle ne manque pas, chaque fois qu'il fait beau, de charrier tout ce qu'elle rencontre, soit de peur de n'avoir pas assez, soit pour ne pas rester oisive ou pour ne rien perdre des dons du bon Dieu.

» Et vous, seigneur comte Lucanor, que cet exemple vous instruise ! Quoi ! une si frêle créature que la fourmi montre tant de prudence, tant d'activité, tant d'économie, uniquement pour pourvoir à ses propres besoins, et un seigneur tel que vous, maître d'un grand État et chargé de gouverner tant de monde, ne songerait qu'à manger son bien ! Je dis manger, et c'est le mot, car, soyez-en convaincu, on a beau être riche, un trésor ne dure guère lorsqu'on dépense chaque jour sans amasser jamais. Et d'ailleurs, ne serait-il pas honteux de vivre dans la dissipation et la fainéantise ! Pour moi, je n'ai qu'un conseil à vous donner, et le voici : prenez du repos et amusez-vous, si tel est votre bon plaisir, vous en avez le droit et le pouvoir, mais que ce ne soit aux dépens ni de votre honneur, ni de votre état, ni de votre bien. Quelles que soient vos richesses, vous

n'en aurez jamais trop si vous saisissez toutes les occasions qui pourront s'offrir d'ajouter à l'éclat de votre renommée et au bonheur de vos vassaux. »

Le comte Lucanor goûta beaucoup le conseil, il le suivit et s'en trouva bien. Don Juan, estimant aussi que l'exemple était bon à retenir, le fit écrire dans ce livre, et composa deux vers qui disent ceci :

« **NE DISSIPE JAMAIS CE QUE LE CIEL TE DONNE;**
» **VIS, QUEL QUE SOIT TON BIEN, EN HONNÊTE PERSONNE.** »

Trois fables de La Fontaine mettent en scène la fourmi, et toujours avec honneur : *la Cigale et la Fourmi*; — *la Fourmi et la Mouche*; — *la Fourmi et la Colombe*. La *Cigale et la Fourmi* est la pièce de début de notre grand fabuliste; la critique a reproché à l'auteur d'avoir préconisé le travail et l'économie aux dépens de la charité.

> La fourmi n'est pas prêteuse,
> C'est là son moindre défaut.

Et, en effet, elle ne se contente pas de refuser un secours à la cigale, elle lui fait une très-méchante plaisanterie.

> Vous chantiez, j'en suis fort aise,
> Eh bien ! dansez maintenant.

Peut-être La Fontaine, qui n'inventait pas la nature, mais qui la peignait telle qu'elle est, a-t-il laissé percer avec intention l'avarice et la dureté, ces défauts trop fréquents du travail et de l'économie; peut-être aussi (et cette hypothèse me paraît la plus vraisemblable) a-t-il cherché à rendre la

leçon plus forte en montrant au paresseux l'accueil qui l'attend lorsqu'il ira demander l'assistance d'autrui. Ceci revient au mot si connu de Franklin : « Voulez-vous savoir le prix de l'argent, allez en emprunter. »

Don Juan Manuel ne s'est pas placé au même point de vue; il n'a pas opposé un insecte prodigue à un insecte laborieux; au lieu d'une fable il a donné un exemple. Après avoir détaillé, avec le charme de Pline, l'industrie, la prévoyance et tous les prodiges d'activité de la fourmi, il change de ton et s'élève jusqu'à l'éloquence pour gourmander la paresse de l'homme et surtout du prince qui s'abandonne sans honte à la dissipation et à la fainéantise.

EXEMPLE XXIV.

DE CE QUI ADVINT A UN ROI QUI VOULAIT ÉPROUVER SES TROIS FILS.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller. « Patronio, lui dit-il, je fais élever sous mes yeux plusieurs jeunes gens; les uns de haut rang, les autres de moindre condition, et je remarque en eux des dispositions plus ou moins vicieuses qui confondent mon jugement; vous qui êtes de si bon conseil, dites-moi, je vous prie, comment je dois m'y prendre pour savoir lequel vaudra le mieux un jour.

— » Seigneur, comte Lucanor, ce que vous me demandez-là n'est pas facile à résoudre; personne ne sait l'avenir, tout ce qui est dans le domaine des choses futures échappe à l'examen, et, à défaut de certitudes, on ne peut arriver qu'à des suppositions fondées sur des signes ou indices tant extérieurs qu'in-

térieurs. J'appelle indices extérieurs les traits du visage, la conformation du corps, la force musculaire, la souplesse des membres; tout cela dénote que le cœur, les poumons, le foie et les autres ressorts de la vie sont en bon état; mais on ne saurait rien affirmer d'une manière positive, car tous les indices ne concordent point; l'un annonce souvent le contraire de l'autre; cependant, si on les consulte dans leur sens le plus général, ce sont les symptômes de certaines qualités ou de certains défauts qui permettent de pressentir ce qu'un homme sera et fera. Interrogez d'abord la figure, surtout les yeux, ils trompent rarement; interrogez aussi la démarche, le port, la tournure; la beauté n'a rien d'absolu, elle n'est pas toujours dans la délicatesse ou la pureté des traits et des formes. Tel est parfaitement fait et n'a pas l'air d'un homme, tandis que tel autre, qui n'a rien de régulier, paraît homme accompli. Plus la stature est élevée, plus elle annonce de vigueur, et il est assez ordinaire de croire que l'activité et le courage se développent en raison de la force; mais cette proportion n'est pas exacte chez tous les individus. Que de fois même les qualités morales n'ont-elles aucun rapport avec les qualités physiques! Les indices intérieurs, rarement saisissables, sont encore plus trompeurs que les autres, et il y

aurait de l'imprudence à en faire la base d'aucune prévision sur le caractère à venir d'un homme ; par bonheur, dans la question que vous m'avez adressée, il ne s'agit d'apprécier que des signes extérieurs, et là, du moins, si les certitudes manquent, les conjectures ne sont pas aussi hasardées ; permettez-moi donc de vous raconter ce que fit un roi More pour savoir lequel de ses trois fils valait le mieux. Cet exemple vous aidera peut-être à sortir d'embarras.

— » Volontiers, dit le comte, je suis prêt à vous entendre.

— » Seigneur comte, poursuivit Patronio, un roi More commençait à se faire vieux, et comme il avait le droit de désigner pour héritier celui de ses trois enfants qu'il jugerait le plus digne de la couronne, les grands du royaume le supplièrent de faire connaître son choix. Il demanda un mois pour se décider, et huit ou dix jours après il prévint l'aîné de ses fils qu'il avait l'intention de sortir le lendemain à cheval avec lui ; en conséquence, l'infant devait se rendre dans son appartement au point du jour. Il commença par se mettre en retard ; le Roi demanda ses habits ; l'infant dit au caméariste de les apporter ; celui-ci objecta qu'il ne savait pas quels habits le Roi voulait ; l'infant retourna chez son père et le lui demanda ; le Roi répondit qu'il voulait son *al-*

juba[1]. L'infant revint au caméristе, et dit que c'était l'aljuba ; le caméristе lui fit observer qu'il y en avait plusieurs. L'infant retourna de nouveau vers son père pour lui demander de quel aljuba il avait entendu parler. Il en fit autant pour chaque pièce de l'habillement du Roi ; il ne fit qu'aller et venir, tant qu'enfin le caméristе dût se rendre lui-même auprès de son maître pour l'habiller et le chausser. Cela fait, le Roi dit à l'infant de lui amener son cheval ; le gardien des écuries demanda quel cheval il fallait, et l'infant retourna chez le Roi pour le savoir. A chaque article, nouvelle course et nouvelle question. Il en fut de même pour la selle, le mords, l'épée, les éperons. Quand tout fut prêt, le Roi renonça à sortir, et dit à l'infant : Vous allez chevaucher à ma place par toute la ville, et vous viendrez ensuite me rendre compte de ce que vous aurez remarqué. L'infant partit à la tête d'un cortége composé des grands du royaume et de tous les gens du Roi ; des trompettes, des cymbales, et divers autres instruments, précédaient cette brillante cavalcade. L'infant, après avoir parcouru seulement une partie de la ville, rentra au palais, et le Roi ayant voulu savoir le résultat de ses observations : « Je n'ai rien

[1] Vêtement de cérémonie des Mores.

remarqué, dit-il, si ce n'est le bruit des trompettes et des cymbales qui m'ont rompu la tête. »

» A quelques jours de là, le Roi envoya chercher son second fils, et lui prescrivit d'être le lendemain de bonne heure à sa porte; il recommença sur lui l'épreuve qu'il avait faite sur l'aîné; le résultat fut à peu près semblable.

» Il ne lui restait plus qu'à éprouver son plus jeune fils; il lui enjoignit également d'être à sa disposition le lendemain de grand matin; mais celui-ci fut plus exact que ses frères; il était debout avant que son père n'eût ouvert les yeux, et il attendit patiemment son réveil. Le Roi ayant appelé, l'infant entra dans sa chambre et s'agenouilla devant lui avec tout le respect qu'il lui devait. Le Roi lui dit alors qu'il voulait s'habiller, et le jeune homme ne se contenta pas de lui demander quels habits et quelles chaussures il fallait apporter, il alla tout chercher lui-même et ne permit pas au camériste d'approcher de son père, montrant par là qu'il était aussi heureux que fier de ne céder à personne l'honneur de le servir. Le Roi étant vêtu et chaussé lui dit qu'il voulait monter à cheval; l'infant lui demanda aussitôt quel cheval, quelle selle, quels mords, quelle épée, quels éperons il préférait, et le pria de désigner en même temps les personnes qui devaient l'escorter; chaque chose

ne donna lieu qu'à un seul mot, et en moins d'un instant tout ce que le Roi voulait fut à sa disposition; mais le Roi ayant renoncé à sortir le chargea de le remplacer en lui recommandant, comme à ses frères, de venir lui rendre compte de ce qui le frapperait dans sa tournée.

» L'infant, qui ne savait pas mieux que ses aînés où le Roi voulait en venir, obéit sans proférer une parole. Le même cortége l'accompagna; il se fit conduire dans l'intérieur de la ville et au lieu où les trésors de la couronne étaient déposés; il visita toutes les rues, s'informa du nombre des habitants, voulut savoir combien chaque mosquée en réunissait et quelle était la force de la noblesse du royaume. Il sortit ensuite dans la campagne avec tous les hommes d'armes, les cavaliers et les fantassins, qu'il fit manœuvrer. Il voulut qu'on lui montrât toutes les passes d'armes et les évolutions; puis il examina les ouvrages de défense de la ville, ses remparts et ses tours. Après cette inspection, il revint au palais: « — Eh bien! dit le Roi en le voyant, qu'avez-vous remarqué dans votre promenade? — Si je ne craignais de vous déplaire, répondit l'infant, je vous dirais la réflexion que j'ai faite. — Parlez sans crainte et je vous bénirai. — Certes, reprit l'infant, vous êtes un excellent prince; mais il me sem-

ble que vous pourriez faire plus que vous ne faites ; quand on a, comme vous, de si bonnes troupes, tant de richesses et de ressources, on devrait se rendre maître du monde entier ! — Ce reproche généreux toucha vivement le Roi, et, lorsque le délai qu'il avait demandé aux grands de son royaume fut expiré, il déclara qu'il choisissait son plus jeune fils pour successeur. A coup sûr, il aurait mieux aimé suivre l'ordre naturel ; mais il fut déterminé par les observations qu'il avait faites sur les qualités et les défauts de ses trois fils, et il agit sagement dans l'intérêt de son royaume.

» Et vous seigneur comte Lucanor, si vous voulez savoir lequel des jeunes gens que vous faites élever donne les meilleures espérances, mettez-les à l'épreuve, et vous ne tarderez sans doute pas à connaître ce que vous pouvez attendre des uns et des autres. »

Le comte goûta beaucoup le conseil de Patronio, et Don Juan, estimant aussi que l'exemple était utile à retenir, le fit écrire dans ce livre avec deux vers qui disent ceci :

« A L'ŒUVRE SEULEMENT ON APPREND A CONNAITRE
» CE QU'UN JEUNE HOMME VAUT, CE QU'UN JOUR IL DOIT ÊTRE. »

Cet apologue, d'origine arabe, rappelle l'héroïque épreuve qui ouvre l'histoire du Cid. Le vieux Diégo fait venir ses trois

fils l'un après l'autre, et leur serre les mains avec force; les deux premiers, Fernand et Bermude, jettent un cri comme s'ils avaient senti la griffe d'un lion; Rodrigue résiste à la douleur, mais une exclamation violente lui échappe : « Si vous n'étiez pas mon père, lui dit-il, je vous donnerais un soufflet.» Ce ne serait pas le premier, répond Diego, et il l'instruit de l'insulte qu'il a reçu du comte d'Orgaz. « Tu connais l'offense, ajoute-t-il, tu vois l'épée, je ne puis t'en dire davantage : je vais pleurer l'honneur de mes cheveux blancs, et toi, tu vas le venger*. »

Il y a dans toute cette scène une beauté sauvage qui frappe profondément l'esprit; mais est-il vrai que le courage ne réside que dans la force physique? Corneille n'a pas seulement ennobli l'épreuve du vieux Diégo, il l'a rendue plus décisive en la résumant dans cette seule question : « Rodrigue as-tu du cœur? »

Don Juan Manuel a suivi la même voie, et plus libre que l'auteur du Cid de dire toute sa pensée, il l'a développée avec une haute puissance de raison. Repoussant les jugements fondés sur des observations trompeuses, il ne veut pas qu'on ajoute plus de foi aux signes extérieurs qu'aux indices intérieurs. Les apparences sont décevantes; au lieu de s'arrêter aux conjectures, il faut aller aux épreuves; l'œuvre seul peut apprendre ce que vaut l'ouvrier.

Qu'il y a loin de cette prudente réserve à l'exagération des systèmes absolus que certains physiologistes ont voulu nous imposer!

* V. *Histoire comparée des lett. esp. et fran.* Tom. II, p. 102.

EXEMPLE XXV.

DE CE QUI ADVINT AU COMTE DE PROVENCE, ET COMMENT IL FUT DÉLIVRÉ DE CAPTIVITÉ PAR LE CONSEIL QUE SALADIN LUI DONNA.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, un de mes vassaux est venu me déclarer qu'il est dans l'intention de marier sa fille, et m'a prié de le conseiller pour le mieux, comme il me conseillerait moi-même en pareil cas, s'il en était requis ; puis il a détaillé au long et par le menu les divers partis qui se présentent ; or, cet homme mérite qu'on lui vienne en aide, et comme vous savez tout ce qu'on peut savoir sur le sujet qui l'intéresse, je vous prie de me donner votre avis afin que je puisse le conseiller pour son plus grand bien.

— » Seigneur comte Lucanor, répondit Patronio, vous pourriez, je crois, conseiller, selon vos désirs, quiconque voudrait marier sa fille, si vous me per-

mettiez de vous raconter ce qui advint au comte de Provence avec Saladin, le soudan de Babylone.

— » Volontiers, dit le comte ; et Patronio commença ainsi :

— » Seigneur comte Lucanor, il y avait en Provence un comte, homme de bien, s'il en fût, qui avait à cœur de plaire à Dieu et de gagner le ciel en faisant de ces choses méritoires qui augmentent le renom et la puissance des grands. A cette fin, il rassembla beaucoup de gens d'armes qu'il équipa proprement, et les mena guerroyer au saint pays d'outremer. Quelque chose qui pût lui arriver, il était résigné à tout supporter avec courage et à n'y voir qu'un heureux sacrifice offert à Dieu ; mais les desseins de la Providence sont des mystères impénétrables ; le Seigneur se plaît souvent à éprouver ses meilleurs amis, et si l'un d'eux résiste noblement à cette épreuve, il la fait tourner à son honneur et à son avantage. C'est pour cela qu'ayant la volonté de s'assurer de la foi du comte de Provence, il permit qu'il tombât aux mains du soudan Saladin ; le soudan, instruit de tout ce que valait son captif, le traita avec beaucoup de considération, et s'habitua tellement à le consulter, qu'il ne faisait plus rien sans prendre son avis. Le comte n'était prisonnier que de nom, il était servi et honoré comme il aurait

pu l'être dans son propre pays. Cependant, cette captivité, quoique tant adoucie, dura si longtemps, qu'une fille que le comte avait laissée petite en quittant ses Etats devint grande. La comtesse sa femme et ses parents lui envoyèrent alors un messager, comme à leur maître et seigneur, pour lui dire qu'il était temps de la pourvoir ; ils lui firent connaître, par le même homme, quels fils de rois et autres grands demandaient la main de la donzelle. Un jour donc que Saladin était venu deviser avec le comte, dès qu'ils eurent conclu sur l'affaire qui avait amené le soudan : « Seigneur, lui dit le comte, j'ai reçu de vous tant de grâces, et vous m'avez témoigné tant de confiance, que mon plus grand désir est de vous faire bon et loyal service ; mais puisque vous permettez que je vous conseille en toute occasion, je vous demanderai, moi, qui connais aussi votre bonté et votre sagesse, de me conseiller à votre tour sur un point qui me donne grand souci. » Le soudan parut flatté de cette franche ouverture ; il répondit au comte qu'il était prêt à l'aider de ses avis, et autrement encore, s'il était besoin. Le comte alors lui apprit qu'il s'agissait de faire un choix pour sa fille dans les divers partis qui se présentaient et qu'il lui nomma.

» Comte, dit Saladin, j'irai droit au fait, comme

il convient lorsqu'on parle à bon entendeur. Vous m'avez nommé tous les prétendants, ce qu'ils sont, ce qu'ils valent, comment ils se comportent; tout cela est à considérer; il faut aussi avoir égard au voisinage; mais sur ces divers points, je ne puis rien décider. Tout ce que j'ai à vous conseiller, *c'est de marier votre fille au plus homme de tous.* »

» Le comte entendit parfaitement ce que cela voulait dire; il remercia Saladin et renvoya aussitôt le messager à la comtesse sa femme et à ses parents, pour leur mander de rechercher tous les gentilshommes qui habitaient la contrée, sans s'enquérir de leur bien ni de leur puissance, mais en s'informant de leur personne et de leur mérite; puis, de lui en rendre compte sur deux listes, l'une comprenant les fils de rois ou grands seigneurs, l'autre les simples gentilshommes. La comtesse et les parents du comte s'ébahirent beaucoup de cette réponse; ils s'empressèrent néanmoins de faire ce que leur seigneur ordonnait, et lui envoyèrent deux listes de prétendants, avec les indications des bonnes et mauvaises qualités de chacun d'eux.

» Ces listes furent à peine reçues par le comte, qu'il les porta au soudan; celui-ci les ayant examinées, remarqua qu'il n'y avait pas un nom, parmi les fils de rois ou de puissants seigneurs, qui ne fût

escorté de quelque fâcheux défaut : un noble damoiseau aimait la table, un autre les mauvaises compagnies, celui-ci était enclin à la colère, celui-là manquait de courtoisie, tel autre était ignorant ou ne savait dire une parole ; enfin, c'était un assemblage de tous les défauts de l'espèce humaine. Mais, au jugement de Saladin, le plus net et le meilleur homme de tous était le fils d'un seigneur de grande noblesse et de petit Etat, qui se trouvait sur la liste des simples chevaliers. Le soudan estima qu'on devait lui donner la préférence, parce que dans un choix pareil il faut tenir plus de compte de la pureté du sang et de la valeur des œuvres que de l'étendue des biens et de l'importance de l'Etat. Le comte, sans hésiter un instant, fit dire à la comtesse qu'elle accordât sa fille au chevalier que Saladin avait désigné. Plus surprise encore qu'auparavant, la comtesse mande auprès d'elle le damoiseau, et lui communique la décision de son seigneur. Celui-ci répondit : « Je sais bien que le comte de Provence est plus haut et plus grand seigneur que moi ; mais si j'avais sa puissance, je maintiens que toute femme serait dignement mariée lorsqu'elle m'aurait épousé ; et si ce que vous venez de me dire n'est que leurre et badinage, vous me faites à tort grande vilenie. » La comtesse lui jura que l'effet suivrait la parole, et

lui raconta comment Saladin, le soudan de Babylone, avait conseillé au comte de le préférer aux fils de rois, parce qu'il l'avait jugé plus homme que ses rivaux. Convaincu, par ces raisons, qu'il n'y avait aucune feintise sous jeu, le damoiseau se dit : Puisque le soudan m'a cru digne d'être choisi parmi tous comme le plus homme, je ne serais pas homme si je n'agissais pas en cette occasion ainsi qu'il convient. Et sur ce, il alla déclarer à la comtesse que pour qu'il eût pleine foi en sa parole, il fallait qu'elle le mît sur l'heure en possession du comté et de ses revenus. Il n'ajouta pas un mot sur ses projets. La comtesse et ses parents agréèrent sa demande et lui livrèrent tout. Et dès qu'il vit dans ses mains la grande fortune et le grand pouvoir du comte, il arma secrètement une galère, y fit porter beaucoup d'argent, et ordonna les apprêts des noces. Au jour dit, son mariage fut célébré avec magnificence, et la nuit suivante, quand le moment fut venu de se retirer avec sa femme, il fit appeler la comtesse, ainsi que ses parents, et les prenant à part, il leur dit : « Bien vous savez comment et pourquoi le comte, mon seigneur, m'a choisi pour gendre parmi tant d'autres plus grands et meilleurs que moi. Or, si je ne montrais pas que je suis homme, il serait étrangement trompé, lui, et le soudan Saladin ; je dois

donc penser premièrement à besogner comme il faut. Je vous recommande cette donzelle que je viens d'épouser, et le comté que je vais quitter; je reviendrai quand j'aurai fait ce que je dois. » Il chevauche aussitôt vers le rivage, s'embarque dans sa galère, et le voilà parti à la grâce de Dieu.

» Il passa d'abord au royaume d'Arménie, et y demeura tout le temps nécessaire pour apprendre la langue et les usages de ces contrées. Sachant que Saladin était grand chasseur, il acheta les plus beaux chiens et les meilleurs faucons qu'il put trouver, remonta sur sa galère et se dirigea vers le pays du soudan. Il mouilla dans une anse du rivage, y prit terre, ordonna à l'équipage de ne pas s'écarter sans son ordre, et se rendit à la ville voisine, où résidait Saladin. Il reçut un bon accueil du soudan, et lui témoigna le plus grand respect; mais il évita soigneusement de lui baiser la main ou de lui faire quelque autre hommage de ceux qu'un homme lige fait à son seigneur. Saladin ordonna de lui fournir tout ce qui pouvait lui être nécessaire; mais le prudent étranger n'accepta rien. « Je ne suis pas venu ici chercher des présents, dit-il; votre grande renommée a pu seule m'attirer. J'ai voulu vous voir de près, et si vous l'avez pour agréable, je désirerais vivre quelque temps à votre cour et me former à

l'école de vos serviteurs. Je sais que vous êtes un chasseur déterminé; aussi ai-je amené nombre de chiens et de faucons d'une bonté singulière. Je serais très-honoré si vous vouliez choisir ceux qui vous plairont le mieux ; avec les autres, je vous accompagnerais à la chasse et je m'efforcerais de vous servir en cela comme en autre chose, autant que je le pourrais. » Saladin fut charmé de ce discours; il consentit à prendre ce que l'étranger lui offrait; mais il eut beau insister, jamais il ne put lui faire rien recevoir ni le faire expliquer sur ce qui le concernait, ni faire arriver entre eux quoi que ce fût d'où résultât pour lui l'obligation de garder et défendre la personne du soudan.

» Le séjour du voyageur à la cour de Saladin se prolongea longtemps sans qu'il lui fût possible de réaliser ses projets. Enfin Dieu, qui fait arriver chaque chose à point, quand c'est sa volonté, lui donna l'occasion qu'il attendait. Un jour que le soudan était à la chasse, les faucons rencontrèrent deux grues et poursuivirent l'une des deux vers l'anse du rivage où était cachée la galère. Saladin montait un très-bon cheval, et l'étranger n'allait pas moins vite, si bien que la rapidité de leur course les mit bientôt hors de la vue de ceux qui les accompagnaient. Arrivé à l'endroit où les faucons s'étaient abattus avec la

grue, le soudan saute à terre pour leur prêter assistance. Aussitôt, le gentilhomme fait signe aux gens de sa galère, tire son épée et se tient prêt à combattre. Le soudan, tout occupé de ses faucons et de la grue, resta ébaubi lorsqu'en relevant la tête il aperçut les gens de l'équipage et l'étranger l'épée au poing. « C'est une odieuse trahison! s'écria-t-il avec effroi.—Une trahison? répliqua le gendre du comte, Dieu m'en garde à jamais! Vous savez bien que je n'ai rien accepté de vous, et que je ne me suis engagé d'aucune façon à vous défendre. Au surplus, ne vous plaignez pas de tout ceci, car c'est votre œuvre. » Et, sans plus discourir, il s'empara de sa personne, l'entraîna dans la galère et leva l'ancre.

Lorsqu'ils furent en mer, le gendre du comte de Provence se fit connaître : « Puisque vous m'avez choisi parmi d'autres hommes comme le plus homme, vous voyez bien que mon devoir était de faire ce que j'ai fait. Je n'ai plus qu'une grâce à vous demander, c'est de me rendre mon beau-père ; je veux qu'il sache que votre conseil était juste et sage, et qu'il a bien fait de le suivre. » Ces paroles rassurèrent Saladin, il remercia Dieu de la loyauté de l'étranger, et fut plus fier d'avoir si bien rencontré la vérité dans son conseil que de toute chose glorieuse qui aurait pu lui advenir : « Je vous donne parole, ré-

pondit-il, que le comte votre beau-père vous sera rendu. » Le gentilhomme fit ramer vers le rivage, sortit de la galère avec Saladin, et commanda à ses gens de tirer au large pour n'être pas vus ; il retourna ensuite aux faucons avec le soudan, comme si rien ne s'était passé, et lorsque leur suite les rejoignit, on trouva l'air si content à Saladin, que personne n'aurait imaginé qu'il venait d'être captif. De retour à la ville, au lieu de se diriger vers son palais, le soudan se rendit au lieu où résidait son prisonnier : « Comte, lui dit-il d'un ton triomphant, Dieu soit loué ! je vous ai conseillé mieux encore que je ne l'espérais pour le mariage de votre fille ; tenez, voici votre gendre qui vient lui-même vous délivrer de votre captivité. » Alors il narra de point en point la prouesse du gentilhomme et sa loyauté, et son audace, et surtout la noble assurance avec laquelle il s'était fié à la parole de son prisonnier. Tous les assistants se mirent à louer l'esprit, la valeur et la courtoisie du gentilhomme ; ils louèrent aussi la grandeur d'âme de Saladin, la raison du comte et la sagesse de Dieu qui avait daigné mener si belle entreprise à bonne fin. Le soudan ne s'en tint pas là, il fit à ses deux hôtes de riches présents, et pour dédommager le comte de ce qu'il avait pu perdre par sa captivité, il lui donna le double du

revenu qu'il aurait tiré de sa terre pendant tout le temps qu'il en avait été éloigné ; ensuite il le renvoya en Provence sur une superbe galère et avec toutes sortes de marques d'honneur. Voilà ce qui advint au bon comte pour avoir suivi le conseil qui lui avait été donné par Saladin de marier sa fille à un homme.

« Et vous, seigneur comte Lucanor, qui avez à conseiller aussi un de vos vassaux sur le fait du mariage de sa fille, conseillez-lui, avant toute chose, de considérer ce que vaut l'homme à choisir, car autrement, mettrait-il ensemble haute naissance, grand bien, honneur, dignité, sa fille n'en serait pas moins une mal mariée.

» Vous devez savoir que l'homme vaillant accroît toujours la puissance et la fortune de sa maison ; mais sans la vertu tout cela décline et tombe. Je pourrais vous citer ici beaucoup d'exemples d'illustres personnages dont les fils, pour n'avoir pas été tels qu'ils auraient dû être, ont laissé décheoir leur noblesse et leur bien. Que de chevaliers n'avons-nous pas vus au contraire, les uns riches, les autres pauvres, qui se sont élevés par leur mérite et sont estimés aujourd'hui pour ce qu'ils ont fait et gagné plus que par toute autre chose venant de leur lignage ! Ainsi, bien et mal, gain et perte, tout tient à

l'homme ; d'où je conclus, comme j'ai commencé, qu'il faut mettre en première ligne la vertu, les mœurs, l'esprit et les œuvres ; cela bien pesé, plus la noblesse sera grande, la richesse importante, la puissance élevée, plus le parti sera sortable. »

Le comte Lucanor goûta beaucoup les raisons de Patronio ; l'expérience lui prouva qu'elles étaient aussi sages que vraies. Don Juan, estimant aussi que l'exemple était utile à retenir, le fit écrire dans ce livre avec deux vers qui disent ceci :

« D'UN HOMME VRAIMENT HOMME ON PEUT TOUT ESPÉRER ;
» MAIS OU MANQUE LE CŒUR RIEN NE DOIT PROSPÉRER.

Caldéron a trouvé le sujet de cette histoire à son gré, et il en a fait une comédie en trois journées, intitulée : le comte Lucanor (*El conde Lucanor*). En donnant ce nom à l'audacieux chevalier qui s'empara du soudan d'Egypte, il semblerait que son but était de rappeler par une transposition ingénieuse le recueil auquel il devait la pensée de sa pièce ; cependant, après la dernière scène, au lieu de demander pardon au public des fautes de l'auteur selon la formule ordinaire, il a conclu en invoquant l'indulgence de ses juges pour un sujet emprunté aux livres de chevalerie :

.... El conde Lucanor
Cuya historia peregrina
Alcance el perdon, por ser
Libro de cavallerias.

Est-ce là une indication sérieuse d'origine ou l'excuse des licences qu'a prises la fantaisie du poète ? La première hypothèse m'a paru plus vraisemblable que la seconde, et ma rai-

son, la voici : c'est que si Caldéron avait connu le récit de don Juan Manuel, il n'aurait pas manqué d'en reproduire l'idée principale; tout, en effet, est dans cette réponse du soudan : « Donnez votre fille à celui que vous jugez le plus homme. » Que voit-on dans la comédie ? le duc de Toscane, prisonnier du soudan, lui dit : « Astolfe et Casimir sont de grands princes, je le reconnais, mais comme le sang passe avant tout, je choisis le comte Lucanor qui est mon neveu. » Ceci met entre l'histoire de don Juan Manuel et la pièce de Caldéron une différence qui n'est pas à l'avantage de ce dernier; il ne suit dans son action le développement d'aucune pensée, il n'a en vue aucune vérité morale ou pratique; sa seule préoccupation est de compliquer d'incidents romanesques une de ces aventures que les héros de la chevalerie s'enorgueillissaient de mener à bonne fin.

Quoique les auteurs dramatiques de l'Espagne aient pris rarement souci des unités, il y avait, dans la donnée même du sujet, une difficulté embarrassante, puisqu'il fallait transporter tour à tour le spectateur de l'Egypte à la Toscane, et de la Toscane à l'Egypte. Caldéron a imaginé un moyen assez heureux de se tirer d'affaire : une Gitana captive, nommée Erifile, présente au soudan un miroir magique à l'aide duquel il voit les trois prétendants; il peut ainsi les juger sans se déplacer et en pleine connaissance de cause; mais le charme ne s'opère pas dans la première journée; la seconde se passe presqu'entièrement en Toscane, la troisième, moitié en Toscane et moitié en Egypte. La princesse Rosimonde, qui confie sa correspondance et ses gages d'amour à une statue de Vénus placée dans le jardin de son palais, est trompée par une rivale dont la jalousie a surpris tous ses secrets; elle croit Lucanor infidèle et provoque une épreuve décisive; elle exige des trois prétendants qu'ils s'arment pour la délivrance de son père; sa main sera le prix de la victoire. On équipe des flottes et des armées, et l'on vient adresser des sommations menaçantes au soudan d'Egypte qui du haut de la muraille se livre à une conversation fort singulière avec les princes As-

tolfe et Casimir, qu'il traite de matamores et de blondins; puis, il part tranquillement pour la chasse; car, dit un des personnages, c'est une passion qui est si grande chez lui, qu'il se prive de tout pour la satifaire :

> Pues tanta es la passion que le embaraza
> Que de todo se priva por la caza.

Le comte Lucanor s'est fait passer pour le valet de son laquais Pasquin; il est censé avoir élevé les faucons que Pasquin fait essayer; il feint d'être niais et ne parle que par énigmes ou phrases à double sens, jusqu'au moment où après avoir entraîné le soudan sur les bords du Nil, il peut le faire enlever par des matelots de la princesse Rosimonde qui, elle aussi, a fourni son contingent et s'est revêtue d'une armure. Arrive l'heure de l'assaut; les trompettes sonnent, on demande avec inquiétude dans un camp ce que le soudan est devenu, et dans l'autre, on insulte à l'absence du comte Lucanor, lorsque tous deux paraissent ensemble et rendent mutuellement hommage à leur loyauté chevaleresque. Le duc de Toscane, redevenu libre, n'a plus qu'à partir avec les armées et les flottes de ses sujets, heureux d'avoir trouvé un si digne gendre sans sortir de son lignage.

Le soudan Saladin joue un grand rôle dans les notes et fabliaux du moyen-âge, et don Juan Manuel l'a fait figurer plusieurs fois dans ses récits. C'était l'Alexandre des croisades, ce *Salehaddin* qui, après avoir été au service des soudans d'Egypte, usurpa leur trône, devint un conquérant fameux, se fit pardonner ses victoires par ses vertus, et obtint le nom de *grand* que les vers du Tasse ont plus sûrement consacré que tous les panégyriques des historiens. — Saladin, qu'on ne l'oublie pas, s'était fait armer chevalier; par là il avait rendu hommage à la loyauté de ses ennemis, et en retour il avait mérité toute leur estime.

Ou trouve en abrégé, dans les *Cento Novelle Antiche*, p. 48, nov. LI, un petit poème intitulé : l'*Ordre de Chevalerie*, qui a été cité par Fauchet, Duchesne, Chifflet, Ducange, Marin,

Barbazan, et que Legrand d'Aussy a heureusement analysé; c'est le récit de la cérémonie qui a eu lieu pour la réception de Saladin, auquel les vieux conteurs ont donné à tort pour parrain le prince Hugues de Tabarie, seigneur de Galilée, tandis que ce fut Homfroi de Toron, devenu son prisonnier à la bataille de la Tibériade (*Fabliaux ou Contes des* XII[e] *et* XIII[e] *siècles*, t. I, p. 140, éd. de 1781).

EXEMPLE XXVI.

DE L'ARRANGEMENT QUE FIRENT ENSEMBLE LA VÉRITÉ ET LE MENSONGE.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, quelques hommes qui ne m'aiment guère me donnent sans cesse les plus grands sujets de plainte ; ils sont si astucieux et si menteurs qu'ils semblent n'être occupés qu'à me tromper et à se jouer également de tous ceux avec lesquels ils ont la moindre affaire ; telle est leur habileté à inventer des impostures et à en tirer profit que, non contents de me faire tout le tort qu'ils peuvent, ils s'emparent de l'esprit des gens crédules et les font tourner contre moi. Certes, si je voulais les imiter, je saurais bien obtenir le même succès qu'eux ; mais, à mes yeux, le mensonge est une mauvaise monnaie ; je n'aime pas à m'en payer, et je ne veux en payer personne ; enseignez-moi donc, je

vous prie, comment je dois me conduire avec de pareils gens.

— » Seigneur comte Lucanor, répondit Patronio, le mensonge et la vérité se mirent une fois en société; ils vivaient depuis quelque temps ensemble, lorsque le mensonge proposa de planter un arbre afin d'avoir du fruit pour se nourrir et de l'ombrage pour s'abriter. La vérité, qui n'entend malice à rien, tant elle est simple et candide, répondit que cela lui paraissait sage, et qu'elle y consentait. L'arbre fut donc planté, bientôt il fut en pleine croissance, et il fut question d'en faire le partage entre les deux associés. Le mensonge était beau parleur, il savait trouver des raisons pour toute chose : c'est dans les racines, dit-il à la vérité, que la nature a placé la source de la vie d'un arbre; c'est de là qu'il tire la sève qui l'alimente et qui fait sa forme et sa durée; il n'y a donc pas de partie plus précieuse; eh bien! je vous cède les racines, et je me contenterai du branchage; je ne me dissimule pas que je cours gros risque; car j'ai à craindre la hache des hommes, la dent des brebis et des chèvres, le bec des oiseaux, le froid et la chaleur, tandis que les racines étant cachées sous terre sont à l'abri de toute atteinte; mais n'importe, je veux que votre lot soit le meilleur. « Grand merci, répondit la vérité, qui était trop

loyale pour soupçonner la bonne foi de son associé, j'accepte avec reconnaissance la part que vous m'offrez. » Cet arrangement conclu, à la grande satisfaction du mensonge qui riait sous cape, chacun dut se loger près de son bien. La vérité alla fixer sa résidence au milieu des racines qui lui étaient échues, tandis que le mensonge demeura sur la terre que les hommes habitent et où se meut tout être vivant. Grâce à son langage doucereux, ce dernier sut bientôt se faire aimer de quiconque l'approchait. L'arbre était devenu superbe; son feuillage épais donnait l'ombre la plus fraîche, et ses rameaux qui s'allongeaient chaque jour se couvraient de belles fleurs dont les couleurs étaient charmantes et le parfum délicieux; aussi, de tous côtés, on accourait pour l'admirer; il y avait toujours foule à ses pieds, et l'on prenait plaisir à s'assembler sous son ombrage : « Voulez-vous dissiper vos ennuis et retrouver des pensées riantes, disait-on aux gens tristes et chagrins, allez vous asseoir sous l'arbre du mensonge. » Le maître de ce lieu de prédilection ne négligeait rien pour plaire à ceux qui le visitaient; toutes les ressources de son imagination et toutes les séductions de ses flatteries étaient employées à gagner les cœurs; il enseignait son art et chacun en était enchanté.

» Par là, il attira tous les hommes à lui ; il apprenait aux uns de simples mensonges, aux autres plus avancés des mensonges doubles et des mensonges infernaux. Le mensonge simple est celui d'un homme qui vous dit : Don un tel, je ferai telle chose pour vous, et qui, en parlant ainsi, ne songe même pas à la faire. Le mensonge double est celui d'un homme qui, pour appuyer sa promesse, donne des gages ou ôtages, prête serment de fidélité ou appelle autrui à témoin de sa parole, et n'a d'autre pensée que de tromper celui avec lequel il traite ; le mensonge infernal, le pire de tous, est celui de l'homme qui ment et trompe en parlant le langage de la vérité. Les leçons du mensonge rendirent ses élèves si habiles que tout leur réussissait ; il répandirent au loin sa réputation et mirent son art en si grand honneur, que la foule de ses disciples allait chaque jour grossissant ; c'était à qui en saurait le plus ; le professeur était entouré d'hommages ; on ne se lassait pas de l'applaudir et de narguer ceux qui ne savaient rien ou que peu de chose de ce qu'il enseignait. Ces pauvres gens, voyant qu'ils étaient moins estimés des autres, n'osaient plus s'estimer eux-mêmes.

» Ainsi, le mensonge triomphait ; et la vérité, reléguée et cachée sous terre, gisait dans une obscurité profonde, sans que personne eût souvenir d'elle et

se mit en peine de la chercher ; elle serait morte de faim au fond de son trou, si elle ne se fût décidée à ronger les racines que le mensonge lui avait laissées pour tout bien. Or, qu'advint-il ? c'est qu'elle les coupa toutes une à une ; et un jour, pendant que le mensonge, environné d'une foule attentive, débitait ses poisons à la fraîcheur d'un ombrage touffu, et sous une voûte de fleurs enivrantes, un coup de vent brisa l'arbre dont la chute inattendue écrasa le mensonge et tous ceux qui l'écoutaient. La vérité sortit alors de sa demeure souterraine et, debout sur les débris de l'arbre renversé, elle fit comprendre au monde que tout ce que le mensonge avait fait contre elle avait tourné contre lui.

» Et vous, seigneur comte Lucanor, ne vous y trompez pas ; si le mensonge est un arbre dont les branches s'étendent au loin, et dont les fleurs ont un parfum suave, il n'en sort aucun fruit. Partout la flatterie plaît et l'on aime à s'enivrer d'encens ; mais tôt ou tard on méprise les menteurs ; laissez donc vos ennemis ourdir fourberies sur fourberies, et gardez-vous d'envier leur succès ou de rivaliser d'habileté avec eux ; le bonheur qu'ils achètent si chèrement est de peu de durée et toujours suivi de quelques revers, comme vous l'apprend la chute de cet arbre au magnifique ombrage qui semblait offrir

un si sûr abri. Lors même que la vérité ne recueille que les dédains du monde, ne l'abandonnez jamais; accordez-lui, au contraire, toute votre estime, et soyez certain que vous n'aurez pas à vous en repentir; elle vous mettra en honneur parmi les hommes, et en état de grâce auprès de Dieu. Assuré ainsi d'arriver à une bonne fin, vous obtiendrez tout ce que vous pouvez souhaiter pour votre bien dans ce monde et pour le salut de votre âme dans l'autre. »

Le comte Lucanor goûta beaucoup le conseil de Patronio; il le suivit et s'en trouva bien. Don Juan Manuel, estimant aussi que l'exemple était utile à retenir, le fit écrire dans ce livre et composa deux vers qui disent ceci :

« SI TU VEUX SANS EFFORT ÉVITER BIEN DU MAL,
» SOIS TOUJOURS DANS LE VRAI; LE MENSONGE EST FATAL. »

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette fable allégorique, c'est la poésie du récit; l'origine de la fiction est révélée par ce luxe oriental que don Juan Manuel a su à la fois conserver et tempérer. Dans le classement des mensonges l'auteur dénonce comme le plus odieux celui qui se couvre du masque de la vérité; l'hypocrisie est à ses yeux le mensonge infernal. La morale, bien appropriée à la fable, vient de plus haut que la sagesse des Brahmes, elle dérive de la philosophie du christianisme.

EXEMPLE XXVII.

DE CE QUI ADVINT A UN EMPEREUR ET A DON ALVAR FANEZ MINAYA AVEC LEURS FEMMES.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller. « Patronio, lui dit-il, j'ai deux frères qui sont mariés et qui tiennent dans leur ménage une conduite entièrement différente : l'un raffole de sa femme au point de ne pouvoir se passer d'elle un seul moment ; il ne fait que ce qu'elle veut, et ne se décide à quoi que ce soit avant d'avoir pris son avis ; l'autre, au contraire, ne saurait souffrir la sienne : nous ne pouvons obtenir de lui, ni qu'il demeure avec elle, ni même qu'il la regarde. Je m'afflige également de trouver tant d'aversion d'un côté et tant de faiblesse de l'autre ; indiquez-moi donc, je vous prie, le moyen (s'il y en a) d'y apporter remède ?

— » Seigneur comte, répondit Patronio, vous

avez raison de le dire : vos frères donnent dans un excès également blâmable. Que voulez-vous ! c'est l'œuvre des femmes ; leur malice nous pousse à son gré hors de toute mesure. Cependant, s'il vous plaisait d'entendre ce qui advint à l'empereur Frédéric et à don Alvar Fañez Minaya avec leurs femmes, je crois que cela ne serait pas inutile.

— » Volontiers, dit le comte Lucanor ; et Patronio poursuivit ainsi :

— » Seigneur comte Lucanor, comme j'ai deux histoires à vous raconter, et que je ne peux les faire marcher de front, je vous dirai d'abord ce qui advint à l'empereur Frédéric ; puis, je passerai à don Alvar Fañez. L'empereur Frédéric épousa une femme de haute naissance, ainsi qu'il le devait ; mais cette union ne fut pas heureuse : les défauts, cachés avant le mariage, se montrèrent après, et, bien que l'on n'eût pas lieu de suspecter en quoi que ce fût la vertu de l'impératrice, il était impossible de supporter son humeur altière et contrariante. Jamais elle n'était d'accord avec son mari. Voulait-il se mettre à table ? elle n'avait pas faim. Voulait-il dormir ? elle n'avait pas sommeil. Tous ceux qu'il aimait étaient pour elle des objets d'aversion ; tous ceux qu'il ne pouvait sentir, des favoris. Que vous dirais-je ? Elle ne lui cédait sur aucun point, prenait

à tâche d'avoir pour désagréable tout ce qui pouvait lui plaire, et opposait des obstacles à ses moindres volontés. L'Empereur était patient; il supporta longtemps ces contrariétés sans cesse renaissantes; mais quand il eut reconnu que rien ne pouvait y faire : ni conseils, ni prières, ni caresses, ni menaces, il sentit que sa vie entière allait être troublée et qu'il y avait péril pour son royaume aussi bien que pour lui. En conséquence, il s'en fut trouver le Pape et lui exposa le cas, en le conjurant de rompre son mariage. Le Pape, considérant d'une part que la religion chrétienne ne permet pas d'annuler le sacrement administré par l'Église, et de l'autre, que les deux époux ne pouvaient vivre ensemble, répondit à l'Empereur qu'il était lié par une loi suprême qui ne lui permettait d'appliquer le châtiment que lorsque le péché avait été commis; qu'il ne pouvait donc pas le relever de l'engagement contracté au pied de l'autel; mais qu'il le laissait libre d'agir comme il le croirait le plus sage et le plus convenable. De retour dans ses États, l'Empereur fit une nouvelle tentative pour ramener sa femme à la raison sans pouvoir y réussir. Plus il lui parlait ou lui faisait parler, plus elle s'obstinait dans sa résistance et s'attachait à le provoquer. Il n'y avait plus d'épreuve à faire : tout avait été inutile, tout devait l'être; mais voici ce qui

advint : un jour, Frédéric voulant aller à la chasse aux cerfs, empoisonna ses flèches avec le jus de certaines herbes; il n'employa qu'une partie de cette composition et réserva le reste pour une autre chasse. « Ma femme, dit-il, prenez garde à ce poison : il est » si fort qu'il peut tuer hommes et bêtes; mais voilà » un onguent excellent pour toute espèce de maux. » Et en parlant de la sorte, il fit l'épreuve de cet onguent sur lui-même, en présence de l'Impératrice et de plusieurs autres témoins. Dès qu'il fut parti, l'Impératrice, qui l'avait écouté en silence, éclata : « Quelle fausseté ! dit-elle, il sait bien que nos maux » sont différents, et il ne m'a recommandé de me » servir de l'onguent qu'il emploie que parce que cet » onguent ne peut me guérir ; mais je ne suis pas si » sotte ; je me servirai du remède qu'il m'a défendu, » et, à son retour, il me trouvera mieux portante » que jamais : cela le fera enrager, j'en suis sûre ; » tant mieux, c'est un motif de plus pour que je le » fasse. » Toutes les personnes qui étaient là tâchèrent de la dissuader par leurs supplications et par leurs larmes : Votre mort est certaine, lui dirent-elles, si une seule goutte du venin vous effleure. N'importe, elle persista, et, à peine avait-elle fait usage de la liqueur fatale que son agonie commença avec ses regrets. Il était trop tard : rien ne put la sauver.

» Ce qui advint à don Alvar Fañez est entièrement le contraire de ce que je viens de vous raconter. Pour que vous puissiez en juger, je vais vous dire son histoire dans le plus grand détail. Don Alvar Fañez était homme de bien, s'il en fut ; il avait fondé Iscar et il y tenait sa résidence. Un jour, il alla frapper à la porte du comte don Pedro Anzurès, qui le reçut avec empressement et le pria de s'asseoir à sa table. Quand le repas fut terminé, le comte demanda à don Alvar Fañez le motif de sa visite. « Je viens, répondit » celui-ci, pour épouser une de vos trois filles, si » vous le trouvez bon ; mais avant toute chose je » désire les voir et leur parler, pour faire le choix » qui m'agréera le mieux. » Cette demande de la part d'un homme tel qu'Alvar Fañez était une grâce du ciel. Le comte en eut l'âme ravie, et fit aussitôt appeler ses filles. Don Alvar Fañez prit à part l'aînée, et lui dit qu'il était prêt à l'épouser, si elle y consentait ; mais qu'avant de lui demander une réponse, il était bien aise de lui faire une confidence. « D'a- » bord, ajouta-t-il, je ne suis pas très-jeune, comme » vous pouvez le voir ; puis, j'ai reçu à la guerre » maintes et maintes blessures, qui ont rendu ma » tête si faible qu'un doigt de vin suffit pour me faire » perdre la raison. Or, toutes les fois que cela ar- » rive, je ne sais plus ni ce que je dis, ni ce que je

» fais ; malheur à qui m'approche ; il est vrai que
» je m'en repents ensuite. Comme je ne veux rien
» vous cacher, je vous dirai enfin que mes infirmités
» m'exposent à beaucoup d'autres choses fâcheuses. »
Après des aveux si complets, il fallait du courage pour passer outre. La jeune fille, convaincue qu'elle ne pouvait être que malheureuse, répondit que c'était à ses parents de décider si elle devait ou non se marier, et se retira. Son père et sa mère l'attendaient avec impatience, pour savoir le parti qu'elle avait pris : « J'aimerais mieux mourir, dit-elle, que d'épouser Alvar Fañez. » Le comte se garda bien de rendre cette réponse à Alvar Fañez ; il lui dit seulement que sa fille ne voulait pas se marier, et manda la seconde. Celle-ci reçut la même confidence que la première et fit la même retraite.

» Il ne restait plus que la troisième ; Alvar Fañez lui répéta mot pour mot ce qu'il avait dit à ses sœurs ; mais loin de partager leur répugnance, elle se montra reconnaissante et fière de la recherche dont elle était l'objet : « Vos infirmités, répondit-elle,
» sont venues de vos blessures ; je n'aurai pas à en
» rougir ; mon devoir seulement sera de les cacher
» aux yeux d'autrui et je le ferai. Votre âge, moins
» avancé que vous ne le dites, est environné d'une
» estime et d'un respect qui me dédommageront des

» agréments que les années ont pu vous ôter. Quant
» à vos accès de colère, ils ne me feront pas peur,
» car je saurai que votre volonté n'y entre pour rien
» et qu'un prompt repentir doit les suivre. » Toutes
ses réponses aux questions d'Alvar Fañez furent si
sensées qu'elles enchantèrent le vieux gentilhomme.
Il remercia Dieu d'avoir trouvé une femme si sage,
et alla demander sa main au comte don Pedro
Anzurès. Les noces furent bientôt célébrées, et la
jeune épouse, qui s'appelait dona Vascuñana, partit
avec son mari pour Iscar. Là, elle tint une conduite
si parfaite que le meilleur accord régna dans le ménage. L'amour que Dieu lui inspira pour don Alvar
Fañez et l'estime qu'elle avait pour son mérite produisaient sur elle une douce illusion ; elle était persuadée que tout ce qu'il disait ou faisait était pour
le mieux, et rien ne lui plaisait davantage. Jamais
elle ne le contraria en rien. Et ne croyez pas que ce
fût par flatterie et pour capter sa confiance : non, sa
conviction était aussi sincère que profonde ; elle avait
une foi aveugle, non-seulement dans la supériorité,
mais dans l'infaillibilité de son mari. Alvar Fañez,
de son côté, émerveillé de la raison et du dévouement de sa femme, lui accordait une entière confiance et faisait tout ce qu'elle voulait. Une occasion
se présenta de montrer que ces concessions mutuelles avaient porté fruit.

» Un des neveux d'Alvar Fañez, qui était attaché au palais du Roi, vint à Iscar, où il reçut l'accueil le plus cordial; il y était déjà depuis plusieurs jours, lorsque, en s'entretenant avec son oncle, il lui dit qu'il le tenait pour le meilleur des hommes, mais qu'il lui trouvait un défaut. — « Et lequel? demanda Alvar Fañez. — C'est de vous laisser gouverner par votre femme. » Alvar Fañez sourit : « Patience, répliqua-t-il, avant peu j'aurai réponse à cela. »

» En effet, peu de temps après, le vieux gentilhomme se rendit à cheval à une ville voisine; son neveu l'accompagna; leur absence dura plusieurs jours, et lorsqu'il fut question de revenir, Alvar Fañez en fit donner avis à sa femme pour qu'elle vînt à sa rencontre; elle accourut aussitôt; on se rejoignit, et l'on continua à chevaucher sans avoir rien concerté d'avance. Alvar Fañez et son neveu avaient pris les devants; ils aperçurent un troupeau de vaches, et là-dessus, l'oncle de dire : « Vois, mon neveu, quelles superbes juments on trouve dans notre pays! » Le neveu, surpris, crut qu'Alvar Fañez s'était trompé de mot, et lui fit observer que c'étaient des vaches et non des juments. — « Ne raillez point, répliqua l'oncle, j'y vois clair, et je vous répète que ce sont des juments. — Allons donc! s'écria le jeune homme, j'y vois clair aussi, ce sont des

vaches. » Tous deux soutinrent leur dire avec obstination, et le neveu resta convaincu qui si son oncle n'avait pas perdu la vue, il avait perdu l'esprit. Sur les entrefaites, dona Vascuñana s'étant rapprochée d'eux : « Voici ma femme, dit le vieux chevalier, prenons-là pour arbitre, elle tranchera le différend. — Volontiers, répondit le neveu. » Et s'adressant à sa tante : « Señora, lui dit-il, veuillez nous servir de juge : Don Alvar Fañez prétend que le troupeau que vous venez de rencontrer est un troupeau de juments ; moi, je soutiens que c'est un troupeau de vaches ; qui de nous deux se trompe ? décidez-le, je vous prie, car, en ce moment, nous avons l'air de deux insensés. » Si dona Vascuñana n'avait consulté que le témoignage de ses yeux, elle aurait répondu à l'instant que c'étaient des vaches ; mais comme son mari soutenait l'opinion contraire et qu'il savait aussi bien que personne distinguer une vache d'une jument, elle pensa que l'erreur n'était pas de son côté. « En vérité, mon neveu, dit-elle, je m'afflige de vous entendre parler ainsi que vous le faites ; comment pouvez-vous avoir assez peu de jugement pour soutenir que des juments sont des vaches ! voyez quelle différence ! » Et elle se mit à les dépeindre de la tête à la queue ; elle entra dans tant de détails, que son neveu et les personnes de sa suite

finirent par croire que don Alvar Fañez avait raison, et qu'ils étaient le jouet de quelque charme.

» Un peu plus loin, on rencontra un troupeau de juments : « A la bonne heure, s'écria l'oncle, voilà des vaches; mais les autres étaient des juments. Cela n'a point la moindre ressemblance. — Oh! mon oncle, pour l'amour de Dieu, répliqua le jeune homme, ne me dites pas une chose pareille; si elle était vraie, je croirais que je suis fou, et que c'est le démon qui s'amuse à mes dépens; car, dans le troupeau que je vois, il n'y a pas une seule vache, il n'y a que des juments. » On en référa de nouveau à dona Vascuñana, qui, toujours convaincue que son mari ne pouvait pas se tromper, décida la question en sa faveur, au grand ébahissement de son neveu et des gens qui les accompagnaient. Elle appuya son jugement de tant de raisons, que des doutes s'élevèrent dans tous les esprits, et qu'on en vint à croire qu'elle et son mari pouvaient bien n'avoir pas tort.

» A quelque distance de là, coulait une petite rivière au bord de laquelle don Alvar Fañez et son neveu s'arrêtèrent pour faire boire leurs chevaux. Cette rivière faisait tourner nombre de moulins; don Alvar Fañez le remarqua et prétendit que l'eau venait du côté opposé à sa source, et que l'impulsion était donnée aux roues des moulins en sens inverse.

C'était pour achever le neveu; le jeune homme bondit sur sa selle en faisant mille exclamations, et la dispute recommença. Dona Vascuñana fut encore interrogée; elle aurait donné gain de cause à son neveu, s'il avait eu tout autre adversaire que don Alvar Fañez; mais comme il était certain pour elle que son mari ne pouvait se tromper, elle décida et prouva qu'il avait raison; telle est l'origine du proverbe, qui dit : *Si un mari prétend que les rivières remontent vers leur source, sa femme doit le croire de toute son âme et le soutenir de toute sa force.*

» Après cette épreuve, le neveu d'Alvar Fañez n'osait plus ajouter foi ni au témoignage de ses yeux ni au jugement de son esprit. Il s'imaginait que sa tête était égarée, et il devint triste et soucieux. Dès que son oncle le vit dans cet état : « Mon neveu, lui dit-il, vous avez prétendu l'autre jour que j'avais le défaut de me laisser gouverner par ma femme; je vous avais promis alors une réponse, je vous l'ai faite. Tout ce qui s'est passé dans ce voyage n'avait d'autre but que de vous apprendre à connaître dona Vascuñana. Vous devez penser que je sais distinguer une vache d'une jument, et une eau qui descend d'une eau qui monte; je n'ignorais donc pas que vous aviez raison; ma femme a commencé aussi par

être du même avis, je le gage ; cependant, telle est sa confiauce en mon jugement, qu'elle n'a pu croire à une erreur si grossière de ma part, et elle n'a pas balancé à se déclarer contre vous.

» Eh bien! elle ne s'est jamais conduite autrement depuis notre mariage. Elle m'a constamment prouvé, par ses actions comme par ses paroles, qu'elle n'a autre chose à cœur que de se conformer à ma volonté; non-seulement elle est persuadée que je ne puis errer ni faillir, et que tout ce que je fais est fait pour le mieux ; mais elle mè consulte sur toute chose, et n'agit que d'après mon avis. Elle tient enfin à montrer hautement qu'elle ne désire en aucune circonstance que ce qui peut m'être profitable, honorable ou agréable. Assurément, si quelqu'une de ces femmes Mores, qui vivent de l'autre côté de la mer, se comportait ainsi, on devrait l'estimer et l'aimer. Comment donc refuserais-je et mon amour et mon estime à une femme chrétienne sortie d'un sang si pur et qui me rend si heureux ?

» Le neveu d'Alvar Fañez, ravi de n'être pas tombé en démence, ainsi qu'il l'avait craint, reconnut que son oncle parlait comme la raison même, et demeura convaincu qu'en faisant plus encore pour une femme si sage et si dévouée, il ne ferait rien de trop.

» Et vous, seigneur comte Lucanor, qui venez d'entendre l'histoire de deux femmes d'un caractère si opposé, ne soyez pas surpris de la conduite que tiennent vos frères. Si l'un fait tout ce que veut sa femme, et si l'autre ne peut souffrir la sienne, c'est qu'apparemment la première ressemble à dona Vascuñana, et la seconde à celle de l'empereur Frédéric. Autrement, ils seraient également blâmables : l'un, pour trop accorder aux volontés d'une femme qui ne mériterait pas sa confiance; l'autre, pour montrer trop d'éloignement à une femme qui serait digne de son affection. Je vais plus loin, et je dis qu'en supposant que celui de vos frères qui traite bien sa femme ait raison de le faire, il aurait tort de la traiter mieux : il y a une limite qu'il ne faut jamais franchir : c'est celle du devoir. Quiconque est assez idolâtre de sa femme pour ne pouvoir pas la quitter lorsque l'honneur l'appelle ou que ses intérêts exigent qu'il s'absente, commet une grande faute. Le plus raisonnable est celui qui sait concilier son amour et son devoir de façon à ne jamais sacrifier entièrement l'un à l'autre. Il faut aussi s'abstenir avec soin de se fâcher pour des bagatelles; car lorsqu'on veut réparer les effets de ces querelles ridicules, à l'heure des raccommodements, on se laisse aller à des concessions honteuses et nuisibles.

Il est bien entendu que je ne parle pas pour le mari qui a eu le malheur de rencontrer une femme semblable à celle de l'empereur Frédéric : en pareille situation il n'y a rien à faire; on ne peut que se soumettre à la volonté de Dieu. Hors ce cas, c'est-à-dire quand la raison peut avoir le dessus, il importe de faire sentir à une femme, dès le premier jour, que le mari est le maître, et qu'il entend qu'elle se conduise à son égard comme il le veut. En voilà, je crois, assez sur ce sujet pour que vous puissiez maintenant donner à vos frères les conseils que vous jugerez convenir le mieux à leur position. »

Le comte Lucanor fut ravi de toutes les choses que Patronio venait de lui dire, et trouva qu'elles étaient pleines de vérité et de sens. Don Juan, estimant aussi que de tels exemples étaient utiles à retenir, les fit écrire dans ce livre, et composa deux vers qui disent ceci :

« POUR VIVRE AVEC TA FEMME EN PARFAITE HARMONIE,
» METS-LA SUR UN BON PIED DÈS LA CÉRÉMONIE. »

Le comte don Alvar Fañez Minaya était cousin du Cid Ruy Diaz de Vivar. Sa mère dona Ximena Nuñez avait épousé Fernan Laynez, frère de Diego Laynez, père du Cid.

Les comtes Anzurès étaient originairement seigneurs de Monçon, et considérés comme d'excellents gentilshommes en Castille dès 988. On distinguait trois frères du même nom,

tous trois très-puissants; leur sœur, dona Teresa, était mariée au roi don Sanche et reine de Léon. Le fils d'un des trois frères est le célèbre don Fernando Guttierrez, seigneur de Monçon et Anzurès, qui en 1028 combattit les fils du comte don Inigo Vela, qui avaient tué l'infant don Garcia, seigneur de Castille. Ambrosio de Moralès, chroniste de Philippe II, cite cette famille au nombre des bienfaiteurs du monastère de Saint-Isidore, de l'ordre de Saint-Benoît; le fondateur de l'église de Valladolid, en 1095, est précisément le comte don Pero Anzurès, dont il s'agit ici; il était seigneur de Valladolid et de Ribera et Cabrera en Galice. Outre don Alvar Fañez Minaya, qui épousa sa fille dona Vascuñana, il eut pour gendres don Fernan Ruyz de Castro et don Armenzol, comte d'Urgel. Ces mariages se rapportent aux cinq dernières années du XIe siècle. (*Nobleza de Andaluzia*, p. 104.)

Les épreuves du mariage occupent une large place dans nos contes et fabliaux des XIIe et XIIIe siècles; on en trouverait plus d'un qui offrirait quelque analogie peut-être avec l'apologue espagnol qu'on vient de lire; mais la ressemblance n'est qne dans le fond des idées; histoire, récit, dénouement, moralité, tout ici semble original.

EXEMPLE XXVIII.

DE CE QUI ADVINT A DON LORENZO SUARÈS GALLINATO, LORSQU'IL DÉCAPITA UN PRÊTRE RENÉGAT.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller: « Patronio, lui dit-il, un homme est venu m'offrir de le prendre à mon service; et, quoique je le tienne pour homme de bien, diverses choses que l'on met sur son compte me font hésiter. Vous qui avez un si bon jugement, dites-moi le parti que je dois prendre pour sortir d'embarras.

— » Seigneur comte Lucanor, répondit Patronio, pour que vous puissiez faire en cette occasion ce que je crois être le plus sage, je voudrais vous apprendre ce qui advint à don Lorenzo Suarès Gallinato.

— » Volontiers, dit le comte; et Patronio poursuivit ainsi:

» Seigneur comte Lucanor, don Lorenzo Suarès Gallinato avait longtemps vécu dans la maison

du roi de Grenade; mais comme il plut à Dieu qu'il rentrât en grâce auprès du saint roi Ferdinand, ce dernier lui demanda une fois comment, après avoir si mal servi Dieu chez les Mores, il pouvait espérer de la miséricorde divine le salut de son âme. Don Lorenzo répondit qu'il croyait n'avoir rien fait pour se rendre indigne de la grâce de Dieu, si ce n'est pourtant qu'il avait tué un prêtre. Le roi don Ferdinand trouva que c'était là quelque chose d'énorme, et voulut savoir comment il avait pu charger sa conscience d'un pareil cas. Don Lorenzo Suarès expliqua le fait ainsi : Le roi de Grenade avait tant de confiance en lui qu'il l'avait nommé chef de ses gardes. Un jour qu'il chevauchait avec lui par la ville, il entendit un grand bruit de voix, et aussitôt, pour remplir les devoirs de sa charge, voulant savoir la cause de ce tumulte, il enfonça les éperons dans les flancs de son cheval et se dirigea vers le lieu d'où partaient les cris. Il y trouva un prêtre revêtu des habits sacerdotaux. C'était un chrétien qui s'était fait musulman, et qui, pour plaire aux Mores, leur avait promis de leur donner, s'ils le voulaient, celui qui a la foi et l'amour des chrétiens. Ce traître, qui avait fait faire des habits exprès et dresser un autel, venait de dire une messe et de consacrer une hostie. Il la livra aux Mores, qui

la profanèrent en la jetant dans la boue et en lui prodiguant outrages sur outrages. A ce spectacle, don Lorenzo Suarès se souvenant qu'il était chrétien, quoiqu'il vécût au milieu des Mores, et profondément convaincu, selon sa foi, que cette hostie profanée était bien réellement le corps de Dieu, pensa que puisque Jésus-Christ était mort pour racheter les pécheurs, il devait, lui, s'estimer heureux de mourir pour le venger, en l'arrachant aux affronts que cette troupe de mécréants lui faisait subir. Saisi de cette idée, qui le remplissait d'amertume et de joie, il s'élança vers le renégat infâme qui s'était rendu coupable d'une si odieuse trahison, et il lui coupa la tête. Puis il descendit de cheval, se mit à genoux et adora le corps de Dieu que les Mores abreuvaient d'insultes. Il n'eut pas plutôt fléchi les genoux, que l'hostie, quoiqu'éloignée de lui, sauta sur sa cotte de maille. Voyant cela, les Mores ne se possédèrent plus. Les uns s'armèrent de leur épée, les autres de bâtons et de pierres, pour assaillir don Lorenzo Suarès, et tous à la fois se ruèrent sur lui dans l'intention de le tuer. De son côté, il dégaîna de rechef l'épée qui avait décapité le mauvais prêtre et se mit en garde pour se défendre. Le roi de Grenade entendant tout ce tapage, et voyant qu'on allait tuer don Lorenzo Suarès, défendit qu'on lui fît aucun mal

et voulut savoir quelle était la cause de la querelle. Les Mores, qui vomissaient feu et flamme, lui racontèrent ce qui s'était passé. Jugez de sa colère : il éclata en reproches, et demanda à don Lorenzo Suarès de quel droit il avait osé, sans son ordre, se porter à une violence semblable. Don Lorenzo Suarès répondit : « Vous savez bien, seigneur, que je n'appartiens pas à votre loi. Je suis chrétien ; cela ne vous a pas empêché d'avoir assez de confiance en moi pour me donner la garde de votre propre personne : j'en conclus que vous avez cru que dans l'occasion j'aurais la loyauté de vous défendre au péril de ma vie. Eh bien ! si vous avez supposé que mon dévouement allait jusqu'à me sacrifier pour vous qui êtes musulman, devez-vous être étonné que, comme chrétien, je sois prêt à verser mon sang pour le Dieu qui est le roi des rois et le seigneur des seigneurs ? Ordonnez donc qu'on me tue, si telle est votre volonté : jamais plus beau jour n'aura lui à mes yeux.» Le Roi, vivement touché de ces paroles, approuva fort ce qu'avait fait don Lorenzo Suarès, et depuis lors il l'estima et l'aima de plus en plus.

» Et vous, seigneur comte Lucanor, s'il est à votre connaissance que cet homme qui veut entrer à votre service est véritablement un homme de bien et qu'il mérite votre confiance, ne tenez pas compte de ce

qu'on vous dit pour repousser ses offres ; car, souvent, ce qu'on dit avoir été fait à tort, on ne l'a pas vu faire, ou bien on ne l'a su qu'à demi. De même que le roi don Ferdinand commença par condamner don Lorenzo Suarez, lorsqu'il apprit qu'il avait tué un prêtre, et changea ensuite d'opinion lorsqu'il sut pourquoi. Et de fait, nous pouvons tous dire maintenant que ce vrai chrétien, au lieu d'une mauvaise action, avait fait la plus belle chose du monde. Mais, d'une autre part, si vous avez pleine connaissance de ce que votre homme a fait, et si vous avez la certitude qu'il a eu tort, c'est différent ; ne l'admettez à aucun prix auprès de vous. »

Le comte Lucanor goûta beaucoup le conseil de Patronio ; il le suivit et s'en trouva bien. Don Juan Manuel, jugeant aussi que l'exemple était bon à retenir, le fit écrire dans ce livre avec deux vers qui disent ceci :

« NE JUGEZ PAS TROP TOT ; QUI NE VEUT SE MÉPRENDRE,
» LORSQU'IL N'A PU TOUT VOIR, DOIT AU MOINS TOUT ENTENDRE. »

Cet exemple, qui peint si vivement la foi héroïque des vieux Castillans, est celui qu'on ne trouve dans aucune édition imprimée du comte Lucanor, et qui est tiré pour la première fois du manuscrit de la bibliothèque nationale de Madrid. Ce n'était pas assez d'en donner la traduction, le texte entier est reproduit plus loin. (Voir l'*Appendice* n° 8).

EXEMPLE XXIX.

DE CE QUI ADVINT A UN RENARD, QUI, SE TROUVANT SURPRIS PAR LE JOUR, FIT LE MORT DANS LA RUE.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, un de mes parents est seigneur d'une si petite terre qu'il lui est impossible de se défendre, et ses voisins, qui se sentent plus forts que lui, ne cherchent que des prétextes pour l'attaquer ; ce sont chaque jour de nouvelles tracasseries ; il en est si fatigué qu'il aime mieux risquer tout que de les endurer plus longtemps. Quant à moi, je voudrais autant que lui-même le voir hors d'embarras ; mais comment faire ? Je n'ose le conseiller. Dites-moi donc, je vous prie, quel serait, selon vous, le meilleur parti à prendre ?

— » Seigneur comte Lucanor, répondit Patronio, s'il m'était permis de vous raconter ce qui advint à un renard qui fit le mort, peut-être seriez-vous

moins en peine pour donner un bon conseil à votre parent.

— » Parlez, dit le comte, je vous écoute.

» Seigneur comte Lucanor, poursuivit Patronio, un renard avait pénétré pendant la nuit dans un poulailler ; il y demeura si longtemps que le jour le surprit ; comment faire retraite ? Tout le monde était sur pied, et les poules n'avaient garde de se taire. Ne sachant que devenir, il se glissa furtivement dans la rue et s'y étendit comme s'il était mort ; les premiers passants qui l'aperçurent s'éloignèrent avec dégoût, persuadés que ce n'était véritablement qu'un cadavre ; mais bientôt il en vint un qui tira des ciseaux de sa poche et coupa quelque peu du poil de la tête, en disant qu'il n'y avait rien de meilleur pour guérir les enfants de la coqueluche ; d'autres arrivèrent ensuite qui attribuèrent la même vertu soit au poil du dos, soit au poil des côtés ou de la queue ; enfin, il en vint tant et avec tant d'idées différentes, que le pauvre renard fut entièrement tondu ; mais il ne bougea point. « Que m'importe, se disait-il, la perte de ma fourure ! l'hiver prochain me la rendra. »

» Par malheur, tout n'était pas fini. « Bon ! fit un passant, je vais prendre un ongle de sa patte ; c'est excellent pour la guérison des panaris, et il arra-

cha l'ongle. — Quels crocs blancs et polis! dit un autre, il n'y a rien qui vaille cela pour le mal de dents. » Et il les arracha un à un : jugez si le mort dut souffrir; cependant, il eut la force de rester immobile. Enfin, un passant, plus mal avisé encore, s'arrêta près de lui et s'armant d'un couteau, dit tout bas : « Il faut que j'emporte son cœur; c'est parfait pour les palpitations. » En entendant ces mots, le renard, qui savait que le cœur ne repousse pas, pensa qu'il valait mieux risquer quelque chose que de tout perdre; il ressuscita au plus vite, se débattit et s'échappa.

» Et vous, seigneur comte Lucanor, si j'ai un avis à vous donner, c'est d'engager votre parent à supporter, tant qu'il le pourra sans déshonneur, les tracasseries de ses voisins, puisque Dieu lui a refusé les moyens de se défendre. On n'a pas à rougir quand on n'est pas de force à combattre et qu'on souffre sans se plaindre; il n'y a de honte que pour celui qui ne sait ni souffrir ni résister; mais si les choses en viennent à ce point que votre parent soit menacé d'une ruine certaine ou du déshonneur, alors son devoir est de tout risquer plutôt que de se laisser faire; car, voyez-vous, il vaut mille fois mieux courir quelque chance que ce soit, même celle de la mort, en défendant son droit et son honneur, que

de conserver son bien et sa vie au prix de tous les sacrifices et de toutes les humiliations. »

Le comte goûta beaucoup le conseil de Patronio, et don Juan, estimant aussi que l'exemple était bon à retenir, le fit écrire dans ce livre avec deux vers qui disent ceci :

« SOUFFRE PATIEMMENT SI TU NE PEUX MIEUX FAIRE;
» AUTREMENT, LANCE AU POING, COURS A TON ADVERSAIRE. »

On trouve cet apologue dans le poème de Juan Ruiz de Hita. (Voyez Sanchez.—*Poesias anteriores al siglo* XV, str. 1386 à 1395).

Les quatrains de l'archiprêtre sont d'une vivacité singulière; mais les détails diffèrent de ceux donnés par don Juan Manuel, et offrent beaucoup moins de vraisemblance. D'abord, c'est un savetier qui coupe la queue du renard pour en faire, on ne sait trop comme, une chaussure légère; puis, un chirurgien qui arrache une partie de la mâchoire pour guérir les maux de dents; puis, une vieille qui s'empare d'un œil pour délivrer les jeunes filles des pâles couleurs; puis un médecin qui coupe une oreille pour rendre l'ouïe à ses malades; le dénouemant est le même dans les deux fables espagnoles; la moralité toutefois est moins complète chez Juan Ruiz de Hita que chez don Juan Manuel; elle se résume dans ce quatrain assez insignifiant :

Debe catar el ome con seso et con medida
Lo que faser quisiere, que haya del salida,
Ante que faser cosa quel sea retraida
Quando teme ser preso ante busque guerida.

EXEMPLE XXX.

DE CE QUI ADVINT AU ROI ABEN-ABIT, DE SÉVILLE, AVEC LA REINE RAMAYIGA, SA FEMME.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, un homme que j'ai souvent obligé à mes dépens se conduit envers moi d'une façon singulière ; quand je lui accorde ce qu'il me demande, il témoigne de la reconnaissance ; mais si je lui refuse ensuite autre chose, il se fâche, et me donne à entendre qu'il n'a plus souvenir de ce que j'ai fait pour lui. Comment donc faut-il agir avec un pareil ingrat ? Vous avez un si bon jugement que je voudrais savoir ce que vous en pensez ?

— » Seigneur comte, répondit Patronio, la chose n'est pas nouvelle : ou je me trompe fort, ou votre cas est tout justement celui du roi Aben-Abit, de Séville, avec la reine Ramayiga, sa femme.

— » Racontez-moi cela, dit le comte Lucanor ; et Patronio reprit ainsi :

» Le roi Aben-Abit aimait Ramayiga par-dessus toutes choses. C'était une femme remplie de vertus et dont les Mores racontent des merveilles. Elle n'avait qu'un seul défaut : elle était capricieuse. Un jour du mois de février, il neigea par extraordinaire à Cordoue, lieu de sa résidence ; Ramayiga, voyant cela, se mit à pleurer. Le Roi lui demanda pourquoi elle pleurait. « Je pleure, répondit-elle, parce qu'on ne me fera jamais habiter un pays où je puisse jouir d'un si beau spectacle tous les ans. » Aben-Abit, désirant la satisfaire, et ne pouvant faire neiger comme il l'aurait voulu, imagina de planter des amandiers sur toute la montagne de Cordoue, afin qu'à défaut de la neige, qui tombe rarement dans un pays si chaud, ces arbres couvrissent la terre d'un tapis de fleurs blanches au mois de février. Il espérait ainsi faire passer l'envie de Ramayiga ; mais il se trompait : un caprice ne s'en va que pour faire place à un autre. La Reine habitait un appartement qui donnait sur la rivière. Elle aperçut de là une femme occupée à pétrir une terre molle avec ses pieds, pour en faire des briques ; et aussitôt de pleurer. Le Roi lui demanda pourquoi elle pleurait. « Je pleure, dit-elle, parce que je ne suis pas libre de faire ce que je veux, pas même de piétiner dans le limon, comme cette femme. » Aben-Abit, désirant lui être agréable, fit

remplacer l'eau du grand bassin de Cordoue par de l'essence de rose, et, au lieu d'un limon grossier, il y fit jeter canelle, gingembre, benjoin, musc. On réunit à toutes les épices les plus délicates les meilleurs parfums qui soient au monde. Pas un brin de paille n'entra dans ce mélange; on n'y mit que des cannes à sucre. Dès que le bassin fut rempli de toutes ces choses délicieuses et qu'on eut composé un limon tel que vous pouvez l'imaginer, le Roi dit à Ramayiga de se déchausser et de faire autant de briques qu'il lui plairait. Cela ne l'empêcha point d'avoir bientôt un autre caprice et de pleurer de plus belle. Aben-Abit voulut connaître le sujet de ses larmes. « Et comment ne pleurerais-je pas, répliqua-t-elle, quand le Roi ne songe jamais à me faire le moindre plaisir! » Le Roi, hors de lui, et désespérant de jamais la contenter, s'écria en arabe : « *Ehu alenabac aten;* » ce qui signifie : Quoi! pas même le jour du limon! Il voulait dire par là que, si elle avait effacé de sa mémoire tout ce qu'il avait accordé à ses caprices, elle devait au moins se souvenir du limon précieux qu'il avait fait préparer pour elle.

» Et vous, seigneur comte Lucanor, puisque votre homme ne tient compte que de vos refus, je vous engage à ne pas vous gêner pour lui : ce serait vous

ruiner en pure perte. Mais j'ai encore un autre conseil à vous donner, c'est de ne pas imiter sa conduite ; si quelqu'un, après vous avoir rendu service, vous refuse quelque chose, il ne faut pas oublier le service reçu. »

Le comte Lucanor approuva fort ce conseil ; il le suivit et s'en trouva bien. Don Juan Manuel, estimant aussi que l'exemple était bon à retenir, le fit écrire dans ce livre avec deux vers qui disent ceci :

« LAISSE LA, POUR TON BIEN, L'HOMME TROP EXIGEANT
» QUI DEMANDE SANS CESSE ET N'EST JAMAIS CONTENT. »

Les mots arabes ne sont pas cités exactement dans le texte espagnol; les noms des personnages varient aussi dans les manuscrits et dans les éditions imprimées. D'abord, c'est Aben-Abit et Ramayiga, puis Haben-Abit et la Romayga, enfin Ben-Avit et Romaquia; il est permis de supposer que les uns ne sont pas plus vrais que les autres; car la galanterie ingénieuse qui inspira la plantation des amandiers est attribuée par l'histoire au calife Abd-el-Rahman III, roi de Cordoue de l'an 912 à l'an 961, qui voulut satisfaire un caprice de sa femme ou maîtresse Azahra (la fleur), c'est pour elle qu'il fit bâtir le fameux palais d'Azahra près Cordoue. (Voir l'*Histoire pittoresque de l'Espagne,* par M. Lavallée, p. 194. — Voir aussi l'*Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes,* par Cardonne. Paris 1765, t. I, p. 330).

EXEMPLE XXXI.

DU JUGEMENT QUE RENDIT UN CARDINAL DANS UN PROCÈS ENTRE LES PRÊTRES ET LES FRÈRES MINEURS DE PARIS.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, j'ai un ami, et nous avons formé ensemble un projet qui doit nous procurer honneur et profit. Je pourrais exécuter le projet tout seul ; mais je ne voudrais rien entreprendre jusqu'à ce que mon ami fût arrivé ; et comme Dieu vous a donné beaucoup de jugement, je vous prie de me dire si j'ai raison.

— » Seigneur comte Lucanor, répondit Patronio, pour que vous puissiez suivre en cette occasion ce que je crois être votre intérêt, je veux vous conter ce qui advint aux chanoines de la cathédrale et aux Frères Mineurs de Paris. »

Le comte lui demanda ce que c'était.

« Seigneur comte, reprit Patronio, les chanoi-

nes prétendaient qu'étant à la tête de l'Église, ils devaient sonner les heures, et les Frères Mineurs soutenaient de leur côté que puisqu'ils étaient obligés de se lever les premiers pour étudier et pour chanter matines, c'était à eux de sonner sans attendre personne. Là-dessus il y eut un grand procès qui coûta beaucoup aux deux parties en paroles d'avocats et en frais d'écritures. Ce procès traîna pendant un temps infini à la cour de Rome. Enfin arriva un pape qui recommanda l'affaire à un cardinal, et qui le chargea expressément de l'en débarrasser, d'une manière ou d'une autre. Le cardinal se fit apporter les pièces du procès ; il y en avait tant, que c'était pour effrayer le plus intrépide ; quand on les eut réunies toutes sous les yeux du juge, celui-ci se mit à les examiner et prit jour pour l'arrêt ; les parties vinrent au jour indiqué, et après avoir fait brûler toute la procédure en leur présence : « Mes amis, leur dit le cardinal, votre querelle a duré bien longtemps et vous a coûté bien cher ; je ne veux pas la prolonger davantage ; voici donc ma sentence : les premiers levés sonneront les premiers. »

» Et vous, seigneur comte Lucanor, si le projet dont vous m'avez parlé est avantageux pour vous et pour votre ami, et si vous êtes en mesure de le faire réussir par vous-même, je vous conseille de vous

mettre à l'œuvre sans différer d'un seul moment; car bien souvent les choses les plus sûres manquent pour avoir trop traîné, et lorsqu'on se décide enfin à les faire, l'instant favorable est passé. »

Le comte approuva fort le conseil; il le suivit et s'en trouva bien. Don Juan Manuel, estimant aussi que la leçon était bonne à retenir, la fit écrire dans ce livre avec deux vers qui disent ceci :

« SI TU PEUX AUJOURD'HUI FAIRE UN PROFIT CERTAIN,
» DE PEUR DE LE MANQUER, N'ATTENDS PAS A DEMAIN. »

L'exemple tiré du procès des chanoines de la cathédrale de Paris et des Frères Mineurs qui se disputaient le privilége de sonner les premiers à l'heure des matines, appartient à ce genre d'anecdotes que l'archiprêtre de Hita et le curé de Meudon aimaient à jeter dans leurs dissertations facétieuses. La sentence rendue par le cardinal ressemble à un jugement de Salomon ou à un trait de satire. En donnant gain de cause à ceux qui se lèveront les premiers, le prélat n'a-t-il pas voulu condamner tacitement les chanoines ou lancer un défi à leur paresse? Si tel est le sens caché de ces paroles : les premiers levés sonneront les premiers, l'auteur du *Comte Lucanor* n'y a pas mis tant de malice; son seul but a été de démontrer qu'il faut être diligent à bien faire, et ne jamais attendre quand il s'agit de saisir l'occasion, car l'occasion n'attend pas. C'est une vérité pratique qu'il a éclairée d'un conseil moral.

EXEMPLE XXXII.

DE CE QUI ADVINT A UN ROI AVEC DES IMPOSTEURS QUI PRÉTENDAIENT FABRIQUER UNE ÉTOFFE MERVEILLEUSE.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, un homme est venu me proposer une affaire de grande importance, et m'a donné à entendre que je pourrais en tirer beaucoup de profit ; mais en même temps, il m'a recommandé de ne livrer son secret à personne, et il n'a pas craint de me dire que si j'en parlais à qui que ce fût au monde, je mettrais en péril tout mon bien et jusqu'à ma vie. Or, comme je sais que celui-là serait bien habile qui pourrait vous faire prendre le change sur ses intentions, je vous prie de me dire ce qu'il vous en semble :

— » Seigneur comte, répondit Patronio, pour que

vous sachiez ce qui, suivant moi, convient le mieux à vos intérêts, je voudrais vous faire connaître ce qui advint à un Roi avec trois imposteurs.

— » Et qu'est-ce que c'est? demanda le comte Lucanor.

— » Seigneur comte, poursuivit Patronio, trois imposteurs se présentèrent à un Roi comme d'habiles fabricants d'étoffes; ils lui confièrent qu'ils savaient faire un tissu d'espèce merveilleuse, qui était visible à tout homme de naissance légitime, et invisible à tout autre. Le Roi fut enchanté de cela; il pensa qu'au moyen de cette étoffe il pourrait grossir considérablement son trésor; car, chez les Mores, on n'hérite du bien de son père qu'autant qu'on en est véritablement le fils; il ordonna donc qu'un palais fût mis à la disposition des trois maîtres tisserands, pour qu'ils pussent travailler à leur guise. Avant d'y entrer, ceux-ci lui dirent qu'ils désiraient être enfermés jusqu'à ce que leur ouvrage fût terminé, afin de le convaincre qu'il n'y avait aucune supercherie dans leur fait. Cette proposition fut acceptée et ne laissa aucun doute au Roi. Les trois étrangers, amplement munis d'or, d'argent, de soie et de toutes les matières précieuses qu'ils avaient demandées pour leur travail, se rendirent au palais et s'y mirent sous clef; là ils dressèrent leur métier, et

donnèrent à entendre que du matin au soir ils jouaient de la navette.

» Au bout de quelques jours, un d'eux alla dire au Roi que le tissu commençait à couvrir la trame, et que c'était la plus belle chose du monde ; il indiqua les figures et les sujets déjà ébauchés ; puis il ajouta que s'il lui plaisait d'y jeter un coup d'œil, il pouvait venir, mais à la condition de n'être accompagné de personne. Qu'on juge de la joie du Roi. Voulant néanmoins faire l'épreuve sans retard et sans risque, il envoya un de ses courtisans qui devait lui rapporter ce qu'il avait vu et lui faire connaître si on le trompait ou non. Dès que ce courtisan eut entendu les discours des trois maîtres tisserands et l'explication qu'ils donnaient de chaque dessin, il n'eut garde d'avouer qu'il n'avait vu l'étoffe. Un autre courtisan fut expédié et fit le même rapport, et il en fut ainsi de tous ceux qui suivirent ; pas un n'osa déclarer qu'il n'avait rien vu ; le Roi se décida donc à tenter l'aventure. Lorsqu'il mit le pied dans le palais, les trois maîtres étaient au travail ; ils se parlaient entre eux et disaient : Ceci est tel sujet, cela est tel dessin. Voici pour telle broderie, voilà pour telle couleur. Leurs mains, leurs yeux, leurs paroles étaient dans le plus parfait accord, comme s'il n'y avait qu'une seule et même chose devant

eux ; le Roi, en les entendant discourir de la sorte, et en voyant qu'il ne voyait pas ce que tous les autres avaient vu, sentit un froid mortel. Il tint pour certain que si le tissu merveilleux restait invisible à ses regards, c'est qu'il n'était pas fils du Roi qu'il croyait être son père, et craignant de perdre la couronne, s'il avouait qu'il n'apercevait rien, il se mit à s'extasier sur la magnificence de l'étoffe, en ayant grand soin de répéter tous les détails que les maîtres avaient donnés. De retour dans son palais, et au milieu de ses courtisans, il recommença de plus belle à vanter le chef-d'œuvre. Cependant, une inquiétude secrète ne lui laissait pas un moment de repos, et deux ou trois jours après, il dépêcha son grand alguasil vers les tisserands ; les trois fourbes recommencèrent leur jeu ; ils décrivirent point par point tout ce que le Roi avait décrit. Le grand alguasil eut beau ouvrir les yeux, il ne vit rien, et fut forcé de conclure que sa mère avait failli ; mais réfléchissant que, si on le savait, il perdrait sa charge, il vanta l'étoffe autant et plus que le Roi. Revenu au palais, il dit qu'il avait vu le travail des trois maîtres, et qu'il ne connaissait rien de plus magnifique ni de plus parfait sur la terre.

» Le Roi, persuadé qu'en effet son alguasil avait vu ce que lui n'avait pas pu voir, se trouva un peu

plus triste qu'auparavant; comment douter encore de son malheur? Ne lui était-il pas clairement démontré qu'il n'était pas fils du Roi son père; il se remit donc à célébrer la beauté singulière de l'étoffe et le rare talent des maîtres qui savaient faire de tels chefs-d'œuvre. Il ne laissa pas cependant que de tenter une nouvelle épreuve; son favori fut envoyé chez les tisserands; mais il revint comme le Roi, comme l'aguasil et comme tous ceux qui avaient été envoyés étaient revenus; la même crainte lui fit porter le même témoignage.

» Arriva un jour de grande fête; toute la cour engagea le Roi à se parer de l'étoffe merveilleuse, les tisserands l'apportèrent au palais soigneusement enveloppée dans la toile la plus fine et feignant de la dérouler ils demandèrent au Roi quels vêtements il voulait. Celui-ci leur fit connaître ses intentions, et aussitôt ils s'occupèrent à prendre des mesures, à tailler et à coudre; puis ils réclamèrent l'honneur d'habiller le prince eux-mêmes et firent semblant d'ajuster chaque pièce sans que le Roi osât dire qu'il n'en voyait aucune. Dès qu'il se crut paré des pieds à la tête, il monta à cheval, et sortit du palais pour se faire voir par la ville; bien lui prit que ce fût au printemps. La vertu de l'étoffe était déjà connue de tout le monde; aussi en voyant ainsi venir le Roi la

foule se donnait-elle l'air de l'admirer ; chacun supposait son voisin moins aveugle que lui-même et craignait en se trahissant par un seul mot d'être déshonoré et ruiné.

» Le secret était si bien gardé qu'il n'aurait jamais été découvert sans un nègre qui était palfrenier du Roi ; cet homme, n'ayant rien à perdre, s'approcha et dit : « Seigneur, peu m'importe que je sois fils de celui-ci ou de celui-là ; mais je vous déclare, et rien n'est plus vrai, que vous êtes tout nu. « Le Roi le rebuta avec dédain. «Bon ! répondit-il, si ta mère avait été plus vertueuse, tu y verrais mieux » ; mais le charme était rompu. Un homme qui avait entendu le nègre n'hésita pas à dire comme lui ; un second, un troisième parlèrent de même, tant qu'enfin il n'y eut qu'une voix dans la ville entière, et que le Roi, dégagé de la crainte qui l'empêchait de découvrir la vérité, comprit qu'il avait été dupe d'une fourberie. Il ordonnna d'arrêter les trois fripons ; mais il n'était plus temps ; ils avaient levé le pied non sans emporter avec eux tout ce qu'ils avaient pu attraper pour la fabrication de leur étoffe fabuleuse.

» Et vous, seigneur Lucanor, puisque l'homme dont vous me parlez vous défend de communiquer son secret à ceux qui ont votre confiance, soyez sûr qu'il veut vous jouer. Comment, en effet, lui qui est

étranger à votre maison, pourrait-il prendre le même intérêt à sa prospérité que ceux qui vous sont attachés à titre de serviteurs ou d'amis, et dont le dévouement est fondé sur la reconnaissance. »

Le comte approuva le conseil, il le suivit et s'en trouva bien. Don Juan Manuel, estimant aussi que l'exemple était utile à retenir, le fit écrire dans ce livre avec deux vers qui disent ceci :

« DE TES PLUS SURS AMIS QUI T'ÉLOIGNE AVEC SOIN,
» VEUT POUR UN VAIN SECRET TE TROMPER SANS TÉMOIN. »

Cet apologue raconté avec tant d'esprit et de finesse n'a pas besoin de commentaire. On ne peut le comparer ni au *Court mantel* qui figure sous le titre du *Manteau mal taillé,* dans les fabliaux et contes du XIIe et du XIIIe siècles (Legrand d'Aussy, t. I, p. 54), ni au *Cor d'ivoire* ou *Cornet à boire,* des romans de Tristan et de Perceval, ni à la *Coupe enchantée,* de l'Arioste et de La Fontaine, ni à la *Rose magique,* du roman de Percefort (IVe partie), ni, en un mot, aux diverses histoires dans lesquelles l'infidélité des hommes ou des femmes a été dénoncée par un charme quelconque; ici il n'y a aucun sortilége, le seul moyen employé est le plus naturel du monde, c'est la double action des passions et des intérêts : la cupidité et la crédulité chez un prince, la flatterie et le mensonge chez des courtisans, la franchise brutale chez un homme du peuple.

XXXIII.

DE CE QUI ADVINT A UN FAUCON SACRE APPARTENANT A L'INFANT DON MANUEL, AVEC UN AIGLE ET UN HÉRON.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, il m'arrive fréquemment d'avoir plusieurs différends à la fois, et à peine ai-je terminé une querelle qu'on m'excite à en commencer une autre. Ceux-ci m'engagent à rester en paix et à me croiser les bras ; ceux-là, au contraire, pensent que je dois me mettre en campagne et faire surtout la guerre aux Mores ; vous, qui avez le meilleur jugement que je connaisse, dites-moi, je vous prie, ce qu'il faut résoudre?

— » Seigneur comte, répondit Patronio, pour que vous puissiez décider comme il convient, il serait à propos de savoir ce qui advint à un excellent faucon sacre qui appartenait à l'infant don Manuel.

— » Volontiers, dit le comte Lucanor, racontez-moi cela.

» Seigneur comte, reprit Patronio, l'infant don Manuel étant un jour à la chasse dans les environs d'Escalona, lança un faucon sacre sur un héron; le faucon s'élevait avec le héron lorqu'un aigle l'ayant aperçu fondit sur lui; le faucon prit la fuite et parvint à s'échapper. L'aigle ne pouvant l'atteindre s'éloigna; le faucon, le voyant tirer pays, se remit à la chasse du héron; mais l'aigle revint à son tour et le poursuivit de plus belle sans pouvoir cependant le saisir. Cette manœuvre fut répétée trois ou quatre fois; dès que l'aigle montait le faucon descendait; enfin, comme l'aigle persistait à troubler sa chasse, le faucon résolut de l'attaquer; il le harcela avec tant d'impétuosité qu'il le contraignit à quitter le champ de bataille; puis il revint au héron et pointa de nouveau avec lui; mais l'aigle dont il croyait s'être délivré retourna brusquement à la charge; bien convaincu alors qu'il fallait en finir avec ce redoutable ennemi avant de s'occuper de l'autre; il plana au-dessus de lui et lui porta en dérompant[1] un si grand coup qu'il lui cassa une aile. Cela fait, il se mit à la poursuite du héron, l'atteignit et le tua.

» Et vous, seigneur comte Lucanor, que poursuivez-vous dans ce monde? Que demande votre gloire?

[1] *Terme de venerie,* c'est-à-dire en s'abattant.

Quel est votre principal but, votre plus cher intérêt? le service de Dieu; vous devez vous y dévouer de corps et d'âme; eh bien! quelle meilleure manière avez-vous de vous en acquitter qu'en combattant les infidèles. Attachez-vous à vous débarrasser de vos autres ennemis, et vous déploierez ensuite l'étendart de la foi. Tel est votre devoir, et ce n'est pas seulement notre sainte mère l'Église qui en profitera, vous augmenterez beaucoup votre renom. Personne ne pourra vous dire que vous mangez le pain de l'oisiveté, ce qui ne convient pas à un seigneur puissant; car ne l'oubliez pas : tout seigneur qui reste oisif n'a pas l'occasion d'apprécier la valeur des hommes attachés à sa personne, ni de les traiter selon leur mérite; souvent même il se laisse aller à des choses qu'il ferait mieux d'éviter; puis donc, que votre rang exige une occupation, il est certain que vous ne pouvez en avoir aucune plus digne, plus utile, plus méritoire et moins dommageable que la guerre contre les Mores; rappelez-vous le troisième exemple cité dans ce livre, c'est-à-dire, le bond du roi Richard d'Angleterre et tout l'avantage qu'il en retira; souvenez-vous aussi que vous devez mourir, que vous avez beaucoup péché, que Dieu est un juge vigilant et sévère, que vous ne pouvez pas éviter d'être puni de vos fautes à moins de faire pénitence,

et que la guerre contre les Mores vous en offre l'occasion. Si, en effet, vous mourez en les combattant, vous serez martyr et bienheureux; si, au contraire, vous ne mourez pas, vos œuvres et vos intentions vous sauveront; laissez donc toutes vos querelles pour cette cause sacrée et ne luttez que contre ceux qui voudraient en détourner vos armes. »

Le comte trouva le conseil plein de sagesse; il se promit de le suivre et ne demanda au ciel que d'inspirer et de diriger son courage. Don Juan, estimant aussi que la leçon était bonne à retenir, la fit écrire dans ce livre avec les deux vers qui disent ceci :

« **ALLER DROIT A L'OBSTACLE, AU BUT C'EST ALLER VITE :**
« **MALHEUR A QUI COMMENCE ET LACHE LA POURSUITE.** »

Don Juan Manuel a tiré cet apologue de ses observations de vieux chasseur; l'application morale lui appartient aussi; le guerrier et l'homme politique y ont part égale. Mais pour en donner un résumé exact, il a été nécessaire de modifier le sens du distique; le premier vers traduit littéralement aurait eu cette signification: *Quand l'occasion s'offre, il faut la saisir vite.* Ce qui ne répond en rien au fond du sujet.

EXEMPLE XXXIV.

DE CE QUI ADVINT A UN AVEUGLE QUI SE LAISSA GUIDER PAR UN AUTRE AVEUGLE.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, un de mes parents et amis, dans lequel j'ai une grande confiance, parce que je suis certain qu'il a pour moi un attachement véritable, m'engage à faire une expédition que je redoute beaucoup, et il m'assure qu'il n'y a rien à craindre, attendu qu'il périrait avant qu'il pût m'arriver le moindre mal. Dites-moi, je vous prie, ce qu'il faut que je décide.

— » Seigneur comte Lucanor, répondit Patronio, je vous conseillerais plus facilement si vous saviez ce qui advint à un aveugle avec un autre aveugle.

— » Et qu'est-ce que c'est ? demanda le comte.

» Seigneur comte Lucanor, reprit Patronio, un homme qui demeurait dans un village perdit peu à

peu la vue et devint tout-à-fait aveugle ; cet homme était pauvre. Un autre aveugle, qui habitait le même endroit, vint le trouver et lui proposa d'aller de compagnie dans un village voisin, où ils demanderaient l'aumône pour l'amour de Dieu, et où ils auraient de quoi vivre à leur aise. Celui-ci répondit que sur la route qu'ils avaient à parcourir il y avait de très mauvais pas, et que cela lui faisait grand'peur. Sur quoi l'autre aveugle répliqua qu'il ne fallait pas qu'il eût la moindre crainte, parce qu'il serait avec lui et le guiderait sûrement. Il lui donna tant de belles paroles et lui monta si bien la tête que le départ fut résolu et que tous deux se mirent en route. Or, quand ils furent arrivés aux passages difficiles et aux fondrières, l'aveugle qui marchait le premier tomba dans un abîme et entraîna avec lui l'aveugle qui avait hésité à le suivre.

» Et vous, seigneur comte Lucanor, si vous avez des raisons de croire qu'il y a des chances périlleuses dans ce qu'on vous propose, ne vous aventurez pas sur la route du danger, par cela seul que votre parent ou ami vous assure qu'il perdra la vie avant que vous ayez le moindre mal ; car sa mort ne vous dédommagerait guère, si vous deviez recevoir quelque mauvais coup ou mourir aussi. »

Le comte approuva le conseil ; il le suivit et s'en

trouva bien. Don Juan Manuel, estimant aussi que l'exemple était utile à retenir, le fit écrire dans ce livre avec deux vers qui disent ceci :

« SUR LA FOI D'UN AMI QUI S'EXPOSE A PÉRIR
» NE COURS PAS AU DANGER LORSQUE TU PEUX LE FUIR. »

Chez tous les peuples il existe quelque proverbe qui recommande aux hommes de ne pas se laisser mener par des fous, ces aveugles de la raison, qui ne peuvent se conduire eux-mêmes. Dans l'apologue de don Juan Manuel, ce conseil est accompagné d'un autre conseil moins vulgaire : « Ne vous aventurez pas sur la route du danger, dit-il, par cela seul qu'on promet de s'aventurer avec vous. Le dévoûment le plus sincère n'est pas une garantie suffisante ; si vous deviez être ruiné ou périr, quel dédommagement trouveriez-vous dans la ruine ou la mort de votre guide ? »

EXEMPLE XXXV.

DE CE QUI ADVINT A UN JEUNE MARIÉ LE JOUR DE SES NOCES AVEC UNE FEMME TRÈS-VIOLENTE ET TRÈS-REVÊCHE.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, un de mes serviteurs m'a confié qu'on avait arrangé pour lui un mariage avec une donzelle très-riche; mais quoique cette donzelle soit d'un rang plus élevé que le sien et qu'on puisse la regarder avec raison comme un parti fort avantageux, il y a un point de difficulté qui mérite considération. S'il faut croire les rapports qui ont été faits au prétendu, sa future serait la plus violente et la plus détestable de toutes les femmes. Après cela que résoudre? dois-je ou non lui conseiller un tel mariage? dites-moi, je vous prie, ce que vous en pensez ?

— » Seigneur comte Lucanor, répondit Patronio, si votre serviteur ressemble à un jeune homme dont

je connais l'histoire, et qui était fils d'un honnête More, vous pouvez l'engager à se marier ; autrement, il fera mieux de rester garçon. »

Le comte Lucanor voulut savoir ce qui était advenu au jeune homme dont Patronio connaissait l'histoire, et celui-ci poursuivit de la sorte :

« Il y avait un honnête More qui avait un fils dont on disait tout le bien possible ; par malheur, ce brave garçon n'avait rien, et quoiqu'il eût toujours envie de faire merveille, il était sans cesse arrêté dans ses projets, ce qui l'affligeait beaucoup. Dans la même ville résidait un autre More de haute condition et de grande fortune qui avait une fille unique tout à fait différente du jeune homme ; car, autant celui-ci était rempli de bonnes qualités, autant elle avait de défauts ; c'était un démon que personne ne se souciait d'épouser. Or, quelle fut la surprise de l'honnête More quand son fils vint le trouver et lui tint ce discours : « Je n'ignore pas, mon père, que vous n'êtes pas assez riche pour me donner de quoi soutenir mon nom ; mais puisque je suis réduit à vivre misérablement ou à quitter le pays, il me semble que le meilleur parti à prendre, si vous le jugez convenable, serait de tenter la chance d'un mariage qui pût me tirer d'embarras, et lui indiquant la donzelle que tout le monde craignait, il le

pria de la demander pour lui. L'honnête More lui représenta que sans doute il ne connaissait pas cette fille, car tous ceux qui savaient ce qu'elle était éprouvaient la même répugnance; il n'y en avait pas un seul, si pauvre qu'il fût, qui ne refusât avec épouvante de devenir son mari. » Le jeune homme, loin de s'intimider, insista si vivement et pria tant son père de donner suite à son projet, que l'honnête More promit de s'en occuper sans retard. Comme il était étroitement lié avec le père de la donzelle, il se rendit chez lui et lui fit part de la demande de son fils. A cette nouvelle, l'homme riche demeura stupéfait : «Pour Dieu, mon ami, s'écria-t-il, je ne serais ni franc ni loyal si j'accordais le consentement que vous me demandez; non, j'estime trop votre fils pour lui laisser faire un mariage qui serait sa mort; que dis-je, sa mort? il vaudrait mieux pour lui qu'il mourût que d'être condamné à vivre avec ma fille. N'allez pas vous imaginer que je parle ainsi pour vous désobliger; bien au contraire, je suis prêt à donner ma fille, soit à votre fils, soit à quiconque voudra bien en accepter la charge; je n'y mets qu'une condition, c'est qu'elle sorte de chez moi. » L'honnête More le remercia beaucoup de sa loyauté, mais persista, selon le vœu de son fils, à demander la main de la donzelle, et le mariage fut conclu.

» Au jour marqué, la nouvelle épouse fut conduite à la maison de son mari, et là, suivant la coutume des Mores, ils furent laissés seuls et se mirent à table pour souper ensemble. Les parents qui les avaient accompagnés se retirèrent très-inquiets pour ne revenir que le lendemain matin au lever du soleil. Dès leur départ, et avant que la jeune femme eût dit une seule parole, le mari promena ses regards autour de la salle, et, ayant avisé un dogue tranquillement assis sur son derrière : « Donne-moi de l'eau pour laver mes mains, » lui cria-t-il d'une voix brusque. Le dogue le regarda sans bouger. L'époux cria plus fort; ce fut inutile, la pauvre bête ne le comprit pas davantage, ce qui l'exaspéra tellement qu'il se leva de table, tira son épée et courut sus. L'animal effrayé prit la fuite; ne trouvant aucune issue pour s'échapper, il se réfugia dans tous les coins, sauta sur la table, entraîna les nappes, renversa le brasier, toujours poursuivi et serré de si près qu'à la fin il tomba percé de part en part. Son maître, qui avait sauté comme lui sur la table et sur le brasier, ne se contenta pas de lui couper la tête et les pattes; il le hacha en mille morceaux et inonda de sang toute la salle et le linge. Puis, grondant de fureur, il retourna s'asseoir à sa place. Ses yeux errèrent encore une fois autour de la table et se fixèrent sur un petit

chien blanc qui tremblait de tout son corps; il lui ordonna de verser de l'eau sur ses mains pour les laver; et comme le pauvre animal ne se mettait pas en devoir d'obéir: « Détestable serviteur, vaurien, lui cria-t-il, n'as-tu donc pas vu ce que j'ai fait au dogue pour lui apprendre à me manquer de respect? Malheur à toi si tu me résistes un seul moment de plus; tu recevras le même châtiment que lui! » Le petit chien n'avait garde de remuer. Son maître, transporté de colère, le saisit par les pattes et le lança contre la muraille avec tant de violence qu'il lui brisa tous les os. Après cela, il retourna vers son siége en faisant des gestes menaçants comme un homme dont la fureur s'exalte de plus en plus, et, s'étant assis, il promena de nouveau ses regards de tous les côtés.

» Sa femme ne sachant s'il était fou, et craignant de l'irriter, l'observait en silence. Il aperçut tout-à-coup son cheval dans le préau, et, quoique ce fût le seul qu'il eût au monde, il courut à lui, l'épée haute, et lui ordonna de lui verser de l'eau sur les mains. Le noble destrier ne comprit pas mieux que le dogue et le petit chien. « Eh quoi ! s'écria le jeune More, t'es-tu figuré, don cheval, que je souffrirais ta désobéissance parce que je n'ai pas d'autre monture que toi? Fais vite ce que je t'ordonne, ou tu mourras comme les autres; sache bien qu'il n'y a pas une

créature vivante que je ne sois prêt à traiter de la même façon si elle ose me désobéir! » Le cheval n'ayant pas fait un seul mouvement, fut puni sur l'heure; son maître lui abattit la tête et le tailla en pièces. C'était le coup de grâce.

» La jeune femme, voyant ce qu'il venait de faire et réfléchissant qu'il avait tué son unique cheval, demeura très-convaincue qu'il ne dissimulait point, et fut saisie d'un tel effroi qu'elle était plus morte que vive. « Oui, répéta l'époux tout couvert de sang et brandissant son épée comme un furieux, y eût-il ici mille chevaux, mille hommes ou mille femmes, tous auraient le même sort; je ne souffrirai pas qu'on me désobéisse! » En parlant ainsi, il reprit sa place à table, et, après avoir regardé à droite et à gauche, il fixa ses yeux flamboyants sur sa femme, et lui dit d'une voix terrible en lui mettant l'épée sur la gorge: « Levez-vous et donnez-moi de l'eau pour me laver les mains! » La jeune mariée, qui ne s'attendait à rien moins qu'à être mise en morceaux, se leva précipitamment et lui donna l'eau qu'il demandait. « Dieu soit loué! dit le mari en se lavant les mains, vous avez fait ce que je vous ai commandé; sinon, grâce à la colère que m'ont donnée ces êtres stupides, je vous aurais traitée comme eux. Asseyez-vous et servez-moi, il est temps de manger. » Elle obéit

sans faire entendre le plus petit murmure ; il lui semblait qu'au premier mot qu'elle laisserait échapper sa tête allait rouler à terre. Les choses se passèrent de la sorte une partie de la nuit ; la femme ne soufflait mot, mais elle faisait tout ce que son mari lui ordonnait. On se coucha, et, à peine fermait-elle les yeux qu'interrompant son sommeil : « Vous avez assez reposé, lui dit-il, la fièvre que la colère m'a donnée m'empêche de dormir ; veillez à ce qu'on ne me trouble par aucun bruit, et occupez-vous à préparer un bon repas. »

» Le lendemain, à la pointe du jour, le père, la mère et tous les autres parents revinrent comme ils l'avaient promis ; ils s'approchèrent doucement de la porte, et n'entendant personne parler, ils tinrent le mari pour tué ou blessé ; leur crainte se changea en certitude lorsqu'ils aperçurent la femme seule et debout entre les portes. Celle-ci, dès qu'elle les vit, s'avança vers eux en marchant à pas de loup, et leur dit à voix basse : « Que faites-vous là, malheureux ? osez-vous bien vous approcher de cette porte et parler ainsi ; taisez-vous, sinon vous et moi, nous serons tous mis à mort. » Leur étonnement fut extrême ; ils s'informèrent de ce qui s'était passé pendant la nuit, et l'ayant appris, ils louèrent beaucoup entre eux la conduite du jeune marié, qui avait su deve-

nir sitôt maître et seigneur dans sa maison. Cette épreuve, en effet, fut décisive; l'épouse subjuguée ne songea pas à disputer l'empire, et tous deux vécurent dans l'intelligence la plus parfaite; mais le plaisant de l'affaire, c'est que peu de jours après, le beau-père voulant imiter son gendre, tua un cheval; « il est trop tard, lui dit sa femme en riant, je vous connais, beau sire.

» Et vous, seigneur comte Lucanor, puisque vous avez un serviteur qui veut épouser une femme dont le mauvais caractère lui est connu, vous pouvez hardiment lui conseiller de se marier s'il est de la trempe du jeune More dont vous venez d'entendre l'histoire; autrement, ne vous mêlez pas de ses affaires, car il ne saura jamais se tirer d'embarras; montrez aussi à tous ceux qui tenteraient de vous mettre le pied sur la gorge que vous n'êtes pas homme à l'endurer, et ils deviendront souples comme la femme que son mari á si bien corrigée. »

Le comte Lucanor goûta beaucoup le conseil de Patronio, il le suivit et s'en trouva bien. Don Juan, estimant aussi que l'exemple était bon à retenir, le fit écrire dans ce livre, et composa deux vers qui disent ceci :

« SI TU VEUX AU LOGIS ÊTRE SEIGNEUR ET MAITRE,
» NE TARDE PAS D'UN JOUR A TE FAIRE CONNAITRE. »

Le fond de cette histoire se retrouve dans nos vieux conteurs, sous le titre de la *Dame qui fut corrigée.* (*Voyez la collection de Legrand d'Aussy,* tom. III, p. 204, édit. de 1781.) C'est le même remède, mais appliqué avec plus de brutalité; le mari ne se borne pas à tuer ses chiens et son cheval, il bat sa femme et crève un œil à un serviteur désobéissant; puis il entreprend de dompter sa belle-mère, et il y réussit contre toute vraisemblance. Les moyens qu'il emploie sont tels, que Legrand d'Aussy n'a pas cru possible de les indiquer, même par une simple analyse. « La décence ne me permet pas d'en traduire davantage, » a-t-il dit.

Il y a un conte sur le même sujet dans les *Piacevole notti di Straparola* (p. 215, note 8, liv. II). Deux frères ont épousé deux sœurs; l'un, au sortir de l'église, présente, quand il est rentré chez lui, une culotte avec deux bâtons à sa femme, et lui propose de disputer à qui en restera le maître; elle convient que ce doit être lui; il la mène ensuite à son écurie, sous prétexte de voir ses chevaux; il en trouve un qui est rétif, le bat et enfin le tue. La femme profite de cette leçon, et le mari n'a plus qu'à se louer de sa douceur et de son obéissance. L'autre frère débute bien différemment; trop amoureux de sa femme, il lui laisse prendre l'empire, et finit, comme le châtelain du fabliau français par être malheureux. Enfin, il va consulter son frère qui lui raconte la manière dont il s'y est pris; de retour chez lui, le nigaud mène sa femme à l'écurie et tue un cheval en sa présence. Il lui présente ensuite deux bâtons et une culotte; mais elle lui rit au nez, et tout le fruit qu'il retire de son équipée c'est d'avoir un cheval de moins. Ce conte se trouve aussi dans le *Novelliero italiano,* tome IV; spirituellement arrangé pour la scène française, il a produit la *Jeune femme colère.*

Le *Taming of the shrew,* de Shakspeare, est tiré des mêmes sources que l'apologue de don Juan Manuel, seulement l'auteur anglais n'a pas pris la peine de remonter si haut; il s'est borné à refaire une pièce imprimée sous le même titre en 1594.

EXEMPLE XXXVI.

DE CE QUI ADVINT A UN MARCHAND QUI TROUVA SA FEMME ET SON FILS DORMANT ENSEMBLE.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller; il était très irrité du reproche qu'on lui avait adressé de n'avoir montré en un certain point aucun souci de son honneur, et il annonçait l'intention d'en tirer une si grande et si terrible vengeance, qu'on s'en souviendrait toujours. Patronio, voyant qu'il était dans une colère si violente, lui dit :

— « Seigneur comte, je désirerais beaucoup vous apprendre ce qui advint à un marchand qui acheta de la prudence.

— » Et qu'est-ce que c'est? demanda le comte.

» Seigneur comte Lucanor, reprit Patronio, il y avait dans une ville un maître célèbre dont l'unique occupation était de vendre de la prudence; le marchand dont je vous ai parlé en eut avis, et

étant allé chez ce maître, il lui dit de lui vendre de la prudence. Le maître répondit qu'il ne demandait pas mieux, mais qu'il avait besoin de savoir pour combien il en voulait et qu'il le servirait en raison du prix. Le marchand dit qu'il en voulait pour un maravédis. Le maître prit le maravédis et lui donna en échange ce précepte : « Ami, lorsque vous serez invité à dîner, si vous ignorez ce qu'on pourra vous servir, tombez à belles dents sur le premier plat qui sera mis sur la table. » Le marchand observa qu'il n'y avait pas là une bien grande dose de prudence, et qu'il en voulait davantage ; à quoi le maître répondit qu'il lui en donnerait beaucoup plus s'il payait en conséquence ; alors le marchand lui dit de lui en vendre pour un doublon qu'il lui offrit ; le maître prit le doublon, et lui tint ce discours : « Lorsque vous serez transporté de colère et près d'agir sans avoir le temps de la réflexion, ne proférez pas une parole et gardez-vous de rien faire jusqu'à ce que toute la vérité vous soit connue. » Le marchand trouva que s'il continuait à faire provision de pareilles sornettes, tous ses doublons y passeraient, et il se tint pour suffisamment muni de sagesse ; cependant, le peu qu'il avait acheté ne fut pas perdu.

» Il arriva bientôt qu'il eut à faire un long voyage

d'outre-mer; lorsqu'il mit à la voile sa femme était enceinte, et son négoce se compliqua de tant d'affaires, qu'à son retour le fils qui lui était né avait plus de vingt ans; or, comme c'était un fils unique, et qu'après une si longue absence on pouvait croire le mari mort, la mère, qui n'avait d'autre consolation que cet enfant, le chérissait d'autant plus, et par suite du grand amour qu'elle avait eu pour le père, elle l'appelait son mari, le faisait manger à ses côtés et coucher avec elle comme lorsqu'il avait deux ans. La pauvre femme était si vertueuse qu'elle ne soupçonnait aucun mal; toutes ses pensées étaient pour l'époux qu'elle pleurait.

» Le marchand, ayant enfin terminé les affaires de son commerce, revint riche et content. Son premier soin, dès qu'il fut débarqué, fut de courir chez lui; il ne prévint personne et s'enferma dans une cachette pour épier ce qui se passait. Le soir venu, le fils de l'honnête femme rentra, et l'honnête femme lui dit en l'embrassant: « D'où viens-tu, cher mari? » Le marchand qui l'entendit donner le nom de mari à ce jeune homme fut bouleversé; il crut que c'était son amant; car il était trop jeune pour être son époux, et saisi de fureur il résolut de les tuer l'un et l'autre; mais par bonheur, il se souvint de la dose de prudence qui lui avait coûté un doublon, et n'eut garde

de céder au premier mouvement de sa colère. Plus tard, en les voyant se mettre à table, un nouveau transport le saisit, et il allait les tuer tous les deux, si la prudence dont il avait fait emplette ne lui était revenue à propos.

» L'heure du coucher arriva ; il les vit se mettre au lit ensemble ; ne pouvant se contenir, il sortit de sa cachette et s'avança pour les tuer ; mais quelque violente que fût sa colère, il se souvint de la prudence qu'il avait achetée et s'arrêta. La mère, avant d'éteindre la lumière, se mit à fondre en larmes et à dire : « Ah ! cher petit mari, cher fils, j'ai appris qu'il était arrivé aujourd'hui un navire qui vient, dit-on, du pays où ton père est allé ; pour l'amour de Dieu, ne manque pas de te rendre au port demain de bon matin ; peut-être Dieu voudra-t-il que nous ayons enfin quelque nouvelle. »

» A ces mots, le marchand se souvint qu'il avait laissé sa femme enceinte, et comprit que celui qu'il avait devant les yeux était son fils, ce qui lui causa la joie la plus vive. Il remercia beaucoup Dieu de l'avoir empêché de se venger, et trouva qu'il avait fort bien employé le doublon qu'on lui avait demandé pour une dose de prudence.

» Et vous, seigneur comte Lucanor, quoique vous soyez résolu à ne pas souffrir le reproche qui est

venu à vos oreilles, vous devez, avant toute chose, vous assurer de la vérité. Jusqu'alors, je vous engage à maîtriser votre colère; car en la retenant vous ne courez aucun risque, et en lui lâchant la bride, vous pouvez vous exposer au repentir. »

Le comte approuva ce conseil, le suivit et s'en trouva bien. Don Juan, convaincu également que la leçon était bonne à retenir, la fit écrire dans ce livre avec deux vers qui disent ceci :

« LA COLÈRE TOUJOURS NOUS CONSEILLE D'AGIR;
» QUI TROP VITE OBÉIT SE REPENT A LOISIR. »

Un grand charme de narration distingue cet apologue; la hardiesse du sujet étonne; mais l'intérêt se soutient jusqu'au dénouement, et plus la situation est scabreuse, plus la leçon est efficace. Que de bon sens dans le conseil qui suit l'exemple !

EXEMPLE XXXVII.

DE LA RÉPONSE QUE LE COMTE FERNAN GONZALEZ FIT AUX SIENS APRÈS LA VICTOIRE DE HAÇINAS.

Le comte Lucanor revenait un jour d'une expédition, épuisé de lassitude, souffrant de tout son corps, dépourvu de toute chose ; et avant qu'il pût se reposer, il apprit qu'une nouvelle attaque se préparait. La plupart de ses gens l'exhortèrent à se remettre d'abord de ses fatigues, sauf à aviser ensuite comme bon lui semblerait. Le comte interrogea Patronio sur ce qu'il convenait de résoudre, et Patronio lui répondit : « Seigneur, afin que vous agissiez pour le mieux, apprenez la réponse qui fut faite en pareille occasion par le comte Fernan Gonzalez à ses compagnons d'armes.

» Le comte Fernan Gonzalez vainquit Almanzor à la bataille de Haçinas ; mais il perdit beaucoup de monde dans cette affaire, et tous ceux qui échappè-

rent à la mort furent comme lui très-maltraités; or, avant qu'ils fussent rétablis, le comte apprit que le roi de Navarre faisait une invasion sur ses domaines, et aussitôt il donna l'ordre aux siens de marcher contre les Navarrais, à quoi ceux-ci répondirent que leurs chevaux étaient harrassés, et eux aussi, et que s'ils ne faisaient pas leur devoir comme de coutume, c'est qu'ils étaient tous dans un état qui les obligeait à prendre du repos et des soins. A ces mots, le comte Fernan Gonzalez sentit son honneur plus que ses souffrances, et leur dit : « Amis, que nos blessures ne nous empêchent pas de combattre ; les nouvelles nous feront oublier les anciennes. Et dès que ses compagnons d'armes virent que sans ménagement pour sa personne, il n'était occupé que de ses Etats et de son renom, ils le suivirent et l'aidèrent à remporter une victoire qui assura sa tranquillité pour toujours.

— » Et vous, seigneur comte Lucanor, si vous avez à cœur de faire ce qu'exige la défense de vos terres, de vos vassaux et de votre honneur, ne tenez aucun compte ni des fatigues ni des périls, et faites en sorte que le danger qui arrive vous fasse oublier le danger qui est passé. »

Le comte Lucanor goûta beaucoup ce conseil, il le suivit et s'en trouva bien. Don Juan Manuel, esti-

mant aussi que l'exemple était bon à retenir, le fit écrire dans ce livre avec deux vers qui disent ceci :

« REGARDE POUR CERTAIN, ET REDIS-TOI SANS CESSE
» QUE L'HONNEUR NE PEUT VIVRE OU LOGE LA MOLLESSE. »

Le trait que don Juan Manuel a pris pour exemple ici appartient au xe siècle, à cette époque turbulente du moyen-âge, où l'isolement féodal, en réduisant chaque souverain d'une fraction de territoire à la condition d'un chef de partisans, donnait aussi plus de relief aux vertus comme aux vices des princes. Par un effet d'opposition facile à comprendre, plus le niveau général était abaissé dans cette société amoindrie, plus les caractères individuels étaient ou paraissaient grands. En Espagne, surtout, le voisinage menaçant d'une autre race et d'une autre religion, aggravait le péril des guerres intérieures; il fallait courir sans cesse d'une frontière à l'autre, et vider promptement toutes les querelles; ce qui forçait chaque roi ou seigneur à faire des prodiges d'activité, d'adresse ou de courage. L'antiquité n'a peut-être rien dit de plus beau que cette parole attribuée au comte Fernan Gonzalez; mais il nous semble qu'un philosophe chrétien et français s'est élevé à la même hauteur d'énergie, lorsqu'il s'est écrié au milieu des plus ardentes controverses du xvie siècle : « La vie est une lutte; ne perdons pas un seul jour, nous nous reposerons dans l'éternité. »

Le comte Fernan Gonzalez, déjà cité dans l'exemple XVIe, le sera encore dans l'exemple XLIe. Héros digne du burin de Corneille, il a été célébré aussi poétiquement peut-être par les chroniqueurs que par les romanciers, écrivains dont les pensées et le style se confondent souvent dans les premiers temps de la littérature espagnole. Nous avons rappelé qu'il inspira en outre un des plus anciens poèmes narratifs que l'on connaisse; on trouvera une analyse de ce poème inédit à l'Appendice n° 6.

EXEMPLE XXXVIII.

DE CE QUI ADVINT A UN HOMME QUI ÉTAIT CHARGÉ DE CHOSES PRÉCIEUSES, ET QUI AVAIT UNE RIVIÈRE A PASSER.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, j'ai grande envie d'aller en un certain pays où l'on doit me compter une forte somme, et où j'ai en vue quelques bonnes affaires ; mais je crains, si je fais ce voyage, de m'exposer à de graves dangers, car les amis que j'ai là sont des amis très-douteux ; conseillez-moi donc, je vous prie.

— » Seigneur comte Lucanor, répondit Patronio, permettez-moi de vous raconter ce qui advint à un homme qui portait une chose d'un grand prix suspendue à son col, et qui avait une rivière à passer. Cet exemple pourra vous indiquer le parti qu'il convient de prendre.

— » Volontiers, dit le comte, et Patronio poursuivit ainsi :

» Un homme courbé sous le poids d'une charge précieuse arrive au bord d'une rivière pleine de vase. Voyant qu'il n'y avait ni pont, ni bac, ni bateau pour passer d'un côté à l'autre, il ôta ses chaussures et entra dans l'eau; mais plus il avançait, plus il s'embourbait; le limon était si épais vers le milieu de la rivière, que lorsqu'il y parvint, il enfonça jusqu'au menton; le roi et un autre homme qui se trouvaient par hasard sur la rive opposée lui crièrent que s'il ne jetait pas sa charge, il allait infailliblement se noyer. Cet insensé ne les écouta point; au lieu de réfléchir que le courant était aussi rapide que le fond était fangeux, et que s'il était emporté ou submergé il perdrait sa charge avec sa vie, il ne put se résoudre à faire le sacrifice qu'on lui conseillait; victime de sa sotte avarice, il tomba bientôt, ne put se relever et périt.

— » Et vous, seigneur comte Lucanor, ne vous laissez pas séduire par cette grosse somme qu'on doit vous compter et par tous ces beaux projets dont votre imagination se berce. Assurément, je ne vois rien là qui soit à dédaigner; mais quand il y a des risques, on ne doit s'y exposer qu'à bon escient et pour les choses seules où l'honneur est intéressé. Dans ce dernier cas, il serait honteux de s'arrêter devant le péril; dans l'autre, au contraire, il ne se-

rait ni honorable ni raisonnable d'aller le chercher. Tenez pour certain que l'homme qui est toujours prêt à jouer son existence dès que, par aventure, sa convoitise est excitée, n'a pas à cœur de bien faire et d'être utile aux autres ; celui qui s'estime veut être estimé et il agit en conséquence ; il sent que sa vie a un prix réel ; il se garderait bien de la compromettre pour un vain lucre ; il la conserve avec soin pour les occasions où il peut se distinguer, et alors plus elle a de valeur à ses yeux, plus il la risque avec empressement. »

Le comte goûta beaucoup le conseil de Patronio ; il le suivit et s'en trouva bien. Don Juan estimant aussi que l'exemple était utile à retenir, le fit écrire dans ce livre avec deux vers qui disent ceci :

« RISQUE TOUT POUR L'HONNEUR, POUR L'OR NE RISQUE RIEN;
» QUI VEUT TROP AMASSER FINIT RAREMENT BIEN. »

L'idée de cette fable est à peu près celle de la fable de l'*Hermine*, qui aime mieux périr que de compromettre la blancheur de sa fourrure.

On pourrait relever encore d'autres ressemblances plus ou moins frappantes; mais quelle que puisse être l'origine du sujet et les diverses métamorphoses qu'il a dû subir, l'application morale qui suit le récit de Patronio assure à l'œuvre de don Juan Manuel le rang le plus distingué.

EXEMPLE XXXIX.

DE CE QUI ADVINT A UN HOMME AVEC L'HIRONDELLE ET LE MOINEAU.

Le comte s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, j'ai beau faire, il faudra que j'aie maille à partir avec l'un de mes deux voisins ; or, l'un est plus proche que l'autre ; veuillez, je vous prie, me dire le parti que je dois prendre dans une telle occurence?

— » Seigneur comte, répondit Patronio, pour que vous sachiez ce que vous avez de mieux à faire, il serait fort à propos de vous apprendre ce qui advint à un homme avec l'hirondelle et le moineau.

— » Et qu'est-ce que c'est? demanda le comte.

» Seigneur comte, poursuivit Patronio, un homme mal portant se plaignait sans cesse du bruit des oiseaux qui l'empêchait de reposer ; il ne pouvait souffrir surtout le moineau et l'hirondelle; il

consulta un de ses amis pour savoir comment il pourrait s'en débarrasser. Son ami lui répondit qu'il était impossible de le délivrer à la fois du moineau et de l'hirondelle; mais qu'il y avait moyen de le délivrer de l'un ou de l'autre à son choix. L'homme en mauvaise santé répondit que bien que les cris de l'hirondelle fussent plus fréquents et plus aigus, il préférait être débarrassé du moineau, parce que ce dernier ne quitte jamais la place, tandis que l'hirondelle va et vient.

» Et vous, seigneur comte Lucanor, si vous voulez m'en croire, vous aurez querelle avec le plus éloigné de vos deux voisins, quoique ce soit le plus puissant. »

Le comte approuva ce conseil, il le suivit et s'en trouva bien. Don Juan Manuel, pensant aussi que la leçon était bonne à retenir, la fit écrire dans ce livre et composa deux vers qui disent ceci :

« AVEC QUELQUE VOISIN SI TU DOIS ÊTRE EN GUERRE,
» C'EST AU PLUS ÉLOIGNÉ QU'IL FAUT AVOIR AFFAIRE. »

De deux maux choisir le moindre, tel est le premier sens de cette fable; le second s'applique spécialement aux querelles de voisinage, querelles si dangereuses qu'il vaudrait mieux avoir affaire au voisin le plus redoutable qu'au plus proche.

Les mauvais voisins ne sont pas comme les hirondelles qui vont et viennent; ils ressemblent aux moineaux qui ne changent jamais de place; gardez-vous donc de provoquer leur hostilité. Don Juan Manuel vivait à une époque où ce précepte ne devait jamais être oublié; la féodalité avait plus de petites guerres que de grandes, mais elle en avait partout, nous l'avons déjà remarqué, et les questions de voisinage suscitaient alors plus de combats qu'elles n'occasionnent de procès sous le régime moderne.

EXEMPLE XL.

POURQUOI UN SÉNÉCHAL DE CARCASSONNE PERDIT SON AME.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec Patronio son conseiller : « Patronio, lui dit-il, comme je sais qu'on ne peut éviter la mort, je voudrais prendre en faveur de mon âme quelque bonne disposition qui fut durable à perpétuité et dont tout le monde eut connaissance ; dites-moi, je vous prie, ce qu'il y a de mieux à faire pour cela.

— » Seigneur comte, répondit Patronio, de quelque manière et avec quelque intention qu'on se livre aux bonnes œuvres, le bien est toujours bien ; rien n'est plus vrai ; mais si vous désirez savoir quelle est la meilleure manière d'agir pour que l'âme en ait profit, il faut que vous me permettiez de vous raconter ce qui advint à un sénéchal de Carcassonne.

— » Volontiers, dit le comte.

» Seigneur comte Lucanor, reprit Patronio, un sénéchal de Carcassonne étant tombé malade, et sentant sa fin approcher, envoya chercher le prieur de l'ordre des Prédicateurs et le supérieur des Minimes; il leur fit part de diverses dispositions qu'il entendait prendre pour le salut de son âme et les chargea de les exécuter, mais seulement dans le cas où il ne guérirait point. Il mourut, en effet, et les moines, dès qu'il eut fermé les yeux, ne négligèrent rien pour se conformer à ses dernières volontés. Ils firent si bien et si vite tout ce qu'il avait prescrit, que son salut leur parut assuré; cependant, ayant ouï dire peu de jours après qu'une femme possédée venait d'arriver à Carcassonne et révélait des choses fort extraordinaires que le démon lui soufflait, ils résolurent d'aller demander à cette folle si elle avait quelque nouvelle à leur donner de l'âme du sénéchal. Ils se présentèrent donc à sa porte; mais dès qu'elle les aperçut, elle s'écria sans leur laisser le temps de lui adresser une seule question : « Je connais l'objet de votre visite; vous voulez savoir où est l'âme d'un certain sénéchal; eh bien! apprenez qu'elle est en enfer, je l'y ai laissée il n'y a qu'un moment.—Vous mentez, répliquèrent les religieux, le sénéchal s'est confessé, et il a reçu les sacrements de l'Eglise, notre sainte mère; nous en avons été

témoins les uns et les autres; donc, puisque la religion chrétienne est la vérité même, il est impossible qu'une âme partie de la sorte soit perdue. — Sans aucun doute, répondit la femme possédée, la foi et la loi des chrétiens sont vraies et très-vraies. Aussi, est-il certain que si le sénéchal avait fait tout ce que doit faire un bon et fidèle chrétien, il aurait sauvé son âme, mais quelle a été sa conduite? Les dispositions charitables qu'il a prises ont-elles été inspirées par une bonne pensée? non, car il vous avait prescrit de n'en exécuter aucune tant qu'il serait vivant, et quel mérite avait-il à donner ce qu'il ne pouvait emporter avec lui à cette heure où l'on ne possède plus rien? Remarquez, en outre, qu'il ne songeait qu'à l'opinion du monde ; il voulait qu'on pût louer sa mémoire. Les bonnes œuvres doivent être bien faites, c'est-à-dire faites avec l'intention de bien faire; or, cette intention, votre sénéchal ne l'a pas eue ou l'a manifestée quand il ne l'avait pas, et voilà pourquoi il n'a reçu aucune récompense. »

» Et vous, seigneur comte Lucanor, puisque vous m'avez demandé conseil, sachez qu'à mon avis c'est de votre vivant que vous devez faire le bien et qu'il faut pour qu'il vous soit compté un jour que vous commenciez par réparer le mal que vous avez pu faire. Que penseriez-vous d'un homme qui volerait

un mouton et qui en offrirait les pattes à Dieu ? tel est celui qui fait des aumônes avec le bien d'autrui. Pour que l'aumône ait le mérite d'un acte de vertu, il faut qu'elle réunisse cinq conditions : premièrement, elle doit être faite sur ce qui nous appartient en légitime propriété ; secondement, elle doit être inspirée par un repentir sincère ; troisièmement, elle doit être prise sur notre nécessaire et non sur notre superflu, de telle sorte qu'elle nous impose une privation ; quatrièmement, elle doit avoir lieu avant l'heure de notre mort ; cinquièmement, enfin, elle doit être faite pour l'amour de Dieu, et non par vanité ni par ostentation. Quiconque observe toutes ces conditions est sûr de bien faire et d'être récompensé ; mais dût-on n'en remplir qu'une partie, il ne faut ni renoncer à l'aumône ni en désespérer ; car, je ne saurais trop vous le redire, le bien est toujours bien. L'effet des bonnes œuvres n'est pas seulement de tirer l'homme de l'état de péché, de l'exciter à la pénitence et de le mettre dans la voie du salut, mais d'assurer sa renommée dans ce monde et de lui procurer toute espèce d'avantages. Ainsi, quelque bien qu'il fasse, il en tire un profit certain ; mais le mieux et le plus sûr pour le repos de son âme est de remplir les cinq conditions de l'aumône. »

Le comte Lucanor goûta beaucoup la vérité de

ces paroles, il résolut de suivre en tout point le conseil de Patronio, et pria Dieu de lui faire cette grâce. Don Juan, estimant aussi que l'exemple était bon à retenir, le fit écrire dans ce livre avec deux vers qui disent ceci :

« A BONNE INTENTION QUI NE FAIT PAS LE BIEN,
» ICI BAS PERD SON TEMPS, LA HAUT NE GAGNE RIEN. »

L'esprit évangélique qui a dicté l'imitation de Jésus-Christ semble avoir inspiré tout ce chapitre; la philosophie chrétienne n'a rien écrit de mieux sur la charité telle qu'elle doit être entendue et pratiquée. La leçon n'était-elle pas hardie à une époque où la corruption du haut clergé, souvent égale à sa puissance, substituait tant de vains simulacres de dévotion aux exercices d'une piété réelle ! Alors on supposait les insensés possédés du démon, et on allait les consulter comme les oracles de l'enfer; c'est ce qui explique la démarche des moines auprès de l'étrange folle qui leur répond avec tant de bon sens.

EXEMPLE XLI.

DE CE QUI ADVINT A UN ROI DE CORDOUE, NOMMÉ ALHAQUIM.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, vous savez que je suis un grand chasseur et que j'ai fait des chasses que personne n'avait faites avant moi ; vous savez aussi que j'ai perfectionné avec beaucoup de succès les filières et les jets pour les faucons ; cependant, les médisants en prennent occasion de me tourner en ridicule, et lorsqu'ils louent les prouesses du Cid Ruy-Diaz, les exploits du comte Fernan Gonzalez ou les conquêtes du saint roi don Fernan, ils ajoutent par malice que j'ai fait également de grandes choses, que j'ai perfectionné les filières et les jets pour les faucons ; et comme je sens bien que ces éloges-là ne sont que des railleries, je vous prie de me dire quels moyens je dois prendre pour empêcher les gens de tourner en ridicule ce que j'ai fait de louable.

— » Seigneur comte, répondit Patronio, je ne puis vous indiquer le parti que vous avez à suivre qu'en vous racontant, si vous le permettez, ce qui advint à un More qui était roi de Cordoue.

— » Et qu'est-ce que c'est? demanda le comte.

— » Le voici, dit Patronio :

» Il y avait à Cordoue un roi more, nommé Alhaquim; content de gouverner passablement son royaume, il n'avait aucun souci de faire de grandes choses et d'acquérir de la gloire, comme cela convient aux rois; car les rois qui aspirent à passer pour bons ne doivent pas seulement s'occuper de conserver leurs États, il faut encore qu'ils tâchent d'en accroître la prospérité par des voies justes, qu'ils se rendent dignes d'être loués généralement pendant leur vie, et qu'ils laissent après eux un souvenir durable de leurs belles actions. Or, ce roi de Cordoue ne songeait guère à cela; il ne s'embarrassait d'autre chose que de tenir table, de prendre du bon temps et de se laisser aller à la paresse. Un jour, il arriva qu'on joua devant lui d'un instrument que les Mores aiment beaucoup et qui est appelé albogon; il écoutait attentivement, et trouva qu'on pouvait en rendre le son plus retentissant et plus clair; il prit donc l'albogon, et fit un trou à la partie inférieure qui correspondait aux trous du dessus; depuis lors, l'albogon fut

toujours regardé comme plus agréable qu'il n'était avant. C'était, assurément, une chose bonne en soi que le roi avait faite là; mais ce n'était pas une de ces grandes choses qui ajoutent à la renommée d'un prince; aussi, le peuple en prit-il occasion de donner au roi des éloges moqueurs; chaque fois qu'il voulait faire mine de s'extasier sur quelque chose, il s'écriait en arabe : *Vahedezut Alhaquim*, ce qui veut dire : c'est l'invention du roi Alhaquim. Ce proverbe, à force de passer de bouche en bouche, parvint aux oreilles du roi, qui demanda ce qu'il voulait dire; il fallut bien lui en donner l'explication, et il en fut vivement piqué; mais comme il était bon, il ne fit aucun mal à ceux qui parlaient de la sorte, et il résolut en lui-même de faire autre chose que tout le monde fut obligé de louer. La grande mosquée de Cordoue était à peine commencée, il lui donna tous ses soins et vint à bout de l'achever; ce fut la plus belle et la plus imposante de toute les mosquées que les Mores bâtirent en Espagne, et grâce à Dieu, cette mosquée est aujourd'hui une église appelée Sainte-Marie de Cordoue; car elle a été dédiée à la sainte Vierge par le saint roi don Fernan lorsqu'il eut conquis le royaume de Cordoue. Le roi Alhaquim, que ses sujets raillaient pour avoir perfectionné l'albogon, fut loué par eux d'avoir achevé et perfec-

tionné la grande mosquée ; et depuis ce temps, lorsque les Mores admiraient un ouvrage, ils répétaient comme une véritable louange ce qu'ils avaient dit d'abord par dérision : *C'est l'ouvrage du roi Alhaquim!*

» Pour vous, seigneur comte Lucanor, si vous êtes blessé des éloges que vous attire le perfectionnement des filières et jets de faucon, et autres objets de chasse, tâchez de faire de ces choses élevées et nobles qui appartiennent aux grands hommes ; il faudra bien que ceux qui vous louaient par raillerie vous louent sérieusement. »

Le comte approuva ce conseil ; il le suivit et s'en trouva bien. Don Juan Manuel, estimant aussi que l'exemple était utile à retenir, le fit écrire dans ce livre avec deux vers qui disent ceci :

« PETIT OU GRAND, LE BIEN A TOUJOURS SON MÉRITE ;
» MAIS L'HONNEUR N'EST PAS GRAND LORSQUE L'ŒUVRE EST
[PETITE. »

En passant de la langue arabe dans la langue espagnole, le nom du roi de Cordoue a été défiguré. C'est *Al-Hakem* et non *Alaquim* qu'il aurait fallu écrire. Mariana a écrit *Alhacan*, et Ferreras *Al-Hakam-el-Achem*. Ces variantes sont également défectueuses. Il y a eu deux rois de Cordoue du même nom : Al-Hakem Ier, belliqueux et sanguinaire, a reçu de la haine de ses sujets le surnom de *Aboul-Assi* (le père du mal). Il régna

de 796 à 822. Il était petit-fils d'Abd-el-Rahman, qui jeta les fondements de la mosquée, et fils de Hescham, qui continua les constructions et y travailla même de ses mains. Al-Hakem II, pacifique et bon, ne règna que quinze ans, de 961 à 976; mais, jusqu'à l'âge de quarante-sept ans, il avait été associé aux actes les plus glorieux du règne de son père, le magnifique émir, Abd-el-Rahman III, qui bâtit sur les bords du Guadalquivir cette ville de Médina-al-Zarah dont il ne reste qu'un souvenir digne des *Mille et une Nuits*. Evidemment, don Juan Manuel n'a pas voulu désigner Al-Hakem Ier, qui n'a rien fait pour les arts, mais Al-Hakem II, qui les aimait, les protégeait et les cultivait; on sait, d'ailleurs, que l'édification de la grande mosquée a été le travail de plus d'un siècle, et il serait impossible de l'attribuer sans anachronisme au petit-fils du fondateur. *Voir* à l'appendice n° 7 la note relative à la grande mosquée, à Ferdinand-le-Saint, au Cid et à Bernard de Carpio passé sous silence par don Juan Manuel.

EXEMPLE XLII.

DE CE QUI ADVINT A UNE HONNÊTE FEMME PAR LA MALICE D'UN DÉMON ET D'UNE SORCIÈRE.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, plusieurs personnes devisaient il y a peu de temps avec moi ; on demanda quel était le plus grand moyen de nuire qu'un méchant pût employer ; selon les uns, c'était une opposition sourde et constante ; selon les autres, c'était une guerre ouverte et acharnée ; mais quelques-uns soutenaient qu'il n'y avait rien de tel que le poison de la calomnie. Vous qui avez un si bon jugement, donnez-moi, je vous prie, votre opinion sur ce point.

— » Seigneur comte Lucanor, répondit Patronio, pour résoudre la question qui vous occupe, je désirerais vous raconter ce qui advint à une honnête femme par la malice d'un démon et d'une sorcière.

— » Volontiers, dit le comte, et Patronio commença ainsi :

» Un homme de bien avait épousé une femme vertueuse avec laquelle il vivait heureux ; jamais la plus légère mésintelligence ne troublait leur ménage ; le diable, que la vue du bien tourmente, en était désolé, mais il avait beau à chercher à brouiller l'honnête couple, il ne pouvait y réussir. Un jour, un de ses suppôts, revenant la tête basse de la ville habitée par les deux époux, fit rencontre d'une sorcière ; ils se reconnurent, et elle lui demanda le sujet de son chagrin, il n'en fit pas mystère, et après lui avoir raconté toutes ses tentatives restées sans succès, il ajouta qu'il était déshonoré dans l'enfer, car son chef lui avait déclaré que, puisqu'il n'avait pu venir à bout d'une chose à laquelle il travaillait depuis si longtemps, il n'était bon à rien, et ne méritait plus ni son estime, ni sa confiance ; c'est là ce qui le rendait si triste.

— » Vraiment, s'écria la sorcière, je m'étonne qu'avec toute votre science vous puissiez si peu ; moi qui ne suis que votre humble servante, je me charge de vous tirer d'embarras, si vous me laissez vous diriger.

— » J'y consens, dit le diable, vous me voyez prêt à faire tout ce que vous me prescrirez, pourvu que j'arrive à jeter le désordre dans cet odieux ménage. » Là-dessus on tint conseil ; puis la sorcière se

rendit dans la ville où demeuraient les deux époux, et parvint à faire leur connaissance en épiant de jour en jour toutes les occasions de leur parler; alors, se donnant pour une duègne attachée autrefois à la famille de la jeune femme, elle feignit de retrouver dans celle-ci la fille de son ancienne maîtresse : « Mon devoir, lui dit-elle, est de vous servir, et je le ferai de mon mieux. » Trompée par ce discours, la jeune femme lui fit un bon accueil, l'admit dans sa maison et lui confia petit à petit toutes ses affaires; son mari fit de même. Quand la vieille fut parvenue, après un long séjour avec les deux époux, à capter leur confiance, elle prit un jour une contenance très affligée, et s'approchant de la jeune femme : « Ma fille, lui dit-elle, vous me voyez dans un chagrin profond; j'ai appris que votre mari aimait une autre femme plus que vous; croyez-moi, ne négligez rien pour lui plaire, redoublez, au contraire, d'attentions et de soins, car s'il vient véritablement à vous préférer une autre femme, il en résultera plus de mal que vous ne sauriez l'imaginer. »

» La jeune épouse, qui ne s'attendait pas à une pareille nouvelle, ne voulait pas y croire ; cependant, elle en fut si accablée, qu'elle se livra au désespoir le plus violent. La sorcière, ravie de la voir en cet état, s'empressa d'aller à la rencontre du mari :

« Comment se peut-il, lui dit-elle, qu'ayant une femme si sage vous en aimiez une autre? une telle conduite me navre le cœur; et savez-vous quelle en est la conséquence? c'est que ma pauvre maîtresse m'a dit que pour vous punir de votre infidélité elle allait tâcher de trouver un autre homme qui l'aimât autant et plus que vous ne l'avez aimée. Au nom du ciel, gardez cela pour vous, car si elle apprenait que je vous l'ai dit, je serais perdue. »

» Le mari fut incrédule, ainsi que sa femme l'avait été; toutefois, il ne put s'empêcher, comme elle, de devenir inquiet et soucieux. La vieille retourna, sans perdre de temps, au logis, et feignant de plaindre le jeune homme : « Il est trop vrai, lui dit-elle, votre mari est entièrement changé; je ne sais quelle peut en être la cause, mais vous allez le voir, et à sa froideur vous pourrez en juger par vous-même ; lui qui rentrait chaque jour avec une figure si joyeuse, il est d'une tristesse qui glace. » Même confidence fut faite à l'oreille de l'époux, dès qu'il eut frappé à la porte ; et, en effet, la jeune femme, qui croyait tout son bonheur perdu, était plongée dans une mélancolie qui rendait le récit de la sorcière très-vraisemblable.

» Le mari ayant été obligé de sortir peu après, la sorcière proposa à la jeune femme de consulter un

magicien pour ramener l'accord dans le ménage. Celle-ci, qui n'aspirait qu'à retrouver l'amour de son époux, répondit qu'elle y consentait, et qu'elle lui en serait bien reconnaissante. Au bout de quelques jours, la sorcière revint et annonça qu'elle avait trouvé un magicien de première force dans son art, qui promettait de composer un charme pour ramener le mari infidèle, si on pouvait lui procurer quelques-uns des petits cheveux qu'il avait derrière la nuque. Pour cela, il fallait que l'épouse profitât du moment où son mari dormirait couché sur la poitrine, et qu'elle coupât elle-même les petits cheveux nécessaires à la composition du charme; la vieille lui remit, à cet effet, un rasoir qu'elle avait apporté!

» La jeune femme aimait si tendrement son mari, et elle était si désolée de son refroidissement, qu'elle prit le rasoir avec joie et promit de faire exactement ce qui lui était prescrit. La sorcière, dès qu'elle l'eut ainsi disposée, ne manqua pas d'aller trouver l'époux : « Malheureux! lui dit-elle, que je vous plains! c'en est fait de vous; et pourquoi vous le cacherai-je? votre femme a formé le projet de vous égorger et de partir ensuite avec son nouvel ami. Vous ne le croyez pas; eh bien! pour vous convaincre, je veux vous apprendre ce qui a été ré-

solu entre eux. Votre femme doit chercher à vous faire dormir sur la poitrine, et dès que vous aurez fermé les yeux, elle vous égorgera avec un rasoir. »

» A ces mots, le mari, saisi d'effroi et de douleur, resta muet, il ne pouvait ajouter foi à un complot si abominable ; cependant, il résolut, tout en se tenant sur ses gardes, de vérifier ce qu'il en était, et il rentra chez lui. Sa femme le reçut mieux que les jours précédents, ce qui confirma ses soupçons : « Ami, lui dit-elle, vous travaillez beaucoup trop ; il n'y a jamais ni tranquillité ni repos pour vous ; allons ! venez vous asseoir à côté de moi, vous pourrez dormir la tête appuyée sur ma poitrine pendant que je nettoierai vos cheveux. Il n'en fallait pas davantage pour changer en certitudes les doutes du mari ; néanmoins il dissimula et voulut pousser l'épreuve jusqu'au bout ; il prit donc place à côté de sa femme, et posant sa tête sur elle, il fit semblant de dormir. La jeune épouse qui avait peur de laisser échapper l'occasion, s'empressa d'ouvrir son rasoir pour couper les petits cheveux que le magicien avait demandés ; le mari, entièrement convaincu par ce geste menaçant, se releva vivement, lui arracha le rasoir de la main et lui coupa la gorge. Le bruit de ce meurtre se répandit bientôt ; le père et les frères de la jeune femme accoururent, et voyant qu'elle

avait été mise à mort sans que ni son mari ni personne eût jamais dit le moindre mal d'elle, ils ne purent contenir leur fureur ; le meurtrier expira sous leurs coups. Les parents de ce dernier s'armèrent à leur tour, et tuèrent ceux qui avaient tué leur parent ; enfin, la ville entière, divisée par la même querelle, vit presque tous ses habitants s'entretuer avec une rage implacable, et tout cela par suite des fausses confidences de la sorcière. Mais comme Dieu ne souffre pas qu'une mauvaise action reste impunie, quelque cachée qu'elle puisse être, il permit qu'on découvrît la source de tant de malheurs, et l'infâme vieille, après avoir été appliquée à la torture, fut condamnée à subir le plus cruel supplice.

» Et vous, seigneur comte Lucanor, qui désirez savoir quel est le méchant le plus dangereux, apprenez que c'est l'hypocrite qui, en se donnant pour loyal, pieux et honnête, n'invente que noirceurs et calomnies ; méfiez-vous toujours des hommes que vous verrez faire chatte mine et se dire meilleurs chrétiens que les autres ; il n'y a que fourbe et perfidie à attendre d'eux ; prenez conseil de l'Évangile, qui dit *A fructibus eorum cognoscetis eos* (vous les connaîtrez par leurs œuvres), car soyez certain qu'il n'est pas d'homme au monde qui puisse

cacher longtemps les pensées qu'il a dans le cœur ; tôt ou tard il faut qu'il les découvre. »

Le comte Lucanor trouva que Patronio disait vrai ; il se proposa de suivre son conseil, et pria Dieu de le préserver, ainsi que les siens, de l'astuce des hypocrites, la pire espèce de méchants. Don Juan Manuel, estimant aussi que l'exemple était bon à retenir, le fit écrire dans ce livre avec deux vers qui disent ceci :

« NI LA MINE DES GENS, NI LEURS MOTS DOUCEREUX
» NE DOIVENT T'ENDORMIR, LEURS ŒUVRES PARLENT MIEUX. »

Ce petit drame plein d'émotions offre dans tous ses détails une forte empreinte des types espagnols ; un démon, à bout de ruses, consulte une vieille sorcière, et celle-ci lui fait la leçon, quoiqu'elle ne soit, dit-elle, que l'humble servante du diable. Ses fausses confidences brouillent un ménage étroitement uni, causent un meurtre, soulèvent une ville et provoquent enfin un massacre général. Don Juan Manuel, qui ne laisse jamais échapper l'occasion de flétrir l'hypocrisie, redouble ici d'énergie pour la frapper. Le méchant le plus dangereux, dit-il, c'est l'hypocrite. Ne devons-nous pas admirer la haute indépendance de raison avec laquelle un homme sincèrement religieux s'exprimait en Espagne trois cents ans environ avant la naissance de Tartufe ?

Dans la traduction de cet exemple on n'a pas rendu littéralement ces mots : *Y que ella lo espulgaria;* nettoyer les cheveux est une périphrase qui aura le tort, aux yeux de certains érudits, d'effacer un trait de mœurs, mais j'ose espérer que s'ils s'en plaignent, les hommes de goût ne s'en plaindront pas.

EXEMPLE XLIII.

DE CE QUI ADVINT AU BIEN AVEC LE MAL ET A UN SAGE AVEC UN FOU.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio , lui dit-il , j'ai deux voisins ; l'un m'est cher, et à bon droit, car nous sommes en échange de services, et je lui ai de grandes obligations ; mais, je ne sais pourquoi, il arrive assez souvent qu'il me donne des sujets de contrariété et même de plainte ; l'autre n'a rien fait pour moi qui m'oblige à la reconnaissance, et aucun lien d'amitié n'existe entre nous ; cependant il se permet parfois beaucoup de choses dont je n'ai pas lieu d'être content. Dites-moi donc, je vous prie, vous qui avez tant de prudence, la conduite qu'il faut tenir à l'égard de ces deux hommes pour rester l'ami du premier, et n'être pas le jouet du second.

— » Seigneur comte Lucanor, répondit Patronio, il y a dans ce que vous me demandez deux

choses différentes ; permettez-moi de les séparer, et de vous raconter ce qui advint au bien avec le mal, et à un sage avec un fou. Ces deux exemples vous indiqueront le parti qu'il convient de prendre.

— » Volontiers dit le comte, et Patronio poursuivit ainsi :

» Seigneur comte Lucanor, comme deux histoires ne peuvent marcher de front, je commencerai par vous dire ce qui advint au bien avec le mal. Le bien et le mal convinrent un jour de se mettre en société ; or, le mal, toujours astucieux et remuant, et qui ne se donne ni paix ni trève qu'il n'ait inventé quelque fraude ou quelque mauvais tour, dit au bien qu'il serait avantageux d'avoir un troupeau pour vivre. Le bien approuva cette idée, et il fut résolu qu'on aurait des brebis. Comme le bien est la modération et la confiance même, il ne songea pas à faire sa part, et qu'arriva-t-il? c'est que lorsque les brebis eurent mis bas, le mal, qui ne voulait pas avoir la peine d'élever les agneaux, les laissa au bien et prit pour lui le lait et la laine des brebis. Son associé était si généreux et si doux qu'il ne se plaignit pas.

» Plus tard, on convint d'avoir des porcs, et le mal se donnant des airs d'équité, déclara que, puisqu'il avait pris seul le lait et la laine des brebis, il était

juste que le bien eût à son tour le lait et la soie des porcs; le bien s'accommoda encore de cette part.

» A quelque temps de là, on convint d'avoir des légumes ; on sema des navets, et quand le temps de la récolte fut venue, le mal dit que, sans savoir quel serait son lot, puisqu'il était caché sous terre, il abandonnerait de bon cœur à son associé tout ce qu'on pouvait voir et toucher, en telle sorte qu'il lui laissa les feuilles et se réserva les navets.

» On planta ensuite des choux, et quand ils furent à maturité, le mal dit à son associé que, puisqu'il avait pris la partie des navets qui était apparente, il devait prendre la partie des choux qui était cachée, et le bien y consentit.

» Enfin, on jugea à propos d'avoir une esclave pour faire le service de la maison. Le mal proposa au bien la partie supérieure comme la plus noble et la plus utile ; et celui-ci, heureux d'avoir deux bras diligents à son service, n'en demanda pas davantage ; mais cette femme, qui n'était qu'une servante pour lui, fut une épouse pour le mal, et elle en eut un fils. Quand elle voulut allaiter son enfant, le bien s'y opposa en disant que le lait lui appartenait, et qu'il ne souffrirait pas qu'on en disposât sans son consentement. Le mal accourut bientôt tout joyeux de la naissance de son fils, et voyant que l'enfant pleurait,

il en demanda la cause à la mère qui lui fit connaître ce qui venait de se passer. Aussitôt il alla trouver le bien, et faisant comme s'il ne s'agissait que d'une plaisanterie, il le pria de ne pas la pousser plus loin, et de laisser son enfant recevoir la nourriture qui lui était nécessaire. Le bien persista dans son refus : « Ami, ami, s'écria-t-il, si vous me croyez assez sot pour n'avoir jamais su comprendre la différence des parts que vous avez faites, désabusez-vous ; j'ai toujours et parfaitement senti que j'étais votre dupe ; mais je me suis résigné, et j'ai mieux aimé souffrir les plus cruels besoins que de vous faire aucune demande. Vous en êtes-vous mis en peine? Avez-vous eu pitié de moi? Nullement. Eh bien! puisque Dieu a permis que vous ayiez besoin de mon secours, comme j'ai eu besoin du vôtre, ne vous étonnez pas que je prenne ma revanche en vous refusant tout net. Cela vous rappellera ce que vous m'avez fait souffrir. »

» Je ne sais si le mal s'avoua que le bien avait raison, mais ce qu'il comprit, assurément, beaucoup mieux, c'est que son fils allait périr ; il se mit donc à prier et à supplier le bien en lui jurant que s'il voulait prendre en pitié une innocente créature, au lieu de se venger des méchancetés du père, il lui obéirait en toute chose, et ne ferait rien, à l'avenir,

que d'après ses ordres. En entendant cela, le bien reconnut que le ciel lui avait donné une heureuse occasion de convaincre le mal qu'il ne pouvait pas se tirer de peine sans lui, et que c'était là le meilleur châtiment qui pût lui être infligé : Si vous voulez, lui dit-il, que j'exauce votre prière, prenez l'enfant dans vos bras, et parcourez toute la ville en criant à haute et intelligible voix : « Mes amis, apprenez que le bien a vaincu le mal sans sortir du chemin de la vertu ! » Le mal, qui ne songeait qu'à sauver son fils, se soumit à cette condition, et son associé, jugeant la réparation suffisante, n'exigea aucun autre dédommagement. Depuis lors, il fut connu du monde entier que le bien l'emporte toujours sur le mal sans avoir besoin de se servir des mêmes armes.

» La conclusion de la seconde histoire diffère entièrement du dénouement de la première ; le mal y est opposé au mal ; voici de quelle façon : un homme avait une maison de bains ; un fou venait s'installer dans cette maison dès le point du jour, et quiconque en approcchait était chassé à coups de pierres ou de bâton. Le fou s'armait de tout ce qu'il trouvait pour mettre en fuite les baigneurs ; jugez du dommage pour le maître de l'établissement ! Se voyant menacé d'une ruine certaine s'il ne faisait cesser un

pareil désordre, il se leva un jour de très-bonne heure, et se mit au bain après avoir eu soin de placer près de lui un seau rempli d'eau chaude et un grand bâton. Le fou ne tarda pas à paraître et à se livrer à ses violences habituelles ; le maître du bain s'élança alors vers lui d'un air furieux, lui jeta son seau d'eau chaude sur la tête, et saisissant le bâton, lui en asséna tant de coups sur le chef et sur les reins, que le fou épouvanté prit la fuite ; comme il se sauvait en poussant de grands cris, il rencontra un homme qui lui demanda ce qu'il avait : « Ami, répondit-il, prenez garde, il y a un autre fou aux bains. »

» Et vous, seigneur comte Lucanor, puisque le hasard vous a placé entre deux voisins qui pourraient abuser de votre bonté, si vous n'y mettiez ordre, faites-vous à leur égard la règle de conduite que voici : Quant à celui qui vous a rendu des services et dont vous désirez conserver l'amitié, montrez-vous indulgent pour lui, fermez les yeux sur ses torts et venez toujours à son aide ; mais en lui faisant bien comprendre que vous n'agissez ainsi qu'en raison de ses bons offices, parce qu'il a votre affection et votre estime, et non parce que vous y êtes obligé. Pour l'autre, c'est différent : comme vous ne lui devez aucune reconnaissance, il ne faut rien

lui passer; faites-lui sentir, au contraire, que la force est de votre côté, et que toutes ses tentatives pour vous nuire seraient inutiles; car la crainte et l'intérêt ont plus d'influence que les bons traitements sur les faux amis. »

Le comte Lucanor goûta beaucoup ce conseil, il le suivit et s'en trouva bien. Don Juan Manuel, estimant aussi que l'exemple était utile à retenir, le fit écrire dans ce livre et composa deux vers qui disent ceci :

« QUI TOLÈRE LE MAL DOIT SOUFFRIR LE MÉCHANT;
» EN RÉSISTANT A L'UN, ON REND L'AUTRE IMPUISSANT. »

Les deux exemples réunis dans ce chapitre forment une opposition qui entoure la moralité d'une double lumière. Si La Fontaine avait pu lire l'apologue de don Juan Manuel, il en aurait tiré une fable édifiante; mais il n'a eu connaissance que de la première partie qu'il a trouvée dans Rabelais, et entraîné sans doute par son modèle, il en a fait un de ses contes les plus licencieux.

EXEMPLE XLIV.

DE CE QUI ADVINT A DON PERO NUNEZ, LE LOYAL, A DON RUY GONZALEZ DE ZAVALLOS ET A DON GUTIERRE RODRIGUEZ DE LANGUERUELLA AVEC LE COMTE DON RODRIGUES, LE FRANC.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec Patronio, son conseiller : « Patronio, lui dit-il, j'ai eu à soutenir des guerres si longues qu'elles m'ont ruiné, et quand j'étais dans la dernière détresse, des gens qui me doivent tout ce qu'ils sont et tout ce qu'ils ont, m'ont abandonné et se sont évertués à me faire le plus de mal qu'ils ont pu. Leur conduite a été telle qu'elle m'a enlevé le peu de foi que j'avais encore dans la reconnaissance des hommes; dites-moi, je vous prie, ce que vous en pensez.

— » Seigneur comte, répondit Patronio, si les gens qui se sont tournés contre vous ressemblaient à don Pero Nuñez de Fuente Almejir, à don Ruy Gonzalez de Zavallos et à don Gutierre Rodriguez de

Langueruella, ou s'ils connaissaient l'histoire de ces trois chevaliers, ils ne se seraient pas conduits comme ils l'ont fait.

—» Et quelle est l'histoire de ces trois chevaliers, demanda le comte.

» Seigneur, reprit Patronio, la voici :

» Le comte don Rodrigues *le Franc* épousa une noble dame qui était fille de don Garcia de Azagra. Cette femme était très-vertueuse, le comte la calomnia ; ne pouvant s'en plaindre qu'à Dieu, elle le pria de faire un miracle soit sur elle, si elle était coupable, soit sur son mari, s'il avait faussement témoigné ; à peine eût-elle achevé sa prière, que la lèpre couvrit tout le corps du comte ; donc, le mariage fut rompu, et bientôt après le roi de Navarre ayant envoyé demander la main de la comtesse, elle devint reine.

» Le lépreux, jugeant que son mal était incurable, fit un pélerinage à la Terre-Sainte, dans le but d'y mourir ; quoi qu'il eût été très-honoré de ses vassaux, et qu'il eût beaucoup de bons serviteurs, trois seulement voulurent l'accompagner ; c'étaient les chevaliers que je vous ai nommés. Ils demeurèrent si longtemps en Terre-Sainte qu'ils épuisèrent tout ce qu'ils avaient apporté de leur pays ; ils en vinrent à n'avoir bientôt plus de quoi nourrir le comte leur

maître. Dans ce triste dénuement, il fut convenu que deux d'entre eux iraient travailler chaque jour sur la place du marché, tandis que le troisième tiendrait compagnie au comte, et de cette façon ils se procurèrent à force de peine les aliments qui lui étaient nécessaires ; en outre, chaque soir, ils le baignaient et pansaient ses plaies. Il arriva une fois, pendant qu'ils lui lavaient les bras et les jambes, qu'ils eurent envie de cracher et crachèrent. Le comte s'en aperçut, et croyant que c'était par la répugnance qu'il leur causait, il se mit à verser des larmes et à se plaindre avec tristesse du dégoût qu'inspirait sa maladie. Tous trois alors, pour le détromper, remplirent leurs mains de l'eau même de son bain et en burent une grande quantité; enfin, rien ne les rebuta, et ils soutinrent jusqu'à sa dernière heure les épreuves les plus dures. Lorsqu'il eut cessé de vivre, ils pensèrent que ce serait un déshonneur pour eux de revenir en Castille sans lui, et qu'ils devaient l'y ramener mort, puisqu'ils n'avaient pu l'y ramener vivant. On leur conseilla de faire bouillir le corps pour en détacher les os et les emporter plus facilement; ils refusèrent en disant : « Nous n'avons permis à personne de toucher à notre maître pendant qu'il était en vie, personne n'y touchera après sa mort. » Ils l'enterrèrent donc et

attendirent la dissolution des chairs; puis ils mirent les os dans un petit coffre et les emportèrent ainsi sur leurs épaules. Avant de partir, ils s'étaient munis de toutes les preuves de ce qui s'était passé; ils furent réduits à vivre d'aumônes pendant tout leur voyage, et arrivèrent enfin au pays de Tolose, aussi pauvres que possible, mais l'âme contente. Comme ils entraient dans une ville, ils rencontrèrent une foule nombreuse qui menait une femme de haute condition à la mort; elle avait été accusée par le frère de son mari et devait être brûlée, à moins qu'on ne trouvât un chevalier qui voulût la défendre. Aucun ne s'était présenté. Dès que le loyal et digne Pero Nuñez eut compris que cette dame allait périr faute d'un défenseur, il dit à ses parents que s'il était certain de son innocence, il la sauverait; il interrogea la dame elle-même et la pria de confesser toute la vérité. Celle-ci répondit qu'on ne l'accusait pas entièrement à tort, qu'elle n'avait pas commis le crime qu'on lui imputait, mais qu'elle avait eu l'intention de le commettre. Don Pero Nuñez, entendant qu'elle aurait voulu faire ce que son devoir lui défendait, prévit que nécessairement il arriverait malheur à celui qui embrasserait sa cause; mais comme il s'était déjà avancé et que, d'ailleurs, elle n'avait pas commis la faute qu'on lui reprochait, il

déclara qu'il serait son champion. Les accusateurs tentèrent de le repousser sous prétexte qu'il n'était pas chevalier ; il prouva le contraire, et les parents de la dame lui fournirent un cheval et des armes. Avant d'entrer dans la lice, il dit que Dieu aidant, il en sortirait avec honneur et qu'il sauverait la dame, mais qu'il lui arriverait certainemənt quelque chose de mauvais parce que la volonté de celle qu'il allait défendre avait été de mal faire. Dieu protégea don Pero Nuñez, il remporta la victoire, mais il perdit un œil ; ainsi s'accomplit ce qu'il craignait avant d'entrer en champ clos. La dame et ses parents lui firent tant de présents qu'il put sans embarras poursuivre son voyage avec ses deux compagnons.

» Le roi de Castille, en apprenant la prochaine arrivée de ces dignes chevaliers, qui n'avaient pas quitté les os de leur maître, fut fier d'avoir pour sujets des serviteurs si fidèles ; il envoya au-devant d'eux et leur fit dire de se rendre directement à son palais, dans leur costume de voyage ; il alla luimême à leur rencontre le jour de leur entrée dans son royaume, et se rendit à pied à cinq lieues au-delà des frontières pour les recevoir. Il les combla de tant de biens qu'aujourd'hui encore leurs descendants sont dans l'opulence. Pour honorer la mémoire du comte et le dévouement des trois

chevaliers, le roi et les grands de sa cour accompagnèrent les restes du lépreux jusqu'à Osma, où son tombeau l'attendait : après quoi les trois chevaliers se séparèrent pour retourner dans leur famille.

» Le jour où don Ruy Gonzalez arriva chez lui, tandis qu'il était à table avec sa femme, celle-ci, en voyant placer un plat de viande devant elle, leva les mains vers Dieu et dit : « Soyez béni, Seigneur, qui m'avez laissé vivre jusqu'à cet heureux jour ; car, vous le savez, depuis le départ de Ruy Gonzalez, c'est la première fois que je mange de la viande et que je bois du vin ! » Ruy Gonzalez, affligé de ces paroles, demanda à sa femme pourquoi elle avait agi de la sorte : « Rappelez-vous, lui répondit-elle, qu'en partant avec le comte, vous m'avez dit que vous ne reviendriez pas sans lui, que je devais vivre en bonne et honnête femme, et que je ne manquerais jamais ni de pain ni d'eau. Il n'eût donc pas été raisonnable de prendre autre chose, et de faire pour moi plus que vous ne faisiez pour vous. »

» Ce qui advint dans la maison de don Pero Nuñez n'est pas moins digne d'être remémoré. Ce brave chevalier fut accueilli avec des transports de joie par sa femme et ses parents ; tous étaient si contents qu'ils ne pouvaient le regarder sans rire. Don Pero Nuñez crut qu'on se moquait de lui parce qu'il était

borgne ; il ôta son manteau par en haut et le jeta d'un air chagrin sur le lit. Sa femme le voyant triste en fut affligée, et fit tant et tant pour en savoir la cause qu'il fut forcé de la dire. Elle saisit aussitôt une aiguille et se creva un œil : « Désormais, s'écria-t-elle, si l'on rit encore, vous ne pourrez plus croire qu'on se raille de vous. »

» Voilà comme ces vertueux chevaliers furent récompensés de leurs belles actions. En vérité, seigneur comte Lucanor, je vous le dis derechef, si les gens dont vous avez à vous plaindre leur avaient ressemblé, ou s'ils avaient su tout ce que l'on gagne à se conduire avec honneur, ils n'auraient pas failli à leurs devoirs envers vous ; mais en cela ils se sont fait plus de tort à eux-mêmes qu'ils ne vous en ont fait, et laissez-moi vous le dire, leur mauvaise conduite ne doit pas vous empêcher de faire du bien, si vous le pouvez. Il ne faut pas séparer ceux qui vous ont rendu service de ceux qui vous ont nui, et vous verrez peut-être, en fin de compte, que vous avez reçu plus de bien des premiers que de mal des seconds. Il serait insensé d'attendre de la reconnaissance de tous les hommes ; ce que vous pouvez seulement espérer, c'est que la gratitude des uns vous dédommagera de l'ingratitude des autres. »

Le conseil parut plein de sagesse et de vérité au

comte Lucanor. Don Juan Manuel, estimant aussi que l'exemple était bon à retenir, le fit écrire dans ce livre et composa deux vers qui disent ceci :

« EN DÉPIT DES MÉCHANTS ET MALGRÉ LES INGRATS,
» FAIS TOUJOURS POUR LE MIEUX ; UN BIENFAIT NE MEURT PAS. »

Cette histoire tient du merveilleux; c'est l'esprit chevaleresque au plus haut degré d'enthousiasme, tel que les Croisades l'avaient fait. Après tout, de si généreux sacrifices, quelque surprenants qu'ils soient, n'ont rien d'invraisemblable, et l'on doit préférer l'exagération du dévouement au stoïcisme non moins exagéré qui s'appelait sagesse à Athènes et héroïsme à Rome.

Un autre rapprochement saisit encore la pensée du lecteur. La fille de don Garcia de Azagra est considérée comme veuve dès que le comte don Rodrigues *le Franc*, son mari, est atteint du mal qui le force à passer en Terre-Sainte, et elle épouse immédiatement le roi de Navarre. La lèpre, regardée alors comme un châtiment de Dieu, était une cause de dissolution du mariage, tandis que le vassal ne se croyait relevé par aucune cause semblable de ce qu'il devait à son maître et seigneur. La fidélité promise reposait sur un serment d'allégeance que l'honneur féodal mettait au-dessus même du sacrement administré par l'Eglise.

Les noms des trois chevaliers célébrés par don Juan Manuel figurent avec éclat dans les annales de l'Espagne; leurs héritiers ont su les faire arriver purs à la postérité; je les ai écrits comme Argote de Molina, qui a dû rectifier l'orthographe des manuscrits dans son *Nobiliaire*. Un seul nom diffère essentiellement, c'est celui du troisième chevalier; le manuscrit du XIV[e] siècle l'appelle don Gutier Royz de Blaguiello, tandis que le recueil du comte Lucanor, imprimé par les soins d'Argote de Molina, le nomme don Gutierre Rodriguez de Languerella.

EXEMPLE XLV.

DE CE QUI ADVINT A UN HOMME QUI S'ÉTAIT DONNÉ AU DIABLE.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, un homme est venu me trouver et m'a offert de m'apprendre nombre de sortiléges pour découvrir les choses à venir et beaucoup de pratiques secrètes qui pourraient m'aider puissamment dans mes affaires ; mais je suis de ceux qui pensent qu'un chrétien ne peut se mêler à ces mystères-là sans commettre de grands péchés ; j'ai d'ailleurs trop de confiance en vous pour consentir à quoi que ce soit avant d'avoir pris votre avis.

— » Seigneur comte, répondit Patronio, permettez-moi de vous raconter ce qui advint à un homme avec le diable, et vous pourrez ensuite vous décider pour le mieux.

— » Volontiers, dit le comte ; et Patronio commença en ces termes :

» Seigneur comte, un homme, qui avait été très riche, tomba dans une si grande pauvreté qu'il n'avait plus même de quoi se nourrir. Or, comme il n'y a rien de plus triste au monde que d'être malheureux lorsqu'on a été heureux, cet homme s'abandonnait sans cesse au plus violent désespoir ; un jour qu'il errait seul sur une montagne, il rencontra le diable. — « Qu'avez-vous? lui demanda celui-ci, qui, par sa grande science, avait deviné la cause de son chagrin. — A quoi bon vous le dire? répondit l'infortuné, vous n'y pouvez porter remède.—Qu'en savez-vous? répliqua le diable; promettez-moi de faire ce que je vous dirai, et je m'engage à vous donner le moyen de sortir de peine. » Et pour lui prouver qu'il ne se targuait point d'un pouvoir imaginaire, il lui montra qu'il connaissait le motif de son affliction, et, après être entré dans le détail de toutes ses affaires, comme un homme bien informé, il lui renouvela l'offre de ses services : « Promettez-moi de faire ce que je vous prescrirai, répéta-t-il, et je jure de vous rendre plus riche que vous ne l'avez été et que ne le fut jamais aucun des vôtres; car je suis le diable, et j'ai le pouvoir de faire tout ce qui me plaît. »

» A ces mots, le malheureux fut très-effrayé; cependant il se remit de sa première alarme, et ne

considérant que la position critique où il se trouvait, il répondit au diable que s'il lui procurait le moyen de s'enrichir, il ferait tout ce qu'il voudrait. En vérité (cela soit dit en passant), je crois que le diable, lorsqu'il veut nous prendre dans ses filets, épie toujours le moment où nous sommes tourmentés soit par le besoin d'argent, soit par l'ardeur de nos désirs ou par la crainte d'échouer dans nos projets. L'occasion était si favorable que le pacte fut aisément conclu. L'homme se donna au diable, qui se chargea de le rendre aussi riche qu'il était pauvre. « A l'avenir, lui dit-il, vous pourrez faire main basse sur tout ce qui vous conviendra ; aucune porte ne restera fermée pour vous ; je serai toujours là prêt à ouvrir, et si par hasard vous vous trouvez dans quelque embarras, ou si vous êtes mis en prison, vous n'aurez qu'à crier : *Don Martin, sauvez-moi!* et vous me verrez accourir à l'instant pour vous délivrer.

» Ces conditions étant arrêtées, ils se séparèrent. Dès que la nuit fut venue (car les malfaiteurs craignent toujours la lumière), notre homme se dirigea vers la maison d'un marchand ; le diable lui en ouvrit la porte et en fit autant pour toutes les autres maisons où il voulut s'introduire. Un jour c'était un grand vol, un autre jour un plus grand, si bien que notre homme, gorgé d'or, n'avait déjà plus souvenir

de sa misère passée; mais cela ne lui suffisait pas; plus il s'enrichissait, plus il voulait s'enrichir; il commit tant de larcins qu'il finit par être pris et jeté en prison. Il appela aussitôt don Martin qui parut et le délivra. Voyant que le diable lui avait tenu parole, il pensa qu'il ne devait rien craindre et se remit de plus belle à voler, sans pouvoir assouvir sa cupidité. Pris de nouveau sur le fait, il appela encore don Martin; mais celui-ci ne vint pas aussi promptement qu'il l'aurait voulu, et les alcades de la ville eurent le temps de commencer son procès. Le diable arriva cependant sur les entrefaites : « Pourquoi donc avez-vous tardé si longtemps, lui dit l'homme, vous m'avez trompé. » — Non, répondit le diable, je ne vous ai pas trompé; j'étais occupé à d'autres affaires, et il le tira une seconde fois de prison.

» A peine délivré, le voleur recommença à mener le même train de vie et retomba bientôt dans le même embarras. Son procès ne resta pas cette fois à moitié instruit, il fut terminé; mais avant que l'arrêt eût été prononcé, don Martin arriva et sauva le coupable. Le retard du diable avait été plus long que la fois précédente; ce qui n'empêcha point le voleur de rentrer en campagne, comptant toujours sur l'impunité que lui assurait le secours du démon; il fut arrêté derechef, jugé et condamné à mort.

Don Martin arriva la veille de l'exécution, fit appel au roi et tira le condamné de prison avant que la sentence fut annulée ou confirmée. Cette dernière leçon ne profita pas plus que les autres. Le voleur n'eut ni fin ni cesse qu'il n'eut été condamné à être pendu. Déjà il était au pied de la potence, et don Martin qu'il avait appelé cent fois ne paraissait pas; enfin il se montra : « Arrivez donc, lui dit l'homme, ceci n'est pas une plaisanterie; je puis vous assurer que je suis mort d'avance. — Rassurez-vous, répondit don Martin, voici une escarcelle que je vous apporte; il y a dedans cinq cents maravédis; offrez-les à l'alcade et vous serez délivré. » Déjà l'ordre du supplice avait été donné; mais, par bonheur, on avait oublié la corde, et tandis qu'on allait la chercher, le patient fit signe à l'alcade d'approcher et lui remit l'escarcelle en lui glissant à l'oreille qu'elle contenait cinq cents maravédis; l'alcade, se tournant alors vers les spectateurs qui entouraient la potence : « Mes amis, dit-il, en quel lieu, en quel temps est-il jamais arrivé qu'on ait manqué de corde pour pendre un condamné? c'est un événement sans exemple, et j'en conclus que cet homme n'est pas coupable; Dieu ne veut sans doute pas qu'il meure, et voilà pourquoi la corde a manqué; attendons jusqu'à demain; nous verrons, d'après l'état des

choses, si nous avons tort ou raison, et dans l'un et l'autre cas justice sera faite. »

» L'intention de l'alcade en tenant ce langage était de mettre le patient en liberté pour prix de ses cinq cents maravédis; cependant, s'étant retiré à l'écart, il entr'ouvrit l'escarcelle ; mais au lieu d'argent, qu'y trouva-t-il? une corde. Transporté de colère à cette vue, il ordonna que sans plus de retard l'exécution eût lieu. La corde était déjà passée au cou du patient lorsque don Martin arriva : « Hâtez-vous de me secourir, lui cria le condamné, j'étrangle. — Cela m'est impossible, répondit don Martin, je ne peux venir en aide à mes amis que jusqu'au moment où ils ont la corde au cou. »

» Voilà comme ce malheureux perdit son corps et son âme pour avoir écouté le diable et s'être fié à sa parole. Quiconque se donne à lui est sûr de mal finir. Ceux qui en doutent n'ont qu'à voir ce que deviennent tous les sorciers, devins, faiseurs de charmes et d'enchantement. Si cela ne leur suffit pas, qu'ils se rappellent le triste sort d'Alvar Nuñez et de Garcilaso, qui crurent plus que personne à la magie et à toutes les sciences occultes.

» Et vous, seigneur comte Lucanor, voulez-vous ne rien faire qui puisse mettre en péril votre corps ou votre âme, n'ayez de confiance et d'espoir qu'en

Dieu ; en même temps aidez-vous autant que vous le pourrez, et Dieu vous aidera ; mais éloignez de vous tous ces oracles qui ne vous promettent que des impostures ; car je vous le dis : le plus grand péché que l'homme puisse commettre, celui qui offense le plus Dieu et semble le renier davantage, c'est de croire à la science des sorciers et au pouvoir des sortiléges.»

Le comte goûta beaucoup le conseil de Patronio, il le suivit et s'en trouva bien. Don Juan Manuel, estimant aussi que l'exemple était utile à retenir, le fit écrire dans ce livre, et composa deux vers qui disent ceci :

« QUI NE MET DANS LE CIEL TOUTE SON ESPÉRANCE,
» AURA MAUVAISE FIN APRÈS LONGUE SOUFFRANCE .»

Ce joli conte, écrit à la manière de Boccace, a pour but de montrer l'imposture et le danger de la magie. « Le plus grand » péché que l'homme puisse commettre, celui qui offense le » plus Dieu et qui semble *le renier davantage*, c'est de croire » à la science des sorciers et au pouvoir des sortiléges. »

Pour apprécier toute la valeur de cette manifestation, il faut se rappeler que l'Europe était alors peuplée d'astrologues et qu'on enseignait partout les sciences occultes. Don Juan Manuel cite deux de ses plus illustres contemporains, deux favoris du Roi, Alvar Nuñez et Garcilaso de la Véga, qui consultaient chaque jour des sorciers, et que cela n'empêcha pas

d'avoir une fin tragique qui ne leur avait pas été prédite. (*Voir plus haut, pour les détails de ces deux événements, la Vie de Don Juan Manuel*, p. 42 et 48.)

Un autre contemporain, beaucoup plus éclairé, Juan Ruiz de Hita, ne montrait guère moins de crédulité. A la suite d'un conte sur cinq astrologues, il s'exprime ainsi :

Yo creo los astrologos verdad naturalmente;
Pero Dios que crio natura é accidente,
Puede los demudar et faser otramente :
Segund la fe catolica, yo desto so creyente.

(*St.*, 180, p. 436-437, édit. de Baudry)

Je crois que les astrologues disent réellement la vérité, cependant, Dieu qui créa tout dans la nature, et qui règle les événements, peut les démentir et faire autrement qu'ils n'ont prédit. Telle est ma croyance conforme à la foi catholique.

Et l'archiprêtre, pour expliquer sa pensée et la rendre plus claire, prend deux termes de comparaison : le Roi et le Pape. Le Roi, qui fait seul les lois, a le pouvoir de les suspendre; le Pape, qui a le droit de lancer des excommunications, peut aussi accorder des indulgences. Ainsi, Dieu, en écrivant ses jugements souverains dans les astres, ne s'est pas dessaisi du droit de les modifier à son gré.

Au XVII[e] siècle, Caldéron, prêtre comme Juan Ruiz de Hita, faisait la profession de foi suivante :

« Souvent celui qui a profondément étudié les sciences occultes porte sur des causes secondes un jugement merveilleux; mais si Dieu, qui est la cause première, déconcerte les causes secondes, il arrive que tous les calculs qui ne pouvaient se réaliser sans lui tombent d'eux-mêmes. Ainsi donc, il importe peu qu'on nous prédise quelque malheur, puisqu'une cause supérieure à celle qu'on a observée peut venir à l'encontre. »

Muchas veces estudioso
Uno por ciencias profundas,
Halla en las causas segundas
Un acierto prodigioso.
Pero Dios que es la primera
Aquella causa mudando,
Hace que vaya faltando
Lo que sin el no pudiera :
Y assi muy poco importo
Que el daño este prevenido
Si otra mayor causa ha sido
La que mejor la estudio.

(EL CONDE LUCANOR. *Jornada Terc.*)

Au XVIII siècle, Fey-joo, ce savant bénédictin, l'encyclopédiste de la philosophie catholique, qui a résumé tant de questions périlleuses en face du saint-office, s'est montré moins avancé ou moins ferme que don Juan Manuel. Avant d'attaquer de front les arts divinatoires, il a cru devoir débuter ainsi : « On ne peut douter, sans contredire l'écriture, et sans combattre le sentiment unanime de l'Église, qu'il n'y ait des sorciers et des sortiléges ; mais qu'ils soient en aussi grand nombre que le vulgaire le pense, c'est une idée qui doit son origine à la crédulité du peuple. » (*Teatro critico*, éd. de 1769, tom. II, p. 63.)

Après ce préambule, toutefois, il s'attache à démontrer, et démontre péremptoirement dans trois traités que la magie n'est qu'une spéculation de l'imposture sur l'ignorance et la superstition.

Le père Martin del Rio, auteur des *Disquisiciones magicas*, loin d'élever le moindre doute sur les magiciens, a créé de la meilleure foi du monde des archimagiciens. C'est ainsi qu'il nomme Corneille Agrippa, ce juif errant de la science, qui parlait huit langues, qui était historien, philosophe, orateur, théologien, jurisconsulte, médecin, et qui professa successivement en Italie, en France, en Espagne, dans les Pays-Bas, en Suisse, sans pouvoir se fixer en aucun lieu, triste démonstra-

tion lui-même de la vérité de son livre : *De la vanité des sciences*. Assurément un homme qui savait tant de choses n'était pas un homme ordinaire; mais fallait-il lui faire un crime de sa prodigieuse organisation, et mettre les fruits de la nature et du travail sur le compte de la sorcellerie? Un seul trait suffit pour peindre la disposition générale des esprits. Corneille Agrippa avait un chien noir qui tomba dans le Rhône et s'y noya. Les bonnes âmes à la façon du Père Martin del Rio demeurèrent convaincus que le pauvre animal n'était autre que le diable, qui ayant été congédié par le sorcier, avait pris le chemin du Rhône pour retourner en enfer.

Qu'on l'observe bien : Don Juan Manuel, qui n'avait pas peur d'être plus sage que son siècle, a choisi un exemple entièrement conforme à l'opinion qu'il voulait propager. Le diable qu'il met en scène comme maître suprême des sorciers n'a que la puissance du mal; il pousse l'homme au danger, mais il ne l'en délivre point. Bien plus, au lieu de l'arracher à la potence, il fournit la corde qui doit l'y suspendre. Après cela, qui voudrait faire un pacte avec un protecteur semblable! qui ne craindrait en lui vendant son âme de faire un marché de dupe?

EXEMPLE XLVI.

DE CE QUI ADVINT A UN PHILOSOPHE QUI FUT FORCÉ UN JOUR D'ENTRER DANS UNE RUE HABITÉE PAR DE MAUVAISES FEMMES.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec Patronio, son conseiller : « Patronio, lui dit-il, une des choses du monde auxquelles l'homme doit le plus travailler, c'est d'acquérir une bonne renommée et de la mettre à l'abri de toute atteinte ; or, comme je suis convaincu que personne ne pourrait m'éclairer mieux que vous sur ce sujet comme sur tout autre, je vous prie de m'indiquer ce qu'il faut faire pour accroître et maintenir la bonne renommée que j'ai acquise.

— » Seigneur comte, répondit Patronio, je suis charmé de vous entendre parler ainsi ; permettez-moi de vous raconter ce qui advint à un philosophe qui était vieux et malade ; cette histoire vous apprendra, je le pense, à régler pour le mieux votre conduite.

— » Volontiers, dit le comte, et Patronio poursuivit en ces termes :

» Seigneur comte Lucanor, un philosophe célèbre qui demeurait dans une ville du royaume de Maroc était affligé d'une maladie cruelle ; lorsqu'il voulait remplir les fonctions que la nature impose chaque jour à notre corps, il souffrait beaucoup, et plus il tardait de peur de souffrir, plus ses souffrances étaient aiguës. Les médecins lui prescrivirent de surmonter sa répugnance et d'obéir à la nature dès qu'elle parlerait, sous peine d'augmenter ses embarras et ses douleurs. Le malade se conforma à cette ordonnance, et n'eut qu'à s'en louer ; or, il arriva qu'un jour, en cheminant dans un quartier de la ville où il avait plusieurs disciples, il éprouva le besoin qu'il craignait, et docile aux conseils que les médecins lui avaient donnés, il s'empressa d'entrer dans une ruelle. Par malheur, c'était le réceptacle de quelques-unes de ces femmes, l'opprobre des cités qui perdent publiquement leur âme et qui trafiquent du déshonneur de leur corps. Le philosophe l'ignorait, mais en le voyant sortir d'un lieu si mal famé avec ses vêtements en désordre, on jugea qu'il y était entré pour un tout autre motif que celui qui l'y avait conduit, et qu'il venait de démentir à la fois les habitudes de sa vie et les devoirs

de sa profession. Plus un homme est d'un caractère ou d'un rang élevé, plus il est traité sévèrement par le monde, quand il oublie ce qu'il se doit à lui-même. La moindre peccadille, qu'on pardonnerait à des gens coutumiers du fait, est impitoyablement jugée et condamnée ; le pauvre homme devint donc, sans s'en douter, l'objet de la réprobation générale ; c'était à qui répéterait qu'il s'était perdu de corps, d'âme et de réputation. Un philosophe ! un vieillard ! quel scandale ! ses disciples, qui ne tardèrent pas à en être instruits, accoururent chez lui avec l'air le plus affligé qui se puisse voir : Qu'avez-vous fait ? lui dirent-ils, quel péché ! quel crime ! nous voici tous perdus avec vous, et c'en est fait de votre nom qui était le plus pur du monde ! » Le philosophe, très-étonné, les pria de s'expliquer : «Que me reprochez-vous ? s'écria-t-il, de quelle faute si grave me suis-je rendu coupable ? quel jour, en quel lieu ?» Les disciples, fort surpris à leur tour, lui contèrent la chose et ajoutèrent que toute la ville n'avait qu'une voix pour s'indigner de sa présence dans un endroit si mal hanté. Cet éclaircissement fut un grand sujet de peine pour le philosophe ; néanmoins, il recommanda à ses disciples de ne pas trop s'affliger, et que dans huit jours, il leur ferait une réponse qui les consolerait. Après les avoir congédiés, il s'en-

ferma dans sa chambre de travail et composa un petit livre aussi bien pensé que bien écrit, dans lequel il traita, entre autres choses, des événements ou hasards qui font ce que le monde appelle le bonheur ou le malheur; il supposait qu'il faisait la leçon à deux de ses élèves de la manière suivante : « Mes enfants, le bonheur et le malheur n'arrivent pas toujours de la même manière; tantôt ils sont rencontrés parce qu'ils ont été cherchés, tontôt on les trouve sans y avoir pensé. Une bonne action appelle le bonheur ou peut le faire venir; de même le mal peut engendrer le malheur; dans ces deux cas, la bonne et la mauvaise fortune n'arrivent que parce qu'on les a cherchées; mais c'est le contraire, lorsque le hasard a tout fait et la volonté rien, comme, par exemple, lorsqu'on trouve un trésor ou quelque autre bien là où l'on ne s'attendait à rien trouver, et, réciproquement, lorsqu'on reçoit quelque coup ou quelque dommage imprévu, comme par exemple si en entrant dans une rue on a la tête cassée par une pierre lancée à un oiseau. Voilà ce qu'on nomme un effet du hasard, une chance fatale, une mauvaise fortune, c'est-à-dire un événement qu'on a rencontré, mais qu'on n'a pas cherché, et vous devez savoir, mes enfants, qu'à la bonne et à la mauvaise fortune cherchées et trouvées sont attachés deux

résultats nécessaires ; c'est que l'homme porte le châtiment du mal et reçoive la récompense du bien qu'il a fait. Dans le cas opposé, lorsque le bien ou le mal tombent à l'improviste sur nous, il faut qu'il soit manifeste que c'est l'œuvre du hasard, et nous devons, en conséquence, bien prier Dieu qu'il ne nous expose à aucun soupçon qui mette notre réputation en péril ; car le monde ne juge que sur les apparences, ainsi que le prouve mon aventure. La maladie m'a obligé à faire une chose aussi simple qu'innocente ; mais il s'est trouvé que le lieu où je me suis réfugié est mal hanté, et il n'en a pas fallu davantage pour m'exposer à être diffamé par toute la ville. »

» Et vous, seigneur comte Lucanor, puisque vous avez à cœur d'accroître et de maintenir votre bonne renommée, je vous recommande trois choses :

» La première, c'est de faire des actions qui soient agréables à Dieu, et, autant que possible, aux hommes, sans compromettre ni vos intérêts ni vos droits, comme sans oublier que la meilleure réputation peut se perdre, soit en ne la soutenant point par de bonnes œuvres, soit en la compromettant par de mauvaises ; car, tel a bien commencé qui se lasse et finit mal ; tel a joui d'une belle renommée

qui ne laisse après lui qu'une fâcheuse mémoire.

» La deuxième chose que je vous recommande, c'est de prier Dieu de vous inspirer tout ce qui peut augmenter votre réputation, et d'éloigner de vous tout ce qui pourrait en altérer la pureté ou la mettre en péril.

» La troisième, enfin, c'est de ne rien dire ni rien faire qui jette quelque ombre sur votre conduite et vous expose aux soupçons des hommes ; car il arrive souvent que les meilleures intentions sont dénaturées par les circonstances; l'apparence du mal nuit autant que le mal même aux yeux du monde ; il n'y a de salut à cet égard qu'auprès de Dieu et de la conscience, seuls juges infaillibles du fait et de l'intention. »

Le comte Lucanor goûta beaucoup cette moralité, et pria Dieu de l'aider à ne rien faire que ce qui pourrait profiter à son âme, à sa renommée, à l'honneur de son état et au bonheur de ses vassaux. Don Juan, estimant aussi que la leçon était utile à retenir, la fit écrire dans ce livre avec deux vers qui disent ceci :

« POUR AVOIR BON RENOM, AGIS BIEN, PUIS ÉVITE
» QUE LE MOINDRE SOUPÇON S'ATTACHE A TA CONDUITE. »

J'ai hésité à traduire ce chapitre; mais toute réflexion faite, il m'a paru qu'en le sacrifiant à la délicatesse du goût fran-

çais, j'enlèverais à la philosophie espagnole du XIV[e] siècle un des traits qui caractérisent le mieux sa naïveté. Après tout, la moralité est d'une pureté incontestable, et si l'exemple renferme quelques détails qui nous répugnent, nous ne pouvons l'imputer qu'à la simplicité d'un langage trop naturel; ce n'est pas de l'indécence, c'est de l'innocence; les ordures qui salissent la poésie de Juan Ruiz de Hita et la prose de Rabelais doivent nous trouver plus sévères, car ce sont de véritables attentats aux mœurs, commis avec les deux circonstances aggravantes de discernement et préméditation. — Don Juan Manuel a écrit ici sur le danger des fausses apparences une de ses meilleures pages.

EXEMPLE XLVII.

DE CE QUI ADVINT A UN MORE AVEC SA SOEUR QUI SE DISAIT TRÈS-PEUREUSE.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec Patronio, son conseiller : « Patronio, lui dit-il, j'ai un frère qui est plus âgé que moi ; nous sommes fils de même père et de même mère, et par cela seul qu'il est mon aîné, je crois devoir le considérer comme un père, et faire, autant que je le puis, tout ce qu'il désire ; il passe, du reste, pour très-bon chrétien et fort sage ; mais Dieu a voulu que je fusse plus riche et plus puissant que lui, et quoiqu'il cherche à le dissimuler, j'ai la certitude qu'il est jaloux. Quelque service que je lui demande, il prétend qu'il ne pourrait me le rendre sans pécher, et trouve toujours une excuse pour s'en dispenser ; si, au contraire, il a besoin que je lui vienne en aide, il dit que je dois le faire coûte que coûte, fût-ce aux dépens de mon bien et aux risques même de ma

vie ; dites-moi donc, je vous prie, ce que vous pensez de semblables rapports, et quel parti je dois prendre pour faire ce qui est convenable sans agir en dupe ?

— » Seigneur comte Lucanor, répondit Patronio, la conduite que votre frère tient à votre égard me rappelle le mot qu'un More dit à sa sœur. »

Le comte voulut savoir quel était ce mot :

— « La sœur d'un More, poursuivit Patronio, se faisait si peureuse que la moindre chose paraissait l'effrayer, à ce point que lorsqu'elle buvait dans un de ces vases de terre dont l'ouverture est étroite, et qu'elle entendait le gargouillement de l'eau, elle était prête à s'évanouir. Son frère était un brave garçon qui ne demandait pas mieux que d'être honnête, mais il était misérable, et la misère nous mène souvent où nous ne voudrions pas aller ; elle l'entraîna à faire un métier abominable. Dès qu'il apprenait qu'un mort de qualité avait été enterré, il se rendait la nuit au lieu de la sépulture, et dépouillait le cadavre de tout ce qui le couvrait ; il emportait aussi tout ce qu'on avait mis dans sa tombe ; c'est avec le produit de ces rapines-là qu'il vivait et faisait vivre sa famille : sa sœur ne l'ignorait pas. Or, il arriva qu'un homme fort riche vint à trépasser ; on l'enterra avec des habits magnifiques, et l'on déposa des choses du plus grand prix dans son sé-

pulcre; à cette nouvelle, la sœur du More résolut d'accompagner son frère la nuit même pour l'aider à tout prendre et à tout emporter. En effet, à peine fit-il obscur, qu'ils se rendirent au tombeau et l'ouvrirent; mais quand ils se mirent en devoir de dépouiller le corps, ils reconnurent qu'il serait impossible d'enlever les habits sans les mettre en pièces, s'ils ne commençaient pas par rompre le cou. La sœur, résolue à ne pas gâter de si belles étoffes dont elle espérait tirer tant d'argent, n'hésita point à saisir le mort par la tête et à lui disloquer les os; de cette façon, il n'y eut pas un denier perdu, tout fut emporté intact du tombeau. A quelque temps de là, se trouvant à table, elle se mit à boire, et dès que le vase commença à murmurer, elle s'écria qu'elle était si effrayée qu'elle allait se trouver mal. Son frère, lui rappelant alors la scène du sépulcre, lui répondit en arabe : *A ha ya hati, tassa niboa valo tassani fortuheni*, c'est-à-dire : Ah ! ma sœur, vous avez peur d'entendre un vase faire *butu, butu*, et vous n'avez pas craint de rompre de vos deux mains le cou d'un trépassé ! Ce mot, devenu proverbe chez les Mores, y est encore répété très-souvent.

» Et vous, seigneur comte Lucanor, dites-vous bien que le scrupule de votre frère est comme la

peur de la femme dont je viens de vous parler. A l'entendre, il ne peut vous obliger sans pécher, et vous péchez si vous ne l'obligez pas, dussiez-vous commettre le plus grand péché du monde pour lui rendre service et vous exposer au plus grave dommage; en vérité, il vous autorise, en se conduisant ainsi envers vous, à vous conduire de même envers lui; gardez-vous, cependant, de l'imiter; au contraire, faites en toute circonstance ce qu'il désire, pourvu que vous n'en éprouviez aucun préjudice; là seulement est la limite qu'il ne faut pas franchir. Vous devez vous excuser de votre mieux, et éviter, à tout prix, de faire rien d'opposé à vos intérêts. »

Le comte goûta fort le conseil de Patronio, il le suivit et s'en trouva bien. Don Juan, estimant aussi que l'exemple était bon à retenir, le fit écrire dans ce livre avec deux vers qui disent ceci :

« RENDS TOUJOURS, SI TU PEUX, SERVICE POUR SERVICE,
» MAIS A QUI NE FAIT RIEN NE FAIS NUL SACRIFICE. »

Legrand d'Aussy a donné une imitation très-libre de ce conte; sa version est intitulée : *De la Demoiselle qui ne pouvait, sans se pâmer, entendre un certain jurement.* On trouve une autre version dans le recueil de Barbazan, et ces deux contes licencieux n'offrent, avec l'apologue moral de don Juan Manuel, d'autre analogie que celle de l'idée première, c'est-à-dire une délicatesse affectée pour des choses insignifiantes, et une conscience facile pour les choses les plus graves.

EXEMPLE XLVIII.

DE CE QUI ADVINT A UN HOMME QUI FIT L'ÉPREUVE DE SES AMIS.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, j'ai des amis qui me sont si dévoués qu'ils sont prêts à sacrifier et leurs biens et leur vie pour mon service ; ils m'assurent qu'ils ne m'abandonneraient dans aucun cas, et je suis vraiment tenté de le croire ; toutefois, comme j'ai plus de confiance dans votre jugement que dans le mien, je vous prie de me dire ce que je dois faire pour éprouver leur sincérité.

— » Seigneur comte, répondit Patronio, un ami véritable est la meilleure chose du monde, mais c'est la plus rare ; elle ne fait pas défaut seulemənt dans les jours orageux, alors qu'elle serait si nécessaire ; il est encore très difficile d'en faire une épreuve assez sûre, dans les jours de calme, pour savoir si l'on pourra au besoin compter sur son assistance. Per-

mettez-moi donc, avant de vous donner un conseil, de vous citer un exemple.

— » Volontiers, dit le comte, et Patronio poursuivit en ces termes :

— » Seigneur comte Lucanor, un homme de bien avait un fils auquel il recommandait de se faire autant d'amis qu'il lui serait possible. Ce fils suivit son conseil ; il s'entoura de compagnons et partagea tout ce qu'il possédait avec eux, dans le but de gagner leur affection et de les disposer à se dévouer corps et biens pour lui, si jamais il le fallait. Les choses parurent marcher si parfaitement à son gré que peu de temps après, son père lui ayant demandé s'il était parvenu à se faire des amis : « Oui, s'écria-t-il, et beaucoup ; il y en a dix surtout dont je réponds comme de moi-même ; ni pour la mort, ni pour rien au monde ils ne m'abandonneraient. » Le vieillard se montra fort étonné de cette multitude d'amis si promptement acquise, car, dans tout le cours de sa longue carrière, il n'avait pu, lui, en avoir qu'un seul et la moitié d'un. Le jeune homme ne voulut rien en rabattre. Sa confiance était si opiniâtre que son père, désespérant de l'ébranler, lui proposa une épreuve : « Mon fils, lui dit-il, vous avez un moyen de démêler ce qui est vrai de ce qui est faux, et ce moyen le voici : faites assommer un porc, mettez-le dans un

sac bien fermé, puis, portez-le chez un de vos amis, et dites à cet ami en grande confidence que c'est le corps d'un homme que vous avez tué, que vous tremblez d'être découvert, parce qu'il y va de votre vie, comme de celle de toute personne qui aurait connaissance du meurtre et qui ne le dénoncerait point ; que vous venez donc le prier de cacher le cadavre, et au besoin de prendre votre défense. » La proposition fut acceptée, et le jeune homme, chargé de son sac, alla frapper de porte en porte. Or, pas un seul de ses amis ne voulut recevoir le dépôt qu'il lui offrait. Tous répondirent qu'ils étaient prêts à l'aider en quelque autre chose que ce fût ; mais qu'il y allait de leur tête et de leur fortune, qu'ils n'osaient pas courir une pareille chance, et qu'ils le suppliaient, pour l'amour de Dieu, de ne révéler à personne le motif de sa visite nocturne. Quelques-uns ajoutèrent que s'il était arrêté ils intercéderaient pour lui ; d'autres, que s'il était condamné ils le suivraient jusqu'au pied de l'échafaud, qu'ils assisteraient pieusement à son exécution et ne manqueraient pas d'accompagner ses funérailles.

» De retour chez son père, le jeune homme lui rendit compte des refus qu'il avait essuyés. — « Eh bien ! lui dit le vieillard, vous le voyez, mon fils, les hommes qui ont de l'expérience en savent beaucoup

plus sur ce point que ceux qui commencent à peine la vie. Croyez-moi, allez trouver de ma part le demi ami dont je vous ai parlé; j'ai l'espoir que vous en serez plus satisfait. »

» La nuit suivante, le jeune homme se présenta chez cet ami à moitié dévoué, avec le sac où le porc était enfermé ; il lui raconta sa fâcheuse aventure, le refus de ses amis, l'embarras où il se trouvait, et le pria en même temps, au nom de l'amitié qui l'unissait à son père, de lui venir en aide. Celui-ci lui répondit qu'il n'était pas assez lié avec lui pour se croire obligé de tout sacrifier; mais qu'en raison de l'amitié qu'il avait pour son père, il consentait à recevoir et à cacher le cadavre qu'il lui présentait. Cela dit, il ôta le sac des épaules du jeune homme, le porta dans un potager et l'enterra dans un sillon qu'il recouvrit de choux.

» Le père était impatient de savoir ce qui s'était passé; le jeune homme courut l'en instruire. « Ce n'est pas assez, dit le vieillard; une autre épreuve est nécessaire. La première fois que vous serez avec cet ami, prenez querelle, et donnez-lui, si vous le pouvez, un coup de poing en plein visage. » Ce conseil fut suivi, et l'homme frappé si brutalement s'écria : « En vérité, mon enfant, ce que tu viens de faire est très-mal; mais sois tranquille, ni pour cet

outrage, ni pour quelque autre chose que ce soit, je ne trahirai jamais le secret que tu m'as confié. »

» En apprenant cela de la bouche de son fils, le vieillard lui fit remarquer que son demi-ami lui avait rendu service, et s'était engagé, même après une grave offense, à ne lui faire aucun tort, mais qu'une entière amitié devait montrer un dévouement plus complet, et, pour preuve, il lui conseilla d'aller trouver l'autre ami dans lequel il avait une confiance sans bornes. Ce dernier n'hésita pas, en effet, à s'engager aussi loin que possible « Ne craignez rien, répondit-il au jeune homme, je vous sauverai à tout prix. »

» Sur les entrefaites, un habitant de la ville fut assassiné sans qu'on pût savoir par qui; et comme le jeune homme avait été vu plusieurs fois pendant la nuit, chargé d'un sac suspect, il fut dénoncé et livré à la justice. Il eut beau dire que c'était un porc qu'il avait tué, on supposa que c'était un statagême pour tromper les juges; d'ailleurs, le demi-ami n'intervint pas; il se contenta de garder le silence et de n'ajouter aucune charge à l'accusation. Quant à l'autre, ce fut différent : après avoir défendu avec force l'accusé, voyant qu'il ne pouvait le sauver, il déclara aux alcades qu'il ne voulait pas laisser condamner un innocent; que le coupable n'était pas devant eux;

que c'était son propre fils, son fils unique, qui, en effet, à son instigation, avoua le crime qu'il n'avait pas commis, et porta sa tête sur l'échafaud.

» Et vous, seigneur comte Lucanor, méditez bien cette histoire ; elle renferme plus d'une leçon : d'abord, elle vous apprend qu'aucun ami ne peut être réputé sûr tant qu'il n'a pas été éprouvé ; ensuite, que s'il y a quelques amis véritables, il y en a beaucoup plus qui ne le sont pas ; que la plupart ne sont attachés qu'à notre fortune, et nous servent ou nous abandonnent selon qu'elle est favorable ou contraire. Dans cet exemple, ou plutôt dans cette parabole, se trouve encore un sens moral qui ne doit pas vous échapper, c'est qu'au-dessus de l'assistance humaine, si douteuse et si précaire, est placée l'assistance divine, qui ne nous fait jamais défaut. Dès qu'on est en péril de mort, cette vérité apparaît dans tout son jour : si l'on s'adresse aux laïques, ils répondent qu'ils aviseront de leur mieux ; si l'on s'adresse aux ecclésiastiques, ils promettent de prier ; si l'on s'adresse à sa femme, à ses enfants, tous s'écrient qu'ils vous suivront jusqu'au tombeau, et personne ne fait ce qu'il faudrait faire, personne ne se dévoue comme il faudrait se dévouer. A l'exemple du jeune homme qui retournait chez son père après avoir vainement imploré ceux qu'il croyait être ses

amis, on est réduit à chercher dans le ciel ce que la terre refuse, et à demander secours à Dieu, qui est aussi notre père. Et que nous répond Dieu? Il nous renvoie aux saints, qui sont nos demi-amis; il sait qu'ils intercéderont pour nous, et, en effet, leur bonté est si grande, qu'ils ne cessent jamais de prier pour les pécheurs; la Vierge Marie surtout ne manque pas de rappeler qu'elle est la mère du Christ, et qu'elle a bien souffert pour lui avant et après sa venue au monde, tandis que de leur côté les saints représentent leurs misères, leurs souffrances, leurs martyres, pour compenser les torts du coupable; ils connaissent l'ingratitude des hommes, mais ils ne s'en plaignent pas; ils imitent le silence généreux du vieillard frappé par le fils de son ami. Ce secours est-il insuffisant? l'homme en peine revient une seconde fois à Dieu, comme le fils à son père : Sauvez-moi, lui crie-t-il, vous seul le pouvez; et Dieu, notre Seigneur, Dieu, le plus vrai de nos amis, prenant pitié de sa pauvre créature, fait comme l'ami dévoué qui sacrifiait son enfant; il envoie son fils Jésus-Christ à la mort, pour racheter les hommes des peines qu'ils méritent, et Jésus-Christ, qui n'est pas seulement pur de tout péché, mais qui est véritablement Dieu et véritablement homme, se résigne avec la soumission d'un bon fils à verser tout son sang

pour notre salut. Je n'ajouterai rien, seigneur comte; c'est à vous de savoir maintenant où sont vos amis, et par quel moyen vous pouvez vous assurer de leur dévouement. »

Le comte Lucanor goûta beaucoup ce conseil; il le suivit et s'en trouva bien. Don Juan, estimant aussi que l'exemple était utile à retenir, le fit écrire dans ce livre avec deux vers qui disent ceci :

« LE MEILLEUR DES AMIS QUE TU PUISSES TROUVER
» EST CE DIEU DONT LE SANG COULA POUR TE SAUVER. »

Ce conte a circulé dans toutes les littératures; Legrand d'Aussy a dit avec raison, mais sans preuve, qu'il est venu d'Orient. Il ouvre en effet la *Disciplina clericalis, ou Castoiement d'un père à son fils*, et commence par ces mots décisifs : *Arabs moriturus*, etc. (un Arabe mourant, etc.) Il est vrai que Pierre-Alphonse a fait deux récits distincts et même deux histoires différentes, pour reproduire les épreuves que subissent le demi-ami et l'ami parfait dans le conte de don Juan Manuel. Cette division a été suivie par tous les imitateurs qui ont traité le même sujet. Voyez : *Contes et fabliaux des* XIIe *et* XIIIe *siècles*, par Legrand d'Aussy, tom. III : *Du prud'homme qui donna des instructions à son fils. — Des deux bons amis. — La version de Barbazan. — La version du Manuscrit de la Clayetre. — Les Heures de Récréation de Guichardin*, p. 161. — Les *Novelle di Granucci*, nov. V. — *Les M. langes de littérature orientale. — Les imitations des Contes orientaux*, publiées en Allemagne par Jean Godefroi de Herder; et, pour la *seconde épreuve*, Boccace, X^e journée, VIIIe nouvelle, qui a donné lieu à la tragi-comédie d'Alexandre Hardy et de Chevreau. (*Bibliothèque du Théâtre français*, t. I, p. 351.)

Si l'on prend la peine de comparer toutes ces traductions ou imitations, on se convaincra qu'elles dérivent d'une source commune, et que ce n'est pas là qu'a puisé don Juan Manuel; car dans son apologue, malgré l'incontestable analogie du fond, tout diffère, l'exposé, l'action, le dénouement, et surtout la moralité. J'en concluerai une fois de plus, contrairement, je le regrette, à l'opinion de M. G. Ticknor (*History of Spanish literature*, tom. I, p. 70), qu'il a tiré son sujet d'une traduction autre que celle qui a servi à Pierre-Alphonse. *Voir* à l'appendice n° 2, pour les diverses œuvres de ce dernier, et notamment *disciplina clericalis.*

L'exagération de la seconde épreuve est habilement corrigée par le commentaire qui suit; ce dévouement plus qu'humain Dieu seul pouvait le montrer. L'esprit de l'Évangile a inspiré don Juan Manuel.

EXEMPLE XLIX.

DE CE QUI ADVINT A UN HOMME QU'ON DEVAIT EXILER DANS UNE ILE DÉSERTE APRÈS L'EXPIRATION DE SON COMMANDEMENT.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller : « Patronio, lui dit-il, on me répète sans cesse qu'étant si puissant et si bien famé, je dois m'attacher par tous les moyens imaginables à augmenter mes richesses, mon pouvoir et mon renom ; que c'est là ce que j'ai de mieux à faire, et que c'est même un devoir ; or, comme en toute occasion vous m'avez sagement conseillé, et comme je suis persuadé que vous me conseillerez toujours avec la même loyauté et la même prudence, je vous prie de me donner votre avis sur ce point.

— » Seigneur comte, répondit Patronio, le conseil que vous me demandez est chose grave pour deux

raisons : d'abord, parce que mon sentiment peut être contraire au vôtre ; ensuite, parce qu'en n'adoptant pas ce qu'on représente comme votre intérêt, je m'expose à paraître indifférent à la prospérité de mon maître et seigneur. Donc, il y a ici double danger ; mais qu'importe? tout conseil loyal n'a pour but que le plus grand bien de celui auquel il est donné ; on ne doit ni dissimuler ce qu'on pense par flatterie ni s'inquiéter du succès que l'on obtiendra. Partant de ce principe, je dirai sans détour ce que je crois le plus avantageux pour vous, et en deux mots, le voici : il y a du vrai et du faux dans le langage qu'on vous a tenu. Je n'aurais pas besoin de vous le prouver s'il m'était permis de vous raconter ce qui advint à un homme qu'on avait fait seigneur d'une grande terre.

— » Et que lui advint-il à cet homme? demanda le comte Lucanor.

— » Seigneur comte, reprit Patronio, il était d'usage dans un certain pays d'élire un seigneur au commencement de chaque année. Tous les habitants lui obéissaient en vassaux fidèles pendant douze mois, et dès que le dernier jour de l'année était venu, sa suzeraineté finissait ; on le dépouillait de tous ses biens, on lui enlevait jusqu'à ses vêtements, et on le jetait seul et nu dans une île déserte. Un homme, qui

avait plus de jugement et de prévoyance que ses prédécesseurs, se prit à réfléchir au sort qu'ils avaient subi et qui lui était réservé comme à eux; sans attendre la dernière heure de son règne, il fit bâtir en secret une maison solide et commode dans l'île où il devait être abandonné, et il eut soin de la pourvoir de tout ce qui était nécessaire aux divers besoins de la vie. Le lieu qu'il avait choisi pour asile était si caché qu'il ne fut découvert par aucun de ceux qui devaient bientôt le proscrire; mais il ne s'en tint pas là; il pria instamment ses amis de lui envoyer quand il serait dans l'île tout ce que par hasard il aurait oublié; en effet, dès que l'année fut révolue, on le dépouilla comme ses prédécesseurs et il fut transporté sur le rivage désert où on croyait le faire périr; mais au lieu de la famine, il y trouva l'abondance, et il dut ainsi son salut à la maison qu'il avait fait construire.

» Et vous, seigneur comte Lucanor, qui voulez un bon conseil, je n'en ai pas de meilleur à vous donner que de travailler tant que vous êtes dans ce monde, à vous préparer un asile dans l'autre. Songez qu'il faudra tôt ou tard quitter cette terre et que vous ne pourrez emporter avec vous que vos œuvres; tâchez donc de bâtir une maison qui puisse abriter votre âme; la vie ne finit pas avec ces jours et ces

années que le temps dévore; elle n'a d'autre mesure que l'éternité, et l'âme, loin de tomber en poussière avec le corps, s'en sépare et s'en dégage comme une essence inaltérable. Bonnes ou mauvaises, toutes nos actions comparaissent devant Dieu; il récompense les unes, il punit les autres; mais aucune n'échappe à sa justice; conduisez-vous donc, je le répète, tant que vous serez dans ce monde, de manière à trouver un asile dans celui que vous devez habiter éternellement; ne sacrifiez pas aux richesses, aux vanités, aux plaisirs de cette terre où tout est fragile et passager des biens certains et perpétuels; il ne suffit pas d'être vertueux, il faut pratiquer la vertu sans ostentation; les bienfaits finissent toujours par être divulgués; mais il faut que la reconnaissance seule les révèle; autrement, on ne les attribuerait qu'à l'orgueil; laissez, enfin, après vous des amis qui puissent achever vos œuvres et faire pour le salut de votre âme ce que vous auriez oublié de faire vous-même. Vous serez libre, quand vous aurez pourvu à ce premier intérêt, de penser aux autres; et certes, ce sera alors un droit aussi bien qu'un devoir de ne rien négliger pour l'accroissement de votre renom et la prospérité de votre État. »

Le comte Lucanor goûta beaucoup ce conseil et pria Dieu de l'aider à le suivre. Don Juan, esti-

mant aussi que l'exemple était utile à retenir, le fit écrire dans ce livre avec deux vers qui disent ceci :

« SONGE A L'ÉTERNITÉ, C'EST LA QU'EST L'AVENIR,
» ET NON SUR CETTE TERRE OU TOUT BIEN DOIT FINIR. »

Herder, dans ses *Imitations des Contes orientaux*, a reproduit le même sujet sous ce titre : l'*Ile déserte*. L'allégorie religieuse ne se retrouve pas dans la version allemande; la plus belle part reste donc au moraliste espagnol qui a su, comme dans l'exemple précédent, élever le sujet à la hauteur d'une parabole évangélique.

EXEMPLE L.

DE CE QUI ADVINT A SALADIN AVEC LA FEMME D'UN DE SES VASSAUX.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec Patronio, son conseiller : « Patronio, lui dit-il, vous avez tant de jugement que je ne connais personne en ce pays qui puisse mieux répondre que vous à mes questions et me donner de plus sages avis ; dites-moi donc, je vous prie, quelle est, à votre sens, la qualité la plus essentielle à l'homme ; je vous demande cela, parce que je suis persuadé qu'il faut en avoir plus d'une pour réussir dans ce monde ; il ne suffit pas, par exemple, de savoir juger, il faut savoir agir ; et les circonstances peuvent exiger tant de qualités différentes, que je voudrais savoir au moins qu'elle est la plus nécessaire de toutes pour me la rappeler et en user dans l'occasion.

— « Seigneur comte, répondit Patronio, l'éloge que vous faites de mon jugement atteste votre bien-

veillance pour moi; mais, à dire vrai, je crains fort que ce soit une erreur; car de toutes les choses d'ici-bas, la plus difficile à connaître, c'est l'homme; on se trompe aussi aisément sur les qualités de son cœur que sur celles de son esprit; d'ailleurs, les unes diffèrent entièrement des autres; la vertu et la raison ne se manifestent que par notre conduite à l'égard de Dieu et du monde; tel satisfait l'un qui manque à l'autre. Celui-ci pense être irréprochable, parce qu'il a fait une bonne action; mais qu'importe si cette action n'est bonne que pour le monde; croyez qu'un jour il pourra la payer cher et l'expier même par des maux sans fin; celui-là s'imagine être à l'abri de tout blâme, parce qu'il n'a en vue que le ciel et il ne tient aucun compte des choses de la terre; assurément, son lot est le meilleur; la récompense qu'il espère obtenir dans l'éternité ne lui sera pas ravie comme les biens de ce monde; mais des deux côtés il y a trop et trop peu. Le plus sage est celui qui concilie ce qu'il doit à Dieu avec ce qu'il doit aux hommes. Pour remplir ces deux conditions, il ne suffit pas de faire le bien, il faut le faire avec discernement, ce qui souvent n'est pas plus aisé que de tenir la main dans le feu sans la brûler. Cependant, rien n'est impossible, lorsque Dieu nous aide, et quand nous savons nous aider nous-mêmes;

la preuve, c'est qu'il a existé beaucoup d'excellents rois et de grands saints. Mais, avant toute chose, à quelles marques peut-on reconnaître ce qu'on appelle un bon jugement? Beaucoup de gens qui en parlent sans cesse ne sauraient dire trois paroles sensées; beaucoup d'autres qui ont toujours à la bouche l'éloge de leurs bonnes œuvres ne songent dans tout ce qu'ils font qu'à l'avantage qu'ils pourront en tirer; pour atteindre le but qu'ils poursuivent, ils écraseraient quiconque se rencontrerait sur leur passage; l'Écriture les compare à des fous qui courraient par les rues, l'épée à la main, ou à des princes qui abuseraient de leur pouvoir. Voulez-vous distinguer à des signes non équivoques qui se conduit bien en vue de ce monde et de l'autre, qui pense bien, ne vous réglez pas sur un seul acte ou sur un seul mot, ce qui pourrait n'être que l'affaire d'un moment, mais sur une longue suite d'actes et de paroles conformes à la vertu et à la raison. J'ai dû vous faire en passant cette remarque, parce que vous m'avez adressé un éloge que vous ne répéterez pas si facilement, j'imagine, lorsque vous en aurez mesuré la valeur. Quant à savoir quelle est la qualité la plus esssentielle à l'homme, pour que vous puissiez résoudre vous-même cette question, je voudrais qu'il me fut permis de vous dire ce qui advint à Saladin avec la femme d'un de ses vassaux.

— » Volontiers, répondit le comte Lucanor, racontez-moi cette histoire.

— » Seigneur comte, reprit Patronio, Saladin, le soudan de Babylone, marchait avec une si nombreuse escorte, qu'il ne pouvait pas loger tout son monde avec lui; un jour, il descendit chez un de ses vassaux, noble chevalier qui le reçut avec joie comme son maître et seigneur, et s'empressa de le servir le mieux qu'il put avec sa femme et ses fils; mais le démon, qui ne cherche qu'à nous faire tomber en faute, vint tenter Saladin en lui donnant l'idée de séduire la femme de son hôte, c'est-à-dire de faire ce qu'il ne devait pas faire, et d'oublier ce que l'honneur et la vertu lui prescrivaient; cette passion subite devint si violente, que, pour l'assouvir, il songea à prendre l'avis d'un mauvais conseiller. Or, vous le savez, le devoir d'un sujet fidèle est de demander à Dieu de préserver son maître de toute mauvaise intention; car si le maître incline vers le mal, soyez certain qu'il ne manquera jamais de complaisants pour l'approuver et le seconder. C'est ce qui arriva au soudan; un conseiller perverti lui dit que le meilleur moyen d'arriver à son but, c'était d'éloigner le mari, et que, pour cela, il suffisait de lui confier le commandement d'un corps d'armée, puis de l'envoyer dans une province reculée après l'avoir

gorgé d'or. Saladin suivit de point en point ce conseil, et dès que le chevalier fut parti pour remplir les ordres qu'il lui avait donnés, il retourna loger dans sa maison; la femme du noble vassal, pleine de reconnaissance pour les bienfaits du soudan, lui fit un accueil empressé et le traita de son mieux ainsi que les gens de sa suite. Lorsqu'on se fut levé de table, Saladin passa dans son appartement et envoya chercher la maîtresse du logis. Celle-ci, croyant qu'il la mandait pour quelque affaire pressante, obéit à l'instant et fut bien étonnée quand il lui dit qu'il l'aimait beaucoup. Quoiqu'elle comprit très bien, elle fit semblant de ne pas entendre et répondit qu'elle ne méritait pas d'occuper une place dans son cœur, qu'elle ne faisait que son devoir en priant Dieu chaque jour pour lui, et en demandant que sa vie fût longue et heureuse, puisqu'il était son seigneur, et qu'en outre il avait fait tant de bien à son mari et à elle. Saladin insista et dit qu'il l'aimait plus qu'aucune autre femme au monde; elle feignit encore de ne pas saisir sa pensée et se confondit en témoignages de reconnaissance, si bien que le soudan fut obligé d'expliquer, dans les termes les plus clairs, de quelle nature était son amour. La femme du chevalier, aussi adroite que vertueuse, changea alors de langage :

— » Seigneur, lui dit-elle, quoique je ne sois qu'une pauvre femme, je n'ignore point que l'homme n'est pas maître de l'amour, mais que c'est au contraire l'amour qui est maître de l'homme ; aussi, je pense qu'il peut être vrai que vous m'aimiez comme vous le dites ; mais ce que je sais également, c'est que lorsqu'un homme, surtout un grand seigneur, est épris d'une femme, il lui fait les plus belles promesses, et qu'ensuite, dès qu'elle est sous le poids du déshonneur, il ne manque pas de la mépriser comme de raison et de lui tourner le dos. Tel est le sort que je mériterais, si je prêtais l'oreille à vos discours ; donc, je ne vous écouterai point.

» Saladin s'efforça de lui persuader qu'elle se trompait et qu'elle n'aurait jamais une pareille disgrâce à encourir avec lui ; il protesta que, si elle consentait à l'entendre, il ferait tout ce qu'elle voudrait.

— » Eh bien ! donc, dit la femme du chevalier, puisque vous promettez de faire tout ce que je voudrai, je promets de mon côté que, dès que vous aurez tenu votre parole, je ferai ce qu'il vous plaira d'ordonner.

» Saladin crut qu'elle allait lui demander pour première grâce de renoncer à son amour, et il se hâta d'excepter ce point ; elle le rassura en disant

qu'elle ne lui demandait ni cela ni aucun sacrifice au-dessus de son pouvoir.

— » A la bonne heure! s'écria-t-il; parlez, je jure de faire tout ce que vous exigerez.

» La noble dame, tranquillisée par ce serment, se prosterna devant lui, et, après lui avoir baisé la main et le pied :

— » Tout ce que je vous demande, reprit-elle, c'est de me dire quelle est la qualité la plus essentielle à l'homme, celle qui sert de base à toutes les autres?

» Saladin se prit à réfléchir; mais ne sachant que répondre et voulant tenir loyalement sa parole, il dit à la femme du chevalier qu'il désirait prendre le temps de songer à sa question pour la satisfaire comme il s'y était engagé. Elle promit, de son côté, de tenir la parole qu'elle avait donnée dès qu'il lui aurait répondu; et, cette convention faite, on se sépara.

» Le soudan alla trouver les gens de sa suite, et, après avoir parlé de diverses choses, toucha le point qui l'occupait. Les savants qu'il entretenait à sa cour émirent des avis opposés : la qualité la plus essentielle, selon les uns, était celle qui pouvait nous faire arriver le plus sûrement à la conquête du ciel; selon les autres, une telle qualité, en nous assurant

les biens de l'autre vie, pouvait nous faire négliger les devoirs que nous avons à remplir sur la terre. Ceux-ci prétendaient qu'il n'y avait rien au-dessus de la loyauté ; ceux-là objectaient qu'on pouvait être loyal et manquer de courage, d'adresse, d'esprit, et, de plus, avoir de fort mauvaises mœurs. Bref, chacun dit son mot, et personne ne put résoudre la question proposée. Saladin consulta successivement tous les hommes les plus doctes de son royaume sans obtenir la réponse qu'il cherchait ; ne sachant plus à qui s'adresser, il résolut d'aller, s'il le fallait, jusqu'au bout du monde, et, s'étant déguisé, il se fit accompagner de deux jongleurs, afin de n'être pas reconnu.

» Ses premiers pas furent dirigés vers la grande capitale des chrétiens ; il traversa la mer et se rendit à Rome : point de réponse. Il passa à la cour de France, puis dans toutes les autres cours de l'Europe ; point de réponse encore. Son voyage se prolongea tant qu'il commença à se repentir de s'être mis en route ; par malheur, l'homme est opiniâtre ; autant il a raison de persévérer lorsqu'il s'agit d'une bonne action, autant il a tort de s'acharner pour une mauvaise ; mais, dans l'un et l'autre cas, l'abandon d'une entreprise commencée lui semble un acte de faiblesse, et c'est ainsi que pensait Saladin ; il

voulait absolument mener à terme ce qu'il avait entrepris en quittant son royaume ; or, il arriva qu'en cheminant un jour suivi de ses jongleurs, il fit rencontre d'un écuyer qui revenait de la chasse avec un cerf qu'il avait tué. Cet écuyer, marié depuis peu, était fils du chevalier le plus accompli du pays et le plus renommé pour son jugement et sa pénétration ; l'âge avait privé de la vue ce vénérable vieillard et lui avait donné des infirmités qui l'empêchaient de sortir de chez lui ; mais c'était à qui viendrait le consulter. On s'aborda, et de questions en questions, le chasseur ayant appris que les trois voyageurs étaient des jongleurs, leur proposa de l'accompagner jusqu'à sa maison le soir même : « Ma journée a été bonne, dit-il, et je veux me divertir. » Les trois étrangers s'excusèrent : « Depuis longtemps, répondirent-ils, nous sommes à la recherche d'une chose que nous n'avons pu trouver, et il nous tarde d'être de retour dans notre pays. » L'écuyer voulut savoir quelle était cette chose ; il insista tant et tant, qu'il en fut instruit, et alors il les pressa de nouveau de venir chez lui en disant, que si son père ne leur donnait pas la réponse qu'ils désiraient, personne au monde ne pourrait le faire.

Saladin, qui ne s'était pas découvert et que l'écuyer croyait un jongleur comme les autres, résolut de

faire encore cette tentative ; il consentit à suivre l'écuyer avec ses deux compagnons. Celui-ci ne fut pas plus tôt arrivé chez son père, qu'il lui conta et sa bonne chasse et son heureuse rencontre, et la question dont les jongleurs lui avaient parlé et ce qu'il avait dit de son grand jugement ; il termina en le priant de leur donner la réponse qu'ils cherchaient et que personne ne pouvait mieux trouver que lui. Le vieillard se recueillit un moment : « Celui qui fait une pareille demande, dit-il à son fils, ne peut être un jongleur ; qu'on se mette à table, je répondrai quand nos hôtes auront soupé avec nous. »

» Ces paroles, rapportées par l'écuyer à Saladin, rendirent un peu d'espoir à ce dernier ; on se mit à table, et quand la nappe fut ôtée, le vieux chevalier, s'adressant aux trois étrangers, leur dit : « Mon fils m'a fait part du but de votre voyage et de l'inutilité de vos recherches ; veuillez, je vous prie, répéter mot pour mot la question ; je vous donnerai mon avis.

— » La question est celle-ci, répondit le soudan : quelle est la qualité la plus essentielle à l'homme, la qualité qui sert de base à toutes les autres ?

» Le vieillard saisit à l'instant le vrai sens de cette question, et reconnut en même temps, au son de sa voix, le soudan de Babylone chez lequel il avait fait

un long séjour, et dont il avait reçu beaucoup de faveurs :

— » Ami, lui dit-il, la premiére chose que je vous répondrai, c'est qu'il n'est jamais entré chez moi de jongleur tel que vous. Certes, je ne ferais que remplir les devoirs de la reconnaissance, si je proclamais en ce moment toutes les bontés dont vous m'avez comblé ; mais je me tairai sur ce point jusqu'à ce que j'aie pu parler en particulier avec vous pour ne divulguer à personne le secret de vos affaires. Relativement à la question que vous venez de me soumettre, voici mon opinion : la qualité la plus essentielle à l'homme, celle qui sert de base et de ciment à toutes les autres, c'est l'honneur. Avec l'honneur, l'homme résiste à toutes les épreuves, il souffre courageusement la mort, c'est-à-dire la chose qu'il redoute le plus. L'honneur le préserve de la tentation du mal, lors même que la passion l'aveugle ; ainsi, la source de toutes les vertus, c'est l'honneur ; il n'y a que des vices à attendre de l'homme qui a perdu, avec l'honneur, le don de rougir.

» Cette réponse fut un trait de lumière pour Saladin ; il demeura convaincu que c'était la vérité même qui avait parlé par la bouche du vieux chevalier ; et après l'avoir remercié, comme il le devait,

il se disposa à prendre congé de lui et de son fils; mais, avant de le laisser partir, le vieux chevalier, tout en gardant le secret de son déguisement, voulut lui prouver qu'il l'avait bien reconnu et qu'il n'avait rien oublié de ses bienfaits.

» Saladin était impatient de rentrer dans ses États; il pressa tant qu'il le put son voyage, et à la nouvelle de son retour la joie fut générale. Le soudan laissa passer ces premiers moments de transport; il se rendit ensuite chez la noble dame qui lui avait donné la question à résoudre, et fut reçu, comme avant, avec des marques de joie et de respect; puis, lorsqu'il eut soupé et qu'il se fut retiré dans son appartement, il fit mander la femme du chevalier et lui raconta toutes les peines qu'il avait prises pour avoir une réponse satisfaisante : « Cette réponse, ajouta-t-il, je l'ai enfin trouvée, et puisque j'ai fait ce que vous aviez exigé de moi, à votre tour vous devez faire ce que je vous demande. J'ai tenu ma promesse, tenez la vôtre.

— » Vous avez promis, répliqua-t-elle, de trouver la meilleure réponse à ma question; or, je ne pourrai savoir si vous l'avez trouvée véritablement que lorsque vous me l'aurez fait connaître. Remplissez votre engagement sans en rien retrancher, et je ne balancerai pas à remplir le mien.

— » Eh bien ! dit le soudan, vous m'avez demandé quelle est la qualité la plus essentielle à l'homme, la base et le ciment de toutes les autres, et je réponds que c'est l'honneur..

— » Vous avez raison, répondit la noble dame, je vois à présent que vous avez été fidèle à votre promesse ; mais, de grâce, un mot encore : veuillez me dire, sur votre parole de roi, si vous pensez qu'il existe sur la terre un seul homme qui ait plus d'honneur que vous ?

— » Cette question me fait rougir, dit le soudan, ce n'est pas moi qui devrais y répondre ; mais puisque vous invoquez ma parole royale, je vous dirai que je n'accorde à personne d'avoir plus d'honneur que moi, et je crois, au contraire, en avoir plus que tout autre.

— » Le ciel soit loué ! s'écria la bonne dame en se jetant aux pieds de Saladin, vous venez de me dire deux grandes vérités, seigneur : la première, que l'honneur est la qualité la plus essentielle à l'homme ; la seconde, que personne n'a plus d'honneur que vous. Je vous supplie donc de prouver l'une et l'autre de ces vérités-là en renonçant à ce que vous m'avez demandé, car vous ne pourriez l'obtenir sans les démentir toutes deux.

» Le soudan, frappé de ses paroles, remercia Dieu

de l'avoir préservé de la faute honteuse qu'il voulait commettre, et se félicita du stratagème que la vertu et la raison avaient inspiré à la noble dame. Depuis lors, il ne l'aima que davantage, et il l'aima mieux ; il lui voua cet attachement sincère et pur qu'un bon maître doit à quiconque le conseille et le sert avec loyauté ; il rappela son mari, et combla sa maison de tant d'honneurs et de richesses, que ceux qui en sont sortis tiennent encore le premier rang dans la contrée ; la puissance d'aucun de leurs voisins n'approche de la leur. Donc, toutes ces grandeurs, toutes ces prospérités que l'on admire n'ont pas d'autre origine que la vertu de cette noble dame, qui sut faire proclamer par le soudan, son seigneur, que l'honneur est la qualité la plus essentielle, la base et le ciment de toutes les autres.

» Et vous, seigneur comte Lucanor, soyez convaincu aussi qu'il n'y a pas de vertus dont l'honneur ne soit le fondement le plus solide. La pudeur qu'il inspire rend l'homme courageux, franc, loyal, elle épure ses mœurs, polit ses manières et le dirige en tout ce qu'il fait de bien ; assurément, nous n'irions pas de notre propre mouvement où nous conduit un pareil guide ; il corrige nos désirs, maîtrise nos passions et règle nos volontés. Que faut-il en conclure? que si avec l'honneur nous marchons

dans la ligne du devoir, nous sommes exposés à en sortir dès que l'honneur ne dirige plus nos pas; bien des gens se figurent qu'ils échappent à la honte, lorsqu'ils cachent, sous le voile du secret, quelque action honteuse; c'est une grande erreur; d'abord, il n'est pas de chose, si cachée qu'elle soit, qui, tôt ou tard, ne vienne à être découverte; en second lieu, si l'on ne rougit pas en commettant une mauvaise action, combien n'aurait-on pas à rougir si cette mauvaise action venait à être connue? Les gens qui ne réfléchissent pas à cela devraient, du moins, observer les enfants qui, livrés au seul instinct de leur conscience, ne se bornent pas à éviter le mal quand on les regarde, mais craignent tellement d'être vus et punis par Dieu, qu'ils n'osent commettre aucune faute secrète. Je crois, seigneur, avoir complètement répondu à vos questions. Vous m'avez même prêté une attention si soutenue, que plusieurs personnes de votre suite en paraissent fatiguées, celles surtout qui ne veulent apprendre aucune vérité utile; je les compare aux bêtes de somme chargées d'or et qui ne sentent ni le prix de ce qu'elles portent ni l'usage qu'on peut en faire; ces gens-là s'ennuient de ce qu'on leur enseigne et sont résolus d'avance à n'en tirer aucun profit; voilà ce qui dégoûte de parler en leur présence; maintenant

donc que j'ai répondu le mieux qu'il m'a été possible à tout ce que vous m'avez demandé, souffrez que je m'abstienne de discourir sur les autres points que vous auriez à me soumettre; car je désire terminer mon livre par cette dernière moralité. »

Don Juan, pensant que la leçon était bonne à retenir, la fit écrire à la suite des autres, avec deux vers qui disent ceci :

« QUAND ON A DE L'HONNEUR, SANS ART ON EST HABILE;
» L'HONNEUR REND TOUT CHEMIN PLUS DROIT ET PLUS FACILE.»

Cet exemple a été placé sous le n° XII, par Argote de Molina; le dernier alinéa prouve que c'est par erreur, et qu'il doit occuper le rang qui lui est restitué ici; cette observation confirmée par l'ordre de pagination suivi dans les deux MS. de la bibliothèque nationale de Madrid devient un argument de plus en faveur de leur authenticité.

Pour rendre le sens général du récit, j'ai cru devoir modifier l'acception du mot *verguenza* qui est le mot de l'énigme. La traduction la plus juste de *verguenza* à l'époque où don Juan Manuel en a fait usage aurait été *vergogne*. Le mot *honneur* n'est venu que plus tard, mais assurément, il s'agit de la même chose; l'auteur a voulu désigner ce sentiment pudique et généreux qui était l'âme même de la chevalerie et la seconde religion du moyen-âge; j'aurais pu traduire *verguenza* par *respect de soi-même*, je n'ai pas employé cette périphrase, bien qu'elle réponde exactement au sens littéral; d'abord, parce que c'est une périphrase; ensuite, parce que j'y ai vu une expression moins complète, et qui ne satisfait pas également à toutes les acceptions offertes par l'apologue.

Quant à Saladin, le héros de cette histoire galante, si digne

d'être racontée en cour d'amour, je ne pourrais que répéter ce que j'en ai dit plus haut (*Exemple XXVI.*) Depuis les croisades, c'était le type de tout ce qu'il y avait de plus merveilleux au monde, un phénix qui renaissait de siècle en siècle avec quelque beauté nouvelle; l'Orient avait mis sur son compte mille aventures incroyables, et dans nos vieux fabliaux on tenait à honneur de le traiter avec la même libéralité; on avait détrôné Alexandre-le-Grand pour lui, et il partageait l'héritage du conquérant de Babylone avec Arthur, Charlemagne et les plus fameux chevaliers de la Table-Ronde. — Hélas! pourquoi faut-il que de si belles prouesses appartiennent plus à la poésie qu'à l'histoire!

FIN DES EXEMPLES.

APPENDICE.

N° I.

DON JUAN MANUEL ET DON JUAN LE BORGNE (Page 26).

Copistes inattentifs, quelques historiens, et après eux Ferreras, ont mis sur le compte de don Juan les excès et les meurtres commis par don Juan *le Borgne,* tant à Burgos qu'à Zamora. L'équivoque était facile, j'en conviens, car l'auteur de la Chronique, au lieu d'indiquer chaque fils d'infant par le nom de son père, comme il l'a fait partout ailleurs, les a confondus l'un et l'autre en les appelant simplement don Juan; mais tout s'éclaircit, pour peu qu'on suive avec attention l'ordre des faits reproduits, soit d'après le manuscrit royal, soit d'après les trois éditions imprimées. Don Francisco Cerda y Rico prévient par une note (p. 63) qu'il existe dans les premières éditions des passages qui ne se trouvent pas dans le manuscrit original, et que ces passages, lorsqu'il juge utile de les intercaller dans son travail, sont marqués par des astériques. Eh bien! il y a précisément à la page 67, là où la confusion commence, un signe d'intercallation, et le morceau rapporté est évidemment d'une autre main. Il n'en faudrait pas davantage pour rendre douteuse l'authenticité de ce morceau, s'il contenait les prétendus griefs qu'on y a vus contre don Juan Manuel. Heureusement, il n'en est pas ainsi, et l'on peut accepter sans péril et le texte primitif, et la relation ajoutée.

Le titre du chapitre XXXI est ainsi conçu :

De Como los de Zamora tomaron por su tutor à don Joan fijo del infante don Joan et dexaron à don Joan fijo del infante don Manuel (p. 64). Comme quoi ceux de Zamora prirent pour tuteur don Juan, *fils de l'infant don Juan,* et abandonnèrent don Juan, *fils de l'infant don Manuel.*

Le titre du chapitre XXXII n'est pas moins explicite ; le voici :

De como don Joan fue a Burgos et mato a don Garcia de Villamayor et a Joan Rodriguez de Rojas, etc. (p. 65). Comme quoi *Don Juan* alla à Burgos et fit périr don Garcia Villamayor et J. Rodriguez de Rojas.

Si l'on admet l'exactitude des titres, le second opposé au premier démontre que le coupable est *Don Juan*, et non don Juan *fils de l'infant Manuel*. Que dit le texte du chapitre? « Que don Juan avait été exclu de la tutelle par ceux de Zamora, qui avaient nommé don Juan à sa place ; mais que ce dernier, qui s'était établi dans la citadelle, ayant été reçu dans la ville et mis en possession de tout, s'était livré aux plus graves excès, *comme il l'avait fait partout où il était tuteur*, ce qui les avait fort affligés ; qu'il était parti ensuite pour Burgos, où il avait mis à mort deux chevaliers de distinction, etc. »

La substance même de ce texte confirme l'induction tirée du titre. Aurait-on pu dire de don Juan Manuel qu'il avait fait du mal partout où il était tuteur, lui qui était l'homme le plus populaire de l'Espagne et que tous les partis se disputaient? D'ailleurs, il ne faut pas oublier que le siége de sa tutelle était l'Andalousie et qu'il s'y trouvait alors. Si la Chronique ne mentionne pas cet alibi, elle fait mieux, elle en rend la preuve superflue. Reprenons l'ordre officiel des faits : Zamora, qui s'était d'abord offerte à don Juan Manuel, puis donnée à don Juan *le Borgne*, avait fini par appeler l'infant don Philippe, et celui-ci s'était mis aussitôt en marche. « Les Zamorans dit le chapitre XXXIII (Chr. de Villazan, » p. 349), envoyèrent vers l'infant don Philippe pour qu'il prît » la tutelle de leur ville et qu'il les débarrassât de don Juan ; » en attendant son arrivée, ils machinèrent de leur mieux » pour s'emparer de la citadelle, et parvinrent à l'enlever à » celui qui la gardait pour don Juan. Et l'infant don Philippe » ayant reçu des lettres de Zamora, se mit en marche, et quelques cavaliers qui tenaient pour don Juan lui en donnèrent » avis ; et don Juan, dès qu'il sut que don Philippe venait à » Zamora, envoya dire à *don Juan*, FILS DE L'INFANT DON » MANUEL, qui était tuteur et avait amitié avec lui, qu'il » lui vînt en aide ; car il voulait aller à Zamora, puisque don » Philippe y allait ; et tous deux se joignirent à Alva de Tormès, etc. (Et don Joan desque sopo que D. Felipe venia à » Zamora enviò decir a don Joan, FIJO DEL INFANTE DON MA- » NUEL, que era tutor et avia amistad de consuno, que le fuese » ayudar, ca el queria venir a Zamora, pues venia y D. Felipe, » Et amos a dos ayuntaronse en Alva de Tormes, etc., » p. 67.) »

Cette qualification: Fils de l'infant don Manuel commence un éclaircissement que le reste du chapitre achève. On y voit que don Philippe s'oppose à l'occupation de Zamora; qu'alors don Juan, *fils de don Juan Manuel* fait valoir les titres de don Juan, *fils de l'infant don Juan*, à la tutelle de Zamora: que don Philippe lui répond qu'il est oncle et tuteur du roi, en outre, frère du roi don Ferdinand, et que ceux de Zamora l'ont appelé à cause de tous les maux et dommages qu'ils avaient reçus de *don Juan*. (Et que los de Zamora enviaran por el por muchos males et danos et desaguisados que rescibieran de *don Joan*. p. 68.)

Je cite textuellement et je traduis mot à mot comme un avocat qui plaide sur pièces; car il ne s'agit de rien moins que d'arguer de faux une incrimination que la méprise d'un premier écrivain a fait passer dans la plupart des histoires d'Espagne, anciennes et modernes.

N° II.

PIERRE-ALPHONSE (Page 133).

Pierre-Alphonse ou *d'Alphonse*, auparavant Rabbi Moïse Sephardi, naquit en 1062, à Huesca, dans le royaume d'Aragon, fut élevé dans la religion judaïque, qui était celle de ses pères, et se distingua par ses connaissances dans plus d'un genre. A l'âge de quarante-quatre ans, il embrassa de bonne foi le christianisme et fut baptisé dans sa ville natale, par Etienne, qui en était évêque, le jour de la fête de Saint-Pierre, 1106 (1144 de l'ère d'Espagne), d'où il prit le nom de Pierre, auquel il ajouta celui d'*Alphonse*, en l'honneur d'Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, qualifié d'Empereur, qui voulut bien être son parrain, et qui lui donna la charge de médecin dans son palais. Ses co-religionnaires calomnièrent les motifs de sa conduite; les uns l'accusèrent d'avoir changé de religion par mépris pour Dieu et pour sa parole; d'autres, par ignorance de la loi et des prophètes; d'autres, enfin, par vaine gloire, par intérêt, et parce qu'il voyait sa nation avilie. Pour réfuter toutes ces attaques, il composa un dialogue en douze titres, ou plutôt douze dialogues entre un Juif et un Chrétien, dans lesquels le Juif Moïse (*Moseh*), nom qu'il portait avant son baptême, propose les difficultés, et le Chrétien Pierre-Alphonse, nom qu'il reçut en baptême, répond à tout d'une manière victorieuse. Ces dialogues furent imprimés à Cologne,

1536, in-8°, sous ce titre: *Dialogi lectu dignissimi, in quibus impiæ Judæorum opiniones confutantur, quædamque propheta-rum abstrusiora loca explicantur.* Ils ont été insérés dans la grande Bibliothèque des Pères, t. XXI, p. 172-221, édition de Lyon; Mariana (*Historia general de España*, t. I, p. 471); Ferreras (*Synopsis historica Chronologica de España*); Nicolas Antonio (*Biblioth. Hisp. vetus*), et don Jozé Amador de los Rios (*Estudios sobre los Judios de España*, p. 246), en parlent avec éloge. En effet, ces dialogues sont très-solides et très-savants, quoique l'on puisse y reprendre quelques raisonnements faibles ou bizarres. Voir aussi l'*Histoire générale d'Espagne*, traduite de Jean de Ferreras par d'Hremilly, t. III, p. 299.

Le second ouvrage de P. Alphonse est intitulé : *Disciplina clericalis*. L'auteur explique ainsi ce titre : « Huic libello nomen injungens et est ex re, id est, *clericalis disciplina. Reddit enim clericum disciplinatum.* » Ce que le traducteur français du XVe siècle a rendu ainsi : « *Discipline de clergie*, parce qu'elle rend le *clerc bien doctriné*, ou autrement le *chastoiement.* » Selon P. Alphonse, son ouvrage n'est qu'une compilation en partie de proverbes des philosophes arabes, en partie de fables et de vers, en partie de semblance de bêtes et d'oiseaux

Le texte latin n'a existé qu'en manuscrit jusqu'en 1824, époque à laquelle il a été imprimé dans le tome III des *Bibliophiles français*. Il a été collationné par M. Méon, sur sept manuscrits de la Bibliothèque du Roi. Oudin fait mention d'un exemplaire appartenant à la Bibliothèque d'Oxford, et d'un autre appartenant à celle de Cambridge. Rodriguez de Castro n'en connaissait qu'un dans la Bibliothèque de l'Escurial (*Escritores Rabinos españoles*, p. 20). Nicolas Antonio ne parle que de l'exemplaire du Vatican, et encore avec inexactitude.

La version française publiée en regard du texte latin par la Société des Bibliophiles était également inédite. Elle date du milieu du XVe siècle. M. Méon, dont l'opinion est d'un si grand poids, pense qu'elle est de Jean Miélot, chanoine honoraire de Saint-Pierre de Lille et secrétaire de Philippe-le-Bon.

Quant à la version française en vers, sous le titre de: *Chastoiement ou Castoiement d'un père à son fils*, il en avait déjà paru une en 1700, dans les fabliaux de Barbazan. M. Méon, à qui nous devons d'excellentes éditions des poètes des XIe, XIIe, XIIIe, XIVe et XVe siècles, l'avait publiée de nouveau en 1808, avec des additions considérables. Celle que la Société des Bibliophiles a imprimée est entièrement différente : c'est un autre ouvrage,

Les Orientaux possèdent plusieurs *compilations* qui ont de la ressemblance avec celle de Pierre-Alphonse, quoique très-inférieures à celle-ci, entr'autres: *Pirke Aboth* (Chapitres des Pères), recueillis par Rabbi Nathan, de Babylone, qui florissait en 121, et traduits dans toutes les langues; *Mivehar Happeninim* (choix de pierres précieuses), compilé en arabe par Rabbi Jedaia Bedraschi, vers 1298, contenant beaucoup de sentences des anciens philosophes grecs et arabes, traduit en hébreu par Judas Aben Tibbon (Soncino, 1484), et en latin par Herbert (Francfort, 1630): *Proverbiorum arabicorum centuriæ duæ*, par Abi Ubeid, traduit en latin par Scaliger et Thomas Erpen (Leyde, 1614, in-4°).

Apophthegmatha Ebrœorum ac Arabum ex aboth R. Nathan, aliis auctoribus selecta, latine que reddita, cum brevibus scholiis, par J. Drusius. (*Francfort*, 1612, in-4°). Galand a mis à contribution ces divers auteurs et plusieurs autres, imprimés ou inédits pour composer ses deux recueils des *paroles remarquables et des maximes des Orientaux*. (Supplément à la Biblio. orientale de d'Herbelot.)

On trouve quelques-unes des fables du *Castoiement* dans les *Mille et une nuits*.

On a attribué à tort à Pierre-Alphonse :

1° Une logique qui paraît être de maître Pierre Espagnol qui mourut en 1277, suivant Lambécius.

2° *De abundancia in sermonibus ad omnem materiam*. Quant à l'ouvrage intitulé : *de Scientiâ et Philosophiâ*, Wolf croit que ce traité est le même que *Disciplina clericalis*. (*Bib. heb.*, tom. I, p. 971.) C'est aussi l'opinion de Rodriguez de Castro (*Escrit. Rabinos Esp.*, p. 20) et de Nicolas Antonio (*Bib. hisp. vetus*; t. II, p. 7-8. *Ed. Romæ*, 1696). Ce dernier le prouve par des citations identiques.

Casimir Oudin insinue que Pierre-Alphonse mourut en 1110. Cette date me paraît d'une exactitude contestable; car s'il est vrai que Pierre-Alphonse soit né en 1062 et se soit converti à l'âge de 44 ans, sa conversion n'a eu lieu qu'en 1106; or, comme tous ses ouvrages sont catholiques, il faudrait supposer qu'il les a tous écrits dans l'espace de cinq ans.

La *Discipline cléricale*, éditée en 1824 par la société des Bibliophiles français et tirée à vingt-neuf exemplaires seulement, renferme, outre le texte de Pierre-Alphonse, deux versions françaises du XVe siècle, l'une en prose, l'autre en vers. Le lecteur préférera sans doute l'élégante imitation faite par Legrand d'Aussy : (Tom. III, p. 254).

Nº III.

JUAN RUIZ, ARCHIPRESTRE DE HITA (Page 146).

Je ne reproduirai ici aucun des détails que j'ai donnés sur ce poète (*Histoire comparée des littératures espagnole et française*, t. I, p. 81 à 91); je ne m'occuperai que de ses apologues et de ses contes; on jugera par la liste suivante du degré d'intérêt qu'ils offrent pour l'histoire littéraire :

1. *Le Lion malade.*
2. *La Terre qui accouche.* (C'est la Montagne qui accouche d'une Souris).
3. *La Constellation et l'étoile.* (Cinq prédictions différentes, faites pour la naissance d'un fils de roi par des astrologues, se réalisent successivement.)
4. *Le Larron et le Chien de garde.*
5. *Le Jeune homme qui voulait épouser trois femmes.*
6. *Les Grenouilles qui demandaient un roi à Jupiter.* (C'est la fable rajeunie par La Fontaine.)
7. *Le Dogue qui portait un morceau de viande dans sa gueule.* (C'est le Chien et l'Ombre.)
8. *Le Cheval et l'Ane.* (C'est la fable des Deux Mulets.)
9. *Le Loup, la Chèvre et la Grue.* (C'est la fable du Loup et de la Cigogne.)
10. *Le Lion, l'Ane et le Loup.*
11. *L'Aigle et le Chasseur.*
12. *Le Paon et la Corneille.* (C'est le *Graculus superbus* de Phèdre, le Geai paré de plumes du Paon de La Fontaine.)
13. *Le Lion et le Cheval.* (C'est la fable du Cheval et du Loup.)
14. *Le Lion mourant.* (C'est la fable du Lion devenu vieux.)
15. *Du procès que le Loup et le Renard eurent devant don Singe alcalde de Buxia.* (C'est le Loup plaidant contre le Renard par-devant le Singe.)
16. *La Taupe et la Grenouille.* (Il faudrait ajouter : et le *Milan.* (C'est la fable de la Grenouille et du Rat.)
17. *Les Deux Paresseux qui veulent épouser la même femme.*
18. *L'Outarde et l'Hirondelle.* (C'est la fable de l'Hirondelle et des petits Oiseaux.)
19. *Le Jardinier et la Couleuvre.* (C'est le Villageois et le Serpent.)

20. *Le Lévrier et son Maître.* (Le chien devenu vieux est maltraité par son maître parce qu'il ne peut plus chasser et il lui reproche son ingratitude. C'est à peu près la fable de Phèdre.)
21. *Le Rat de Monferrado et le Rat de Guadalaxara.* (C'est le Rat de ville et le Rat des champs; il est à remarquer que Juan Ruiz était né à Guadalaxara.)
22. *Le Coq qui trouve un Saphir sur le fumier.* (C'est la fable du Coq et la Perle avec une moralité différente.)
23. *L'Ane et le Barbet blanc.* (C'est la fable de l'Ane et du petit Chien.)
24. *Le Renard qui mange les poules dans le poulailler.* (C'est la fable du Renard qui fait le mort, telle que don Juan Manuel l'a rapportée, sauf quelques variantes dans la narration.)
25. *Le Lion et le Rat.* (C'est la fable du Lion délivré par le Rat.)
26. *Le Renard et le Corbeau.* (C'est la fable qui porte le même titre dans le recueil de La Fontaine.)
27. *Les Lièvres.* (C'est la satyre des peureux fanfarons qui se trouvent dans la plupart des fabulistes sous divers titres. Des lièvres entendent des grenouilles croasser; ils fuient épouvantés, puis ils s'arrêtent, et s'apercevant que les grenouilles plongent au fond de l'eau, ils dressent fièrement la tèteet se croient des foudres de guerre. Florian a traité ce sujet avec bonheur.)
28. *Le Larron qui vendit son âme au Diable.* (C'est le conte si bien narré par don Juan Manuel, sauf le dénouement qui n'est pas le même.)

Dans ces vingt-huit fables, contes ou apologues, si Juan Ruiz ne s'est rencontré que quatre fois avec don Juan Manuel, ainsi que j'en ai fait l'observation, il a eu des rencontres plus fréquentes avec Romulus et Saint-Cyrille, fabulistes latins du moyen-âge qui ont reproduit les fables de Phèdre.

L'ingénieux archiprêtre a pu connaître aussi le *Roman du Renard,* qui fut achevé en 1339; son poème semble taillé sur le même patron; outre une infinité de fables d'origine indienne, le *Roman du Renard* renferme des fictions burlesques telle que la *Bataille des vins,* de l'*Enfer contre le Paradis,* des vices contre les vertus et le *Grand combat de Charnage et Carnaval,* qui a beaucoup d'analogie avec celui de *Carnaval et Carême,* célébré par Juan Ruiz. Il est fâcheux que M. Méon, qui a édité avec tant de soin le *Roman du Renard,* n'ait pas connu le poème espagnol; il n'aurait pas manqué, sans doute, de

saisir les rapports qui existent entre ces deux compilations et d'en chercher l'origine. Les poésies de Marie de France appelleraient aussi un parallèle intéressant. Les sources du Midi et du Nord y sont bizarrement confondues; car à côté des fables empruntées aux imitateurs de Phèdre, on trouve des lais tirés des romans des anciens Gallois ou plutôt des Bas-Bretons.

N° IV.

PREMIERS TRADUCTEURS CLASSIQUES DE L'ESPAGNE (Page 148).

Simon Abril. — Cet illustre savant a tradu[illegible] sur texte original Aristote, Euripide, Térence, Aristophane, Cicéron, saint Bazile, saint Chrysostôme et Lucien. Sa traduction d'Esope, faite à la fois en latin et en espagnol, est intitulée ainsi : *Fabulas de Esopo en latin i romance traducidas del Griego, por Pedro Simon Abril.* Zaragosa, por Lorenzo de Roblès, 1575, in-8°.

Rimicius, dont le véritable nom est Ranutius d'Arezzo, avait traduit du grec en latin la vie et les fables d'Esope, avant 1459, mais Simon Abril pouvait se passer de son secours, et il est à présumer qu'il n'en a pas fait usage.

Il serait difficile de déterminer à quelle époque ont eu lieu en Espagne les diverses traductions qui ont précédé l'invention de l'imprimerie. Voici les plus anciennes que l'on connaisse :

Virgile. — Traduction de l'Enéide, faite directement du latin par le marquis de Villena, en 1427.

Ovide. — Traduction en prose dans les premières années du XVIe siècle, par Luis Hurtado de Toledo, réimprimée en 1595, à Anvers, par Pedro Bellero. — Autre traduction en vers par Antonio Perez Sigler, à Salamanque, en 1580. — Autre traduction également en vers par Diego Mexio, en 1596. — Traduction des Métamorphoses, en 1586, par Felipe Mey, en octaves. — Traduction des Héroïdes, en 1628, par D. Sebastian de Levarado y Alvear.

Pline. — Traduit du latin, en 1599, par Geronymo Gomès de Huerta.

Sénèque. — Traduit du latin, en 1555, par Juan Martin Cordero.

Lucain. — Traduit du latin, en 1544, par Martin Lasso de Oropesa.

Boëce. — Traduit par Fr. Alberto de Aguayo; Sevilla, 1521.

Plutarque. — Neuf traducteurs différents dont les versions avaient été réunies à Venise par Nicolas Jonson, en 1478, avaient traduit Plutarque du grec en latin; il a été traduit du latin en espagnol, par Alonso de Palencia. Sevilla, 1491.

N° V.

PROVERBES ESPAGNOLS (Page 152).

Suivant Saumaise, les Espagnols l'emportent sur tous les autres peuples de l'Europe pour les proverbes; les Italiens viennent ensuite, puis les Français : *Hispani in his excellunt : Itali vix cedunt : Galli proximo sequuntur intervallo.*

Le père Martin Sarmiento s'est livré à une dissertation remarquable sur cette matière (*Memorias para la historia, etc.*, p. 171 et suiv.). Il cite pour les proverbes hebreux, *el Florilegio de Plantavicio*; pour les proverbes arabes, *Erpenio*; pour les Persans, *Lewin Warner*; pour les Grecs, *André Scot*, etc.; pour les Latins, la *Collection d'Erasme.*

L'Anglais James Howell a réuni dans son dictionnaire Tetraglotte les proverbes français, italiens, anglais, bas-bretons, espagnols.

Le *Brahme voyageur* de M. Ferdinand Denis offre une composition non moins substantielle, resserrée dans un cadre mieux ordonné et beaucoup plus attrayant. Nous devons aussi à M. C. de Méry une *Histoire générale des proverbes*, et à M. Leroux de Lincy le *Livre des proverbes français.*

La collection de proverbes espagnols, faite par Hernan Nuñez Pinciano, en 1555 (*Salamanca, Juan de Canova*), contient, avec le commentaire de Juan de Malara, plus de six mille adages. (*Refranes o proverbios en romance y la filosofia vulgar de Juan de Malara. Van Juntamente las quatro cartas de Blasco de Garay hechas en refranes. Madrid, La Cuesta, ano* 1619, in-4°)

Un recueil encore plus ancien est celui du marquis de Santillane. On en connaît un exemplaire imprimé en 1508 à Séville, par Cromberger. (Bibliothèque de lord Granville). Dans les éditions suivantes on a souvent réuni aux mêmes proverbes *glosés*, c'est-à-dire paraphrasés et commentés par le docteur Pero Diaz de Tolède, les *coplas* ou rimes de Mingo Revulgo, glosés par Hernando de Pulgar et la belle élégie de Jorge Manrique, glosée par Francisco de Guzman. C'est là toute la philosophie du xve siècle; le marquis de Santillane

en a résumé les principes généraux, Pulgar en a fait l'application au peuple, et Fr. de Guzman à la cour; mais c'est à deux génies du siècle suivant, aux auteurs de la *Célestine* et de *Don Quichotte*, qu'appartient incontestablement l'honneur d'avoir le plus contribué à faire circuler les aphorismes de l'esprit castillan.

N'oublions pas de mentionner ici la belle édition des œuvres du marquis de Santillane, que la littérature espagnole doit au zèle si éclairé de don Jozé Amador de Los Rios. Ce livre magnifique renferme une étude qui supplée à tous les commentaires antérieurs.

N° VI.

POÈME SUR LE COMTE FERNAN GONZALEZ (Page 385).

Argote de Molina, dans son *Discours sur l'ancienne poésie Castillane*, a cité quatre strophes ou quatrains du poème narratif sur le comte Fernan Gonzalez. Nous avons rapporté le dernier verset, où l'on rappelle le surnom de vautour carnassier donné au héros par les Mores. (*Voir l'Exemple* XVI). Un autre fragment a paru dans l'*Histoire de la Littérature espagnole*, par Bouterwek (trad. franç., p. 154-161). M. Damas Hinard, qui a traduit cinq romances sur l'illustre comte, avec le même bonheur que les autres chants du *Romancero general*, exprimait le regret en 1844 que le poème narratif, dont nous venons de parler, fût égaré ; mais, grâce au zèle du professeur Gayangos. qui a retrouvé le manuscrit à la bibliothèque de l'Escurial, M. George Ticknor a pu nous le faire mieux connaître (*History of the spanish literature*, tom. I, pag. 91-92). « Le poème en question, dit-il, est presqu'exclusivement consacré à la gloire du comte. Il commence à l'invasion de l'Espagne par les Goths, et s'étend jusqu'à la bataille de Moret en 967. Là, le manuscrit s'arrête brusquement, sans dire un seul mot des trois dernières années du héros castillan. Le style est prosaïque et monotone ; il ne se relève çà et là que par ces traits de vigueur héroïque ou de simplicité sublime que l'on rencontre dans les poésies primitives. Tout est à peu près aussi rude que dans le poème d'Apollonius ; les stances ou strophes sont irrégulièrement coupées; elles sont tantôt de trois vers au lieu de quatre; quelquefois de cinq et même de neuf. De même que dans le poème de San Domingo de Silos, par Berceo, le début est une invocation, et ce qu'il y a

de singulier, c'est qu'elle est copiée mot pour mot d'après celle de Berceo : Au nom du Père, auteur de toutes choses, etc., etc. Le récit reproduit ensuite, sans presque rien changer, les traditions populaires qui se mêlent à l'histoire nationale depuis le temps des Goths. Il n'y a de différence qu'en ce qui concerne l'invasion des Mores. La belle Cava, objet de tant de malédictions plus ou moins poétiques, n'est pas même citée; le comte Julien est représenté comme un traître qui a livré son pays au roi de Maroc, sans y avoir été poussé par aucun grief; il a persuadé à don Roderic, dans l'assemblée des Cortès, de désarmer ses soldats pour en faire des laboureurs, en telle sorte que lorsque les Mores envahissent l'Espagne, ils surprennent le pays sans défense. D'un autre côté, la mort du comte de Toulouse est racontée comme dans la Chronique générale d'Alphonse *le Sage*, ainsi que la vision de saint Millan et les combats corps à corps de Fernan Gonzalez avec un roi More et le roi de Navarre. En somme, plusieurs passages du poème ressemblent tellement aux parties correspondantes de la Chronique, qu'il est de toute évidence que la Chronique a servi de modèle au poème qui l'amplifie au lieu de l'abréger. » (Voir *Cronica general*, ed. 1604, parte III, f. 55, b, 60 à 65 b.) La Chronique dit (parte III, c. 18) : « Non cuentan de Alexandre los dias nin los años : mas los buenos fechos e las sus cavallerias que fizo. — On ne compte ni les jours ni les années d'Alexandre, on ne compte que ses belles actions et ses hauts faits. Le poème se borne à rimer la même pensée ainsi qu'il suit :

Non cuentan de Alexandre las noches nin los dias;
Cuentan sus buenos fechos e sus cavalleryas.

Partout les preuves de l'imitation sont flagrantes.

N° VII.

GRANDE MOSQUÉE DE CORDOUE, SAINT-FERDINAND. (Page 401).

M. Joseph Lavallée, auteur d'une histoire d'Espagne, écrite avec l'exactitude consciencieuse d'un savant et la brillante vivacité d'un artiste, n'a rien laissé à dire après lui sur ce monument si vanté. (*Univers pittoresque. — Espagne*, p. 156, 1844.)

Les chroniques désignent toujours sous le nom de saint Roi don Ferran ou Fernan, le roi Ferdinand III, qui réunit

à perpétuité les royaumes de Léon et de Castille. C'est surtout en combattant les Mores que Ferdinand se couvrit de gloire ; il fit, en 1236, la conquête de Cordoue, contraignit le roi de Grenade à lui payer tribut et à lui céder Jaën, s'empara de Séville en 1248, et remplaça la population musulmane de cette vaste cité par une population chrétienne. Son premier soin, après s'être rendu maître de chaque débris de l'empire de Mahomet, fut de purifier les mosquées et de les convertir en églises. C'est ainsi qu'à Cordoue, il arbora une croix sur la tour de la grande mosquée, et planta la bannière royale sur la tour de l'Alcazar ou palais des rois Mores. Don Juan, évêque d'Osma, qui représentait l'archevêque de Tolède, alors à Rome, marchait en tête de la procession; la nouvelle cathédrale, purifiée par ses bénédictions et ses prières, fut mise sous l'invocation de la Vierge Marie : le peuple, néanmoins, a continué à l'appeler la Mezquita. A la prise de Cordoue, on retrouva dans cette ville les cloches de Saint-Jacques de Compostelle qui avaient été enlevées par Almanzor ; elles avaient été apportées comme des trophées sur les épaules des chrétiens; on usa de représailles en les faisant reporter en Galice sur les épaules des Mores.

Saint Ferdinand fut pour l'Espagne ce que saint Louis a été pour la France ; mieux traité par la fortune, il mourut vainqueur des infidèles (1252), et fut inhumé dans l'église cathédrale de Séville, témoin de son principal triomphe.

Il est à remarquer que don Juan Manuel a cité le Cid en première ligne, et n'a fait aucune mention de Bernard de Carpio; aurait-il considéré aussi comme un être imaginaire celui que les romanciers appellent le vainqueur de Roncevaux, et qu'ils accolent ordinairement comme premier type de l'héroïsme gothique à Roderic de Vivar et au comte Fernan Gonzalez? L'omission est surprenante; toutefois on ne peut en tirer aucune induction si positivement négative. M. Damas Hinard, qui a enrichi notre littérature de vingt autres romances relatives à Bernard de Carpio, repousse, par des rapprochements historiques, la fiction supposée, et tire une preuve, sinon décisive au moins très-forte, du fond même de ces poésies nationales animées de sentiments si grands et si nobles : « Comment, dit-il, les poètes populaires d'un temps à demi barbare auraient-ils imaginé cela s'ils ne l'avaient pas eu en quelque sorte sous les yeux, s'ils n'avaient pas vu, pour ainsi dire, poser devant eux la réalité vivante? *Romancero Général*, tom. I, p. 20.)

Quant au comte Fernan Gonzalez, voir plus haut exemples XVI et XXXVII, ainsi que l'Appendice n° 6.

N° VIII.

TEXTE DE L'EXEMPLE XXVIII (Page 343).

L'exemple XXVIII, ainsi que nous en avons fait la remarque, manque dans les deux éditions imprimées du *Comte Lucanor.* Cette lacune s'explique par l'état du manuscrit qu'Argote de Molina paraît avoir consulté; le feuillet 160 *bis* a été enlevé, et on ne lit sur le feuillet 161 que la fin de l'exemple, ainsi qu'il suit :

« Fizo le escrevir en este libro et fizo estos viersos que dizen assi :

» Muchas cosas parecen sin razon
» Et quien las sabe en sé buenas son. »

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, ce manuscrit, enregistré sous le numéro 34 de la Bibliothèque nationale de Madrid, est précisément celui que l'on croit provenir du couvent de Peñafiel, et que l'on suppose copié du temps même de l'auteur. Par bonheur, on a retrouvé dans l'autre manuscrit de la Bibliothèque nationale, portant le numéro 100, tout l'exemple qui manque au premier. En voici le texte, tel qu'il a été relevé sur les fol. 54 et 55, par don José Amador de los Rios, que j'ai déjà cité plusieurs fois; en remerciant pour mon compte ce savant écrivain de son obligeante communication, je suis heureux de livrer son nom à la reconnaissance de tous les amis de la littérature espagnole.

ENXEMPLO XXVIII.

DE LO QUE CONTESÇIO A DON LORENZO XUARES GALLINATO, QUANDO DESCABEÇO EL CAPELLAN RENEGADO.

« El conde fablava un dia con Patronio su consejero en esta guissa : Patronio, un omme vino a mi por guareçer con migo, et como quier que yo sé ques buen omme, pero algunos disen me que ha fechas algunas cosas desaguidadas. Et por el buen entendimiento que vos avedes rruegovos que me consejedes lo que faga en esta razon. Sennor conde Lucanor, dixo Patronio, paraque vos fagades en esto lo que yo cuydo que vos mas cumple, plasermehia que sopiessedes lo que acaesçio à don

Lorenzo Xuares Gallinato. Et el conde le pregunto como fuera aquello. Señor conde Lucanor, dixo Patronio, don Lorenzo Xuares Gallinato vivia con el Rey de Granada et vivio con él alla en su rreyno grant tiempo; et despues que plogo a Dios que vino a la merçed del Rey don Ferrando, preguntole un dia el Rey que pues él tanto desservicio avia fecho a dios con los Moros, ayundandolos contra los Cristianos, cuydava que le avria Dios merçed por que non perdiesse el alma. Et don Lorenzo Xuares le respondio que nunca fisiera cosa por que cuydava que le non avria Dios merçed, si non que matara una ves a un clerigo de misa. Et esto tovo el rey don Ferrando por mucho extranno, et el Rey le pregunto que como podia ser esto. Et él le respondio que viviendo él con el rey de Granada, que aquel Rey fiava mucho dél, et que era guarda-mayor del su cuerpo : é yendo un dia con el Rey cavalgando por la villa, oyo ruydo de ommes que davan voses, é por quel era guarda del Rey, dio de las espuelas al caballo et llego à donde fasian el ruydo et fallo un clérigo questava revestido. Et devedes saber queste mal clérigo fuera xristiano et tornarase moro, et acaescio un dia que por faser plaser a los Moros, dixo les que si ellos quisiessen quél les daria aquel Dios en que los Cristianos creian et fiavan et tenian por Dios. Et los Moros le rogaron que gelo diesse : et estonçes el clérigo traydor et malo fiso faser unas vestimentas et mando faser un altar, et dixo la misa et consagro una hostia. Et desque fué consagrada, dio la a los Moros et andavan la arrastrando por el lodo et fasiendo della muchos escarnios. Et quando don Lorenzo Xuares, esto vido, como quier quél vivia con los Moros, membrando se como él era xristiano, et creyendo verdaderamente que aquel era el cuerpo de dios, et pues que Jhu Xpo muriera por redemir los peccadores que seria el de muy buena ventura sy muriesse por le vengar et por le sacar daquella desonra que aquella falsa gente le fasia. Et desque esto ovo pensado, con el grant plaser et pesar que ovo, endereço contra el traydor clérigo renegado que aquella tan grant trayçion fisiera, et cortole la cabeça. Et descendio del cavallo et finco los ynoios en tierra, et adoro el cuerpo de Dios que los Moros trayan por el lodo arrastrando; et luego que finco los ynoios, la hostia questava dél alongada, dio un salto del lodo, et salto en la falda de don Lorenzo Xuares Gallinato; et quando los Moros esto vieron, ovieron ende muy grant pesar et metieron mano à las espadas, et con palos et piedras, vinieron todos contra el don Lorenzo Xuares, para lo matar, et él metio mano a su espada con que descabeçara el mal clérigo, et commenço se a deffender. Et quando el Rey moro oyo este roydo, et vio

que querian matar a don Lorenzo Xuares, mando que ninguno nol' fisiesse ningun mal, et pregunto que cosa fuera aquello. Et los Moros questavan con grant quexa et bravesa, dixieron al Rey como passara aquel ffecho. Et el Rey se quexo et le pesso mucho desto et pregunto muy sañudamiente a don Lorenzo Xuares que porqué fisiera aquello sin su mandado. Et don Lorenzo Xuares le dixo que b en sabia quel non era de la su ley et quera xristiano et que maguer quel esto conosçia que sabia bien que fiava dél el su cuerpo, pensando que era leal et que por miedo de la muerte non dexaria de lo guardar. Et pues, sy él por tan leal le tenia, que cuydava que faria esto por el que era moro, que parasse mientes, sy él leal era, qué devria faser, pues que era xristiano, por guardar el cuerpo de Dios, ques Rey de los reyes et sennor de los sennores; et que si por esto lo mandasse matar que nunca él veria mejor dia. Et quando el Rey lo óyo, plogo le mucho de lo que don Lorenzo Xuares fissiera et amole et presçio le mucho mas daquel dia en adelante.

» Et vos, sennor conde Luçanor, sy sabedes que aquel omme, que con vusco quiere guareçer es buen omme en si et podedes dél bien fiar, quanto por lo que vos disen que fiso algunas cosas sin rason, no lo devedes por esso partir de vuestra compania : ca por aventura aquello que los ommes cuydan que fue sin razon no lo vieron nin fue ansy; como cuydo el Rey don Ferrando de lo que don Lorenzo Xuares Gallinato, que fesiera desaguisado en matar un clérigo, fasta que sopo la rason dello, et asy podemos desir que don Lorenzo Xuares fiso el mejor ffecho del mundo. Mas si vos sopiessedes que lo quél fiso esta mal ffecho, faredes bien de lo non querer en vuestra compañia. Et al conde plogo mucho de lo que Patronio le dixo e fisolo ansy et fallo se ende bien. Et entendio don Juan queste enxemplo era muy bueno et mando lo escrevir en este libro et fiso estos versos que disen asy :

» Muchas cosas paresçen sin razon,
» Et desque las omme bien sabe en sy buenas son. »

Dans cette variante, le second vers est allongé de six pieds, quoique le sens reste le même.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. BRIÈRE, RUE SAINTE-ANNE, 55.

PARIS, TYP. E. BRIÈRE, RUE STE-ANNE, 55.